

WILDOIR

ALICK

Rebelle

Le Code de la propriété intellectuelle et artistique n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article L.122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1^{er} de l'article L. 122-4). « Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. » Pour les publications destinées à la jeunesse, la Loi n°49-956 du 16 juillet 1949, est appliquée.

© Rebelle Éditions, 2012
ISBN : 978-2-36538-021-8
Rebelle Éditions
29 avenue des Guineberts
03100 MONTLUÇON
<http://rebelleeditions.com>

OceanofPDF.com

SOMMAIRE

I - PROLOGUE :

II - L'ENVERS DU MIROIR

- 1.
- 2.
- 3.
- 4.
- 5.
- 6.
- 7.
- 8.
- 9.
- 10.
- 11.
- 12.
- 13.
- 14.
- 15.
- 16.
- 17.
- 18.
- 19.
- 20.
- 21.
- 22.
- 23.
- 24.
- 25.
- 26.
- 27.
- 28.

[29.](#)

[30.](#)

[31.](#)

[32.](#)

[33.](#)

[34.](#)

[35.](#)

[36.](#)

[III - ÉPILOGUE :](#)

OceanofPDF.com

*« Je répandrai sur eux ma fureur, je les consumerai par le feu de ma
colère, je ferai retomber leurs oeuvres sur leur tête, dit le Seigneur,
l'Éternel. »*

E
Z
É
Q
U
I
E
L
2
2
:
3
1

I

PROLOGUE :

MIROIR

OceanofPDF.com

L'effet papillon...

Désignation d'une théorie scientifique ou divagations orientées d'un auteur en manque de sensations ? En dépit d'un goût certain pour l'ésotérisme et les sciences divinatoires, il n'avait jamais cédé à l'irrésistible appel du côté fantastique de cette notion.

Pourtant, force était de constater cet indiscutable résultat.

Vingt-quatre heures après son dernier article, cette chance insolente s'offrait à lui comme un dû, un remboursement divin récompensant le dur et long chemin parcouru jusque-là.

Posée sur son bureau en désordre, l'enveloppe brune contenait LE scoop de ce printemps 2006.

— Pourquoi tu fais cette tête ?

Le sortant de sa torpeur, la voix de Judith s'éleva dans la pièce. Alors, le brouhaha l'envahit à nouveau. Les ordres hurlés au-dessus des demandes anarchiques, les allées et venues incessantes entre les box et le bureau de la rédaction, les fax crachant leurs dernières minutes, les téléphones sonnants tous azimuts, le bruit des claviers martelés, les portes qui claquaient, bref, la vie normale d'un local de presse.

— Va nous chercher deux cafés et je te raconte tout.

Son air était si intense, si pénétré de gravité qu'elle ne chercha pas à en savoir davantage. Ils travaillaient ensemble depuis plus de trois ans. Elle savait qu'elle pouvait lui faire confiance.

Ce n'était pas dans ses habitudes de faire du mystère au rabais.

Le contenu de cette enveloppe était important ; elle en voulait pour témoignage son état extatique et médusé.

Bien plus que de simples collègues, ils partageaient quelques aventures charnelles n'ayant jamais véritablement conduit à un statut de couple. La situation leur convenait à tous deux et ils ne trouvaient, ni l'un ni l'autre, à y redire ; bien qu'à plusieurs reprises, la jolie brune ait tenté de lui glisser l'idée d'une liaison officielle et stable.

De retour avec les boissons chaudes, Judith ferma la porte avant de le rejoindre.

— Court, deux sucres. Comme tu l'aimes.

— Merci, papillon, dit-il en se levant.

Alors, il la prit dans ses bras et l'embrassa tendrement, se délectant de ses lèvres charnues en coulant sa main dans sa longue chevelure.

— Que se passe-t-il ? Tu commences à m'inquiéter sérieusement ! dit-elle d'un ton plus élevé qu'elle ne l'avait voulu.

— Rien, je voulais juste célébrer notre promotion avec un peu d'avance.

En obliquant un regard vers le bureau, Judith fit le lien entre l'enveloppe et le sourire qui se dessinait sur le visage de son amant tandis qu'il la fixait.

Elle lui rendit son sourire et ajouta.

— Wascator est au courant ?

— Non, je t'en fais l'exclusivité et nous réfléchissons ensemble à la manière de lui présenter la chose.

Jan Wascator était le directeur de la rédaction.

D'un dynamisme insoupçonné en dépit d'une corpulence trapue, ce quinquagénaire à l'instinct infailible régnait d'une main de fer sur le milieu de la presse. Rien ne lui échappait et il avait un droit de regard sur tout et sur tous.

Diplômé de HEC et de la fondation *Journaliste demain*, il avait débuté à la radio en 1959 sur *Europe 1* avant de devenir assistant-réalisateur, expérience qui lui permit de faire son service militaire au service cinématographique des armées.

En 1965, il s'orienta vers le journalisme en participant à la création de *Pariscoop*, en tant que secrétaire de rédaction, puis critique d'art et enfin rédacteur en chef. De 1972 à 1974, il fut journaliste sur la première chaîne de l'ORTF et à *Antenne2*.

Comptant parmi ses distinctions le titre d'Officier des Arts et Lettres, Jan Wascator fut décoré Chevalier de l'ordre national du Mérite en 2001. Également conseiller technique à la commission des nouvelles technologies de la Fédération nationale de la presse française (FNPF), il reçut le Prix SCAM^[1] pour l'ensemble de son œuvre.

Il avait formé les plus grands. De tous les nommés au prix Albert Londres^[2], un sur deux avait appris le métier à ses côtés. Dans le milieu, son nom était synonyme de Dieu. Bien que sa position lui confère le pouvoir absolu, il n'en avait jamais abusé et ses subalternes lui en étaient reconnaissants.

Véritable patriarche, mais négociateur implacable et homme de terrain averti, il faisait partie de l'ancienne génération ayant évolué avec l'arrivée de l'ère multimédia et des jeunes loups diplômés, lesquels ne juraient que par le prestige de leurs grandes écoles.

Pétri de qualités, il n'en demeurait pas moins un patron sévère et contraignant, gage selon lui de la valeur requise pour la noblesse de la profession. Et pour ce faire, il exigeait d'être immédiatement avisé de tout indice, de toute information embryonnaire pouvant se muer en bon article.

Malgré cela, Jérémy avait décidé de lui demander son avis avant celui de Wascator. Ivre de gratitude pour son attention, elle se jeta à son cou et l'embrassa passionnément à son tour.

Leur fougue s'acheva sur le bureau.

Ajoutant, bien que cela semble impossible dans un premier temps, plus de trouble au désordre ambiant, leur élan éparpilla des classeurs, des notes inscrites sur *Post-it*, des dépêches à rendre et des modèles de mise en page.

Rideaux tirés, ils forniquèrent rapidement, grisés par la possibilité d'être surpris à tout instant par un collaborateur ou le patron en personne. Préliminaire à la découverte du contenu de cette mystérieuse enveloppe, cet accouplement se fit avec fougue et bestialité.

Pantalon à demi-baissé, jupe soulevée, ils s'emboîtèrent dans la lumière feutrée de la pièce dans un mélange de peur et d'excitation.

Lorsqu'il poussa son faible râle, Judith avait connu deux orgasmes. Échevelée et transpirante, elle reconditionna son habituelle prestance et ramassa les feuilles éparpillées tandis qu'il se rhabillait avec fièvre et maladresse.

Leur complicité luisait dans leurs regards humides et rieurs. Sans un mot, ils rangèrent leur bureau et il lui dit :

— Tu ne vas pas en croire tes yeux !

Il souffla sur son café, plus par réflexe que par réelle nécessité, en but une gorgée et ouvrit l'enveloppe.

— Ceci est la preuve que Dieu existe... dit-il en lui remettant la lettre.

Invitée du regard à la lire, Judith s'exécuta. Quelques secondes plus tard, les yeux exorbités, elle le fixa en disant :

— Tu te moques de moi là !?

— J'en ai l'air ?

— Où est cette fameuse vidéo ?

— Ici ! dit-il en brandissant le cédérom. Installe-toi bien, car voici l'affaire du siècle...

Délicatement, il inséra le disc dans le lecteur de son poste multimédia, régla le volume et lança la vidéo lorsque la fenêtre d'options s'afficha à l'écran.

La séquence débuta par des parasites puis ils virent la main d'un homme en gros plan. Sa posture laissait deviner qu'il cherchait à régler l'image dans un cadre précis. Puis l'inconnu recula jusqu'au siège prévu à cet effet et démarra sa confession.

— *Bonjour, Monsieur Joubert. Vous ne me connaissez pas. Du moins, pas encore, mais j'ai l'intime conviction qu'après ceci, nous serons plus proches que jamais. Normalement, vous serez seul lorsque vous regarderez ces images, probablement encore dans votre bureau. Mais, si mes calculs sont exacts, vous êtes actuellement avec Judith. Vous venez de lui faire l'amour et, pour vous, il s'agit de l'affaire du siècle. Mais elle ne sait pas tout de votre passé et des choses cachées lui seront révélées.*

Les deux amants échangèrent un regard de crainte mêlé d'étonnement. Cette nouvelle source semblait avoir fait des recherches poussées avant de les choisir. Décidément, l'affaire s'annonçait juteuse.

— *À vous de décider si elle doit ou non poursuivre avec nous. Vous seul pouvez changer l'histoire que vous avez écrite, et vous seul le devez. Pourquoi ? Parce qu'il est certain que vous en êtes la source, sinon l'élément déclencheur, le père de l'horreur. Et si vous êtes un père, alors Axiandre est indubitablement votre enfant. Votre honteuse engeance qui éclot telle une récolte maléfique.*

À l'évocation de ce nom, Jérémy Joubert tressaillit sur son fauteuil. Le visage de havane de son ex-fiancée lui éclata au visage dans un flash, mais il resta concentré sur l'étrange présentation de l'inconnu.

— *Bientôt, je serai jugé et condamné pour mes actes, mais je ne crains rien, bien au contraire. J'accepte d'avance toute peine qui sera retenue contre moi. J'accepte de me livrer, de témoigner, et je servirai d'exemple pour qu'à travers moi, d'autres trouvent l'inspiration. Quelque chose qui*

nous dépasse est à l'œuvre, Monsieur Joubert. Oui, Votre œuvre ! Et en fils reconnaissant, il est normal que je vous expose les fruits de votre travail. Voyez le résultat, voyez la Grandeur... et savourez votre ré-com-pense, cher Père.

Le journaliste nota le soin particulier apporté au détachement de chaque syllabe et un sentiment confus de mal-être l'envahit.

— Mais, entreprendre mon récit par la fin n'aurait aucun sens. Revenons plutôt aux prémices de ce que vous ne tarderez pas à qualifier de DRAME ou de FAIT DIVERS ayant bouleversé mon existence au point de me guider vers vous et cette révélation...

L'homme changea de position et fixa l'objectif d'un regard aussi glacé que profond. Un regard dans lequel transparaient colère, détermination et aussi ce que le journaliste prit pour une once de folie. Les coudes en appui sur les genoux, il avança son buste vers la caméra, mains jointes en V inversé et, au terme d'un insoutenable suspense, il débuta sa confession.

— Pour commencer, mon nom est Damien Moreau. Et voici ma vérité..

II

L'ENVERS DU MIROIR

1.

Alexandre 1/8

Allongé sur mon lit, je suffoquais dans la chaleur étouffante de ma chambre. À ma gauche, une jeune femme était couchée. Vêtue d'une simple nuisette synthétique imitant la texture de la soie, elle était magnifique. Comme elle ne portait pas de soutien-gorge, je pouvais admirer le galbe parfait et rebondi de ses seins.

Sa chair tremblante fit naître en moi un désir coupable. Ses jambes, honteusement écartées, étaient attachées par les chevilles aux barreaux du lit à baldaquin au moyen d'une corde bon marché. Ses poignets, menottés et verrouillés sur les barreaux supérieurs, maintenaient ses bras dans cette position d'étirement qui lui faisait atrocement mal. Ses pupilles dilatées trahissaient sa peur. Le morceau de scotch collé sur ses lèvres vibrait sous les secousses de sa respiration saccadée.

Elle transpirait. Il faisait vraiment chaud. À droite du lit, posés sur la table de chevet, se trouvaient un verre vide et une bouteille d'eau minérale. Me penchant vers le meuble, je parvins à me verser deux rations d'eau que j'avalai d'une traite à chaque fois. Dans un rare élan de générosité, je songeai à ma compagne de fortune attachée près de moi. Après avoir rempli le verre, j'ôtai le scotch de devant sa bouche et le lui tendis.

— Ne me tuez pas s'il vous plaît, dit-elle d'un ton faible et suppliant, à la limite du pleurnichement.

— Buvez, lui dis-je d'une voix faible et en souriant.

— Laissez-moi partir, pitié ! insista-t-elle en versant un nouveau torrent de larmes.

Me rendant alors compte qu'elle n'avait pas soif d'eau, mais de liberté, je remis le scotch sur ses lèvres, au mépris de ses suppliques et de ses gémissements. Une certaine maladresse s'empara ensuite de mes membres, m'incitant à reposer le verre sur le chevet.

Je voulais au plus vite m'acquitter de cette tâche, mais j'aurais dû savoir que toute précipitation serait inutile. D'un geste vif et mal calculé, je posai le verre sur le meuble avant de m'apercevoir tardivement que mon allonge était trop courte. Il finit naturellement sa trajectoire sur le sol où il se vida de son contenu.

Lorsque je me penchai pour voir le résultat de ma bêtise, je vis avec stupeur que ma nouvelle amie et moi n'étions plus dans ma chambre. Le lit flottait maintenant au milieu de l'océan né de l'infime quantité d'eau versée par terre.

Tandis que nous voguions, aveuglés par un soleil éclatant, sur les flots agités et incertains, le remous réveilla mon brûlant désir. Je me mis alors sur le dos pour enlever mon caleçon et le posai à côté de moi. Sous mes yeux, ouverts et figés par mon excitation grandissante, ma verge en érection se transforma en arbre fruitier.

Pour la seconde fois, le décor changea autour de nous et nous atterrîmes dans une forêt sombre. La nuit tombait doucement et un bûcheron canadien achevait son labeur sur ma verge-tronc. Voyant qu'il ne finirait pas de l'abattre avant l'obscurité totale, il partit chercher une tronçonneuse.

Toujours allongé sur mon lit, et maintenant condamné par la taille de mon organe, je le suivais des yeux dans sa progression jusqu'à l'orée d'une clairière où une vive lumière, en provenance du ciel noir, l'enveloppa. D'abord surpris par son irréalité ascension, je compris ensuite qu'il s'était fait enlever par un vaisseau extra-terrestre qui disparut sans bruit dans la nuit.

Mon désir était encore intact et, pour mon plus grand plaisir, ma verge reprit une taille et une apparence normales. L'air frais et humide faisait frémir les branches et les hautes feuilles de la cime des arbres de la forêt. Un loup hurla à la mort et la lune apparut, pleine, ronde et aussi brillante qu'un pâle soleil d'hiver.

Ma compagne tremblait toujours. Ma main vint lui caresser l'intérieur de la cuisse avant de remonter vers ses hanches. Délicatement, je lui enlevai sa culotte et la fis glisser le long de ses fines jambes.

Relevant sa nuisette afin de contempler son entrejambe, je m'aperçus, qu'en lieu et place de ce dernier, se tenait une mie de pain, pareille à celle d'un sandwich baguette, dépourvu de garniture, que l'on ouvre en deux afin d'y mettre le délice de son choix. Pour ma plus grande satisfaction, son corps tout entier se changea ensuite en pain d'épice.

Lentement, je croquais alors à pleines dents, commençant par ses orteils tièdes et moelleux à souhait. J'avais une faim si terrible que je parvins à engloutir la quasi-totalité de son corps. Il ne restait à présent que son torse tendre et parfumé. Par gourmandise, j'avais gardé ses seins en boules de gomme pour le dessert. Je n'avais jamais rien goûté d'aussi exquis de toute ma vie.

Voulant connaître le nom de ce met si raffiné, j'ôtai le scotch de sa bouche en prenant grand soin de ne pas abîmer ses lèvres en pâte d'amande. C'est donc la bouche encore pleine de pâtisserie que je lui demandai.

— Chè fraiment très très bon ! Comment appelez-vous ça ?

— Je m'appelle Édith Constantine, réussit-elle à m'avouer avant que je n'entame ses joues, et le lobe de son oreille gauche agrémenté d'un E en chocolat.

7 heures.

Le réveil sonne. Réveillé. Commentaire : il fait froid. Normal. Il fait encore nuit. Les yeux ouverts. Sur les ténèbres. J'attends. La voix n'est pas revenue. Pas encore. J'ai peur. Que va-t-elle me demander ? Je ne sais pas. Je suis seul. Tout va bien. Je souris. Ce n'était qu'un rêve. Un rêve ? Non, un cauchemar. Un cauchemar ? Non, la réalité. La réalité !? Je deviens fou. Le réveil sonne encore. Je l'éteins.

L'odeur est atroce. Tout à coup. Qu'est-ce que c'est ? Les poubelles ? Non. Un refoulement d'égout ? Non. Mon ancien problème de tuyauterie ? Non.

« Regarde sur le sol, Alexandre. »

La voix !

Elle est revenue. Je dois obéir. Je m'exécute. Je regarde le sol. Il y a un corps. Sans vie. C'est une femme. C'est celle de mon rêve. Je l'ai tué. Les détails me reviennent. Dans ma tête. Des flashes. Violents. Je revois son meurtre. Les images sont floues. Elles apparaissent. Elles disparaissent. Elles se mélangent. Tout est confus.

Comment s'appelle-t-elle ? Je ne sais pas. Je ne sais plus. L'odeur est très forte. Sa puanteur envahit toute la pièce. Les voisins !? Il faut être discret. Ne pas attirer l'attention. Je dois me débarrasser du corps. Pas maintenant. Je dois achever mon œuvre. Pour l'exposer. Mon public est

exigeant. Je ne dois pas le décevoir. Je réfléchis. Je repense à mon acte. À ses conséquences.

La fragilité de la vie. De toute chose en fin de compte. C'est un enseignement. Bouddhiste. De la voix. L'impermanence. Le renouvellement. Elle n'est pas morte. Elle est passée à autre chose. Mort. Vie. Mort. Vie. Et ainsi de suite. Pour l'éternité. C'est la renaissance. La réincarnation. C'est son karma.

Le nirvana. Je lui ai donné une autre chance. Pour l'atteindre. Elle y arrivera. Bien avant moi. Grâce à moi. Je suis un instrument divin. La voix me l'a dit. Elle m'instruit. Elle m'éduque. Elle prend soin de moi. Je crois qu'elle m'aime. Je souris.

7 heures 10.

Commentaire. Debout. J'ai quitté mon lit. Ma voûte plantaire est en contact. Avec le sol. Le linoléum. Ni chaud. Ni froid. Juste comme il faut. Assis. Près du corps. Je pleure. Je l'embrasse. Je l'ai tué. Je lui demande pardon. Je sèche mes larmes. Je la quitte.

Je me dirige vers la salle de bains. Mes outils d'artiste y sont. Ils m'attendent. Mon lecteur mp3 aussi. Écouteurs sur les oreilles. Play. Je reconnais le morceau. Sublime. C'est *Avatar* de Dead Can Dance. Je peux commencer.

Je pose le cache. Sur la bonde d'évacuation. Je remplis la baignoire. Avec de l'eau. Mélangée. Chaude. Froide. Résultat. Tiède. L'eau coule.

J'enfile mes gants de chirurgien. Je retourne chercher le corps. Je dois le laver. Il est souillé. Pas encore prêt pour son exposition. Traces de sang séché. Empreintes digitales. Éraflures. Hématomes. Bouts de peau sous les ongles. C'est inadmissible. Indigne de mon professionnalisme.

Je le plonge dans l'eau oxygénée. Je rajoute ensuite les bras. Les traces de scie. Elles sont encore visibles. Le sang a arrêté de couler. Je ferme l'eau. Je le nettoie. Consciencieusement. Avec un anticoagulant de ma composition. Un complément. Je lui ai injecté une forte dose d'héparine. Concentrée. Et mélangée à l'aspirine. Surdosage explosif.

D'abord les bras.

Le gauche.

Le droit.

Je les sèche. Après la toilette. Je les enroule. Chacun dans une serviette. Je les pose. Doucement. Je leur parle. Pour les encourager. Ils sont beaux. Maintenant, la plus grande partie. Le corps. De haut en bas. Avec méthode. Visage. Cou. Torse. Ventre. Bas-ventre. Entrejambe. Cuisses. Tibias. Pieds. Je le retourne. Même chose. Sens inverse. Pieds. Mollets. Cuisses. Fesses. Dos. Cou.

L'eau est maintenant trouble. J'ai fini. Je dois lui faire son shampooing. Elle doit être parfaite. Comme les autres ! Je la sors du bain. Elle est lourde. Mais je suis fort.

« N'oublie pas les dents, Alexandre. C'est important. »

La voix !

Elle a raison. C'est difficile. Mais rien n'est impossible à Alexandre le Grand. Action ! Vive les brosses à dents électriques ! La méthode. Simple. 150 fois. De haut en bas. 150 fois. De gauche à droite. Maintenant ses dents sont propres. Je l'installe au salon. Je commence son brushing. Elle a les cheveux secs et frisottants. Dommage pour une future mariée. Le coiffeur. Elle n'a pas eu le temps de s'y rendre. Tant mieux. Mes créations sont les meilleures.

— Désirez-vous une couleur, Mademoiselle ?

Elle ne me répond pas. Je crois qu'elle me boude. Elle m'en veut de l'avoir tuée. C'est vraiment dommage. Mais qui ne dit mot consent.

— Argenté avec des mèches vertes ? Très bien, si tel est votre choix. Vous êtes une *fashion* victime n'est-ce pas ? Je vous promets un résultat magnifique. Attendez-moi, je reviens.

Dans la salle de bains. Mes boîtes de teinture. Elles sont restées là-bas. J'y retourne. Je prends un pot. Coloration ton sur ton. À base de poudre d'aluminium. C'est très dur à trouver. Mais j'en ai.

C'est une composition. Personnelle et originale. Ce sera parfait. Pour sa couleur argentée. Il me faut également un shampooing. Décolorant. De l'eau oxygénée. Et un tube fantaisie vert fluo. Pour les mèches. Avec un balayage, ce sera du plus bel effet.

Retour au salon. C'est maintenant un salon de coiffure à domicile. Je poursuis sa préparation. D'abord la décoloration. Première étape. Ensuite, je lui fais un shampooing. Hydratant. Avec une mousse instantanée. Très bon pour les cheveux. Le résultat offre une mousse épaisse et riche. Elle lave en apportant brillance et hydratation.

Je rince. Je sèche un peu. J'applique ma mixture colorante. Mèche par mèche. Avec soin. Le peigne et le pinceau glissent. Dans ses cheveux. Je laisse poser. Je me prépare en attendant le résultat.

09 heures 27.

Commentaire. Elle est presque prête. Son visage est trop pâle. Mauvais contraste avec sa couleur. Je lui fais alors un masque. À l'argile purifiante. C'est pour les soins d'hygiène du visage. Ça permet d'absorber l'excès de sébum. Ça assainit. Ça adoucit la peau. Et ça nettoie. En profondeur.

Il lui faut également un gommage. Pour enlever les peaux mortes. Chaque détail compte. Maintenant, la touche finale. Un stick fond de teint. Correcteur. Matifiant. Pour le maquillage du visage.

Son action normalisante, apaisante, kératorégulatrice, absorbante, permet de masquer et d'unifier le teint. Donne un effet « bonne mine » avec un fini poudré. Texture crème non comédogène, non irritante, hypoallergénique. Teinte sable.

C'est ce qui est écrit. Sur la notice. Et c'est vrai ! Le résultat est impeccable. Un parfait chef-d'œuvre !

« Bravo, Alexandre ! Je suis fière de toi. »

La voix !

Mon travail lui plaît. Je suis heureux. Il me faut l'exposer. Et attendre. Les critiques. Mon public sera ravi. J'en suis sûr. J'ai faim. Je n'ai pas encore pris de petit déjeuner. Mon estomac gargouille. C'est atroce.

Je vais à la cuisine. Le placard est vide. Nouveau bruit d'estomac. Je me tords de douleur. J'ai faim. J'ai mal. Le réfrigérateur aussi est vide. Nouveau bruit. Je dois faire vite avant un début d'aérophagie. Sinon j'aurai des gaz. Après je pète. Ça fait du bruit. Et ça pue aussi.

Vite, trouvons à manger ! Ma réserve de gâteaux. Épuisée. Les bonbons ? Aussi. Épuisée. Nouveau bruit. Décidément ! Bruit et douleur sont maintenant associés. Je sors de l'appartement. Je vais à la boulangerie. J'ai un appétit d'ogre.

Trois clients me précèdent. Un vieil homme, deux femmes. C'est bon. Ils seront vite servis. La boulangère est jolie. Elle doit être étudiante. Elle paraît jeune. Orientale. Brune. Cheveux courts. Peau mate. Dents propres. Blanches. Son sourire est troublant. Ses yeux pétillent.

Sa voix est douce. Taille moyenne. Belles mensurations. Ses gestes sont lents. Précis. Calculés. Je suis charmé. Morte. Elle ferait un beau modèle. Je pourrais la maquiller. Lui faire des motifs. Avec du henné. La soigner. La garder avec moi. Pour toujours. Entière. Sans la couper. Ni la mutiler. Juste la conserver.

— Bonjour, monsieur Léon ! dit-elle d'un ton faussement enjoué en voyant le vieil homme. Une boule au seigle, comme d'habitude ?

— Bonjour mademoiselle. Oui. Une seigle. Coupée, s'il vous plaît ! précise-t-il d'un sourire las.

Le vieux fouille. Dans son porte-monnaie. Il a du mal. Il n'y voit rien. Sa boule est déjà coupée. Mise sous sachet. Il cherche encore. Les deux femmes s'impatientent. Nouvel enchaînement bruit-douleur. Mon ventre aussi s'impatiente.

La jeune fille le regarde. Elle a l'air agacée. Mais elle reste charmante. Je détaille alors les autres. La femme qui me précède. La trentaine. Taille moyenne. Peau métissée. Originaire des îles. Joli visage. Traits tirés. Nuit difficile. Regard d'acier. Froide. Une machine. Pas une femme. Arrangée, elle serait très belle.

Un détail cloche. Son aspect. Son allure. Sa tenue. Tout indique que c'est un flic. Je devine son arme. Sous son manteau. Son dos est trop carré. C'est anormal. Elle doit porter un gilet pare-balles. Aucune femme n'est ainsi faite. Je comprends mieux.

— Combien vous dois-je ? demande monsieur Léon au bout de cinq minutes.

— Comme hier monsieur Léon, un euro soixante-cinq. Le prix n'a pas changé depuis trois mois que vous venez ici chaque jour.

— C'est vrai, dit-il en riant. Vous me faites rire mademoiselle.

Avec difficulté, il sort une pièce de deux euros.

C'est dur de vieillir.

Il la tend à la jeune fille. Voyant que la transaction touche à sa fin, la femme devant moi sort son porte-monnaie. Son manteau se soulève. Juste un peu. L'espace d'un court instant. Je vois étinceler la crosse de son arme. Lorsqu'elle sort l'argent. De sa poche.

Je dois me faire tout petit. Je n'existe plus. Je n'existe pas. Je suis protégé. Par une cape d'invisibilité mentale. Plus personne ne peut me voir. Je suis invisible. La jolie boulangère est soulagée. Elle sert la cliente suivante. Monsieur Léon revient. Il l'interrompt.

— Au fait, c'est bien une seigle que vous m'avez donnée ? Ce n'est pas une campagnarde, hein ?

— Non, rassurez-vous, c'est bien une seigle.

— Très bien. Pouvez-vous m'en mettre deux de côté pour demain s'il vous plaît ?

— Entendu, ce sera fait. Au revoir, monsieur Léon !

— Au revoir mademoiselle. Et merci.

J'ai compris son numéro. Le vieux. Il n'est pas sénile. Il en pince pour la jeune boulangère. Tous les prétextes sont bons. Pour être en sa compagnie. Il est drôle. Un peu attachant. Enfin. C'est juste mon avis. L'intéressée ne le partage pas.

La femme flic. Elle s'énerve devant moi. Je dois me faire oublier. Elle ne doit pas me voir. Je dois finir. J'ai commencé. J'ai promis. Je n'ai qu'une parole. Il est comme ça, Alexandre !

« Vite, disparaïs, Alexandre ! »

La voix !

Elle a raison. Je m'éclipse. Je ferme les yeux. Je disparaïs. Je reviendrai.

2.

Axiandre 1/11

— Bonjour madame. Et pour vous, ce sera ?

— Bonjour, une formule s'il vous plaît. Sandwich, thon crudité, boisson, eau minérale et dessert, tarte aux pommes.

— Avec ceci ?

— C'est tout, lui dis-je en lui donnant un billet de dix euros.

Ma journée s'annonçait longue.

Pour ma planque, il me fallait de quoi tenir, mais je ne voulais rien de lourd à digérer en cas d'intervention rapide. Drôle d'oiseau ce monsieur Léon ! Il m'avait fait perdre mon temps et je lui aurais bien dit deux mots, mais j'avais faim, je devais aller bosser et j'accusai un retard honteux – un peu plus d'une heure – sur l'horaire de rendez-vous initial. Il faut dire que depuis peu, j'avais du mal à me réveiller certains jours, mais aujourd'hui était un jour important, à marquer dans les annales, car n'arrivant qu'une fois par carrière.

Grâce à mon indic, une ancienne prostituée du boulevard Strasbourg – Saint-Denis, mon équipe et moi étions sur la piste de Robert Chestier. Un beau jour, cet ancien prêtre de paroisse avait tout simplement pété les plombs.

À la fin de l'été dernier, après son office dominical, il avait annoncé à ses compagnons qu'il avait été touché par la Grâce de Dieu, et qu'il avait une mission de purification. Va savoir ce qui lui était passé par la tête à celui-là.

Quoi qu'il en soit, une semaine plus tard, le « Purificateur », comme il se faisait appeler par les médias, nous laissait sa première victime, et, en seize mois de traque, cet allumé nous avait refroidi quatorze personnes. Toutes mortes par asphyxie criminelle. Les chiens de la presse s'étaient emparés de l'affaire comme d'un os juteux ; et ils n'étaient pas prêts de lâcher le morceau.

L'ambiance était devenue insupportable. Toute la brigade criminelle du quai des Orfèvres était sur le qui-vive. Inspiré par les injonctions du Préfet, le Directeur nous avait mis un sacré coup de pression. Il était hors de question que de tels individus viennent impunément nous narguer en faisant les gros titres des canards. Sa tension était compréhensible, mais il fallait pour cela revenir sur les événements passés.

Tout avait commencé par deux affaires sordides.

D'abord Paulin, multi-meurtrier surnommé « le tueur de vieilles dames », puis Émile Louis, avec les disparues de l'Yonne. Deux gros dossiers en tête d'une longue liste. Il y eut ensuite Richard Durn, Francis Heaulme, Patrice Alègre, Guy Georges, Rezzala Sid Ahmed et aujourd'hui Robert Chestier.

Les meurtriers en série avaient le vent en poupe, à croire qu'un peu partout, des types se découvraient une vocation macabre dans l'homicide volontaire. Trop de douleurs, trop de souffrances et trop de victimes. Tout cela ne s'arrêterait jamais, et c'est pour cette raison qu'il fallait des gens comme moi.

Mon supérieur, le Commissaire Julien, m'avait collé l'affaire dès le premier meurtre. Je m'en souviens comme si c'était hier. Épaulée par les membres de mon équipe, je travaillais alors sur le cadavre de celui que nous avions fini par surnommer Monsieur X, un corps sans identité retrouvé avec deux balles de 9mm tirées à bout portant, l'une dans le cœur et l'autre dans la tête.

L'autopsie révéla qu'il était d'origine libanaise et, au vu des circonstances de sa mort, la conclusion s'orientait vers le règlement de comptes. Comme nous n'avions rien de tangible, et qu'une nouvelle affaire nous éclaboussait de son aura d'urgence, le dossier de notre inconnu atterrit dans la pile estampillée « non élucidés ».

La première victime était un homme. Maître Gérard Denis, quarante-trois ans, divorcé, père de deux enfants et avocat à la cour, avait été retrouvé mort à son domicile avec un miroir posé sur le visage.

L'homme avait été influent, connaissait beaucoup de monde, et tous s'interrogeaient sur son meurtre, dont un proche du Premier Ministre en particulier. Une floraison de pistes, un début d'enquête tentaculaire, et un flou total. Par habitude, je m'étais penché sur le passé de la victime, le ressuscitant le temps de mon investigation. Je pensais trouver un lien avec

son métier d'avocat. Sans doute un procès raté ou une vengeance contre une sanction obtenue.

Le miroir était un indice, j'en étais certaine.

Tous ses dossiers, anciens, en cours et futurs, furent passés en revue afin d'y trouver la corrélation. Nous avons fait chou blanc à l'époque. Mes collègues et moi n'avions pas la queue d'un indice. L'enquête décès piétinait. Malgré les pressions, nous étions prêts à la classer dans les affaires non résolues.

Rien ne laissait présumer une récidive – encore moins une série – jusqu'à la seconde victime, madame Martine Gocem, trente-huit ans, boulangère artisanale. Mère de quatre enfants, mariée et très appréciée de tous, sa mort nous troubla profondément. Elle aussi avait été retrouvée morte peu de temps après avec un miroir posé sur le visage.

Mais quel était le rapport entre l'avocat et la boulangère ? Cet autre mystère épaississait le brouillard de l'enquête. Nous avons alors cherché le lien entre les deux victimes. Se pouvait-il que la boulangère ait été en rapport avec l'un des procès de Maître Denis ? Témoin ? Jurée ? Plaignante ? Ou autre... Avaient-ils fréquenté les mêmes établissements scolaires ? Avaient-ils eu une liaison extraconjugale ? Étaient-ils partis en vacances ensemble ? Leurs passés furent minutieusement fouillés, mais aucun lien entre les deux premières victimes ne put être établi. Ils ne s'étaient jamais croisés de leur vivant.

En fait, ils ne se connaissaient même pas. Leur seul point commun était d'être les victimes de ce forcené. Et, non content de tuer aveuglément, Robert Chestier s'amusait de plus à signer ses meurtres.

Pourquoi diable un miroir ?

Il est vrai que cette question me hantait, mais je dois avouer que j'avais peur de la réponse. Après réflexion, j'admis qu'il était préférable de ne pas en comprendre la signification, car en trouvant la solution, je rentrerais dans sa logique meurtrière.

Sa logique ? Sa folie plutôt.

Si un cerveau aussi cartésien que le mien comprenait un tel processus de raisonnement, il me faudrait alors remettre en cause le bien-fondé de ma psyché, de mon engagement à combattre le crime.

Je suis flic, pas psy. Chacun son boulot. En l'occurrence, le mien était d'arrêter ce malade avant qu'il ne commette d'autres meurtres, pas de le comprendre.

Au début, nous ignorions tout de lui. Le mode opératoire était cependant toujours le même. Il n'utilisa aucune arme, à feu ou blanche, sur la totalité de ses méfaits. Une mort par asphyxie, non pas de face, mais toujours dans le dos de sa victime, car les traces de strangulation étaient visibles sur la gorge. Pas d'empreintes dactylaires, car leur viabilité déclinait au fil du temps et le derme conservait mal ces traces, mais nous pensions qu'il portait des gants.

Nous étions sur la piste d'un homme seul et athlétique – notamment dû au mode opératoire choisi. Mais cette hypothèse venait surtout du physique de madame Gocem. La victime, qui sortait victorieuse d'un régime draconien au moment des faits – mais qui n'avait perdu que cinq kilos, pesait alors cent trente-neuf kilos pour un mètre soixante-cinq. À moins d'une culturiste jalouse et dopée aux amphétamines, il ne pouvait s'agir que d'un solitaire, mais aucune piste ne fut écartée.

Notre seule crainte, qui devint rapidement une certitude, était que d'autres macchabées ne viennent s'ajouter à son tableau de chasse ; et c'est ainsi que la troisième victime fut retrouvée à son domicile.

Henri de Montréal, retraité octogénaire très fortuné, avait aussi un miroir posé sur le visage au moment de son décès. C'était notre troisième cadavre et nous n'avions toujours aucune piste. La presse n'avait pas encore eu vent de l'histoire et nous faisons l'impossible pour empêcher toute fuite d'informations. Pour motifs personnels, je haïssais les journalistes plus que quiconque, mais ce détail n'obstruait nullement mon investigation.

Les héritiers et les anciens collaborateurs de la victime furent tous interrogés sans succès. De leurs témoignages, le point commun prédominant dans les dépositions fut le caractère pingre du défunt. Son avarice malade était légendaire. D'aucuns l'appelaient Picsou – essentiellement dans sa famille, certains le surnommaient Harpagon, et bien d'autres sobriquets lui furent attribués.

En d'autres circonstances, il est évident que l'argent aurait été notre piste privilégiée, mais le miroir nous en dissuada. Et pour couronner le tout, il n'avait aucun lien – personnel ou professionnel – avec les deux premières victimes.

Les miroirs utilisés étant fabriqués en grande quantité et distribués un peu partout, il nous fut impossible de suivre cette piste pour remonter jusqu'au meurtrier. Le modèle, beaucoup trop courant, se trouvait facilement et dans n'importe quel boui-boui de la région Ile-de-France.

Mon album^[3] s'enrichit ensuite du rapport d'autopsie et des photos de la quatrième victime. Albert Morion, trente-trois ans, était un chômeur de longue durée. Petit escroc sans envergure, il touchait deux RMI et pratiquait parfois la mendicité pour « arrondir » ses fins de mois. Son décès nous permit de retrouver la trace de ses différentes magouilles, des petites fraudes minables pour gagner deux ou trois cents euros de plus par mois.

Il ne travaillait pas et ses compagnons de fortune nous révélèrent qu'il avait un poil – un baobab d'après certains – dans la main. Il vivait au jour le jour dans une insouciance insolente, volant à droite et à gauche, plus par kleptomanie que par réelle nécessité. Ses parents étaient sans nouvelle de lui depuis quatre ans et son décès ne les surprit nullement. Enfant, il était déjà le « rebelle » de la famille et il affina son personnage de mauvais garçon en grandissant. Mort par strangulation lui aussi, un miroir posé sur le visage, aucun lien avec les trois autres.

Les premiers témoignages arrivèrent à partir de la cinquième victime.

Malgré la faible cohérence de ses propos, un sans-abri nommé Antonin Rouvier, déclara avoir vu un homme jeter un gros sac près de « ses » poubelles alors qu'il était, je cite, parti pisser. En revenant, il l'avait interpellé et l'homme lui avait ordonné d'oublier ce qu'il avait vu pour sa propre sécurité. Il déclara également avoir été saoul comme une barrique ce soir-là, comme chaque soir de l'année.

Sa description du suspect était beaucoup trop fantaisiste – un homme aussi grand que ma canette avec une voix de légionnaire des enfers, dicit Antonin Rouvier – elle ne put être ajoutée au dossier. Puis son récit comptait bon nombre de contradictions. Il y avait mieux comme témoin oculaire, mais bon, à défaut de grives on mange des merles.

Toujours est-il que ce sac-poubelle contenait le corps étranglé de Ludivine Caprastel, âgée de dix-neuf ans. Le miroir avait glissé dans le fond du sac, mais il était au rendez-vous. La première question qui me vint fut : pourquoi ce corps-là dans un sac-poubelle ? En apprenant que la défunte était prostituée, j'émis l'hypothèse que le sac servait à cacher l'image que renvoyait son corps. Sans doute un rapport ambigu à une sexualité refoulée, taboue, voire inexistante dans la vie de ce personnage.

Bref, une victime de plus.

Procès-verbal après procès-verbal, à chaque découverte de cadavre, les pages dactylographiées, les photos, les rapports d'enquêtes et les procès-

verbaux aux fins d'inhumer venaient gonfler mon album qui faisait déjà dix-sept centimètres d'épaisseur.

Mais toujours aucune piste sérieuse.

Le témoignage le plus important fut celui de Babette, une ancienne tapin et mon indic la plus fiable. Rangée des trottoirs de la capitale, elle gardait toujours un œil et une oreille dans la rue. Coquette, drôle, mais cynique et blasée, cette brune voluptueuse aux yeux noisette tenait un bar privé dans les quartiers huppés et son affaire tournait plutôt bien.

Nous avions un accord. Je la protégeais et elle me fournissait certains tuyaux en échange. Elle avait confiance en moi, car j'étais une femme de parole, mais aussi parce qu'un homme, lui, aurait certainement demandé plus que de simples renseignements.

Et puis notre collaboration durait depuis notre rencontre, époque noire où elle carburait à l'héroïne. Parfois, quand elle avait été à court de monnaie, parce qu'elle consommait quand même pour quatre cents euros de dope par jour, il m'était arrivé de lui faire profiter de certains extras, des saisies non déclarées par les collègues des stup.

Je dois avouer que j'aimais cette femme.

Elle m'avait fascinée dès le début. Ensuite, plus je l'avais côtoyée, plus je m'étais attachée à elle. Alors, lorsque son Jules avait fini par clamser d'une overdose, je l'avais aidé à décrocher en la mettant en cure de désintoxication.

Je n'en pouvais plus de la voir dans cet état.

Un an après, elle avait pu retrouver un semblant de dignité ainsi que la garde de Noémie, sa fille de huit ans. Pour elle, pour moi et d'autres raisons qu'elle ne m'avoua jamais, elle devint tenancière de son établissement afin d'aider les prostituées qui vivaient le même enfer qu'elle. Respectant donc notre engagement, mais aussi par amitié, elle nous mit sur la piste du prêtre de la manière suivante.

Un soir, Lola – pseudonyme de la défunte – était venue la trouver en lui disant qu'un client étrange l'avait menacée. Il parlait de manière bizarre, délirait sur des sujets mystiques et l'avait traitée de démon. Mais de son long discours, le mot qui la marqua par-dessus tout fut le mot « babylonienne ».

Il lui avait reproché d'être une babylonienne. Bien qu'ignorant la définition exacte de ce terme, elle sentit néanmoins le danger. Selon Babette, il s'agissait d'une faculté développée par les demi-mondaines à

force de métier. D'habitude, elle en parlait à Tony, son mac, un type bizarre, instable et dangereux. Mais cette fois c'était différent. N'ayant confiance qu'en Babette, elle était partie la retrouver pour tout lui raconter et lui demander de l'aide.

Une semaine après, le corps de Lola était retrouvé sans vie, enfermé dans un sac-poubelle d'une décharge par Tarik Mezzaoui, un employé municipal en emploi jeune. Son témoignage, corroborant contre toute attente celui du SDF, me permit de visualiser un potentiel champ d'action du tueur.

Le mot « babylonienne » était un indice supplémentaire.

Les paroles de Babette me revenaient en mémoire. Un client étrange. Il parlait de manière bizarre. Il avoua être le bras de Dieu. Il délirait sur une histoire de purification et des sujets mystiques. Des sujets mystiques ! C'était ma porte de sortie, la clé de cette énigme. Je mis les collègues sur le coup et les Saintes Écritures firent leur apparition sur le devant de la scène.

L'un de mes enquêteurs, Christian, trouva le lien avec la Bible, nous suggérant alors de faire le tour des églises, des chapelles et des paroisses. Ne voulant négliger aucun détail, les orthodoxes, adventistes et autres témoins de Jéhovah furent également inscrits sur nos listes. L'investigation dura trois longues semaines, au cours desquelles il ajouta huit victimes sur sa liste.

Jérémy Corda, quarante et un ans, ouvrier spécialisé fut la sixième. Cet homme était une colère sur deux pieds. D'après son entourage, il était procédurier, très à cheval sur les principes moraux et il était inflexible – pénible fut également un terme employé. S'il n'y avait pas eu le miroir, nous aurions pu nous orienter vers un règlement de comptes, mais il n'en était rien.

Oksana Schnetkyava, top model ukrainienne de dix-sept ans à peine, fut ensuite retrouvée morte avec un miroir sur les yeux. Promise à une longue et belle carrière dans le milieu, sa mort attrista autant qu'elle choqua son entourage. Son agent, Erwan de Nassot, était bouleversé, car « on » avait tué sa poule aux œufs d'or.

C'est d'ailleurs par lui qu'arriva la tempête du scandale médiatique. Sa protégée venait de signer un contrat juteux avec une célèbre firme de cosmétiques dont elle devait être le futur symbole et l'ambassadrice, « parce qu'elle le valait bien ». De plus, il se lamentait et désespérait de devoir annuler le défilé pour la nouvelle collection de Jean-Claude Jitrois.

Les plus grands photographes de mode tels que Herb Ritts, Paolo Roversi, Lothar Schmid et Patrick Demarchelier se battaient déjà pour travailler avec elle. Chose rare pour un mannequin débutant, certains producteurs et réalisateurs américains de cinéma lui proposaient déjà des rôles dans des blockbusters ou des films d'action.

L'annonce de sa mort fut reçue comme une bombe nucléaire dans le microcosme glamour et superficiel de la défunte. Malgré son caractère hautain, son allure fière et sa vanité exacerbée d'adolescente capricieuse, tous regrettaient son décès. Il fallait absolument retrouver le coupable, car son acte inconsidéré avait fait perdre des millions d'euros à son agence et à leurs partenaires. À peine avaient-ils déniché la perle rare qu'un déséquilibré prenait la liberté de la tuer. Quelqu'un devait payer !

Louis Perox, quarante-six ans, père de deux enfants de huit et six ans, préparateur de commande dans un consortium automobile réputé, fut occis à son domicile. N'étant pas venu chercher ses enfants à la sortie de l'école, la direction de l'établissement contacta sa femme – infirmière urgentiste – plus d'une heure après la fermeture des portes.

Ne parvenant à joindre son mari ni sur son portable, ni au bureau, elle quitta son poste d'astreinte avec fureur, récupéra ses deux garçons et fit la macabre découverte en arrivant chez elle. Le corps était allongé dans leur salon avec un miroir sur les yeux.

Étienne Vandrez, trente-quatre ans, pharmacien de quartier, fut retrouvé dans la réserve de la pharmacie avec un miroir sur les yeux. Marié, père d'une petite fille de sept ans, c'était un homme sans histoire très apprécié de ses collègues et de ses clients. L'enquête de routine ne fournit aucun nouvel élément.

Le taulier devenait fou.

En haut, ça commençait à chauffer et personne ici-bas n'était en mesure de fournir la moindre explication. Il convoqua toutes les équipes et nous récita un sermon appris par cœur. De toute l'histoire du « 36 », c'était la première fois que nous étions confrontés à une telle situation. Il était dur à trouver l'animal, mais c'était sans compter sur la pugnacité de nos services.

Les corps s'accumulaient à la morgue à une vitesse folle. La presse s'était mêlée à l'affaire, mettant politiciens et policiers dans l'embarras. Il nous fallait réagir vite. Les délits du « Purificateur » faisaient les gros titres des journaux, étaient commentés à la radio, et les chaînes de télévision

n'étaient pas en reste non plus. Les journalistes attendaient jour et nuit sur le quai, guettant chaque allée et venue afin de savoir si l'enquête progressait.

Au fil des années, je ne m'étais toujours pas habituée à leur activité d'investigation malsaine et parasite. Ils nous dérangent dans notre travail, mais nous n'avions comme autre choix que d'ignorer leur présence indésirable. Je reconnais que parfois, nous avons besoin d'eux, mais les occasions étaient rares et je ne pactisais pas avec l'ennemi. Si certains collègues le faisaient, ça les regardait, moi je désapprouvais.

Dans mon unité, le lieutenant Thierry Joriot, surnommé Titi – mon meilleur élément et aussi mon protégé – vint me trouver avec la nouvelle salvatrice. Il avait logé^[4] notre homme.

Au nord-est de Paris, dans le dix-neuvième arrondissement, deux prêtres et un diacre lui avaient parlé du comportement étrange de leur « frère ». Ce dernier leur avait parlé de sa divine mission de purification et ils firent le lien avec le « Purificateur » dont parlaient les journaux.

Ils tentèrent de le raisonner et de lui parler, mais ce dernier choisit de les ignorer en leur disant qu'il devait achever sa liste. Déchirés entre la délation, le pardon chrétien, le refus d'admettre, l'acceptation puis, de nouveau le rejet que l'un des leurs soit le monstre que décrivaient les journaux, ils prièrent beaucoup afin qu'une solution leur soit apportée.

C'est donc avec un soulagement non feint qu'ils accueillirent Titi et qu'ils lui livrèrent la vérité sans ménagement. L'identité du suspect fut révélée ainsi que ses coordonnées. Nous avons son adresse. Il vivait dans un studio en partie financé par le diocèse de Paris.

Lorsque ces renseignements arrivèrent au sein de notre Direction, le Procureur de la République fut immédiatement alerté. Il informa aussitôt le Juge d'Instruction en procédant à l'ouverture d'une information et ce dernier nous délivra un mandat d'arrêt et un mandat d'amener. Le Commissaire avertit le Préfet, lequel nous donna alors son feu vert et sa bénédiction.

Mon unité se prépara et une surveillance des lieux fut mise en place vingt-quatre heures sur vingt-quatre, avec Louis aux commandes du soum^[5]. Nous avons des photos et nos hommes attendaient qu'il regagne l'appartement.

L'une de nos équipes nous avait donné son signalement et c'est la raison pour laquelle Titi était venu me chercher pour l'interpellation prévue ce matin.

Lorsque j'ouvris la portière, il consulta sa montre avant de me lancer un regard furibond.

— Tu en as mis du temps ! Où tu étais ?

— Arrêt aux stands pour mon ravitaillement, dis-je en lui montrant le sachet de la boulangerie.

— T'as vu l'heure ? On avait rendez-vous à neuf heures précises, tu exagères boss !

— Je sais, désolée. Mais on l'aura, ne t'en fais pas !

Nous étions très tendus.

Après seize mois d'investigation, d'instruction et d'allers-retours au Parquet, nous étions sur le point d'arrêter ce criminel, et cet instant de calme avant la tempête était le plus redouté dans notre travail de policier.

Il fallait des nerfs solides pour ne pas craquer à la dernière minute. J'avais entendu parler de collègues trop nerveux qui avaient fait capoter des planques comme ça, mais rien de similaire ne m'était encore arrivé.

À peine assise, Titi démarra en trombe et rejoignit le reste de l'unité déjà en place, appuyée par deux véhicules du RAID pour le transfert du meurtrier présumé. Confirmant notre présence par contact radio, nous nous garâmes à distance raisonnable de l'entrée principale.

— Ça va mieux ?

— Tu t'inquiètes encore pour ma grippe aviaire ?

J'acquiesçai.

— T'en fais pas, ça va. Tiens, je t'en raconte une bonne. En quittant le toubib, je vais voir la pharmacienne. Je lui décris les symptômes, tu sais, maux de tête, de gorge, nez qui coule et tout... La nana me sort une boîte de suppos. Alors moi, choqué, je lui dis « mais c'est pas là que j'ai mal » et elle me regarde en éclatant de rire.

Amusée, je commençai à pouffer.

— Rigole pas, c'est vrai. T'as mal à la tête et on te donne un truc à t'enfiler. Encore une astuce déguisée de pervers ça, j'te jure !

— T'es trop con toi des fois... ajoutai-je en mangeant après avoir repris mon souffle.

Titi l'Inquisiteur m'adressa alors un regard éloquent. Son œil assassin s'attarda sur mon sandwich et je reçus le message fort et clair. J'étais une serviette en papier sur mes cuisses et avalai ma formule en évitant toute salissure. Car en effet, il avait deux passions dans sa vie, sa femme et les voitures.

Même lorsqu'il s'agissait d'un véhicule de fonction, il en prenait soin. Alors, pour un maniaque comme lui, des miettes de pain dans sa propre voiture...

Je finis ma tarte aux pommes en deux bouchées à peine, avant d'effectuer le nettoyage adéquat. Je savais qu'il gardait un aspirateur de table dans la boîte à gants. Sortant l'appareil de son écrin, je le mis en marche en prenant soin d'aspirer chaque parcelle de souillure éventuelle. Le regard dardé sur moi, je plongeais mes yeux dans les siens afin d'y déceler une faute ou un oubli.

Notre communication visuelle s'acheva ad nutum sur un battement de cils approbateur et il se détendit, l'air reconnaissant.

— Cyborg, comment tu fais pour manger dans un moment pareil ?

— J'avais la dalle ! Pas eu le temps de prendre mon p'tit dèj' ce matin.

— C'est clair que ça te fait une arme de plus contre le suspect. En cas de danger tu balances la purée, histoire de te « purifier » un peu, toi aussi.

Des blagues d'un autre genre.

C'était lui tout craché ça. Un humour parfois décalé qui n'était pas à la portée de tout le monde, mais il nous fallait de la légèreté pour dissiper la tension ambiante.

— Sinon, tu connais celle de la pute et de la lesbienne ?

— Non, Thierry, pas maintenant.

— Okay...

Cyborg était le surnom que Titi m'avait attribué, rapport à de douloureux souvenirs du passé. Au début, ça avait été sa manière de m'aider à surmonter ces épreuves, et puis le surnom était resté. Par habitude.

Titi me sourit et je lui rendis son sourire. Un léger coup d'œil me fit savoir qu'il ne portait pas son gilet pare-balles à port dissimulé.

— Tu devrais mettre ton gilet.

— Pour quoi faire ? J'ai lu le dossier et je connais son mode de fonctionnement. C'est un étrangleur, pas un flingueur. Il se sert de ses mains comme d'une arme. Ne t'en fais pas, je n'ai rien à craindre de ce moine défroqué.

— Comme tu voudras, mais je t'aurais prévenu.

Contrairement aux films policiers, notre métier n'était pas composé de bagarres spectaculaires chorégraphiées par des asiatiques sous ecstasy, de cascades au ralenti ou de courses poursuites sous un déluge de balles démentes.

Je ne m'étais d'ailleurs jamais servie de mon arme de service.

Dans la réalité, la Mort ne guettait pas nos équipes à chaque coin de rue ; l'attente était même l'un des éléments prédominants d'une enquête. Une attente qui laissait croître les sentiments les plus loufoques si on les laissait s'installer.

Parfois entrecoupé de blagues scabreuses ou de demandes de consignes, le silence oppressant de la planque était surnommé le forgeron, car c'était lui qui forgeait et disciplinait nos caractères.

Une demi-heure plus tard, Titi me dit :

— Cyborg, tu devrais cligner des paupières des fois.

— Pourquoi tu dis ça ?

— Ça te donnerait un air plus humain quoi !

— Très drôle.

— Non, sérieux. Et puis tu devrais prendre soin de toi aussi. Arrangée, tu serais un véritable canon !

En guise de réponse, il eut droit à un coup de coude dans les côtes. L'attente était longue malgré ses plaisanteries. Il ne se passait rien et nous attendions. Comme figés dans une bulle de verre, nous étions immobiles, regardant la vie suivre son cours à l'extérieur du véhicule. Les secondes se dilataient en heures. Plongée dans l'enquête en cours, mon attention se cristallisait sur l'opération imminente.

Nous avions en vain remonté le passé de cet homme.

Chestier n'avait connu aucun traumatisme, ni aucune forme de sévices. Il était né le 15 mars 1958 à Colombes, dans les Hauts-de-Seine, et y avait vécu avec ses parents jusqu'à l'âge de dix ans avant que leur famille ne vienne s'installer à Paris. Cadet d'une famille de trois enfants, il avait un frère aîné, Jean-Pierre, militaire basé à l'étranger, et une sœur, Simone, expert-comptable dans un cabinet d'architectes.

Ses parents étaient catholiques, mais sans plus. Sa vocation lui était née d'une rencontre avec l'ecclésiaste d'une confrérie vouée au soin des malades dits incurables. Leur rôle était d'apporter un peu d'espoir et la force d'accepter les projets du Seigneur. Fasciné par la puissance du message, Robert avait rejoint le séminaire après un bac littéraire obtenu avec mention, où il y avait fait de longues études, période entrecoupée de voyages en Afrique et en Amérique du Sud.

Après son ordination, il avait choisi de revenir en France, à Paris, le berceau qui l'avait accueilli. Très engagé et respecté dans la communauté

religieuse, les compliments sur lui étaient légion. Mais, depuis cette vague de crimes atroces, nul ne s'était aventuré à commenter son comportement, ni ses propos étranges.

Chestier venait de jeter l'opprobre sur ses pairs et les choses se compliqueraient après l'annonce publique de son arrestation. Après la pédophilie, l'image de l'Église serait à nouveau tâchée par des meurtres et tous redoutaient en silence un corollaire, plus fort et plus violent encore, selon la célèbre triade du « jamais deux sans trois ».

Mais, en attendant l'invraisemblance d'une telle éventualité, son règne de terreur touchait à sa fin, et j'espérais obtenir les raisons de tout cela. Si tout se déroulait comme prévu, Chestier dormirait en cellule ce soir.

La rumeur de la rue nous parvenait modérée, comme tamisée par une membrane ouatée. L'hiver approchait, mais l'automne n'avait rien perdu de la chaleur installée par un été exceptionnellement vigoureux.

Sans respect pour nos habitudes, les saisons se mélangeaient, changeaient de créneaux calendaires, si bien qu'il n'était pas rare de voir des passants en tee-shirt. Entre deux soupirs, Titi martelait son volant sans rythme, juste pour tuer le temps.

Puis, tout à coup, le grésillement de la radio mit fin à notre mutisme.

— *Autorité de Colibri, le suspect est en approche. Il est accompagné d'une femme. Je répète, il est accompagné d'une femme. Attendons votre top départ.*

— On le tient ! Qu'est-ce qu'on fait pour la femme ? me demanda Titi.

« Autorité » était notre indicatif radio pour cette opération. Pas de noms, ni de grades sur les ondes. Et voici que se présentait enfin le meilleur moment de l'enquête, l'interpellation du suspect. L'adrénaline était à son maximum, nous tenant cloîtrés dans une peur légèrement paralysante, mais nous donnant le courage d'aller de l'avant.

Durant un laps de temps non quantifiable, un sentiment de doute, d'hésitation, nous partageait entre « On y va ! On n'y va pas ? » puis ce moment s'achevait par un « On y va ! » Un pur instant de plaisir, car cette décision définissait corollairement l'arrestation du coupable et la fin de l'angoisse des familles des victimes.

— On le tape^[6] et on essaie de la sauver. En avant !

— *Au dispositif intervenant d'Autorité, on y va. Top départ. Alpha, faites mouvement vers le bâtiment. Bravo et Charlie, prenez position en*

renfort. En cas de besoin, Bravo, vous protégez la femme. Alpha, vous restez à couvert et vous interpellez le suspect sur ordre. Colibri, vous restez en surveillance.

Les directives étaient données.

Comme à chaque fois, l'instant se faisait solennel. Presque sacralisé, dans un rituel inconscient, chacun vérifiait son matériel avant de bondir : montre, arme, radio, menottes et brassard POLICE. Rapidement, les hommes du RAID sortirent de leur planque et se dirigèrent vers le hall d'entrée en sécurisant notre progression. Discrets, aussi silencieux que des ombres, ils investirent les lieux et se retrouvèrent devant l'appartement.

À l'ancienne, Christian, l'oreille collée contre la porte avec un stéthoscope électronique, me signala la présence du forcené d'un geste de la main. Après avoir sonné à plusieurs reprises, un cri étouffé nous parvint de l'intérieur.

Défoncée au bélier, la porte s'ouvrit sur un crime flagrant.

— **Police, on ne bouge plus !**

Par sécurité, le R.A.I.D nous précéda à l'intérieur.

Le miroir était posé sur le sol. Au bord de l'asphyxie et presque inconsciente, la femme était agenouillée, les mains liées dans le dos et face tournée vers le miroir. Son meurtrier était derrière elle, l'étranglant de ses mains gantées.

Une dizaine de canons étaient braqués sur le prêtre et il se savait fait comme un rat, alors, une victime de plus ou de moins... Ce fut la lueur qui sembla parcourir son regard vitreux et absent, négligemment posé sur la jeune femme.

— Lâche-la, Chestier, les jeux sont faits ! lui dis-je.

Ce type était une force de la nature, une anomalie surhumaine qui n'arrive qu'une fois par siècle.

Dans un craquement de cartilage destiné à hanter le reste de mes nuits, il acheva sa victime d'une seule pression avant de répondre d'une voix neutre, sans colère.

— Personne n'est innocent. Le jugement de l'Éternel est sans appel. Je dois chasser les démons.

J'étais médusée.

Le cou de cette femme venait d'être écrasé comme une vulgaire noix. Or, à mon humble connaissance, il fallait du temps et une sacrée puissance pour étrangler quelqu'un. Puis, il lâcha le corps mort et pivota dans notre

direction. Lorsque son regard croisa le mien, il eut une sorte d'électrochoc. Plongé dans un état second, il me dit :

— Vous êtes la prochaine sur ma liste. Vous avez été désignée.

— Ah oui ! Et pour quelles raisons ?

— Lorsque votre tour me sera annoncé, je reviendrai et j'appliquerai la sentence. Vous n'avez pas à me craindre pour le moment.

— Mains en l'air ! Et ne bouge pas.

Et alors que je lui confirmais le motif de son arrestation, mes hommes s'approchèrent lentement pour lui passer les menottes.

Titi précéda les deux hommes cagoulés de l'unité d'intervention. Il avança vers Chestier le premier et lui saisit un poignet. Plus vif que je ne l'aurai cru, l'homme riposta et, d'un tour de rein, se plaça derrière Titi en lui tordant le bras.

Tout se déroula ensuite très vite et dans une totale confusion.

— Lâche-le ! ordonna l'un des hommes cagoulés en se rapprochant du prêtre.

— Écartez-vous messieurs, et il ne vous sera fait aucun tort.

— T'es sourd ou quoi !? Lâche-le ! ajouta le deuxième homme en armant discrètement un taser.

Voyant la manœuvre en préparation, Titi cessa de se débattre et s'écarta autant que le lui permettait son bras. Il procédait en douceur. Ne pas alerter Chestier. C'était son but.

À présent, l'angle dégagé était suffisant pour tirer.

Et alors que le collègue s'apprêtait à neutraliser le prêtre, ce dernier plongeait son regard dans le mien une dernière fois.

— Vous avez été désignée...

Dans un souffle, il réitéra son avertissement en effectuant une brusque pression rotative sur la mâchoire de Titi. Je vis sa tête pivoter avant de craquer d'un coup sec.

— Noooooooooon !!!!!

Les collègues du R.A.I.D parvinrent à le maîtriser au bout de la troisième décharge. Pris de spasmes, le « Purificateur » s'effondra et ils s'agenouillèrent pour lui passer les bracelets.

Lorsque la pièce retrouva son calme, la première phrase qui vint briser le silence fut mon ordre.

— Appelez une ambulance, vite !

Christian se chargea d'emmener le coupable tandis que je restais à attendre les secours avec deux autres policiers de mon unité. Cette demi-heure me sembla être une vie entière, celle de Titi que je tenais dans mes bras, et que je regardais mourir dans une totale impuissance.

Je me sentais responsable.

Comment une chose pareille avait-elle pu se produire ?

J'avais beau lutter, les larmes coulaient d'elles-mêmes. Mes collègues vinrent à nos côtés et me signalèrent que les secours étaient là. Titi était encore en vie lorsque les ambulanciers le mirent à l'arrière du VSAV.

Malgré les circonstances, je fus autorisée à rester près de lui. Sa main se fondait dans la mienne, perdant de sa vigueur à mesure que nous approchions de l'hôpital.

Le chant funeste des sirènes hurlait l'urgence de la situation, intimant aux automobilistes de s'écarter. Allongé sur le brancard, Thierry menait un combat inégal contre la Faucheuse. Dès notre arrivée, il fut pris en charge par un trio d'urgentistes qui le conduisirent au bloc et notre complicité prit fin à cet instant.

Non autorisée à pénétrer dans cette partie du bâtiment, je restai dans le couloir à faire les cent pas. En dépit du scénario d'horreur qui se jouait de ma raison, je continuais à croire en sa possible rémission.

Avec l'énergie du désespoir, je l'imaginais sortant du bloc d'urgence en plaisantant, se moquant de ma naïveté et hurlant qu'il m'avait bien eu. Pourtant, une voix cynique m'affirmait le contraire, soufflant son haleine putride sur ma conscience.

Dans le couloir, les odeurs de formol, de mort et d'antiseptique s'élevaient en une mosaïque olfactive lourde et aggravant une situation déjà oppressante. Restée seule, je tournais comme une lionne en cage. Je devais voir Titi. Je devais savoir ce qu'ils lui faisaient.

Alors, le visage sévère, froid et fermé, un médecin se matérialisa devant moi. Épaules voûtées, mains enfoncées dans les poches de sa blouse, sa mine n'augurait rien d'encourageant. Sans un mot ni un regard de réconfort, il se contenta de plonger ses yeux sombres dans les miens en secouant la tête de gauche à droite.

Un flux d'adrénaline m'arracha la peau le long de l'échine. Dans le même temps, mon cœur se comprima violemment dans ma poitrine. La scène devint surréaliste, nimbée par la lumière anémiée des néons blafards.

Le médecin s'évanouit dans un songe et, lorsque je m'effondrai en pleurs sur le banc, je réalisai la gravité de la situation.

Une farandole d'images dansa devant moi puis ce fut le noir total.

En arrivant à la brigade, le soulagement de l'arrestation de Robert Chestier fut terni par le décès de Titi. Le Commissaire me convoqua dans son bureau avant que je ne rejoigne mes collègues pour l'interrogatoire.

La cinquantaine, des cheveux lisses et argentés plaqués sur un visage carré, le Commissaire Julien était l'image même du policier. Intègre, droit et dynamique, il avait voué sa vie à sa carrière, tirant sur la fin tous les bénéfices de ce sacrifice.

Homme de terrain, mais désormais relégué à des fonctions plus administratives, il était le numéro 2 à la Crim' et gardait une forme étonnante pour un homme de son âge. Derrière sa cravate noire, sa chemise blanche tendue sur un torse encore puissant laissait deviner toute sa vigueur physique.

À l'image du dirigeant solitaire et rigoureux qu'il était devenu après qu'un cancer du sein ait emporté sa seconde femme, le bureau sombre était dépourvu de superflu, ajoutant une note d'austérité à l'ambiance mortuaire qui m'enveloppait.

— Écoutez Axiandre, la mort du Lieutenant Joriot m'attriste autant que vous. Ce sont les risques du métier. Je les connais, vous les connaissez et Thierry les connaissait également. C'est navrant, mais c'est ainsi.

Il marqua une courte pause et m'observa. Il me regarda sécher mes larmes, fit mine de ranger quelques dossiers et toussa avant de reprendre.

— Le mois dernier, je vous avais parlé de promotions à tous les deux. Le moment vous paraîtra sans doute mal choisi, mais il me semble pourtant être parfaitement adapté.

— Que voulez-vous dire exactement ?

— Voilà, j'ai réussi à négocier mon départ et, comme vous le savez, je serai prochainement affecté à la Direction. Nous étions tous sur les nerfs avec cette affaire de meurtres et de miroirs, mais l'arrestation de Robert Chestier par votre équipe a été vue d'un très bon œil en haut. J'ai donc présenté votre candidature pour me remplacer à ce poste, et elle a été acceptée comme proposition d'avancement à titre exceptionnel. Vous avez

déjà le concours de Commissaire, mais il n'y a aucune ouverture de poste de prévue avant quatre ans. Votre seule option serait une mutation...

— Il n'en est pas question !

— Puis-je terminer !?

Baissant les yeux en affichant une mine qui se traduisait par "*Désolée de vous avoir coupé la parole, vous pouvez continuer*", je gardai le silence et il reprit :

— Vous êtes donc bombardée Commandant, ce qui vous permettra de patienter un peu. J'ai reçu un appel du Préfet en personne et vous serez convoquée dans la semaine pour signer votre lettre de félicitations.

Il ôta ses lunettes et se frictionna le visage avant d'ajouter.

— Concernant le Lieutenant Jorioz, un poste devait être créé et il aurait été promu Capitaine. Je pense donc que la décoration se fera à titre posthume et que c'est à sa femme que sera versée la prime.

— Mais ça ne lui rendra pas son mari. En tout cas, merci pour tout, Commissaire. Pour l'instant, j'ai du Purificateur sur le feu et je dois superviser son audition. Veuillez m'excuser, lui dis-je en partant.

— Axiandre !

— Oui, Commissaire ?

— N'en faites pas une affaire personnelle. Je sais bien que vous étiez très proches et qu'il n'est jamais facile de perdre un collègue en opération, mais rappelez-vous que vous êtes flic avant tout. De plus, devenir Commissaire avant trente-cinq ans est un fait exceptionnel et une chance qui ne se présentera pas une seconde fois. Ne gâchez pas tout, je compte sur vous.

Pas une affaire personnelle ? Mais bien sûr ! Comme si ça allait changer quelque chose maintenant ! Commissaire, il y a vraiment des jours où je...

— Entendu.

— Autre chose. Dans vingt-quatre heures, lorsque la garde à vue sera terminée et qu'il sera remis à l'instruction pour son procès, prenez une semaine de congés. Je pense qu'un peu d'air frais vous fera le plus grand bien. Et c'est un ordre, pas une suggestion. Une feuille de congés signée vous attendra sur votre bureau.

J'en connais un autre qui aura besoin de congés !

— Entendu.

En me rendant au bureau où avait lieu l'interrogatoire, il me sembla voir et entendre Titi dans les locaux, impressions que je chassai avec force pour ne pas fondre en larmes. La violence psychique des récents événements m'affectait davantage que je ne l'aurais cru.

Ce n'était jamais facile de perdre un collègue en mission, d'autant que dans mon cas, j'étais très proche de Titi. Le plus dur était maintenant d'annoncer la nouvelle à sa femme, Stéphanie, de laquelle j'étais beaucoup moins proche depuis qu'elle me soupçonnait de lorgner sur son mari. Une fois de plus, je serais le vecteur maudit, celle par qui surgirait la mauvaise nouvelle.

Arrivée devant la porte, je fermai les yeux un court instant, pris une profonde inspiration, frappai et entrai.

La pièce faisait partie des locaux de la Brigade Criminelle. Fonctionnelle, elle ne comptait pour tout mobilier qu'une chaise et une table formica où étaient disposés un ordinateur portable, un dictaphone et son album près duquel je vis les photos de ses victimes exposées devant lui afin d'orienter son audition. Deux rangées de sept, soigneusement alignées, qu'il ignora dans un premier temps.

Les murs blancs et nus étaient mis en exergue par le vasistas ouvert sur une pâle lumière d'après-midi où, depuis un malheureux précédent, des barreaux avaient été rajoutés en prévention de toute tentative de suicide.

— Pourquoi ?

— Pourquoi quoi ? Je ne saisis pas bien votre question, Lieutenant.

— Première photo, en haut à gauche, maître Gérard Denis. Que vous avait-il fait ?

D'habitude, les interrogés se taisaient à l'énoncé de la question. En grande majorité, ils tentaient de nier, ou mentaient. S'établissait alors une sorte de rituel dont nous avions l'habitude, une autre forme de jeu du chat et de la souris.

Ce qui me surprit chez Robert Chestier, ce fut d'abord sa prompte collaboration, puis ses aveux non dissimulés. Une sorte de justification de son « travail ». L'on ne pouvait pas vraiment parler de fierté de ses actes, mais plutôt d'obligation. Il devait le faire. Sa seule fierté était d'avoir été choisi pour cela.

Alors, il répondit de manière claire et laconique.

— Il avait été désigné à cause de son pêché.

— Quel pêché ? Et désigné par qui ? demanda Christian.

— L'envie. Il voulait être le meilleur. C'était un envieux maladif et son insolence insupportait l'Éternel. C'est Lui qui désigne les coupables.

— D'accord et pour madame Gocem ? Ajouta Xavier.

— La gourmandise était son pêché.

Christian et Xavier menaient l'interrogatoire de front.

Lorsqu'il regarda dans ma direction, Robert Chestier sourit. Face à cette provocation, je restai impassible. Ni haine, ni colère, ni aucun autre sentiment susceptible de l'exciter. Il me fixait droit dans les yeux, soutenant mon regard inexpressif.

Contrairement au moment de son arrestation, je pris le temps de l'observer.

L'homme n'avait pas l'air méchant. Tout au contraire, il arborait l'attitude du citoyen lambda et paraissait même sympathique. La bonhomie de l'individu me rappela alors son ancienne vocation de prêtre.

Son visage, agrémenté de trois signes de chair, respirait la joie de vivre. Il semblait serein, comme... « *touché par la Grâce* », et il rayonnait. Cheveux châains sur un front légèrement dégarni, yeux bleus, assez imposant, il mesurait au jugé un bon mètre quatre-vingt-dix. En voyant la masse musculaire de l'homme, l'image de madame Gocem me revint en mémoire.

Il était menotté, tranquillement assis sur sa chaise, répondant calmement aux questions. La présence du dictaphone ne semblait guère le déranger, pas plus que celle de la caméra de surveillance fixée dans un coin du plafond.

Comme il persistait à me fixer, et que son baratin commençait à m'énervier, je lui désignai les photos d'un hochement de tête et ma première question fut :

— Ne me dites pas, pour monsieur Henri de Montréal, c'était quoi, l'avarice ?

Bien que ma remarque soit empreinte d'ironie, le ton choisi ne trahit en rien mon émotion et il me répondit :

— Exactement. Je vois que vous possédez une certaine connaissance des écritures. Mais les Voies du Seigneur sont impénétrables.

Les Voies du seigneur sont impénétrables.

C'était selon moi la maxime la plus dangereuse prononcée par les hommes. Véritable sésame rhétorique, cette formule fourre-tout arrangeait

autant les fous et les manipulateurs que les gens de pouvoir. En considérant bien sûr que ces trois catégories soient distinctes.

— Écoutez, nous ne sommes pas à Hollywood, et reproduire dans la réalité le délire d'un réalisateur peut vous coûter très cher. Dans votre cas, je serais prête à parier sur la réclusion à perpétuité. N'éprouvez-vous donc aucun remords par rapport à ces meurtres ? Ne ressentez-vous aucune peine après avoir tué ces personnes innocentes ?

— Aucune car, comme je vous l'ai déjà dit, nul n'est innocent et je n'ai tué aucun être humain.

— Et que voyez-vous sur ces quatorze photographies si ce n'est quatorze « êtres humains » tués de vos mains ?

— Quatorze démons. Ils étaient les ambassadeurs d'une fange que j'ai toujours exécrée, porteurs du vice absolu. C'étaient des monstres, alors je les ai chassés de notre ville, Éden en devenir.

Sa réponse fut aussi immédiate que brutale. Pas une hésitation, pas une incertitude, une simple affirmation, un constat évident tout au plus.

Tu me prends pour une conne ou quoi ?

Se sachant enregistré, cherchait-il à simuler la folie afin de bénéficier de l'article 122-1 du Code Pénal ? Il m'apparut alors comme un manipulateur, un habile et rusé manipulateur.

Tu crois vraiment pouvoir t'en tirer avec des énormités de ce genre ?

Son explication et son attitude m'exaspéraient, mais je contenais mes sentiments. Par expérience, je savais que les mythomanes s'étendaient sur un sujet délirant et s'enfonçaient dans leurs mensonges jusqu'à l'absurde. Je les laissais donc parler et ils finissaient eux-mêmes par se rendre compte de leur incohérence.

C'est donc la tactique que je choisis d'adopter avec lui. Avec une grimace que l'on aurait pu prendre pour un sourire, je lui dis :

— Très bien, et pour notre quatrième homme ?

— Albert Morion fut désigné à cause de la paresse, et si vous le souhaitez, je peux vous détailler chaque démon ainsi que la faute pour laquelle il a été puni.

— Mais je vous en prie, vous faciliterez notre enquête.

— Le Seigneur m'a ensuite fourni une liste de démons à détruire. Ludivine Caprastel, également appelée Lola, était une babylonienne, autrement dit, une prostituée. Son pêché était la luxure. Jérémy Corda, ce fut la colère. Oksana Schnetkyava, ce fut l'orgueil. Louis Perox était

pédophile. Aucun père n'a le droit de faire ce qu'il a fait à ses enfants sans être châtié par le Juste. Étienne Vandrez était un mari adultère, il trompait sa femme avec sa collègue Coralie Foucher, punie elle aussi pour la même faute. Patrick Voujier, qui travaillait à la morgue, était zoophile et nécrophile. Une accumulation de fautes si honteuses qu'elles ne pouvaient rester impunies. De telles pratiques insultent la Création tout entière.

» Isabelle Téseaux et Ingrid Guilbert étaient lesbiennes. Yan Häeffer était un meurtrier. Vos collègues ont probablement dû retrouver ses victimes. Son meilleur ami et la nouvelle fiancée de ce dernier dont il était jaloux. Il ne supportait plus le bonheur de celui qu'il considérait comme un « frère ». Vérifiez auprès de vos services si deux cadavres n'ont pas été retrouvés dans un coffre de voiture aux environs du bois de Vincennes en mai dernier. Si vous ne les avez pas encore identifiés, ils correspondent aux dépouilles d'Éric Beaumont et de Cathy Louis. Concernant cette dernière, la pauvre enfant venait d'échouer au concours de Gardien de la Paix. Orientez vos recherches sur le déconcentré Versailles, cette information vous sera très certainement utile. Mais je vois qu'il vous manque un cliché, celui d'aujourd'hui.

» Le dernier démon, que vous avez tenté de sauver ce matin, avait placé sa mère en maison de retraite et la faisait tuer à petit feu par le personnel, s'assurant de l'exécution par un complément de chocolats empoisonnés qu'elle lui apportait tous les quinze jours. Voilà, je pense que votre enquête sera ainsi bouclée et que vous aurez tous les mobiles ainsi que le nécessaire pour votre dossier. Je vous laisse le soin de faire vérifier mes dires par vos services.

Sa confession terminée, il se tut, promenant un regard vague sur les photographies comme s'il consultait une brochure de promotions sans intérêt dans la salle d'attente d'un cabinet dentaire.

Xavier s'approcha et me chuchota à l'oreille.

— Vu les circonstances, tu juges nécessaire de considérer ces informations ?

— Oui, par mesure de précaution.

— Je m'en charge tout de suite, dit-il avant de sortir.

Son calme et sa décontraction apparente m'énervaient – et les mots sont faibles. Ce type avait tué seize personnes et ne paraissait éprouver aucun remords, aucune inquiétude.

Il ne semblait même pas avoir peur de la prison et nous avait méthodiquement détaillé chaque meurtre, avec les noms et les prénoms de ses victimes – qu’il avait l’air de particulièrement bien connaître par ailleurs, détail qui m’intriguait au plus haut point.

Tu vas moisir en taule mon lascar, et ton Dieu ne te sera d’aucun secours !

Son rôle était au point, son jeu impeccable, et il aurait fait un parfait acteur. Mais, je sentais que quelque chose clochait.

C’était le début de son invraisemblance. Parti sur un châtiment divin basé sur les sept pêchés capitaux, il accusait maintenant ses victimes sans fondement. Je devais le faire parler davantage afin d’obtenir des aveux.

Allez, sois mignon et mets-toi à table maintenant, sinon, ça risque de mal finir.

— Monsieur Chestier, pourquoi une telle diversité dans les mobiles de vos punitions ?

— De quelle diversité me parlez-vous, Commandant ?

Bien que je sois troublée par sa question, je masquai mon émotion.

— C’est Capitaine, et je vous parle de celle dont vous avez fait étalage dans votre confession. Vous portez parfois de très graves accusations, dont vous n’avez aucune preuve, sur vos victimes. De plus, pourquoi sortir des sept pêchés capitaux ? Et vous semblez si sûr de vous. Je vous rappelle que vous serez bientôt jugé par la loi.

Il me regarda fixement et une lueur vive parcourut son regard. Sans haussement de voix, il me répondit avec le ton de celui qui enseigne.

— Pour votre information, « Capitaine » Martin, Dieu nous a laissé un certain nombre de commandements et d’interdictions ; des règles de vie, si vous préférez. Vouloir les résumer au simple contraire des sept vertus est trop réducteur, mais tellement typique des profanes. Vous semblez oublier le décalogue, familièrement appelé « Les Dix Commandements » ainsi que les Lois de Sainteté du Lévitique, livre sacré de la Bible où sont condamnées les fautes décrites précédemment. Ce que j’ai dit est vrai et les pratiques dénoncées, que vous qualifiez d’accusations graves, sont des fautes qu’un complément d’enquête de vos services pourra attester. Je suis un homme de foi et j’ai été choisi pour chasser le Mal de la Création, pour la purifier. J’ai fait ce pour quoi j’ai été employé, mais votre regard témoigne de votre manque de foi. Cependant, puis-je ajouter quelque chose ?

— Bien sûr, allez-y.

— Tout homme a le péché inscrit en lui comme le reliquat atavique de la faute de Caïn. Mais bien avant lui, son père Adam avait déjà trahi la confiance de Dieu.

C'était ma piste de sortie.

— Voilà une phrase très intéressante, monsieur Chestier. Selon vous, et je vous cite *in extenso* : Tout homme a le péché inscrit en lui comme le reliquat atavique de la faute de Caïn. Étant vous-même un homme, quel serait donc votre péché ? Le viol du cinquième Commandement ?

Et le fixant d'un regard noir, j'ajoutai :

— Tu ne tueras point. Et même formulé différemment, c'est aussi valable dans le Code de Procédure Pénale.

Chestier m'adressa un regard amusé. Pourtant, dissimulé derrière son sourire arrogant, je perçus la gêne et la déstabilisation provoquées par ma question.

Je t'ai eu à ton propre jeu, salopard.

— Laissez-moi vous dire une chose, Capitaine. En ratifiant le pacte d'Alliance avec Dieu, j'ai transcendé ma simple condition d'homme et je suis devenu...

— Un tueur en série. Nous avons contre vous quinze chefs d'inculpation pour assassinat et un pour homicide volontaire sur Personne Dépositaire de l'Autorité Publique. Ne croyez pas une seule seconde que vos connaissances religieuses puissent vous sauver.

— Me sauver dites-vous ? Mais, je le suis déjà, car l'Éternel est mon berger. Je ne crains rien sous sa houlette. Et ce que je fais est nécessaire à Sa cause. Ce sacrifice est sanctifié comme les holocaustes des premiers jours.

— Vous parlez encore du jardin d'Éden ? demanda Christian qui commençait à bouillir.

— En réalité, l'Éden n'était pas un jardin, mais une condition humaine, un état d'esprit originel, c'est-à-dire pur et nu de toute faute. Lorsque l'on vous parle de pomme croquée, n'y voyez pas qu'un simple fruit défendu dans un verger, mais comprenez le sens caché de la métaphore qui nous parle de l'acte sexuel, le premier établi entre Adam et Ève.

Alors, il nous révéla son explication du péché originel.

L'arbre situé au milieu du jardin désignait en réalité la verge d'Adam. Le fruit défendu étant censé représenter le vagin de sa compagne, l'arbre et le fruit devenaient complémentaires, indissociables. Et Adam commit la faute en goûtant au fruit défendu.

Pour appuyer ses dires, il compara la forme du sexe féminin à une pomme coupée en deux. Les bords des lèvres étant assimilés aux faisceaux conducteurs, les replis furent associés au mésocarpe charnu et à l'endocarpe parcheminé du fruit.

Comme nous n'avions pas l'air convaincu, il nous parla du tableau de Gustave Courbet intitulé « L'Origine du Monde », exposé au musée d'Orsay, et nous laissa méditer l'analogie avec le livre de la genèse.

En guise de conclusion, il nous parla d'une expression anglo-saxonne souvent employée en matière de séduction, le *sex appeal*, dérivé du mot pomme, *apple* en anglais.

— Voilà pourquoi le sexe est devenu un sujet si délicat dans les Saintes Écritures. De nos jours, tout est banalisé, caricaturé et les gens se vautrent dans la fange, la luxure et le pêché. Ils sont la lie de la Création et l'Éternel tente par l'intermédiaire d'instruments comme moi de vous remettre, ô brebis égarées, dans le droit chemin. Vous ne faites que votre travail, je le sais, mais je n'obéis pas à vos lois. Seul le Seigneur guide mes pas et Lui seul me jugera.

Christian me regarda d'un air stupéfait.

Comme moi, et bien qu'il ne le montre pas, il était impressionné par l'érudition et la consistance du personnage. À aucun moment il n'avait cherché à nier, à aucun moment il ne s'était trahi et à aucun moment il ne nous avait menti. Il semblait persuadé d'avoir été choisi et envoyé par Dieu. Et s'il n'était pas complètement fou, c'était bien imité.

Ce curieux sentiment d'attraction-répulsion restait tout de même assez singulier dans notre métier. Nous étions souvent confrontés à des individus qui avaient franchi les limites de la loi que nous défendions.

Chaque audition nous révélait davantage les mystères de l'obscur, nous mettait aussi face à nos pulsions les plus refoulées, mais, dans le même temps, nous confortait dans notre décision d'engagement. Ainsi, nous savions que nous avions fait le bon choix, que nous étions du bon côté de la barrière. Et là, Robert Chestier avait franchi une limite non acceptable pour nous, il avait tué l'un des nôtres.

Et pour ça, il devait payer.

Notre album se refermait donc sur ses aveux complets, mais, au panégyrique de Chestier sur sa mission divine, il manquait un élément que je souhaitais par-dessus tout connaître avant de quitter la pièce.

Ma colère grondait, mais je gardais encore l'apparence d'un calme absolu.

— Très bien. Je vous remercie pour ce complément d'information. Mais il me semble que nous n'en avons pas terminé. D'ici peu, nous procéderons à votre transfert à la maison d'arrêt après votre présentation au Procureur, dis-je en regardant le prévenu. Avant cela, j'ai encore une question à vous poser. Vous nous avez parlé de votre liste et des démons que vous deviez détruire, mais je me demandais...

Je quittai ma chaise, me levai et m'avançai vers lui.

— Quelle putain d'explication à la con vous allez me donner pour la mort du Lieutenant Joriz ? Hein ? C'était un collègue, mais aussi un ami ! Alors pourquoi ? Répondez !

Voyant mon changement de comportement, Christian, qui avait anticipé ma réaction, s'était interposé entre le prévenu et moi. Bien qu'il en ait autant envie que moi, il me retenait et son geste me ramena à la raison.

Heureusement, car à cause des rumeurs de violences policières durant les gardes à vue, nous étions surveillés de près. La Direction était fermement résolue à sanctionner tout manquement aux règles.

Mais bon, cet enfoiré avait tué Titi, putain de merde !

Comme je le fixais avec rage, Robert Chestier eut peur pour la première fois depuis très longtemps. Un sentiment éphémère qui s'en alla avec son habituel sourire d'effronté. Cet instant de frayeur disparu, il reprit le contrôle de ses émotions et retrouva son inquiétante assurance.

Alors d'une voix douce et sereine, presque dans un murmure, il me répondit :

— Il ne s'agissait que d'une simple épreuve pour éveiller en vous un sentiment de miséricorde. Le Seigneur a voulu vous offrir une dernière chance de sauver votre âme, mais vous ne l'avez pas saisie.

— **Tu te fous de ma gueule !?** dis-je en lui administrant une droite magistrale dans la mâchoire après avoir écarté mon collègue.

J'avais hurlé à m'en faire éclater les cordes vocales. Sans l'intervention de Christian, Robert Chestier serait mort. Tandis que le collègue me tirait vers l'arrière, mon coup de pied manqua Chestier de peu, mais il s'était mangé deux patates en pleine tête.

La seule chose qui parvint ensuite à me calmer fut le coup de poing donné sur la table, devant lui. Me connaissant, je savais parfaitement que je ne pouvais résister à davantage de provocation sans réagir.

Alertés par le raffut, deux collègues en uniforme firent irruption dans la pièce où se tenait l'audition. Malheureusement, l'avocat de Chestier arriva au même moment avec le Procureur.

— Tout va bien, Capitaine ? demanda le collègue en tenue.

— Tout va bien merci ! Collez-moi ça au placard en attendant demain. J'en ai fini avec lui.

— Votre tour viendra, Capitaine Martin. Vous êtes sur ma liste et je devrai m'acquitter de mon devoir. N'oubliez pas ce que je vous ai dit, nul n'est innocent. Au signal, je serai de retour, ce qui signifie que vous pouvez encore tout arrêter et obtenir Son Pardon.

Sa menace était claire, mais je voyais mal Robert Chestier s'évader de prison pour venir me faire la peau.

Avec un certain soulagement, je les vis l'emmener hors de ma vue. Quel ramassis de conneries ! Titi était mort à cause d'un malade mental qui se croyait en mission pour Dieu et maintenant, il voulait ma mort.

Putain de tocard !

Le Procureur était un quadragénaire nommé Jean-Jacques Gallois. Toujours impeccable dans son trois pièces sur mesure, lunettes vissées sur le nez, il mettait un point d'honneur à se coiffer avec une raie sur le côté gauche. Mais il ne fallait pas se fier à son dandysme. Pour avoir eu affaire à lui, je savais que l'homme ne plaisantait pas, et ses menaces n'étaient jamais à prendre à la légère.

Or, lorsqu'il s'adressa à moi, ses seules paroles furent :

— Auriez-vous perdu la raison, Capitaine Martin ? Ce geste vous coûtera, croyez-moi.

Pas un salut, ni aucune formule de politesse approchante. Derrière lui, l'avocat me lança un :

— J'exige la levée immédiate de la garde à vue. Vous venez de bafouer les droits de mon client, vous aurez bientôt de mes nouvelles.

Puis le baveux se précipita vers Chestier en le questionnant, immédiatement suivi de Gallois. J'étais sur les nerfs et il me fallait au plus vite me ressaisir. C'était la première fois qu'une affaire me touchait autant et j'espérais que ce soit également la dernière. Frapper un homme menotté et sans défense ne resterait pas sans conséquence, mais j'assumais parfaitement mon acte.

— Ça va aller ? demanda Christian.

— Non, mais il le faudra bien. Je dois aller voir Stéphanie.

— Tu ne préfères pas attendre un peu ?

— Non. Je dois lui dire pourquoi son mari ne rentrera ni ce soir, ni aucun autre soir dorénavant. Et il hors de question de lui annoncer la nouvelle par téléphone.

— Et pour le Proc' ?

— J'emmerde le Procureur. On verra ça plus tard.

Malgré ce sursaut d'arrogance, je n'étais pas fière. Mais c'était ma façon d'appréhender les sanctions à venir. Christian m'adressa un regard de compassion, témoignage de son soutien sans faille, car n'importe qui dans ma position aurait agi de la même manière. Et nous le savions tous les deux.

— Ça sent l'I3P^[2] pour Chestier, non ?

— Non, mon vieux. Ce mec nous balade et crois-moi, j'ai toutes les billes pour l'envoyer prier son dieu tranquillement... au trou !

En sortant, ma route croisa celle de Vélasquez.

— Tu vas avoir des ennuis après ça, Martin.

— Peut-être, mais ça ne te regarde pas !

— Je te trouve très émotive pour un « Cyborg ». Protège tes arrières et veille mieux sur tes hommes...

— Tu me menaces, Vélasquez ? Un collègue est mort et tu joues encore au con !?

— Non, je te mets en garde, dit-il en poursuivant son chemin.

Piquée au vif, j'eus envie de le cogner.

Connard !

Il n'avait aucun respect pour Titi et chaque occasion était bonne pour me provoquer. Pas le temps de me prendre la tête avec lui aujourd'hui. J'avais d'autres priorités et, dans le lot, celle qui m'attendait n'était pas des plus délicates. De retour à mon bureau, j'allumai mon ordinateur et m'attelai à la conclusion de l'affaire Chestier, essayant de contenir la douleur qui s'élançait dans mon poignet droit.

Ignorant le mal, je cliquai sur l'icône L.R.P et, après avoir renseigné matricule et mot de passe, commençai la rédaction du procès-verbal d'interpellation ainsi que la fin d'audition du mis en cause.

Le compte-rendu d'enquête clôtura le dossier d'investigation dont je fis copie pour le Parquet et nos archives. Bordereau de transmission, notice de renseignement, annexes aux différents P.V, suite logique des dates et des heures, tout était carré. Il ne me fallait que la signature de Chestier sur ses aveux complets et rideau, fin de l'affaire.

Quatre heures plus tard, j'étais dans l'appartement de Thierry en compagnie de sa veuve.

À cause de l'incident survenu au cours de l'interrogatoire, je savais que j'aurais prochainement les Boeufs de l'I.G.S^[8] sur le dos, et ce, malgré mes excellents états de service. Pour le moment, je conservais mon poste, mon avancement au grade de Commandant de Police et le patron n'avait pas retenu la proposition de blâme, demandée à mon égard par le Procureur et par l'avocat de la défense dépêché sur place.

La rancœur de Stéphanie fut de courte durée lorsqu'elle apprit le motif de ma visite. Leur fille de huit ans était dans sa chambre en train de jouer, derniers instants d'innocence avant d'affronter la tragédie qui frappait à leur porte.

Avez-vous déjà perdu un membre de votre famille ? Mari ? Père ? Fils ? Frère ? Si oui, vous pouvez comprendre ce qu'elle ressentit à ce moment-là. Mais si la réponse est non, ce que je vous souhaite, n'essayez même pas d'imaginer ce que l'on éprouve dans une telle situation.

Elle pleurait à chaudes larmes dans mes bras et je dus faire un effort violent pour ne pas pleurer à mon tour. La veille, Thierry l'avait engueulée à cause d'une grosse facture de téléphone. Elle avait perdu l'homme de sa vie sans pouvoir lui expliquer le motif de cette facture. Il ne connaîtrait jamais la bonne nouvelle et elle se retrouvait seule.

Intriguée par les sanglots, la petite arriva au salon.

— Qu'est-ce que t'as, maman ?

Stéphanie la prit dans ses bras et l'embrassa sur le front. J'étais si émue que je n'entendis pas la réponse qu'elle formula. Je vis juste sa main se poser sur son ventre légèrement arrondi, protégeant ainsi de la fatalité la vie qui s'y développait.

Pauvre Titi. Ma faible consolation était de savoir son meurtrier sous les verrous, espérant la réclusion à perpétuité pour ses forfaits, mais aussi le meurtre d'un officier de police dans l'exercice de ses fonctions.

Le cœur lourd et serré, je m'arrêtais au bistrot avant de rentrer. La tête remplie d'idées noires, il me fallait un petit remontant, histoire d'y voir un

peu plus clair. Trop de tensions, trop d'émotions à gérer.
Un verre serait le bienvenu...

OceanofPDF.com

3.

Extrait d'un article de presse

Édition du vendredi 3 décembre 2004

Paris enfin « purifiée » de sa menace.

Hier dans la matinée, Robert Chestier (photo encadré) surnommé « Le Purificateur » a été arrêté à son domicile [...] par la police, puis mis en examen. En dix-huit mois, cet ancien prêtre du dix-neuvième arrondissement avait tué seize personnes [...], dont sa dernière victime, le Lieutenant Thierry Jorioz de la Brigade Criminelle de Paris (voir photo ci-contre) au moment de son arrestation. L'officier, âgé de 27 ans, laisse malheureusement derrière lui une veuve enceinte et une fille âgée de huit ans.

Bien que cette nouvelle soit empreinte de tristesse, c'est aussi un grand soulagement pour les familles des victimes, comme pour les habitants de la capitale. Le « Purificateur » a été écroué et transféré à la maison d'arrêt de Nanterre dans l'attente de son procès.

L'homme, qui a refusé toute assistance judiciaire, déclare avoir commis ces actes selon la volonté de Dieu et ne semble éprouver aucun remords. À nos questions, il ne répondra que par "*Pas de commentaires*". Une expertise psychiatrique est en cours afin de déterminer la responsabilité mentale du « Purificateur. »

D'après un premier rapport d'enquête, il serait passible de la prison à vie, peine maximale encourue dans ce genre de situation. Le Commandant Martin, responsable de son arrestation spectaculaire déclare ne faire aucun commentaire sur le sujet.

De source policière, il semblerait que les aveux du « Purificateur » aient permis aux enquêteurs de résoudre d'autres affaires non élucidées jusque-là. Une chose reste cependant certaine, l'attente de sa condamnation par le

tribunal a soulevé le débat sur la peine de mort, abolie en 1981 par le projet de loi de Pierre Mauroy et Robert Badinter. Tandis que certains réclament le retour de la peine capitale, d'autres brandissent les textes de loi en défendant les Droits de l'Homme.

Les détracteurs de ce débat estiment – à tort ou à raison – que la loi du talion ne peut être appliquée dans notre société républicaine. Selon eux, cela constituerait une faille dans la logique d'application des peines, car nul n'a le droit d'ôter la vie, même à un homme comme Robert Chestier. « *Nous avons foi en notre Justice* », a déclaré Élisabeth Bayard, Présidente du comité de soutien des familles de victimes.

Ses opposants ont, par ailleurs, illustré la nécessité d'une législation nationale de la peine de mort en demandant une révision des textes de loi. En effet, ralliant à leur cause les familles des victimes des tueurs en série de la dernière décennie – Paulin, Émile Louis, Richard Durn, Francis Heaulme, Patrice Alègre, Guy Georges [...] et aujourd'hui Robert Chestier (NDLR) – ils estiment insatisfaisantes les mesures prises à l'encontre des coupables, mesures jugées minimales qui ne soulagent que partiellement (parfois pas du tout) la peine de ces personnes brisées et mutilées dans leur chair par l'acte abominable commis par le monstre que devient le tueur en série.

Le Ministre de la Justice, Monsieur Dominique Perben, reste toutefois prudent en dénonçant la manipulation du chagrin de ces familles, plus fragiles à l'approche des fêtes de fin d'année. Même si pour l'instant, il refuse toute réaction à chaud, il a promis de recevoir prochainement les deux parties afin de mettre fin à la polémique.

Notre rédaction se charge donc de suivre avec attention ce procès dont l'issue se voudra capitale pour les prochaines élections.

A.M

4.

Axiandre 2/11

Le Commissaire avait raison. Les fêtes de fin d'année arrivaient et il me fallait des vacances de toute urgence.

En général, lorsqu'un policier commençait à rêver de ses enquêtes – et dans mon cas il s'agissait plutôt de cauchemars, il devenait impératif pour lui de prendre du recul, de couper avec l'atrocité du quotidien.

Étant donné ma situation et surtout mes rêves actuels – mon père, mon enfance, Jérémy et les meurtres –, il était grand temps que je prenne un congé, ma foi bien mérité. Oublier les récents événements me semblait improbable, voire impossible, pourtant un changement d'air me ferait le plus grand bien.

Contrairement aux flics de fiction, nous n'étions pas obsédés par notre travail. Nous le faisions certes avec rigueur et discipline, mais l'enquête s'arrêtait une fois arrivés à la maison. Les rêves que nous faisions n'étaient qu'un dégagement de stress de notre inconscient. Le retour à la vie normale auprès de nos familles était donc le meilleur moyen pour ne pas péter les plombs.

Je n'avais ni petit ami, ni flirt, et je n'étais pas mariée, mais j'avais tout de même un exutoire. Ma seule joie de vivre, mon seul repère affectif – hors cadre professionnel, car j'aimais mon boulot aussi passionnément qu'un amour – était Magali, ma seule et unique amie. De deux ans mon aînée, cette trentenaire épanouie avait déjà une grande fille de quatorze ans prénommée Lilianna.

Quatorze ans ! Comme le temps passait vite. Cela devait faire six ou sept ans que je ne l'avais pas revue. Bon d'accord, trois ans en réalité ! Mais elle devait avoir beaucoup changé si je me fiais à la voix suave et presque femme qui me répondait parfois au téléphone.

Magali était mon parfait contraire. Employée de banque au Crédit Agricole de Champs-Sur-Marne, elle avait fondé un foyer, et menait une vie sentimentale stable et épanouie. Son mari, Philippe, était l'homme idéal.

Bonne position sociale, revenus élevés, ses nombreux déplacements professionnels ne lui autorisaient qu'une semaine par mois avec sa famille et parfois, une semaine tous les deux mois.

Pas le temps de s'engueuler, ils se retrouvaient pour de folles journées de sexe et il repartait. Le reste de la relation se faisait par téléphone et durant les vacances où il mettait un point d'honneur à être auprès de sa femme et de leur fille.

Magali n'avait pas d'amant et Lilianna ne se plaignait pas trop de l'absence de son père. Leur histoire fonctionnait plutôt bien.

Notre rencontre remonte à une époque peu glorieuse de mon existence, l'adolescence, période que je n'évoque que rarement en raison des tragiques événements familiaux. Bien qu'étant chahutée de famille d'accueil en famille d'accueil, puis dans divers foyers, j'étais très studieuse et plutôt bonne élève.

Magali était l'une des pensionnaires du dernier foyer où j'étais et elle fréquentait déjà Philippe à cette époque – c'est d'ailleurs grâce à lui si elle s'en est sortie. J'avais fait sa connaissance à son troisième mois de grossesse et nous ne nous sommes plus quittées depuis. J'ai ensuite assisté à la naissance de Lilianna puis à son mariage. Aussi liées que des sœurs, nous étions voisines de palier, mais un incident nous sépara.

D'un commun accord, Philippe et Magalie quittèrent Paris, il y a cinq ans de cela, suite à une infection pulmonaire contractée par Lilianna. Sujette à des bronchites asthmatiformes chroniques, le pédiatre leur avait alors conseillé un air plus pur afin d'éviter les complications et ils s'étaient donc installés en Seine-et-Marne, à Émerainville.

Ce n'était pas loin de Paris, c'est vrai, mais je n'avais jamais le temps d'aller les voir. Ils avaient emménagé rue de la fée dans un grand pavillon clair avec une toiture en tuile, des volets en bois vernis et un petit jardin.

Perpendiculaire à la sienne se tenait la rue du crapaud chanteur et, chaque fois que je m'y rendais, le nom des rues m'arrachait un sourire.

L'idée de base avait été de faire nommer les rues par les enfants de l'école primaire. Le résultat était donc poétique et enchanteur à l'instar de rues comme les mille et une nuits, le lapin vert ou encore l'allée des lutins.

En dépit de cela, je voyais le mal partout, car, non loin de cet éden aux rues pavillonnaires endormies, il y avait les Montagnes bleues. Ce quartier insalubre, majoritairement peuplé de familles maliennes, était une zone ghettoïsée bien connue de nos services comme plaque tournante en matière

de stupéfiants et de trafics en tous genres. D'après la rumeur, c'était également une voie sans issue où menaient de nombreuses affaires.

Mais la commune conservait encore quelques centres historiques commerçants, de magnifiques étangs et des parcs à la verdure presque irréelle. Et puis, il me fallait mettre de côté mon regard de flic.

Après tout, j'étais en vacances, non ?

Au terme d'un rapide coup de fil, Magali m'avait ordonné de venir la voir quelque temps. Lilianna et elle seraient ravies, car le téléphone remplaçait difficilement les êtres chers. Et puis il fallait arroser ma promotion ! Philippe étant une fois de plus en déplacement, elle se réjouissait d'avance de m'avoir à ses côtés, mais elle n'avait rien dit à sa fille. Magali et moi étant très proches, Lilianna me considérait comme sa tante et demandait souvent à me voir.

Bien que n'étant pas un modèle de bonnes manières, il me semblait incorrect d'arriver chez elle les mains vides.

J'avais donc cherché un cadeau pour la petite. Trop de monde, pas d'idée, encore dans le tumulte des dernières vingt-quatre heures, ces trois éléments mirent à mal mes meilleures intentions en matière d'originalité. Agacée au bout de cinq minutes, il me sembla convenable de lui donner une enveloppe bien garnie.

Pour Magali, c'était plus facile.

Elle raffolait de feng shui et de babioles asiatiques. En deux coups de volant, je me retrouvai dans un bazar de l'avenue d'Ivry, artère principale du quartier chinois du treizième arrondissement. Un quart d'heure plus tard, j'étais dehors avec un joli paquet cadeau affichant une calligraphie dont le sens m'échappait.

Malgré l'image omniprésente de Titi, l'anticipation de nos retrouvailles m'arracha un léger sourire.

C'est sur ce dernier détail que j'attardais mon esprit afin de préserver ce début de jovialité apparente. Quittant le treizième arrondissement par la sortie située quai de Bercy, je rejoignis ensuite l'autoroute A4, fluide et dégagée pour mon plus grand bonheur.

Quelques kilomètres plus loin, au volant de mon Audi A3, toujours bercée par le son pop rock de RTL2, j'empruntai la Francilienne en suivant la N104 direction Marne-La-Vallée avant de prendre la sortie numéro 13 afin d'entrer dans Émerainville par la D406.

Le trajet fut, à l'image des prévisions, rapide et sans encombre.

En arrivant à proximité de la maison, une certaine sérénité s'empara de moi puis laissa place à une profonde angoisse.

J'avais coupé le contact depuis cinq bonnes minutes, mais je ressentais encore le besoin d'être un peu seule afin d'observer une minute de silence en mémoire de Thierry.

Étouffant un sanglot, je me mis deux grandes claques en m'efforçant de sourire. Vérifiant ma mine – *affreuse* – dans le rétroviseur, je descendis de voiture en prenant mon sac et mes cadeaux. Toujours dans un esprit de surprise, il était convenu que je frappe légèrement à la porte pour éviter de sonner.

Me conformant au code établi, je frappai.

— Qui est-ce ? demanda Magali d'une voix faible.

— Police ! Vous êtes en état d'arrestation.

Alors la porte s'ouvrit et elle m'accueillit avec un énorme sourire avant de se jeter dans mes bras.

J'étais heureuse de la revoir et son visage angélique dissipa une partie de mon humeur noire.

— Ne reste pas là, viens. Lili est en haut, elle est rentrée plus tôt de l'école. On va lui faire la surprise. Ça va toi ? J'ai lu les journaux et j'ai appris pour ton collègue...

Magali me sondait, prête à éclater en larmes.

— Ça va, on fait aller.

Elle me prit à nouveau dans ses bras. Aucun mot n'aurait été de circonstance et elle éprouvait un sentiment coupable et égoïste de m'avoir encore à ses côtés, moi, rescapée de l'horreur. Mais il fallait faire abstraction de la tragédie et elle se sentait investie d'une mission : me remonter le moral.

— Attends, donne tes affaires, je vais te débarrasser.

— Merci, mais fais attention. C'est pour toi et c'est fragile, dis-je en lui remettant son paquet.

Alors, faisant une petite moue comme à son habitude, elle me dit :

— Axie, tu n'aurais pas dû ! C'est trop gentil, merci.

Axie, c'était le diminutif qu'elle m'avait attribué.

— Ouvre avant de dire merci ! Tu ne sais même pas si ça va te plaire.

— Venant de toi, je n'ai aucun doute.

Ouvrant frénétiquement l’emballage, elle se figea, au bord de l’asphyxie, en découvrant la fontaine feng shui que je lui avais achetée. Son visage s’empourpra et elle se mit à pleurer. J’avais oublié de vous faire part d’un détail important. Magali est quelqu’un de très sensible. C’est ce qui explique l’effusion de larmes qui jaillit de ses yeux, puis sa tentative de strangulation en guise de remerciement.

— Merci Axiandre, c’est magnifique ! Je voulais justement en acheter une comme ça. Merci beaucoup, dit-elle en me serrant dans ses bras.

— Bon, c’est parfait, au moins je suis sûre qu’elle te plaît un peu.

— Tu rigoles ou quoi ? J’adore ! Mais tu as dû payer une fortune, tu es folle, tu n’aurais pas dû...

— Écoute, ça ce n’est pas ton problème et puis je ne viens pas tous les jours, alors ! Appelle plutôt Lili, j’aimerais beaucoup la voir.

Souriant, elle secoua la tête de gauche à droite comme pour me dire « sacrée toi ! Tu ne changeras jamais, hein vieille branche ? » et appela sa fille d’une voix forte.

— Chérie, tu peux descendre une minute, s’il te plaît ?

— Pour quoi faire ? Je suis occupée, maman !

— J’ai besoin de toi à la cuisine. Vite, dépêche-toi sinon ça va être une catastrophe !

— J’arrive, j’arrive, c’est bon ! répondit-elle d’une voix traînarde et agacée.

Fière de sa mise en scène, elle m’adressa un sourire complice que je lui rendis et les pas de Lilianna résonnèrent dans le couloir du haut.

Comme à chaque fois, j’enlevai mes chaussures, les laissant à l’entrée afin de respecter les traditions asiatiques de Magali.

Tandis qu’elle descendait, des bribes de la conversation de Lilianna arrivèrent à nos oreilles, nous indiquant qu’elle était en pleine gestion de crise.

— Non, mais ouais, pour qui elle se prend celle-là ? Moi je lui ai dit ses quatre vérités en face, j’en ai rien à foutre ! Je te jure, mais elle est trop conne cette meuf... ouais... ouais... Mais bon, il faut que je te laisse, je te rappelle dans cinq minutes parce que là, il y a ma mère qui m’appelle à la cuisine... non, je sais pas ce qu’elle veut, je vais voir et je te rappelle.

Et alors que son interlocutrice lui répondait, comme elle arrivait dans notre direction, elle poussa un cri strident – qui avait certainement dû

provoquer une baisse auditive de la malheureuse au bout du fil – en me voyant. Elle courut, puis se jeta sur moi en disant :

— Tatie ? Mais qu'est-ce que tu fais là ? Comment t'es arrivée ? Enfin, je veux dire, quand ? J't'ai même pas entendu sonner.

— C'est normal, on voulait te faire une surprise, dit Magali.

— Attends, j'hallucine complètement là, dit-elle en reprenant le combiné sans fil. Oufissime ! Devine qui est dans mon salon en ce moment... ouais, comment tu sais ? Ah, okay ! C'est trop mortel, il faut que je te laisse. Je te rappelle plus tard... ouais bisou, ciao !

Ayant raccroché, elle me regarda d'un air émerveillé et dit :

— Axiandre ! La meilleure tatie du monde ! C'est bien toi ? J'arrive pas à croire que tu sois là !

Lilianna avait drôlement changé.

La petite fille timide et filiforme de mon souvenir s'était métamorphosée en vamp rebelle, pimpante et maquillée comme une voiture volée.

Ses longs cheveux brillants lui tombaient sur les épaules. Ils sentaient bons, étaient bien entretenus, et ses mèches colorées lui allaient à ravir. Son visage poudré à outrance était illuminé par un remarquable sourire. Ses lèvres, ourlées et recouvertes de gloss, formèrent ensuite le début d'un baiser qu'elle m'adressait, ce qui accentuait son côté femme et son air mutin – même si catin aurait été un terme plus approprié.

Sa morphologie était caractéristique des adolescentes précoces de sa génération. Si je ne connaissais pas son âge, je lui aurais volontiers donné six ans de plus. Le contraste était trop violent entre la sensualité, la sexualité qui émanait d'elle, et son côté enfantin.

Par déformation professionnelle, je la détaillais minutieusement et je fus frappé par sa nouvelle apparence. Fortement influencée par la mode, elle portait un pantacourt taille basse afin de mettre ses formes en valeur. Selon la position de son bassin, le haut de son string apparaissait honteusement dans le bas du dos, ou sur ses hanches.

Sa chemise malicieusement dégrafée, et anormalement courte, me fit savoir qu'elle avait un piercing au nombril. Au jugé, elle devait faire un bon quatre-vingt-quinze de poitrine – ce qui est énorme pour une gamine de son âge.

Il ne me fallut qu'une minute pour me rendre compte qu'elle était beaucoup plus féminine à son âge que je ne le serais jamais de toute ma vie.

Ma consolation fut de me dire que ma profession ne l'exigeait pas, même si elle me rappelait, à certains égards, Valérie, une fille du bureau. À chaque fois que je la croisais, je ne pouvais pas m'empêcher de croire qu'elle avait confondu féminisation de la Police avec le concours annuel des Greluches de Grognasse sur Seine.

Elle était consternante !

Et dire que ma petite filleule me faisait penser à ça ! Lilianna se jeta de nouveau dans mes bras en soupirant de plaisir.

— Je suis trop contente que tu sois venue nous voir.

— Moi aussi, je suis contente d'être là. Alors, quelles sont les nouvelles du front ?

— Il ne m'arrive que des trucs de malade en ce moment. Viens en haut avec moi, il faut que je te raconte. Tu nous excuses, maman, mais j'ai plein de choses à dire à tatie.

— Allez-y, pendant ce temps je vais préparer le dîner.

— Avant d'oublier, je t'ai apporté ça Lili, lui dis-je en lui remettant l'enveloppe.

Ses yeux brillèrent alors d'une lueur de gratitude tandis qu'elle me remercia du bout des lèvres. L'ouvrant délicatement, elle compta rapidement la somme avant de hurler.

— Je suis riiiiiiiiiiiiiche ! Ah, c'est trop cool, merci, merci, merci, merci tatie ! Je pourrai faire des folies pour Noël et le jour de l'An. Top déliiiiiiiiiiiiiire !

Lilianna étant une fille tactile, elle se jeta dans mes bras en me couvrant de doux baisers. Magali riait aux éclats face à l'excessivité de sa fille. Voir ces visages heureux et souriants me rendit une partie de ma bonne humeur. Mais une sensation d'amertume stagnait dans ma gorge.

— Bon alors, on y va ? Tu me montres ta nouvelle chambre ?

— Suis-moi.

Arrivées dans son intimité, je vis des posters d'illustres inconnus accrochés aux murs de sa chambre. Je ne connaissais aucun des garçons et leurs noms ne m'étaient d'aucun secours. Par déduction, je compris qu'il s'agissait des vedettes du moment, comédiens ou musiciens. Voyant que j'observais les photos, Lilianna m'apporta un complément d'information.

À l'entendre, j'appartenais au siècle passé. Mais Lilianna représentait à mes yeux le produit type des adolescentes préfabriquées et conditionnées par la télé d'aujourd'hui. Ces icônes étaient sa raison de vivre, un moyen de

prouver son existence. Mais il fallait bien que jeunesse se passe, et j'estimais que ces idolâtries étaient de son âge.

Ayant marqué un temps d'arrêt, comme pour me laisser le temps d'assimiler ces informations désormais vitales pour mon devenir, elle reprit les présentations. J'avais du mal à suivre tant elle était excitée. Les noms s'imprimaient rapidement dans ma tête, me rappelant que j'échappais à tout cela. Chaque énumération augmentait son taux d'hormones et une certaine frénésie s'empara d'elle. Je dois avouer qu'elle n'avait pas choisi les plus moches même si certains me laissaient plutôt indifférente.

Le temps qu'elle finisse les présentations, je fis un rapide tour d'horizon. La penderie était, bien entendu, le meuble qui prenait le plus de place dans sa chambre. Le lit était fait et son sac posé dessus. La pièce était claire, bien rangée et d'un accueil agréable. Ses étagères étaient remplies de disques divers, de livres et de cahiers. Sa tirelire en forme de cochon, et la teinte rose prédominante de l'endroit me rappelèrent qu'elle n'était toujours qu'une gamine, malgré son côté femme fatale.

Dans un coin, sa minichaîne diffusait une musique entraînante. Sur son bureau, son ordinateur encore allumé clignotait par intermittence. Une webcam était fixée sur l'écran plat et le visage de l'une de ses amies bougeait par moment dans un coin de l'écran affichant une boîte de dialogue.

— Je vois que tu es une adepte de msn.

— Bien tatie, t'es à la page, c'est cool ! Là, c'est Chacha, ma copine Charlotte. C'est ma pote de la vie. On se tape des délires de *cap' ou pas cap'* ? trop chelou, je l'adore cette meuf ! Attends, j'ai des messages, je dois répondre.

Et elle pianota avec fluidité sur les touches de son clavier tout en changeant de pages de dialogue. Le temps de sa manipulation, je pus distinguer treize fenêtres ouvertes. Mais que pouvait-elle bien avoir à leur dire ?

— Regarde tatie, ça c'est le Facebook de ma copine Julie ! Elle est trop canon. Regarde, il y a plein de photos d'elle et rien que sur celle-là, il y a deux cent trente commentaires ! C'est cool, non ?

La petite Julie était en bikini sur ladite photo. Elle avait enlevé le haut et cachait à peine ses seins en croisant ses mains sur sa poitrine. Elle était en vacances à la plage et ses cheveux humides ruisselaient d'eau de mer. Son air aguicheur était renforcé par des yeux mi-clos et elle simulait un

langoureux baiser avec sa bouche en cul de poule – attitude que je trouvais aussi ridicule qu'énervante.

J'étais choquée.

J'en avais déjà entendu parler et, du peu que j'en savais, ces pages étaient constituées d'articles controversés, de coups de gueules, de diffamations et remplaçaient le journal intime de jadis. Mais rien n'était semblable à ce que je venais de voir. Je ne trouvais pas le concept mauvais, mais comme perversion de toute chose, l'utilisation faite par les jeunes n'était pas si « cool » que ça. Sans doute mon côté flic, mais face à tant d'étalage d'intimité et de vie privée des adolescents, il me semblait avoir sous les yeux le parfait rendez-vous pour pédophiles et psychopathes en puissance.

Un nouveau terrain de braconnage indétectable, au vivier sans cesse renouvelé.

Deux cent trente commentaires ! Comment savoir si l'un d'eux n'était pas déposé par un pervers ou un voyeur ? Je désapprouvais la chose. Julie s'exposait à un danger inutile et inévitable si elle poursuivait dans cette voie.

Inquiète pour Lili, je voulus lui faire part de recommandations, mais je n'étais pas sa mère, et je n'étais pas là pour la terroriser avec mes propres peurs.

— De quoi voulais-tu me parler au fait ?

— Ah, oui ! C'est un secret.

— Tu as un petit ami, c'est ça ?

— Ouais, mais comment tu sais ?

— L'intuition. Mais je t'en prie, continue.

— Il s'appelle Brice et il a dix-sept ans. Je te jure tatie, il embrasse trop bien. En plus, comme j'ai mon piercing à la langue...

— Parce que tu as un piercing sur la langue ?

— Bah oui, regarde, dit-elle en me tirant la langue.

J'étais effarée. Le changement était trop brutal. Lilianna n'avait que quatorze ans. Pour moi, elle était trop jeune pour avoir le ventre et la langue troués. Même si elle avait sauté des classes et se retrouvait au lycée, elle restait encore une adolescente fragile et immature qui devait prendre le temps de grandir.

Son phrasé, ses fautes de français, son attitude, tout indiquait son manque d'expérience de la vie, et elle ne me semblait pas prête pour toutes

ces nouveautés. Allant de surprise en surprise, je m'apprêtais à lui faire subir un interrogatoire en règle, mais me ravisai et écoutai donc poliment la suite de son histoire, avant un résumé pertinent.

— Donc, si je comprends bien ton histoire, vous avez joué à touche pipi mélange poils. Rien de grave pour le moment. Par contre ma petite Lili, promets-moi de faire attention. Ne fais rien que tu puisses regretter par la suite. Si tu veux passer le cap, je ne pourrais jamais t'en empêcher, mais je te demande de réfléchir à tout ça. Les garçons ne pensent tous qu'à une chose, le sexe. Ils ont le cerveau dans le slip et ils te feront croire à toutes sortes de conneries pour coucher et te jeter ensuite.

— Je sais, mais dans le collège où j'étais avant, je connais une fille qui l'avait déjà fait à douze ans, alors.

— Mais c'est son problème ça ! Et tu crois que ça l'a rendue moins conne ?

Surprise par ma question, elle me regarda d'un air stupéfait avant de me répondre en rigolant aux éclats.

— En tous cas, merci. Toi au moins, tu ne me juges pas.

— Pourquoi ? Si je te juge et que je t'accuse, tu le feras quand même par esprit de contradiction. Et tu n'en seras que plus malheureuse par la suite. Je ne peux que te mettre en garde, ou du moins, te faire un rappel de choses que tu connais déjà. Tu es loin d'être débile. Et puis à quoi bon te prendre la tête ? Il est clair que si tu n'as pas envie d'écouter, tu n'écouteras pas...

Mon raisonnement sembla trouver grâce à ses yeux.

Elle approuva et se blottit contre moi en disant.

— Merci pour tes conseils, tatie. Je sais que je peux compter sur toi et ça me fait plaisir. Mais je suis grande alors, ne t'inquiète pas trop.

— Je serais toujours là si tu as besoin de moi. Au fait, pourquoi as-tu mis cette chose dans ta bouche ?

— C'est pour les fellations, les mecs adorent ça !

— Quoi ?

— Mais non, je déconne. Je trouve ça fashion, c'est tout. Je te faisais marcher. Si t'avais vu ta tête...

— On peut dire que je courais le quatre cents mètres là !

Ma petite boutade déclencha une nouvelle hilarité qui dura un quart d'heure. Reprenant calmement son souffle, elle me dit :

— C'est bizarre que tu sois si jeune et que tu sois si vieux jeu par moments. Tu sais, tatie, maman était d'accord, et papa aussi.

— Ce n'est pas tant le fait que tu sois percée qui me choque, c'est l'âge que tu as qui m'effraie. Quand je te regarde, je ne vois plus une petite fille. Je ne vois plus ma petite Lilianna. Tu ressembles déjà à une femme alors que tu n'es qu'une adolescente précoce. Mais qu'est-ce que tu manges ? Ils mettent des hormones maintenant dans les corn flakes ?

— Bah je sais pas, comme tout le monde quoi. Et puis ne t'en fais pas pour moi, je sais me défendre. Et puisque tu me parles de manger, quand est-ce que tu me ramènes au truc là, tu sais, l'endroit où on avait mangé la crêpe au chocolat, là où il y a la rue avec les pierres collées.

La définition était si insolite qu'il me fallut quelques instants pour comprendre.

— La rue avec les pierres collées ? Tu veux dire la rue pavée, la rue Mouffetard ?

— Mouffetard, voilà c'est ça ! La rue pavée avec plein de magasins sympas. Une crêpe au Nutella... aaaaaaaaah j'en rêve, c'est trop bon ! Quand est-ce qu'on y retourne ?

— Un jour. Allez viens, on va voir ce que fait ta mère en bas.

— Je dois répondre à mes contacts, mais vas-y, j'arrive. Je vous rejoins plus tard !

En sortant de sa chambre, je sus précisément pourquoi je n'aurais jamais d'enfants. Et j'insiste sur le *jamais*. Malgré l'attachement que j'avais pour cette gamine, sa phase d'adolescence comportait trop de détails inconvenants. Si le fait d'être l'amie de sa mère me permettait de l'écouter avec attention, il est clair qu'elle aurait davantage été bridée en étant ma fille. J'étais sans doute trop sévère, trop intransigente, trop « vieux jeu » comme elle me l'avait si bien fait remarquer, mais je m'inquiétais beaucoup pour elle.

Sachant que je n'aurais accepté de remarques de quiconque concernant l'éducation de mes enfants, je me défendis de tout commentaire à l'égard de Magali. Mais la réflexion de Lilianna provoqua un besoin de confiance.

— Alors ça y est, Lili t'a fait part de tous ses petits secrets ? me demanda Magali lorsque j'arrivai à la cuisine.

— Oui.

— Elle ne t'a pas trop ennuyée au moins ?

— Non, c'était plutôt... « instructif », rassure-toi. Tu veux un coup de main ?

— Avec plaisir. On va dresser la table et s'installer au salon.

Tandis que je l'aidais, elle m'observait du coin de l'œil et sentit que quelque chose n'allait pas. Elle me connaissait suffisamment pour avoir la délicatesse de me laisser venir à elle. Alors d'une pirouette habile, elle me dit :

— Au fait, tu as des nouvelles de ta voisine retraitée ?

— Madame Arnaud ?

— Oui.

— C'est une calamité cette bonne femme, ne m'en parle pas. J'ai beau lui répéter jour après jour que je ne suis pas sa fille, elle ne comprend rien. Pourtant ça crève les yeux, je suis noire et elle est blanche !

— Et elle continue à faire semblant de sortir le chien dès que tu rentres ?

J'acquiesçai d'un hochement de tête avant de lui dire.

— Écoute Magali, je suis désolée de ne pas t'avoir appelée avant, mais je n'allais vraiment pas bien.

— Ce n'est pas grave. Tu veux en parler ?

Je devais me libérer de toute cette tension. Je sentais mon crâne bouillir, comme prêt à exploser. Assise sur une chaise, je pris appui sur mes coudes et elle vint près de moi. Je n'étais pas démonstrative, alors me voir et me savoir dans cet état inquiétait Magali.

J'eus une courte hésitation avant de lui dire :

— Tu n'aurais pas quelque chose de fort pour moi ? Un petit remontant par exemple !

— Attends, il y a toujours une bouteille qui traîne, dit-elle en se rendant à la cuisine.

Tandis qu'elle s'activait à la recherche de mon breuvage magique, j'entendis le tintement salubre d'une bouteille.

Derrière la vitre de la cheminée, les flammes dansaient sur le bois mort, ondulant comme des langues de reptile. M'arrachant à ce spectacle hypnotique, je songeais aux confidences que je m'apprêtais à livrer.

Magali revint au salon avec un litre de whisky déjà entamé.

— Je suis navrée, à part le champagne, je n'ai que ça !

— Ne t'en fais pas, ça ira. Merci.

Avec soulagement, je sentis l'alcool remplir ce vide qui me hantait depuis trop longtemps. Pesant le pour et le contre, je compris que ce brûlant désir de confession m'obligerait à retourner au caveau chercher les cadavres. Le passé referait surface avec son cortège de douleurs et je devrais l'affronter une fois de plus.

Cette étape, que j'estimais nécessaire, n'aurait jamais pu voir le jour sans la seconde rasade que je me servis. Magali était certes mon amie, mais il me fallait un peu d'aide pour lui avouer ce que j'avais sur le cœur.

La tête me tourna au troisième verre. Au quatrième, la silhouette de Magali fut entourée d'un halo psychédélique qui apparaissait de manière sporadique en me fixant d'un air inquiet. Je posai mon verre et commençai.

— Devine qui j'ai croisé, il y a trois mois de cela au cours d'une enquête.

— Je ne sais pas, dis-moi.

— Jérémy.

L'annonce lui fit l'effet d'un chippendale entrant nu dans un couvent. Après un bref échange de regards, je vis un mélange de peur, d'incompréhension, de doute et de compassion dans ses yeux déjà humides, prêts à verser un important torrent lacrymal au moindre mot.

Mais, arrivés à ce niveau de l'histoire, il vous faut un complément d'information afin de comprendre la réaction de Magali d'une part, et découvrir d'autre part, le merveilleux personnage qu'est Jérémy. Par la même occasion, vous connaîtrez l'origine de mon surnom : Cyborg.

Jérémy Joubert était mon ex-petit ami, ou mon ex-fiancé, appelez ça comme vous voudrez. C'était un journaliste débutant à l'époque de notre rencontre, un simple pigiste en réalité. Moi je n'étais encore que Lieutenant.

Nous nous étions rencontrés l'année de mes vingt ans et le courant était tout de suite passé entre nous. Emportés par une sorte d'euphorie presque surnaturelle, nous avons emménagé dans un petit appartement douillet, un deux-pièces situé Porte de Vanves, et notre histoire dura six ans.

Il nourrissait de grandes ambitions professionnelles et semblait très amoureux. La raison de cet argument repose fondamentalement dans sa demande en mariage, effectuée dans les formes il y a trois années de cela, après lui avoir annoncé ma grossesse.

Je m'en rappelle encore avec une rare précision.

C'était un jeudi.

J'étais sur une affaire délicate. Des tués par balle retrouvés dans la Seine. Mon portable avait sonné à 20 h 17. Jérémy semblait affolé et me demandait de le rejoindre seule et de toute urgence au 27 avenue du Maine dans le quinzième arrondissement, non loin de la tour Montparnasse.

Il chuchotait et respirait très fort comme s'il avait peur ou était essoufflé.

Comme ce n'était pas dans ses habitudes de me faire des plaisanteries douteuses – car je déteste ça –, j'avais quitté le troisième étage avec précipitation et une panique inexplicable pour quelqu'un comme moi.

Croyez-le ou non, ce soir-là, il ne me fallut que dix minutes pour rallier le premier et le quinzième arrondissement de la capitale. Pied au plancher et sirène hurlant à la mort, j'étais debout sur l'accélérateur, craignant pour la vie de mon homme.

Zébrant la circulation fluide à l'aide de mon gyrophare et du deux tons, j'avais dangereusement zigzagué entre les voitures. En arrivant au 27, je vis cet abruti de Jérémy à travers la vitre, le sourire aux lèvres. C'était un magnifique et coquet restaurant italien où il m'attendait, tout de blanc vêtu, un énorme bouquet de roses rouges à la main.

Ma stupeur l'amusa follement et j'étais à deux doigts de lui exploser la mâchoire. J'avais brûlé des feux rouges, pris des sens interdits, mis la vie des citoyens en danger, dépassé par la droite, le non-respect des priorités, je ne vous en parle même pas, et tout ça pour quoi ? Une simple invitation à dîner.

Je devenais folle et lui, il riait, l'abruti. Plus il riait et plus je devenais folle. Voyant alors la tournure que prenait son canular, il m'embrassa pour me calmer et me fit entrer. Lorsqu'il me dit qu'il avait quelque chose de très important à me dire, je me doutais bien qu'il n'était pas question de sa récente promotion.

Alors, mon tendre et merveilleux Jérémy posa un genou à terre à la fin d'un repas arrosé au champagne, juste avant le café. Il était 22 h 13. Son regard plongé dans le mien, il prononça la formule magique, celle que toutes les femmes du monde attendent avec impatience, après six années de vie commune aux côtés de l'homme qu'elles aiment.

— Axiandre Martin, je t'aime. Accepterais-tu de devenir ma femme, pour le meilleur et pour le pire ?

Je dois vous avouer que j'étais comme une conne à ce moment-là. J'ai toujours été très renfermée, très solitaire, très froide en apparence et c'est vrai que ce soir-là, j'ai eu envie de changer.

Changer pour lui, pour nous ; me dévoiler un peu plus, apprendre à faire confiance.

Je l'aimais plus que tout au monde, je l'aimais jusqu'à l'absurde. Je lui aurais donné ma vie sur simple demande de sa part. C'était vraiment trop de bonheur et je ne savais comment y faire face, alors j'ai dit oui, tout simplement. J'étais vraiment très heureuse. Le patron de l'établissement nous offrit le champagne, et il fut sur-le-champ invité à la cérémonie.

Une nouvelle vie s'offrait à moi. Une vie de femme, mariée à un grand journaliste en devenir et future maman de surcroît. Titi et les membres de mon unité étaient tous très contents pour moi. Même le Commissaire Julien était venu me féliciter.

Mon quotidien était ensuite devenu plus agréable – plus par effet placebo qu'autre chose sans doute – et les préparatifs occupaient alors tout notre temps libre. La liste était bouclée, les invités prévenus, le traiteur réservé et la date du mariage arrivait à grands pas. Une excitation et une frénésie inhabituelle me gagnaient davantage chaque jour. La veille de notre cérémonie, Jérémy était parti enterrer sa vie de garçon avec sa bande habituelle de copains.

Ce soir-là, j'étais en planque avec Vélasquez sur une enquête concernant des meurtres de clandestins roumains. Cette affaire me tenait à cœur et je ne voulais pas laisser tomber l'équipe à cause d'une simple formalité. Je n'avais posé que le jour de la cérémonie et pris les trois jours offerts par la boîte pour une escapade en lune de miel à Venise.

Jérémy était si romantique qu'il m'avait sorti le « grand jeu » comme on dit. Tout était en place. Magali était mon témoin et en rentrant de ma planque, j'avais filé chez elle afin de ne pas croiser mon futur mari. Il était superstitieux, adepte d'astrologie, et il avait refusé tout contact avec moi avant la cérémonie.

Ce matin-là, l'absence de son appel aurait dû m'alerter, mais j'avais mis ça sur le compte de sa folle nuit et de ses croyances basiques. Je m'étais donc préparée avec soin. Il était convenu que je vienne dans une limousine blanche et lui dans une limousine noire.

Le « grand jeu » je vous dis !

En arrivant à proximité du parvis, la présence du véhicule noir en train de manœuvrer sur le parking dissipa toutes mes craintes. Les vitres étant teintées, je ne savais pas s'il était encore à l'intérieur ou déjà dans l'église. Les invités étaient là et m'accueillirent avec le sourire. Les membres de la brigade étaient beaux comme des camions. Le photographe prenait quelques clichés et tout le monde s'agitait.

Lorsque le moment fut venu, les invités prirent place dans le bâtiment.

Comme je n'avais plus de père, le Commissaire Julien avait accepté de me conduire jusqu'à l'autel. L'organiste avait solennellement entonné la marche nuptiale de Mendelssohn, marquant ainsi l'ouverture officielle de la cérémonie. Pour tout vous dire, nous étions tous réunis à l'intérieur de l'église, attendant l'arrivée de Jérémy.

Même Philippe était là !

J'étais, contrairement à mon habitude, vraiment très nerveuse.

Au bout de cinq minutes, qui me semblèrent un week-end entier, l'impensable me traversa l'esprit. Le souvenir de la limousine noire sur le parking me détendit un peu, mais très vite, une épouvantable certitude se mit à me marteler le crâne. Jérémy ne viendrait pas. C'était devenu une évidence à la septième minute. Je sentais les regards de compassion et d'étonnement de mes invités se poser sur moi comme des protections invisibles, sorte de barrière contre la tristesse.

Mon côté rationnel prit alors rapidement le dessus.

Je pensais à toute la nourriture commandée, aux frais engagés, à tous ces gens, venus spécialement pour célébrer notre... pour ne rien célébrer du tout en fin de compte. Et au-delà des murmures et des discussions de l'assemblée, je distinguais nettement les pleurs étouffés de Magali qui était plus triste que moi.

Quel gâchis !

Et dire que j'avais voulu changer pour lui.

C'est ce que je m'étais dit à cet instant précis. Et alors que personne ne s'y attendait, je fis une annonce au micro dix minutes plus tard.

— Bien. Tout d'abord, j'aimerais vraiment tous vous remercier de votre présence aujourd'hui. Inutile de se le cacher, il n'y aura pas de mariage aujourd'hui. Pas le mien en tout cas. Donc voilà ce que nous allons faire. Il serait dommage de laisser de côté toute cette nourriture qui nous attend. J'étais tellement anxieuse que je n'ai pas pris le temps de manger ce matin et j'ai une faim de loup. J'imagine que vous aussi ! Alors, allons manger

comme prévu, je vais simplement changer de tenue et, s'il vous plaît, je vous en prie, évitez de me faire part de vos commentaires. Ce n'est pas une demande, mais un ordre. Rendez-vous donc pour un gueuleton entre amis à la salle des fêtes. Bonne route et à tout à l'heure ! Rompez les rangs !

Et nous avons donc passé l'après-midi comme ça. Au début, je dois vous avouer que l'atmosphère n'était pas des plus détendues, mais après quelques coupes, tout le monde était bien plus à l'aise.

Par souci de précision, il vous faut également savoir que ce minable connard d'enfoiré de salopard de bâtard de Jérémy, être vil, fourbe, surnois, lâche, menteur, hypocrite, ridicule, insignifiant et pitoyable, m'avait envoyé un SMS dix minutes après le début de la cérémonie pour me dire "*désolé*." Éloquence et élégance de cet immonde personnage que je détestais autant que l'injustice que je combattais.

J'étais dans un tel état de nerfs que je perdis notre bébé à mon troisième mois de grossesse. Avec le recul, je me dis que les choses étaient meilleures ainsi, mais au fond de moi, je n'avais jamais réussi à faire le deuil de cet enfant.

Après cet épisode, personne, pas même Vélasquez, n'avait osé me reparler ni de mon mariage, ni du bébé. Non par pudeur, mais plutôt par crainte de représailles. Mon caractère, que je désirais assouplir, était devenu plus dur et plus ferme que jamais. Je ne faisais confiance à personne. Même dans le cadre professionnel, lieu ô combien salubre, j'étais une véritable machine.

Je dois vous avouer que je ne m'en étais pas vraiment remise malgré les apparences. Je refoulais si bien mes sentiments que j'avais fini par croire à mon propre mensonge et ne vivais plus que pour le travail.

La vie avait pourtant repris son cours et mes collègues avaient arrêté de me regarder en chien de faïence, craignant de me blesser à chaque phrase. Nous étions soudés et nous parlions beaucoup entre nous, c'est ce qui, à l'époque, m'a aidé. Il était inconcevable, pour un membre de la brigade, d'aller voir un psy. Entre nous, on se contentait de parler de tout et de rien, tout simplement.

De là était né le sobriquet « Cyborg » : la femme sans émotion qui avait survécu à la fuite de son fiancé le jour de son mariage et qui avait perdu son enfant sans une larme. Je n'avais même pas posé de congés et j'avais refusé les jours offerts par la Direction.

Comme je n'aimais pas imposer ma détresse aux autres, je n'avais confié la nature de mes sentiments ni à Magali, ni à Titi. Mais malgré mon silence, ils savaient mieux que personne à quel point la déchirure était profonde.

Je peux aujourd'hui remercier mes collègues pour leur formidable attitude. J'avais pu, grâce à eux, me sentir forte et garder la tête haute. Mais il arrive un moment dans la vie d'une femme où il est difficile de se maintenir à un tel niveau de souffrance. Et ce moment était arrivé aujourd'hui et maintenant.

Magali me regardait avec anxiété. Presque en apnée, elle appréhendait fortement ce que j'allais lui annoncer. Alors je lui dis :

— Je l'ai rencontré Place de l'Étoile, pour son reportage sur le « Purificateur. » Au début, je ne l'avais pas reconnu. J'étais avec Titi et c'est lui qui l'a remarqué.

— Et que s'est-il passé ?

— Rien. En fait, comme Thierry faisait tout pour que je ne le voie pas, son attitude m'a mis la puce à l'oreille et c'est là que je l'ai aperçu. Jérémy faisait son boulot de journaliste et moi mon boulot d'enquêtrice. Il m'a posé deux ou trois questions et à la fin de son reportage, nous avons été prendre un verre, comme des amis d'enfance, comme s'il ne s'était rien passé. Tu ne peux même pas imaginer ce que j'ai ressenti à ce moment-là.

Je marquai une brève pause. Je soupirai de désespoir et expirai bruyamment par le nez en songeant à ce que j'allai lui annoncer.

— J'étais vraiment contente de le revoir. Mais une question me brûlait les lèvres et je voulais savoir... alors, je lui ai demandé pourquoi. Tu sais ce qu'il m'a répondu ?

— Non, me dit Magali prête à fondre en larmes.

— Qu'il s'était rendu compte de son erreur. Il était sur le point de commettre une grosse bêtise en m'épousant et qu'il avait une carrière à mener de front. Il était donc parti dans le sud et avait tout recommencé à zéro. Ce qui m'a le plus laissé sur le cul, ce sont ses commentaires du genre « de toute façon, toi et moi, ça n'aurait jamais marché », « tu étais trop coincée, trop vieux jeu », « pas assez délurée », mon métier de « flic » ne lui plaisait pas, enfin, je te passe ses explications sur les signes du destin,

notre incompatibilité astrologique et les meilleurs détails concernant le bébé... j'aurais pu le tuer. Tu te rends compte ? Longtemps j'ai cru qu'il était parti le jour de notre mariage. Mais en fait, son enterrement de vie de garçon n'était qu'un prétexte, il était déjà parti la veille et, et... dis-je en pleurant à chaudes larmes.

Je n'arrivais même pas à finir mes phrases. Mon intonation avait brutalement changé et je ne m'en étais même pas aperçue. J'étais complètement perdue et je revivais l'intensité de chaque seconde de cette tragédie.

Mon absence de réaction m'avait beaucoup contrarié et m'insupportait encore aujourd'hui. J'aurais préféré ne jamais le revoir. À cause de lui, je m'enlisais dans la noirceur des profondeurs abyssales de ma sinistre existence. J'étais une écorchée vive, victime d'une terrible carence affective. Et ce qui m'énervait par-dessus tout, c'était l'amour que je lui portais encore malgré l'affront. Je me dégoûtais pour ça, et bien sûr, je m'abstenais de toute confiance sur ce dernier point.

Alors, pour la première fois depuis très longtemps, je me laissais aller à mes sentiments. Magali me serrait dans ses bras et, contrairement à son habitude, ne versa pas une seule larme. Consciente de la gravité de la situation, elle fit la seule chose qu'il y avait à faire : elle garda le silence. À cet instant, toute parole aurait été inutile et elle l'avait compris. Alors, son intelligence et sa force de caractère m'aidèrent à refaire surface. Me lamenter sur mon sort ne ferait pas revenir Jérémy, et je devais me ressaisir.

Un jour, Titi m'avait dit que le plus dur, quand on plongeait, quand on avait l'impression de se noyer, n'était pas de remonter, car il suffisait de descendre au plus bas afin de prendre appui et de s'en sortir. Non, le plus dur était de se maintenir la tête sous l'eau sans réagir. Alors, sortant de ma léthargie, je suivis ses conseils et me redressai en séchant mes larmes.

Et j'eus une pensée pour lui, mon Titi, qui n'était plus là à cause d'un salopard.

— Excuse-moi de t'avoir ennuyée avec mes histoires, dis-je à Magali.

— N'exagère pas, Axie. C'est plutôt moi qui t'appelle au moindre bobo. Depuis notre rencontre, c'est la première fois que je te vois craquer. Tu as toujours été là pour moi, tu m'as toujours soutenue dans mes moments d'angoisse sans jamais te plaindre. À ta place, n'importe quelle femme aurait fait une dépression. Les plus fragiles se seraient même suicidées. Tu es un être exceptionnel, Axiandre. Tu es jeune, tu es belle, tu es forte, tu es

intelligente et tu es remplie de qualités. Mais n'oublie pas que tu es une femme avant tout. Une femme qui a besoin de tendresse, d'amour, et qui a aussi le droit de pleurer quand ça ne va pas. Tu ne m'as pas ennuyée, au contraire, je suis là pour t'aider. Sinon, quelle amie serais-je si je refusais de t'écouter dans un moment pareil ? Je ne veux plus t'entendre me dire ce genre de sottises, c'est compris ?

— Je suis touchée.

— Je n'ai fait que dire la vérité. Mais je sais ce qui te fera le plus grand bien !

— Je crains le pire, annonce la couleur !

— Une part de ma merveilleuse quiche lorraine ! dit-elle en souriant d'une oreille à l'autre. Et... ? Champagne ! Fêtons nos retrouvailles et ton avancement plutôt, non ?

— Volontiers, dis-je en souriant.

Voilà ce qu'est l'amitié.

Magali était le genre de personne que l'on ne rencontre qu'une fois par siècle. Quoi que je puisse dire, j'étais fière d'avoir un jour croisé sa route et d'être devenue son amie. Bien que je ne me confie que rarement, elle m'apportait davantage qu'elle ne le pensait.

Pleurer m'avait un peu soulagé de la pression émotionnelle qui m'étouffait, mais je sentais un vide en moi, une sensation désagréable qui semblait ne plus vouloir me quitter.

Lilianna se joignit ensuite à nous pour le dîner puis s'en retourna prestement chatter avec ses copines avant d'aller se coucher.

Cette nuit-là, dans la chambre d'amis, le sommeil ne me trouva pas facilement malgré mon ébriété. Absente, les yeux ouverts, je fixais le plafond en quête de réponses à mes trop nombreuses interrogations.

La solitude pour seule compagne, je pensais à Jérémy, à ce qu'il avait fait de ma vie, ou du moins, de ce qu'il en restait. Alors un sentiment de haine envahit mon cœur et je vis défiler devant moi le visage de tous les criminels que mon équipe avait arrêtés, du premier au dernier, celui de Robert Chestier, le meurtrier de Titi. Je versais un torrent de larmes en songeant à mon collègue décédé ainsi qu'à sa veuve et sa famille.

Lorsque Morphée se décida à m'accueillir dans son royaume onirique – vers quatre heures du matin –, mon sommeil fut peuplé de rêves et de personnages étranges.

Le lendemain, je me réveillai dans une forme étonnement olympique, et sans aucun souvenir de ma nuit agitée – absence que j’attribuai au mélange whisky-champagne. Magali profita pleinement de ma bonne humeur retrouvée et ce fut l’occasion pour nous de discuter.

En début d’après-midi, elle m’emmena au cinéma de Bay 1 à Torcy, chose que je ne faisais plus depuis très longtemps. Pour tout vous dire, le dernier film que j’avais vu était Le Roi Lion avec Lilianna, alors âgée de six ans. Et nous passâmes le reste de l’après-midi sur les bords de Marne avant de rentrer.

Loin de la constante agitation parisienne, le calme de ce havre de paix me reposait, m’apaisait en quelque sorte. Pour la première fois depuis très longtemps, je peux dire que j’étais en paix, sereine.

Cela faisait déjà trois jours que j’étais loin de tout – de la brigade, du souvenir permanent de Titi, de ma rencontre accidentelle avec JérémY – lorsque mon téléphone sonna. Malgré la fraîcheur hivernale très en avance, il faisait bon vivre dans cette région. J’en étais presque heureuse, mais la vue du numéro affiché à l’écran m’ôta tout sourire. Magali me connaissait bien et sut que mes vacances s’arrêtaient avec cet appel.

— Capitaine Martin, j’écoute.

— Je suis navré de vous déranger, Axiandre...

— Évitez les formules de politesse, Commissaire. Que se passe-t-il de si urgent pour que vous me rappeliez pendant mes vacances ?

— L’équipe a besoin de vous.

— Combien de corps ?

— Trois déjà, et ce n’est pas joli. Venez au plus vite.

— Entendu, j’arrive.

— Et c’est Commandant dorénavant, il va falloir vous y habituer, dit-il avant de raccrocher.

Il se passa un long moment entre la fin de l’appel et ma séparation avec Magali. Durant cet instant, nos regards se révélèrent les évidences de nos destinées. Une fois de plus, le devoir m’appelait.

Contrairement aux policiers de fiction, les enquêtes n'étaient jamais l'œuvre d'un homme seul, mais d'une équipe. Chacun son rôle et chacun sa place dans une absolue complémentarité qui nous permettait – dans la majorité des cas – de résoudre les affaires les plus sombres.

Au même titre que les médecins, nous étions tenus par le secret professionnel, aussi je ne parlais jamais à Magali de mon travail, et elle le comprenait parfaitement. Alors, d'un faible sourire, elle me dit :

— Promets-moi de faire attention à toi, d'accord ?

— Ne t'en fais pas, j'ai l'habitude.

Je chargeai le coffre de ma voiture après avoir récupéré mes affaires. Magali m'accompagna et me laissa partir comme on quitte un amant à regret.

— Encore merci pour ton invitation et embrasse Lilianna de ma part.

— Je n'y manquerai pas. Tu es chez toi ici, reviens quand tu veux.

— Merci pour tout, Magali.

— De rien.

Et après cette ultime étreinte, je repris la route en direction de la capitale.

5.

Jassandre 1/5

Page : Description.

Je m'appelle Jassandre.

Soyez les bienvenus dans mon univers, un espace de sensualité, sublime et très chaleureux, imprégné de fragrances volatiles et de parfums exotiques dans le cadre raffiné de ma belle alcôve.

J'ai vingt-cinq printemps et quelques étés. J'habite Paris, la capitale de l'amour et du plaisir. Je suis prête à vous accueillir et à vous enivrer.

Mes amants me disent belle, charmante, séduisante et même totalement craquante. Je suis tout simplement.... une bombe anatomique de 55 kg pour 1m75, 95 B de tour de poitrine, blonde aux yeux hazel, une véritable arme de séduction massive.

Je ne touche pas aux volutes bleutées, mon haleine est pure et fraîche. J'adore le sport. J'entretiens mon corps et mon esprit tous les jours dans des exercices garantissant mon extrême souplesse et mon bonheur de vivre. Un esprit sain dans un corps sain, telle est ma devise.

J'aime les jeux de séduction, l'amour passionné, directif, explosif sous la conduite d'un homme viril. Je peux instantanément me transformer en féline sauvage et dominatrice. Mais j'aime aussi qu'on me chuchote à l'oreille des mots tendres, doux et délicats, car je peux être romantique, câline et soumise. Il suffit de demander. J'ai une très grande ouverture d'esprit qu'agrémente une inépuisable douceur naturelle.

Véritable femme caméléon, je me sens à l'aise dans tous les milieux sociaux, en partie grâce à un excellent niveau de culture générale, mais j'ai surtout un sens inné des relations humaines. J'ai une immense curiosité associée à une grande faculté d'écoute et d'assimilation. La peinture et la philosophie sont mes amours secrètes.

J'ai une passion absolue pour les voyages. J'ai déjà parcouru d'innombrables paysages, découvert de nombreuses cultures et pourtant j'ai l'impression d'avoir encore tout à apprendre. Je me régale de ces précieux instants où l'âme des peuples s'exprime. J'aime visiter les galeries, les musées et tous les sanctuaires de l'art.

Je serai votre compagne idéale dans ces moments de détente où, entre deux séances de travail, votre esprit cherchera à combler cette attente que les plaisirs de la chair ne suffisent à satisfaire. Mais je peux être également votre amante passionnée sur la plage de sable blanc d'un îlot des Caraïbes...

J'aime aller au théâtre, m'émouvoir des jeux de l'amour et du hasard. J'aime aller au concert ou à l'opéra pour frissonner aux envolées lyriques d'un Prokofiev, d'un Dvorak ou d'un Mozart. J'aime aussi les rythmes exaltants des clubs cubains où la danse latine convie les corps et les emporte dans un féérique ballet de sensualité.

J'aime également le septième art où la pellicule nous invite à l'évasion, l'action ou la réflexion. J'aime les beaux dîners où l'élégance dispute à l'art culinaire sa place de maîtresse des cérémonies. J'aime les sorties dans les boîtes à la mode où il est si important d'être vu en aimable et bonne compagnie. Mon inégalable présence mettra en valeur vos qualités personnelles aux yeux de vos proches, amis ou collaborateurs.

Venez découvrir mon inoubliable beauté, cette sensualité explosive et ce romantisme épicurien qui m'habitent et qui me font être tant aimée des hommes et des femmes.

Je ne crois pas au hasard, donc si vous lisez ces quelques mots, cela signifie davantage à mes yeux qu'une simple quête.

Ne cherchez plus, vous m'avez trouvée... !

Page : Contact.

Pour me contacter et prendre rendez-vous, c'est très simple...

Lorsque vous serez fin prêt pour notre rencontre, je vous invite à me faire parvenir un mail à l'adresse suivante : contact@jassandre.com en me précisant la nature de la prestation désirée. Si vous souhaitez obtenir une réponse, soyez polis, prévenants et évitez la vulgarité.

Je reçois à Paris dans la plus grande discrétion du lundi au vendredi, dans mon appartement sur les Champs-Élysées et me déplace également. Je n'ai aucun tabou à annoncer. Confidentialité et respect de la vie privée sont donc de rigueur de part et d'autre.

Je pratique l'escort de manière indépendante et occasionnelle. Je privilégie la qualité d'un rendez-vous courtois et dans le respect mutuel. Il est bien entendu que toutes relations plus intimes qui pourraient se produire lors de notre rencontre seraient le fait de l'attraction entre deux adultes consentants. Et cela relèverait donc uniquement de la vie privée et serait totalement détaché de la prestation.

Page : Tarifs.

Avant de tomber amoureux, je vous présente ici mes prestations et mes tarifs.

Le massage ayurvédique sensuel :

- 1 heure : 200 euros.

- 2 heures : 350 euros.

La soirée (restaurant plus moment sexy) : 1550 euros.

Une nuit à partir de 22 heures : 1300 euros.

La demi-journée est à 1000 euros en semaine et 1200 euros le week-end.

La journée 1800 euros en semaine et 2000 euros le week-end.

Pour un week-end ou un voyage, me contacter.

J'aimerais néanmoins clarifier certains détails avant tout rendez-vous éventuel. Afin d'éviter les malentendus, vous devrez me remettre le montant exact de mes honoraires dès notre premier contact. Bien évidemment, je n'accepte que les numéraires. Notre rencontre sera d'autant plus agréable si vous êtes attentionné, empathique et gentil. De plus, comme je l'ai déjà dit, je déteste la vulgarité. Une attitude intrusive de ma part (utilisation abusive de votre numéro privé, questions afférentes à votre environnement familial ou professionnel, etc.) vous serait sans doute détestable. Sachez qu'il en va de même me concernant.

Une fois l'accord conclu, toute négociation est irrecevable ! Sommes-nous d'accord ?

Ainsi était conçu mon site internet, agrémenté de quelques photos évocatrices me dévoilant en tenue légère. Mais par respect envers ma vie sociale et professionnelle, mon visage était masqué. Le voulant le plus fidèle possible, je n'avais négligé aucun détail de ma présentation. Bien que cela puisse vous choquer, je peux dire que j'aimais mon existence ainsi que la manière particulière dont je l'égayais.

Certains d'entre vous se laisseront bien évidemment aller en me traitant de tous les noms orduriers qu'ils connaissent, d'autres seront outrés, certaines femmes ne comprendront pas mes motivations, mais à dire vrai, tout cela m'importe peu. Je gagne bien ma vie, je possède un appartement luxueux sur la plus belle avenue du monde et surtout, je suis indépendante.

S'il vous plaît d'associer le travail d'escort à celui de prostituée, libre à vous, mais je sais qu'il n'en est rien. Je ne suis soumise à aucune pression. Je ne suis l'esclave sexuelle d'aucun réseau de proxénétisme, autre appellation des négriers de l'esclavage moderne d'un nouvel ordre, et aucun homme ne vient me réclamer d'argent en fin de semaine. La totalité des sommes perçues me revenant de droit.

Je ne suis pas victime de chantage, je ne suis ni battue ni violée, je ne dépends d'aucune drogue, et je suis libre d'arrêter quand bon me semble. Je suis une femme épanouie, qui ne reçoit et ne choisit que des clients fortunés, et aimables, à la recherche d'un moment agréable. Je doute fort que les prostituées puissent en dire autant. Une escort girl, à la différence d'une callgirl ou d'une prostituée, ne vend pas ses faveurs sexuelles. Une escort propose un service d'accompagnement, sa présence et sa compagnie.

De plus, détail important, l'escort n'est pas mon métier, mais une activité parallèle m'assurant un niveau de vie confortable. J'ai à côté une existence ordinaire et un emploi dans lequel nul ne pourrait se douter de mes loisirs.

Affranchie des barrières castratrices de la moralité, le moyen que j'ai choisi pour garantir mes revenus complémentaires n'est conditionné que par la solution apportée à un besoin. Tout le monde sait que les deux moteurs de l'humanité sont, ont toujours été, et seront toujours, l'argent et le sexe.

J'avais donc décidé de faire de mon corps un outil de travail, au mépris des discours pro féministes qui revendiquaient et critiquaient le statut d'escort. À maintes reprises, j'avais été la cible de mouvements tels que «

Ni putes, Ni soumises », mais je faisais abstraction de ces détails insignifiants.

Aimer le sexe n'était pas une motivation suffisante pour devenir escort, il fallait surtout et avant tout aimer l'argent. À ce titre, je me considérais donc aussi vénale et mercantile que les career women – comprenez ici : femmes ayant réussi leur carrière dans les affaires. J'étais une femme de pouvoir.

J'avais le pouvoir de séduire et de faire plier la volonté de n'importe quel homme, et je dois vous avouer que cette seule pensée était extrêmement jouissive.

Aujourd'hui, je recevais un client en quête d'exotisme et de sensualité. Au programme, un massage ayurvédique de deux heures. Afin de créer une ambiance particulière, j'avais parfumé mon salon intime d'extraits de rose et de jasmin, senteur délicate et fleurie d'un encens oriental. La table de massage, recouverte d'un drap blanc, était prête à le recevoir. Sur le plateau, un éventail d'huiles parfumées attendait d'être choisi pour l'ouvrage.

Un string rose, soie et dentelle, cachait à peine mon sexe. L'ombre de ma toison pubienne se devinait aisément derrière le pâle rideau diaphane de l'étoffe. Je ne portais pas de soutien-gorge et une fine nuisette satinée épousait les courbes et les formes de ma plastique enivrante. Mon odeur naturelle se mariait à merveille avec la fragrance du N°5 qui imprégnait ma peau.

La ponctualité étant de rigueur, il était quinze heures lorsque mon client sonna. C'était un jeune homme plutôt timide. Je ne lui donnais guère plus de trente-cinq ans. Son style vestimentaire était un mélange entre le bon chic bon genre et un laisser-aller sous contrôle.

Taille moyenne, bien bâti, brun, yeux marron, une barbe de trois jours, c'était le stéréotype du fils à papa lisse et castré jouant le révolutionnaire. Malgré son léger strabisme et son nez épaté, il était plutôt beau garçon. Son sourire hésitant me plut tout de suite.

C'était sa première fois, un novice qui désirait s'affranchir en douceur. En me voyant ainsi vêtue, il resta de marbre, comme frappé d'un soudain mutisme. Afin de le détendre, je parlai la première.

— Bonjour, entrez. Je m'appelle Jassandre. Bienvenue chez vous.

— Bonjour, je suis...

— Chut ! Pas de nom, lui dis-je en posant délicatement mon index sur sa bouche. D'abord mes honoraires.

— Ah, oui...

Sa confusion et sa gêne m'amusaient. Mon sourire le détendit quelque peu et il récupéra maladroitement son portefeuille de l'intérieur de sa veste. L'épaisseur de la liasse me fit frémir l'entrejambe.

Il en sortit quatre billets de cent, et un de cinquante euros qu'il me remit.

— Il y en a un de trop, lui dis-je en lui remettant le billet de cent supplémentaire.

— Merci, répondit-il poliment.

Ayant glissé l'argent dans une petite urne que je conservais à proximité, je revins vers lui en disant :

— Enlevez votre veste et suivez-moi. Je vais bien m'occuper de vous.

— D'accord.

Il était vraiment très impressionné. Il semblait troublé. Même sa voix, aux couleurs si chaudes et aux notes graves, semblait éteinte. Il me suivit alors au petit salon où je le déshabillais ensuite très lentement. Il était encore debout et se laissa faire volontiers.

D'abord le haut.

Je pris grand soin de sa chemise que je déboutonnais avec application, découvrant d'un sourire espiègle une fine toison qui courait sur son torse. Me plaçant derrière lui, j'écrasai ma poitrine contre son dos tout en glissant mes mains le long de ses hanches afin d'attraper la boucle de sa ceinture que je délaçais.

Une fois sa braguette ouverte, je caressai d'un geste innocent son pénis en érection avant de faire glisser son pantalon le long de ses jambes. De nouveau face à lui, il plongea son regard dans le mien en achevant seul son striptease.

Je lui désignai la table d'un geste de la main.

— Je vous en prie.

Il s'allongea sur le ventre.

— Désirez-vous un peu de musique ?

— Oui, pourquoi pas.

— Quel style préférez-vous ?

— Rien qui ne soit en accord avec le moment présent, je vous laisse choisir, dit-il en souriant.

— Très bien.

Télécommande en main, je sélectionnai le troisième plateau du lecteur de disques et m'enduisis les mains d'une huile parfumée. À cheval sur ses fesses, je lui badigeonnai le dos de l'essence odorante et enchanteresse.

Quelques secondes plus tard, les notes électroniques résonnèrent faiblement dans la pièce et les haut-parleurs diffusèrent le son cristallin de la chanson *Moments In Love* du groupe The Art Of Noise.

Il était sous le charme et gémissait de plaisir. Ayant passé une demi-heure sur son dos, il se retourna selon mes instructions. Mon poignet droit me faisait mal et j'ignorais la provenance de cette douleur, mais qu'importe. Assise sur son sexe en érection, je poursuivis mon massage en effectuant de légers mouvements de bassin.

Je lui caressais le torse avec douceur et sensualité.

Quelques minutes plus tard, je décidai d'enlever ma nuisette. Pour lui, commençait la délicieuse torture de me regarder me huiler. Prenant ses mains, je les posais sur mes seins et il les malaxa délicatement puis, allongée sur lui, je prolongeais le massage avec ma poitrine lorsqu'il me prit dans ses bras.

Comme il était tendre !

— J'aime votre peau dorée. Elle me fait penser à une crème brûlée et me donne envie d'y goûter.

— Allez-y doucement alors.

Nous étions tels deux amants passionnés et attentionnés. Je lui fis ensuite découvrir les zones érogènes de son corps qu'il ignorait par de délicats touchers. Ses paupières mi-closes indiquaient son niveau de plaisir. Lorsque ma main effleura la bosse de son boxer, il se tendit et explosa dans une jouissance extatique.

— Merde ! cria-t-il en se redressant d'un bond.

— Ce n'est pas grave. Voilà la raison pour laquelle je vous ai conseillé d'apporter un change. Détendez-vous, tout va bien se passer.

Et, les yeux clos, il me sourit en se mordant la lèvre inférieure.

6.

Extrait d'un article de press

Édition du mercredi 8 décembre 2004

Sanglantes cérémonies.

Hier matin, ce fut un soleil rouge qui, dès l'aube, baigna la ville de Paris de ses lueurs pourpres. L'inhabituelle luminosité écarlate trouve certainement sa source au cœur de la tragédie que voici.

Tôt dans la matinée, la police a retrouvé le cadavre mutilé d'une jeune fille de vingt-cinq ans. La victime, Édith Constantine, avait été tuée la veille de son mariage et portée disparue depuis une semaine environ. Un complément d'enquête révélera plus tard les causes exactes de son décès, mais il s'agit du troisième cas ce semestre.

En effet, deux corps avaient déjà été retrouvés, ceux de Josiane Fauchard, décapitée et mise en évidence à un arrêt de bus, et de Adeline Vuibert, morte étranglée.

Selon une source proche de l'enquête, il pourrait s'agir du même meurtrier, car les trois jeunes femmes avaient toutes été tuées la veille de leur mariage et étaient âgées de vingt-cinq ans au moment des faits. La possibilité d'un amant jaloux ayant été écartée, nous recommandons donc la plus grande prudence aux futures jeunes mariées de vingt-cinq ans, car le « tueur de mariées » rôde toujours dans nos rues.

La police affirme cependant avoir une piste sérieuse, mais ne désire pas en révéler davantage afin, je cite : « *de ne pas entraver la bonne marche de l'investigation en cours* ». Le Commissaire Julien, superviseur de l'enquête, affirme qu'il est inutile de céder à la panique afin, nous le pensons, d'enrayer la vague d'annulations de cérémonies qui a eu lieu ces temps-ci.

A.M

7.

Axiandre 3/11

La chose devait avoir de l'importance. Si le Commissaire s'était donné la peine de m'appeler durant mes vacances, je m'attendais au pire. Je me rendis au bureau sans repasser par mon appartement. J'ignorais tout des événements de ces quatre derniers jours. Ce que je savais se résumait au triple homicide évoqué au cours de notre brève conversation.

Arrivée au 36, je décidai alors de faire une halte à l'état-major. Lorsque le planton d'accueil déverrouilla les portes coulissantes vitrées, je regagnai la salle de commandement après lui avoir adressé un bref salut. Une tasse à la main, le chef d'état-major revenait de la cuisine, une pièce attenante à la salle de commandement.

— Salut, Axiandre ! Je t'offre un jus ?

— C'est pas de refus.

Et il disparut dans la cuisine d'où exhalaien des odeurs d'arabica. Dans la salle, deux officiers préparaient les parapheurs à remettre à la Direction pour le rapport de huit heures trente. S'y trouvaient les télex et les mains courantes de la nuit écoulée que je feuilletais après les avoir salués. En fond sonore, le télex s'agitait entre deux appels radios.

Le chef d'état-major revint avec une seconde tasse.

— Tu l'aimes avec deux sucres si je me souviens bien.

— Exact, répondis-je avec un sourire flatté.

Je bus une gorgée.

— On est tous avec toi dans l'affaire Chestier. Même avec l'I.G.S sur le dos, tu seras suivie par les syndicats. À ta place, je lui aurais collé une balle à ce connard.

J'achevai la lecture de la main courante en biaisant un soupir vers lui.

— Félicitations pour ton avancement ! J'en connais un qui doit faire la gueule.

J'avalai alors le reste de café d'une traite et, la lecture des parapheurs achevée, ponctuai ma visite en répondant.

— C'est son problème. À bientôt, et merci pour le café.

En quittant l'état-major, je pris l'escalier qui menait au troisième étage. Le souvenir de Magali et des moments passés ensemble déclencha en moi un léger goût de nostalgie. Il fallait vraiment que je passe plus de temps avec elle.

Ces quelques jours m'avaient fait le plus grand bien et je regrettais déjà qu'il ait fallu écourter le séjour. Mais à la criminelle, c'était lundi tous les jours et notre travail passait avant toute distraction personnelle.

Pourtant, les fantômes étaient encore là. Le temps de mes courtes vacances, ils ne m'avaient offert qu'un faible répit. Je ne pouvais nier le fardeau qui s'était abattu sur moi dès la barrière d'entrée.

La douleur et la peine me drapèrent de leur aura, faisant craquer ma carapace de femme forte. Mais il fallait que mon masque tienne encore un peu, ne serait-ce que le temps de cette nouvelle enquête.

Allez, courage ma belle !

À peine arrivée au troisième, je sus que quelque chose d'inhabituel se tramait. Les regards de mes collègues étaient fuyants. Chacun faisait mine d'être occupé et les rares saluts auxquels j'eus droit étaient si évasifs que la nature de ce mystère me concernait obligatoirement.

Un officier que je ne connaissais pas attendait derrière la porte du Commissaire. Lorsqu'il me vit, il sourit et hocha la tête en guise de salut. Je lui répondis par le même biais, le sourire en moins. Puis, je frappai. La voix de mon supérieur retentit de l'intérieur.

— Entrez !

— Bonjour, Commissaire.

— Ah, Axiandre ! Fermez la porte s'il vous plaît. Asseyez-vous, je vous en prie.

— Que se passe-t-il ? Qui est le nouveau planté derrière la porte et que fait-il ici ?

Levant le nez de sa paperasse, le Commissaire ajusta ses petites lunettes sans monture et me fixa d'un air gêné – mais à la fois ferme et résolu – avant de me répondre.

— C'est votre nouvel équipier. Le Lieutenant Cortès remplace désormais le Lieutenant Jorioz dans votre équipe. C'est un bleu et c'est sa première enquête.

— C'est une plaisanterie !?

— Non, et ne le prenez pas sur ce ton.

J'avais haussé le ton sans m'en rendre compte. L'effet de surprise atténué, j'ajoutai d'une voix plus calme.

— On peut dire qu'ils n'ont pas traîné pour une fois chez les dieux ! Pourquoi lui ? Pourquoi chez nous et aussi rapidement ? Et pourquoi avoir interrompu mes vacances ? Vacances que vous m'aviez vivement recommandées du reste...

— Écoutez, Axiandre, ce que j'ai à vous dire doit être dit de toute façon. L'affaire qui se présente à nous est délicate. Avez-vous lu la presse aujourd'hui ?

Encore imprégnée de mes lectures à l'état-major, et bien que partiellement informée des faits, je préfèrai lui répondre.

— Non, pas le temps. Ce matin, j'étais encore en vacances, je vous le rappelle et...

— Oh, épargnez-moi vos sarcasmes, je ne suis pas d'humeur, dit-il en balayant l'air du dos de la main. Un homme, déjà surnommé « le tueur de mariées » par la presse, s'amuse à assassiner des femmes la veille de leur mariage. L'affaire nous a été confiée et je n'ai que vous sous la main. Seulement, je vous recommande la plus grande prudence au fil de cette enquête.

— À quel niveau la prudence ?

— Au niveau personnel, Cyborg ! dit-il en marquant un temps d'arrêt.

Le Commissaire s'était toujours refusé à m'appeler ainsi. Il ne trouvait pas le terme élégant et il l'avait, en quelque sorte, associé à Titi.

— Je crains que vos fantômes ne ressurgissent à tout moment. Je comprendrais que vous refusiez, mais je ne l'accepterai pas. Toute la brigade est derrière vous en cas de besoin et...

— Ne vous fatiguez pas, Commissaire. Je prends cette affaire en main avec mon équipe. Nous allons arrêter ce type et faire cesser cette histoire de « tueur de mariées ». Tout ira bien pour moi, ne vous en faites pas.

— Très bien, mais mon bureau reste toujours ouvert. En cas de besoin...

— Merci.

Soulagé par ma réponse, il se détendit quelque peu et les traits de son visage s'adoucirent. C'était donc ça la terrible nouvelle. Je devais retrouver un sosie déjanté de Jérémy qui, au lieu de prendre la fuite, s'amusait à tuer les futures épouses la veille du mariage. Plutôt singulier comme situation.

— Au fait, voici votre nouvelle carte de réquise^[9]. Il me faut récupérer l'ancienne, dit-il en faisant glisser la carte plastifiée vers moi. Et j'ai besoin de votre signature sur ces deux documents.

Je sortis mon étui en cuir et fis l'échange de cartes. Je signai les imprimés de restitution et de perception, officialisant ainsi mon passage au grade de Commandant au niveau administratif.

— Une fois de plus, toutes mes félicitations !

— Merci, Commissaire.

Le taulier se cala dans son fauteuil, s'éclaircit la gorge et appela le nouveau d'une voix forte.

— Entrez, Cortès !

Alors la porte s'ouvrit et l'officier pénétra dans le bureau. Le patron lui indiqua la chaise du bout de son stylo-plume et Cortès prit place à côté de moi.

— Lieutenant Cortès, voici le Commandant Martin dont je vous ai parlé.

— Enchanté, dit-il en me serrant la main.

Aucune agressivité dans son geste. Sa poignée de main était ferme sans pour autant être belliqueuse. Contrairement aux jeunes loups qui voulaient toujours faire sensation la première fois, il était calme et n'avait pas cherché à faire de démonstration de force ou de virilité face à la femme qui commande.

Il avait souri poliment sans s'attarder ni sur mon visage, ni sur ma poitrine. On pouvait dire que ma première impression de lui était plutôt bonne, mais je l'avais à l'œil, et il aurait droit à ma série habituelle de tests, ainsi qu'à un interrogatoire en règle. Et pour commencer, je décidai de le détailler.

Il portait une veste en cuir noir, un col roulé blanc cassé et un pantalon noir. Brun, rasé de près, les cheveux plaqués en arrière, environ la trentaine, son alliance m'indiqua qu'il était marié. Plutôt classe et pourvu de bonnes manières, de prime abord, cette impression passée, il avait alors un air de mafieux, de mauvais garçon. C'était parfait pour le terrain. Pourtant, un détail clochait. Cortès avait ce regard humide, caractéristique particulière des gens qui cachent quelque chose ou qui biaisent la vérité. Et puis il y avait cette fragrance particulière. Ses vêtements sentaient le propre, l'odeur fraîche du pressing mêlée à une eau de toilette boisée.

Ça fichait tout en l'air.

Je voulais et je devais en savoir davantage sur lui. En dehors de cela, l'échange avait été cordial et bref malgré mon absence de réponse.

— Comme je vous l'ai dit, on travaille toujours en équipe ici, mais le Commandant Martin vous en dira davantage sur le terrain. Voilà, pour ma part, c'est terminé, je ne vous retiens pas. Vous serez sous ses ordres durant la durée de cette enquête. Ça vous pose un problème ?

— Aucun.

— À moi non plus, c'est parfait. Mettez-vous au boulot.

Les présentations étant faites, il nous fallait maintenant nous mettre à bosser dur. En sortant, il s'effaça pour me laisser passer avant lui. Ne sachant si c'était de la galanterie, le respect des hiérarchies ou du fayotage en bonne et due forme, je décidai d'attendre un peu avant de lui faire une réflexion.

Chemin faisant, je lui dis :

— Tu as déjà été présenté au reste de l'équipe ?

— Non, pas encore.

— Okay, alors allons-y. Ensuite, il nous faudra prendre connaissance du dossier, rassembler les éléments de l'album et voir les pistes qui s'offrent à nous. C'est ta première enquête, n'est-ce pas ?

— Pas vraiment, mais on peut dire qu'officiellement, oui.

Un babillage anodin. Amabilité feutrée d'un bavardage préliminaire qui me permit de le jauger, de l'observer, et de percevoir les détails qui m'indiqueraient si oui ou non, il pourrait s'intégrer à notre équipe. Je n'aimais pas trop les devinettes ni les sous-entendus de ce genre, mais, sachant qu'il me fournirait la réponse en temps voulu, je fis abstraction de cette réponse évasive.

Rassemblant les membres de mon unité dans la salle de briefing, je fis alors les présentations officielles. Chacun se présenta de façon sommaire et laconique puis vint la question que tous attendaient.

— Comment as-tu atterri à la Crim', Cortès ? lui demandais-je. De quel service as-tu été transféré ?

— J'étais négociateur à la B.R.I^[10]...

— Les cow-boys !

— ... et je m'occupais des prises d'otages, des affaires de banditisme.

La remarque de Louis – même si vanne aurait été plus appropriée à la situation – n'avait pas manqué de faire sentir à Cortès les distinctions faites

entre brigades. Chaque secteur se voulait meilleur sinon plus « fun » que celui des collègues.

La P.J nous envoyait notre statut de légende parce qu'on faisait le même boulot, les stup nous chambraient tout le temps – à croire qu'ils étaient toujours défoncés, la B.R.I, ce repère de têtes brûlées, nous méprisait, leurs cousins de la B.R.B nous snobaient, la D.P.U.P et la D.O.P.C ne préservaient avec nous des rapports cordiaux que dans leur propre intérêt et, au-dessus de tous ces enfantillages, notre Père Fouettard, l'I.G.S. surnommée la Police des polices surveillait notre grande cour de récréation. Et ça, c'était sans compter les guéguerres internes propres à chaque service.

Faisant celui qui n'avait rien entendu, Cortès poursuivit.

— Mon fils, Romain, fréquentait un garçon de son âge, Hervé. Ils étaient dans la même classe et faisaient du rugby ensemble. Un dimanche, nous avions prévu d'aller au parc Astérix avec lui. Ses parents étaient d'accord et il était convenu que je passe le chercher tôt dans la matinée, vers les huit heures, huit heures et demie. Le matin, Romain était tout excité en pensant à la folle journée qui les attendait. En arrivant devant l'immeuble, j'ai ressenti une impression étrange, quelque chose que je ne pourrai pas vous expliquer. Nous avons sonné et appelé durant environ un quart d'heure avant qu'un jogger ne sorte de l'immeuble pour sa séance de footing. En arrivant à l'étage, nous avons longuement insisté sur la sonnette avant d'admettre qu'il n'y avait personne. Romain était tellement déçu, si seulement vous l'aviez vu !

Secouant la tête, il marqua une pause en fermant les yeux. Nous étions tous pendus à ses lèvres, attendant la suite de son récit avec avidité. Pour notre plus grande satisfaction, il rouvrit les yeux et poursuivit son monologue.

— J'avais renoncé à l'idée que quelqu'un vienne nous ouvrir. Je trouvais l'attitude cavalière, mais n'ayant pas d'explications, je ne me posais pas trop de questions. Romain pensait qu'ils dormaient peut-être profondément et il s'est mis à tambouriner à la porte. J'avais peur qu'il finisse par réveiller les voisins alors je lui ai dit que nous allions partir. Je le traînais presque par le blouson et il s'est agrippé à la poignée. Nous avons entendu un *clic* et la porte s'est ouverte. Alors il m'a dit « C'est ouvert papa, viens, on va voir ! » Je dois vous avouer que j'étais aussi curieux que lui de savoir pourquoi la porte était ouverte alors que personne n'avait

répondu. Nous avons donc pénétré dans l'appartement et c'est là que nous avons découvert toute la famille, morte, allongée sur le sol.

— C'est donc toi le collègue qui a découvert la famille Morange ? demanda Louis.

— Oui, et j'aurais préféré que Romain ne voie pas ça.

— Mais c'est l'équipe du Commandant Vélasquez qui a mené l'enquête, ajouta Christian. Quel a été ton rôle dans l'affaire ?

— En fait, mon fils a commencé à avoir des cauchemars, car le traumatisme a été très violent pour lui. Il voit régulièrement un pédopsychiatre depuis le jour de la découverte et il m'avait demandé à l'époque d'arrêter le meurtrier. J'ai alors présenté la requête de mon fils à ma direction et ils se sont montrés très coopératifs. Le Commandant Vélasquez a ensuite accepté que je participe à l'enquête et j'ai été muté à la Crim'. L'enquête a révélé ce que nous savons tous, une mort par empoisonnement. C'était la mère qui les avait tous tués au cours du dîner de la veille et elle s'était suicidée ensuite. L'affaire a été classée et les choses ont repris leur cours. Comme il n'y avait pas de réel besoin dans l'équipe du Commandant Vélasquez, je devais réintégrer mon service puis le Commissaire Julien m'a parlé d'un poste à pourvoir, suite au décès du Lieutenant Jorioz. C'est là que j'ai rejoint votre équipe.

Son histoire achevée, nous étions partagés entre un sentiment de compassion pour son baptême du feu, le dommage collatéral subi par son fils, et un sentiment de trahison. Il l'ignorait sans doute, mais Vélasquez me haïssait.

C'était un excellent flic, mais il était devenu rancunier et macho. Il supportait difficilement le fait que je sois si avancée dans ma carrière en raison de mon jeune âge, mais aussi et surtout, parce que j'étais une femme. En revanche, ma couleur ne le dérangeait pas. On pouvait bien le traiter de tous les noms, mais il n'était pas raciste.

Il avait, sans succès, tenté de me faire tomber à plusieurs reprises. C'était un carriériste et il visait la place du taulier. Son concours en poche, il n'attendait qu'une occasion favorable pour prendre du galon. Hors de question d'attendre la VAP^{11}. Inutile de préciser la haine qu'il me voua en apprenant que j'étais préposée au poste qu'il visait depuis si longtemps. Dommage, car nous n'étions pas ennemis au début. Mais comme dans bien des familles, le pouvoir et la rancœur avaient séparé nos fratries.

Sentant le léger malaise qui avait envahi la salle, Cortès nous demanda :

— J'ai dit quelque chose qu'il ne fallait pas ?

— Non, c'est juste que Vélasquez est un vicelard et qu'il en veut à notre nouveau Commandant, dit Xavier.

— Et à nous aussi, ajouta Christian. Il dit que notre équipe est une jolie bande de « tantes » maternée par une jeune fille au pair.

— Je ne suis pas là pour alimenter une guerre des services. J'ai fait une promesse à mon fils et je suis venu coopérer de bonne grâce. Si je dois être vu comme l'ennemi, ça ne marchera jamais. Je ne connais pas vos antécédents et à vrai dire, je m'en fous royalement, alors, soit on oublie mon passage chez Vélasquez, soit je me casse. Et je me débrouillerai pour expliquer ça à mon petit et à la Direction.

Il me plaisait de plus en plus. Il semblait droit et sincère. De plus, les remarques des collègues l'avaient blessé. Il se sentit jugé à peine arrivé, tout ça pour avoir été dans une autre équipe. Afin de dissiper tout malentendu, je dis alors :

— Écoute-moi, le nouveau, personne ici ne veut que tu partes. C'était juste pour te mettre au parfum. Vélasquez est un bon flic, mais c'est aussi un connard fini, surtout depuis qu'il est passé à l'Échelon Fonctionnel, alors n'en parlons plus. Voyons plutôt ce qui nous attend avec ce triple homicide.

Je lançai un regard sans équivoque et mes hommes saisirent le message. Mon avis semblait être partagé. L'équipe retrouva sa cohésion et le briefing commença. Louis sortit un dossier et s'avança vers le rétroprojecteur.

— Voilà, en fait, il ne s'agit pas réellement d'un triple homicide. On a certes trois corps, mais tous retrouvés à deux mois d'intervalle.

— Tiens, c'est le journal de ce matin, me dit Xavier en me le remettant.

Sanglantes cérémonies, page 7.

Me rendant à la page indiquée, je lus rapidement l'article afin de prendre connaissance des informations détenues par ces chiens de journalistes. Une fois la lecture terminée, je mis le canard sous mon bras et Louis poursuivit son exposé.

— On a affaire à un nouveau tueur en série. Il y a quatre mois, le corps de Josiane Fauchard, vingt-cinq ans, vendeuse dans une boutique de prêt-à-porter du Forum des Halles, a été retrouvé décapité à l'arrêt du 47 à Châtelet. Il avait été mis en position assise, les mains jointes, paumes vers le haut, avec la tête posée dessus. La découpe était nette, cautérisée et soignée. La victime n'avait subi aucune agression sexuelle. L'absence de pupes et d'insectes nécrophages indique que le corps a longtemps été

conservé avant d'être déplacé. Mais aucun indice ne peut nous préciser quoi que ce soit sur le lieu précédent son transport.

— Excuse-moi, c'est quoi les *pupes* dont il parle ? me demanda Cortès.

— Chez les insectes diptères, la pupa est le stade intermédiaire entre l'état de larve, l'asticot si tu préfères et celui d'imago, l'âge adulte, au cours de la métamorphose. C'est une sorte de chrysalide, en gros. Et leur présence indique avec précision l'état de décomposition d'un cadavre. Mais pour ça, il faut que le corps soit exposé. Deux cas peuvent empêcher ça. Soit le corps est trop décomposé et en est déjà au stade de squelette, soit il a été réfrigéré, en général une pièce à 4 degrés Celsius fait l'affaire, et conservé à l'aide de produits chimiques. Vas-y, continue, Louis. On a autre chose ?

Alors que mon collègue poursuivait son rapport, Cortès consigna mentalement mes explications en laissant échapper un haussement de sourcils admiratif.

— Oui. Détail important, elle avait été maquillée, parfumée et coiffée avec soin. Il n'y avait aucune trace de sang sur elle ou ses vêtements. Le type l'avait complètement vidé en utilisant un cocktail anticoagulant explosif. Tiens, tout est là. À part la décapitation, le rapport d'autopsie fait aussi mention de la lettre A tatouée derrière le lobe de l'oreille gauche. Apparemment, compte tenu de l'absence de sang, l'opération a été réalisée *post mortem*.

— Et alors ? C'est un détail important ?

— Au début, on n'en savait rien. Mais la seconde victime, Adeline Vuibert, vingt-cinq ans elle aussi, et retrouvée il y a deux mois, avait été vidée de son sang, avec la lettre L tatouée derrière le lobe de l'oreille gauche.

— Je vois, une sorte de signature c'est ça ?

— J'en ai bien peur, car la troisième fille, Édith Constantine, avait la lettre E tatouée aussi...

— Derrière le lobe de l'oreille gauche, ça va, je crois avoir saisi le truc ! Comment est morte Adeline Vuibert ?

— Étouffée alors qu'elle était attachée sur une chaise. Elle avait une émeraude bloquée dans la gorge et les traces de strangulation sont nettement visibles sur le cou. Plusieurs marques de traumatismes au niveau des poignets, des chevilles et des hanches à cause de ses liens. Apparition de pétéchies sur les globes oculaires, plusieurs ecchymoses internes, d'après le légiste, le type lui a fait avaler le bijou de force avant de l'étrangler. Il y a des traces

de lésion des maxillaires et l'écartement temporomandibulaire est anormal. L'œsophage a craqué sous la pression et, tiens, regarde ça, l'émeraude lui a sectionné l'épithélium malpighien et les cordes vocales. Le taux de carbone dans les poumons est formel, tout comme la présence de sang et des reflux gastriques induits par dysphagie. Elle aussi était coiffée, maquillée et parfumée. Pour la nouvelle, Édith, c'était différent.

— Comment ça différent ? demanda Cortès.

À peine arrivé, il s'impliquait déjà et, malgré sa réticence à cause de cette seconde interruption, Louis consentit à lui répondre après avoir pris connaissance de mon assentiment visuel.

— Elle avait les cheveux teints. Gris argenté avec des mèches vertes. Le type a pris le temps de lui faire une couleur. Elle est morte en se vidant de son sang suite aux nombreuses mutilations. La pauvre était encore en vie lorsque ce malade s'est amusé à la charcuter. D'après le légiste, elle a agonisé durant quatre ou cinq heures en se vidant à cause du même mélange anticoagulant. Regardez les clichés pris à la morgue. On y voit les découpes en gros plan. Le gars lui a scié les deux bras à l'aide d'une scie à métaux sacrément bien affûtée. Le pas approximatif des dents est 1/32 et regarde un peu ça Cyborg, dit-il en me montrant un gros plan des membres amputés.

Je fixais l'atrocité de la mutilation en observant avec attention les détails qu'il commentait.

— La force de pénétration de la lame montre la puissance du mec. C'est incroyable, il doit être vraiment costaud d'après ce que m'a dit le médecin légiste. Nous pensons qu'il a utilisé la méthode manuelle à cause du bruit que pourrait faire une scie circulaire, mais ce n'est qu'une hypothèse. Sinon, il y a eu manipulation *post mortem* pour le rituel habituel avant le déplacement du corps. D'après la *rigor mortis* notifiée dans les rapports, les victimes étaient encore tièdes quand il les manipulait. Toutes les filles avaient le même âge et toutes ont été tuées la veille de leur mariage. Pour l'instant, aucun lien entre les deux premières victimes n'a pu être établi, et je doute qu'il y en ait un avec la troisième, mais ça, seul l'avenir nous le dira. C'est tout ce qu'on a pour le moment. L'I.J.^[12] a déjà commencé l'analyse des cosmétiques utilisés par le tueur. Le labo nous transmettra les résultats dès que possible. Le type a l'air de bien connaître nos méthodes en tout cas.

Sa réflexion m'intrigua.

— Pourquoi tu dis ça ?

— Parce qu’il est invisible aux caméras et qu’il n’y a aucune trace de ses empreintes sur aucun des trois lieux du crime.

— Je vois, dis-je en récupérant l’album. Tiens regarde, ajoutai-je à l’attention de Cortès.

— Merci.

Cortès et moi prenions connaissance du reste du dossier lorsqu’une idée me traversa l’esprit, comme une sorte de flash. Ce n’était peut-être rien, mais je voulais soumettre l’idée avant de la perdre.

Munie d’une feuille vierge, j’inscrivis une liste de prénoms avant de m’adresser à mon équipe.

— Ce type veut sans doute s’amuser avec nous, mais je crois surtout qu’il veut être arrêté. Le coup des lettres tatouées donne un début de piste. Je ne sais pas ce que ça vaut, mais il ne faut rien écarter. On a donc le choix entre les prénoms Alénis, Alexien, Alexin, Alexinan, Alex, Alexis ou Alexandre. Si l’un d’entre vous a un prénom à ajouter, il sera le bienvenu. C’est ce que m’ont inspiré les miettes de pain laissées par notre petit poucet, à condition toutefois qu’il ne s’agisse pas d’un pseudo, d’une anagramme, de son nom de famille ou même d’une lettre prise au hasard dans les noms de ses victimes.

— Ou d’un prénom étranger, ajouta Cortès.

— Comment ça un prénom étranger ? demanda Xavier.

— Le Commandant a dit Alexandre en fin de liste, ce qui fait neuf victimes. Mais s’il s’agit d’un prénom étranger, ça peut être Alessandro, ce qui nous fait déjà un cadavre de plus. Et si ce type compte aussi écrire son nom, je crains le pire. Il faudra le coincer avant, on ne peut pas prendre le temps de vérifier cette hypothèse !

Sa remarque était d’une incroyable pertinence.

J’avais cherché parmi les prénoms français, mais il ne m’était pas venu à l’esprit d’étendre la recherche hors des frontières de l’hexagone. Pour un bleu, notre négociateur était plutôt efficace et il gagna l’approbation de l’équipe.

— Il a raison ! dis-je. Mais ne perdez pas trop de temps avec cette histoire de prénom, c’était juste une idée en l’air. Comme toujours, le temps joue contre nous. On va reformer les binômes comme avant. Cortès prendra la place de Titi et sera donc avec moi. Pour l’instant, on poursuit en quatre deux avant de rebasculer en hebdo, mais ne soyez pas regardant sur le

nombre d'heures et on fait le point dans dix jours pour redéfinir les roulements. Des questions ?

Chacun connaissant son rôle, tous me regardèrent en m'indiquant du regard qu'ils avaient compris le message. L'équipe attendait maintenant le feu vert afin de poursuivre l'investigation. Chose évidente, seul Cortès sembla désorienté, mais il conserva son calme et attendit.

— Bien, alors au boulot ! Et je veux des réponses avant d'avoir des questions !

Et tandis que la salle de réunion se vidait, j'ajoutai.

— Les gars, fin de service, on se retrouve pour fêter ma promo, c'est moi qui régale.

Et une rumeur d'approbation parcourut la salle.

8.

Sébastienandre 1/4

J'ai peur. Papa m'a encore enfermé parce que j'ai été méchant. Mais ce n'est pas de ma faute. Je voulais être gentil. Je ne voulais faire de mal à personne. Il sait que j'ai peur du noir, c'est pour ça qu'il me laisse tout seul dans le placard.

Je le déteste.

Je me sens sale et il y a un truc bizarre qui coule dans mon slip. J'ai mal dans les fesses. Il a encore mis son zizi tout dur dedans et je n'aime pas ça. Papa dit que c'est la punition pour les méchants enfants. Je crois qu'il ment et je le déteste. J'ai envie de le tuer. Même quand je pleure et que je lui demande d'arrêter, il continue. Des fois, il rigole et pousse des cris bizarres. Il souffle comme un ours quand il rentre dans mes fesses.

Je pense que ce n'est pas normal ce qu'il fait. Je n'ai peut-être que dix ans, mais je ne suis pas bête. Mes copains, eux, ils aiment leurs parents et ils adorent leur père. Ils jouent au foot ensemble, ils vont au parc et ils font des tas de jeux super drôles.

Moi, j'ai pas le droit de sortir. Je vis dans le placard avec les rats et les cafards. Il fait froid et il fait tout noir. Je suis seul et je suis en slip. J'ai même pas le droit d'être habillé.

Comme aujourd'hui j'ai crié et que je me suis débattu, il m'a remis le collier du chien et les chaînes. La prochaine fois, je resterai tranquille parce que ça fait trop mal.

Parfois, j'entends la voix de mon père qui hurle derrière la porte. Il s'en prend à ma mère et à ma petite sœur de huit ans. Il les frappe toutes les deux et sort pour aller acheter de l'alcool. Quand il rentre, il est toujours saoul et il ronfle super fort quand il s'endort. Des fois, ça m'empêche même de dormir, on dirait un train.

Quand je serai grand, je serai un super héros avec des tas de pouvoirs magiques et je lui ferai payer pour tout le mal qu'il nous a fait. Un jour, je me vengerai. Je le jure sur ma vie.

J'aurais tellement voulu avoir une vie normale, avec une chambre pleine de jouets, des parents gentils et un prénom normal. Papa a décidé de m'appeler Sébastiandre. Je trouve ça ridicule. J'aurais préféré qu'il choisisse Sébastien ou Alexandre, mais pas un mélange des deux. On dirait qu'il l'a fait exprès pour me faire honte devant les copains de l'école. À cause de lui, tout le monde se moque de moi quand je vais en classe.

Je le déteste.

Souvent, quand je suis dans le placard, j'entends des voix dehors, mais je ne les connais pas. Il y a des gens qui viennent chez moi et je ne sais pas qui c'est. Je les appelle les "*étrangers*". Ils disent un tas de choses bizarres et se disputent souvent pour savoir qui c'est le chef. Si je pouvais sortir, je leur dirais de partir. Mais la porte est fermée à clé. Quelquefois, il m'arrive de crier très fort pour leur dire de s'en aller, mais ils ne m'entendent pas. Ou alors, peut-être qu'ils font semblant, parce que ce sont des amis de mon père. Mais c'est impossible. Papa n'a pas d'amis.

Personne ne l'aime et il n'aime personne.

À force de rester tout seul, j'ai le temps pour réfléchir. Parfois, je m'invente des amis quand je m'ennuie, d'autres fois, je dois me bagarrer avec les rats qui essayent de me manger les cuisses.

Ça fait très mal et c'est dur à tuer un rat. En plus, ils sont plusieurs et ils poussent des petits cris aigus qui font peur. Comme je ne vois rien dans le noir, ils ont l'avantage sur moi, mais il y a quand même un peu de lumière sous la porte. Comme elle ne touche pas le sol, il y a un petit espace un peu plus gros que mon doigt et la lumière passe en dessous. C'est pas beaucoup, mais ça me suffit pour les voir bouger et mes yeux voient dans le noir.

Si ça se trouve, j'aurais peut-être mes pouvoirs bientôt.

Aujourd'hui, les rats ne m'embêtent pas trop. Ils sont là, mais ils ne m'attaquent pas. Heureusement, parce que je ne pourrais rien faire à cause des chaînes. Comme papa ne m'a pas tapé, je ne saigne pas. J'ai remarqué que l'odeur de mon sang les attire. Alors quand papa m'appelle pour me punir et qu'il me demande de lui faire des choses au zizi, je ne dis rien.

Si je reste assez sage, il ne me tape pas. Si je lui dis non, il s'énerve, il me tape, il m'oblige à faire des choses et après il m'enferme dans le placard avec les chaînes et les rats viennent me manger. J'ai compris ça parce que je

suis malin comme un singe. C'est maman qui me l'a dit un jour. Mais elle ne me dit plus rien maintenant.

Pauvre maman. Pour elle non plus c'est pas facile. Elle est presque devenue folle. Au début, elle essayait de nous défendre ma sœur et moi, mais elle a arrêté depuis la dernière fois, depuis qu'elle avait été à l'hôpital à cause de nous. Quand papa rentre et qu'il nous tape, elle se contente de regarder en pleurant.

Des fois, papa vient à la maison avec des putes. C'est un gros mot je sais. Je le connais parce que c'est papa qui l'a dit à maman. Un jour qu'ils se sont disputés, il lui a dit qu'il préférerait dormir avec elles plutôt que d'être avec maman ou quelque chose comme ça, je n'ai pas très bien compris. Et il lui a dit qu'elle ne valait pas mieux que toutes ces putes qu'il ramenait à la maison.

À l'école, Nicolas nous a raconté que son frère, qui était chez les grands au collège, lui avait appris un tas d'insultes et que celle qu'il préférerait était fils de pute. C'est comme ça que j'ai fait le rapprochement. Je ne sais pas bien ce que ça veut dire, mais je sais que c'est mal.

J'ai faim.

Ça fait deux jours que je n'ai rien mangé et mon ventre n'arrête pas de gargouiller. Je suis un peu étourdi et j'ai mal à la tête à force de pleurer. J'ai envie de dormir, mais il fait froid. Je grelotte un peu.

Comme le placard est petit, je ne peux ni m'allonger, ni me mettre debout complètement. Je n'arrête pas de gigoter pour me réchauffer, mais je dois faire attention à ne pas faire trop de bruit. Sinon, ça pourrait énerver papa.

J'ai entendu un drôle de bruit. Je me redresse en prenant appui sur ma main. Ça fait mal, j'ai réveillé une ancienne douleur au poignet. Encore le même bruit qui revient. Mes yeux sont grands ouverts et j'essaie de voir quelque chose. J'attends, mais il ne se passe rien. Tant mieux, je commençais à avoir la frousse. Quelque chose passe sur mon pied. C'est une grosse blatte, un cafard qui suit sa route. Je sens un peu d'air près de mon orteil, je crois qu'il doit y avoir un trou dans le mur.

Un gros rat est passé près de moi. J'ai senti ses poils me caresser sous le mollet. C'est horrible, j'ai peur. Mon cœur bat très fort et j'ai envie de crier, mais je ne peux pas. Heureusement, il n'a fait que passer près de moi. Tant mieux ! Mais maintenant, ce sont les cafards qui me marchent dessus. Leurs

petites pattes me chatouillent, mais je n'aime pas la sensation que ça fait et puis j'ai faim.

Mince, j'ai envie de faire pipi. C'est vraiment pas le moment et j'ai pas intérêt à faire pipi dans le placard, sinon je vais encore me faire disputer. Et puis j'ai tellement faim. J'essaye de ne pas y penser, mais plus je m'efforce de faire semblant, plus j'ai faim.

Tant pis si je tombe malade, c'est la seule solution.

J'attrape une blatte et la mets dans ma bouche. Je sens ses pattes bouger et me griffer la langue alors je croque vite. C'est horrible ! Le corps de l'insecte a craqué comme un biscuit sec et un truc bizarre est sorti. C'est un peu gluant et ça me donne envie de vomir. C'est pas bon une blatte, faut pas en manger. J'ai envie de tout recracher, mais si je salis le placard, je vais encore me faire taper. Tout est de ma faute alors j'avale la bouillie de blatte avec mes larmes et je m'endors en suçant mon pouce.

9.

Alexandre 2/8

N'avez-vous jamais remarqué que nous, parisiens, ne prenions pas le temps de nous rendre à la Tour Eiffel ? C'est vraiment dommage. Parfois, nous partons même à des milliers de kilomètres chercher ce que nous avons juste sous les yeux. Comble de notre ignorance et de notre attitude blasée, nous boudons la Dame de Fer comme une amante volage et infidèle.

Pourtant, il ne faut pas oublier qu'elle fait entièrement partie de notre patrimoine, de nos racines, de notre culture et qu'elle attire, toujours plus nombreux, des touristes venus par millions du monde entier pour l'admirer, la regarder, la pénétrer, la découvrir ou la redécouvrir dans son intimité.

Je ne voulais plus faire enfler le nombre de cette masse ingrate. Aujourd'hui, j'avais posé une journée de R.T.T spécialement pour elle. Je le lui devais bien après tout. J'étais donc parti vers treize heures, peu après mon déjeuner.

Confortablement installé sur ma banquette, appareil photo numérique en bandoulière, je profitais du spectacle offert par la portion de voie aérienne de la ligne 6. Malgré la joie qui m'habitait, à l'instar des autres usagers du métro, je portais un masque de grisaille. Comme une sorte de code établi et auquel nul ne pouvait échapper, je faisais la tête, rejoignant ainsi cette confrérie de visages fantômes.

Mais, le visage collé à la vitre, mes pensées étaient loin de cette horde chimérique, ersatz lénifiant d'une civilisation prisonnière du profond dégoût d'une routine souveraine. J'avais rendez-vous avec Elle et mes réflexions étaient cristallisées sur nos retrouvailles.

Je connaissais le trajet par cœur. Arrivé à la station Trocadéro, il me fallait emprunter l'avenue du Président Wilson, puis tourner à droite dans l'avenue Albert de Mun qui longeait les Jardins du Trocadéro. Ensuite, il me fallait suivre l'avenue des États-Unis pour rejoindre la Place de Varsovie, traverser le pont d'Iéna qui menait au quai Branly et là, elle serait

devant moi, les quatre piliers solidement enfoncés dans le sol et fièrement dressée comme un pénis en érection vers le ciel.

Cette dernière image m'affligea d'un léger sourire coquin et, comme je vous l'avais annoncé, je me retrouvais devant Elle, à quelques pas du guichet du pilier Nord. Avec satisfaction, je contemplais le buste du père de la tour Eiffel, placé dans l'angle, qui semblait veiller sur les visiteurs faisant la queue, attendant leur tour afin d'immortaliser leur présence aux côtés de son bébé.

Comme d'habitude, la place était envahie de banabanas, vendeurs à la sauvette africains qui concurrençaient les boutiques du rez-de-chaussée avec des produits aussi insolites qu'inutiles.

Mon attention fut alors captivée par un petit groupe de jeunes gens qui faisait les cent pas devant l'endroit. Beaucoup trop intéressés par les sacs des visiteurs pour en être eux aussi, je compris qu'il s'agissait en réalité de pickpockets organisés en bande. Comme tous les lieux touristiques à forte population, la tour était très prisée par ces mécréants sans scrupule. Ils n'avaient qu'à bien se tenir, car il était hors de question qu'ils me gâchent ma journée avec Elle.

— Alexandre ?

Je fus surpris d'entendre mon prénom en pareil endroit. La voix était féminine, sensuelle et m'était totalement inconnue. Me retournant, je vis une charmante jeune femme qui me dévisageait.

— Mais oui, c'est bien toi. Bah ça alors, tu n'as pas changé !

À cet instant, je dus avoir l'air vraiment étonné, car elle me dit :

— Tu ne me reconnais pas ?

— Non, je suis désolé. Vous êtes ?

— Marion. Du lycée Henri IV !

Et là, après une fouille intensive des archives de ma scolarité, son souvenir me fit l'honneur de sa présence en ma mémoire. Mais comment avais-je pu l'oublier ? Quel goujat ! J'étais vraiment impardonnable.

Alors, d'une voix enthousiaste, je lui dis :

— Marion, mais oui ! Excuse-moi, je ne t'avais pas reconnue, tu vas bien ?

— Pas mal, ça va plutôt bien même.

— Mais qu'est-ce que tu fais ici ?

— Comme toi je crois. Je viens visiter la tour Eiffel, précisa-t-elle en souriant.

— Et tu es toute seule ?

— Oui. Comme je ne savais pas quoi faire...

— C'est parfait, on pourrait passer la journée ensemble, non ?

— Avec plaisir !

Et c'est ainsi que se déroulèrent nos retrouvailles. Nous avions tant de choses à nous dire que nous ne savions pas par quelle histoire commencer. Ce fut une magnifique journée, bien plus agréable que je n'aurais pu l'imaginer.

Pour tout vous dire, bien qu'elle ne l'ait jamais su, Marion était ma petite amie imaginaire à l'époque du lycée. À ses yeux, je n'avais été qu'un simple camarade de classe, mais j'avais assez d'amour pour deux et une imagination incroyablement fertile. Notre histoire virtuelle s'était pourtant arrêtée lorsque ses parents avaient dû déménager en Allemagne. Puis, j'avais définitivement perdu sa trace lors de son voyage en Hollande. Ravagé par cette perte, je décidai alors de tirer un trait sur les femmes et l'amour.

La revoir après toutes ces années me noyait dans une nostalgie à laquelle je m'abandonnai volontiers. En souvenir du bon vieux temps, nous prenions des photos délirantes grâce à mon appareil numérique.

Sur certaines prises de vue, Marion avait une tête de canard, sur d'autres, un corps de truie avec des pattes de pingouin et des ailes de libellule. Ma préférée était celle sur laquelle elle plongeait dans le « Puits de vision » en crachant des flammes. Elle avait un corps de dragon, une crête de coq, un cou de girafe et une queue de paon.

On s'amusait bien ensemble !

Du deuxième étage de la tour, il était possible d'observer Paris à l'aide de télescopes. L'agitation urbaine était un phénomène difficile à décrire. Les gens et les voitures bougeaient de manière désordonnée.

En y regardant de plus près, il s'agissait en réalité de microbes posés sur une plaque de verre. Marion et moi avions des blouses blanches, nos télescopes s'étaient changés en microscopes et tout cela était très amusant.

Alors Marion me demanda :

— Tu n'as pas envie de les écraser ?

— Oh, oui ! lui répondis-je avec un sourire sadique.

Alors nous avons sauté du deuxième étage en nous tenant par la main et en criant très fort « Geronimo ! » C'était extra. Mais pour notre plus grande surprise, au lieu d'atterrir sur les humains-microbes de Paris, nous avons directement plongé dans la Seine.

Et tandis que nous nous apprêtions à couler, nous rebondîmes sur la surface lisse de l'eau. À cause de la pression de notre chute libre, notre point d'impact se comporta comme un élastique. Il s'enfonça profondément avant de nous projeter violemment vers les cieux.

Notre ascension était irréelle. Nous fendions l'air comme deux missiles. Traversant les différentes zones de l'atmosphère, nous passâmes d'abord la troposphère, puis la stratosphère – la célèbre couche d'ozone – avant d'atteindre la mésosphère et enfin la thermosphère.

Nous n'étions impactés ni par la baisse consécutive de température, ni par l'absence d'oxygène. Nous rigolions au contraire très fort, si fort même, que les échos de nos rires provoquèrent des éclairs sur notre passage. De la Terre, nous étions perçus comme deux étoiles filantes.

Notre course s'acheva sur la lune où nos pas foulèrent l'étrange sol lunaire, horriblement souillé par les escales de nos prédécesseurs astronautes. Ça et là traînaient des canettes vides, des carcasses d'engins expérimentaux, des papiers de chewing-gum et un vieux tee-shirt des *Spice Girls* posé sur une chaise de bureau.

Des drapeaux, représentant les nations américaines, soviétiques, françaises et asiatiques, flottaient fièrement malgré l'absence de vent. En dépit de ce troublant détail, Marion et moi entamâmes une bataille de roches stellaires.

L'absence de gravité nous permit les déplacements les plus beaux et les positions les plus insolites. Nous n'avions aucun mal à respirer et notre nouvelle cour de récréation était illuminée par un magnifique clair de terre.

L'instant avait quelque chose de magique. Dans un élan de romantisme, nous décidâmes de nous réfugier sur la face cachée de la lune afin de jouir de notre intimité absolue. En regardant une dernière fois en direction de la planète bleue, je vis, par-delà sa courbe azure, le soleil brûler au milieu de notre système solaire. Encore un pas, et son rayonnement cesserait de nous irradier.

Marion avança la première, disparaissant dans l'obscurité totale. Alors, sortant des ténèbres et contrastant avec la noirceur ambiante, je vis son

visage apparaître, aussi blanc et rond que la lune sur laquelle nous étions, et elle me dit :

— Tu viens ? J'ai très envie de toi...

Un puissant coup de trompette résonna dans l'espace puis ce fut une sirène qui se mit à hurler. Le bruit était si terrifiant que je m'éveillai en sursaut.

7 heures.

Réveillé. Commentaire. Encore un rêve étrange. Pourquoi ? Je ne sais pas. Mon réveil sonne. Encore. Toujours. Je l'éteins. Ça va mieux. Il n'y a plus de bruit. Je n'aime pas le bruit. Je préfère le silence. Je regarde par la fenêtre. Il fait toujours nuit. J'ai un peu froid. Je reste encore au lit. C'est trop tôt. Mes yeux sont ouverts. Je fixe le plafond. J'écoute les premiers bruits du matin. Les oiseaux chantent. Un avion passe. Il n'y a pas beaucoup de voitures. Aujourd'hui, ça va.

Je réfléchis. J'ai peur. Je me sens seul. Je suis en danger. Les *autres*. Ils arrivent. Ils approchent. Ils seront bientôt là. Je les entends. Je les sens. Je vais mourir. Je n'aurai pas le temps de finir. Ma vie est un échec. Ma mort sera une triste farce. Je pense à Dieu. Il n'a fait qu'une seule erreur sur Terre. Moi ! Pourquoi ?

« Bonjour, mon trésor. As-tu passé une bonne nuit ? »

La voix !

Elle est revenue. C'est ma seule amie. Ma maîtresse. Mon guide. Ma conscience. Sans elle, je suis perdu. Je dois lui répondre.

— Bonjour.

« Tu n'as pas l'air en forme ce matin. Que se passe-t-il, Alexandre ? »

— J'ai le cafard.

« Pourquoi ? »

— Personne ne m'aime. Je suis minuscule. Insignifiant. Je ne sers à rien. Je me dégoûte.

« Ne dis pas de telles sottises, trésor. Te voir dans cet état m'attriste et me peine énormément. Tu es beau, Alexandre, tu es un être magnifique. Ne doute jamais de toi. »

— C'est gentil. Mais je suis faible. Je suis un impur.

« Écoute-moi, si je t'ai choisi, c'est parce que j'ai su déceler ta grandeur d'âme. Aujourd'hui, moi, la Veuve Noire, fille de Thanatos, je te fais le

serment de t'élever au rang des puissances divines. Achève ton rituel et tu seras immortel. Tu seras un Dieu parmi les dieux du Panthéon. Personne n'oubliera jamais ton nom et tu seras un héros. Je te promets que dans mille générations, des adeptes te prieront pour avoir ta force et ta beauté. Tu es ce que le Créateur a fait de mieux sur Terre. Ne laisse jamais personne te faire croire le contraire. »

— Vous pensez vraiment ce que vous dites ?

« Oserais-tu douter de mes intentions, chéri ? Tu seras bientôt à mes côtés, mon amour. Mon père a donné son accord et les cieux éternels n'attendent plus que toi. La récompense dépasse largement la valeur du sacrifice demandé. Tu dois finir ce que tu as commencé ! »

— Et pour les *autres* ? Ils me font peur. Ils m'attendent. Ils me veulent du mal. Je les entends dans ma tête. Ils veulent sortir.

« Sèche tes larmes, mon amour. Tu es ce que j'ai de plus cher et jamais rien ne pourra t'arriver. Je te le promets. Personne ne te fera de mal. Achève ta nouvelle œuvre et expose-la comme les autres. Tu dois finir ce que tu as commencé ! »

La voix !

Elle est partie. Aujourd'hui, enfin, je connais son nom. J'arrête de pleurer. Elle me l'a demandé. Elle a raison. Je dois lui obéir. Elle me protégera des *autres*. Je lui fais confiance. À elle seule. À personne d'autre. Je souris. Elle m'aime. Elle m'encourage. Je suis beau. Elle l'a dit ! Ma peur s'en va. Pour le moment. Je reste encore au lit. Juste un peu. C'est douillet. Ça me fait du bien.

7 heures 26.

Commentaire.

Allez, il faut se lever.

— Lève-toi, Alexandre. Tu as du pain sur la planche !

L'opération. Elle sera longue. J'y pense beaucoup. Il faut bien se préparer. Mentalement. Physiquement aussi. Pas d'hésitation. Le geste doit être précis. Je dois être à jeun. Non. Je mange avant. Non, à jeun. Non, manger.

J'hésite. À jeun, j'aurai faim. Rempli, je serai barbouillé. C'est un dilemme. Coupons la poire en deux ! C'est décidé. Je prends un en-cas et c'est parti. Allez ! Au boulot maintenant.

Je prends mon lecteur mp3. Play. Le morceau est vieux, mais j'adore.

Je chante :

— Pardonnez-nous nos enfances, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont enfantés...

Je suis en transe. La musique, *Un peu c'est tout* de Daniel Dark. La journée s'annonce excellente.

10.

Jassandre 2/5

Ce soir, j'avais rendez-vous avec un client pour une prestation en soirée. Dîner inclus, nous avons ensuite convenu de finir dans mon appartement pour un moment sexy. Il me fallait donc être en forme et après deux heures d'aérobic, je me sentais parfaitement d'attaque. Je m'étais, bien sûr, étirée et j'avais pris un long bain relaxant. Soigneusement maquillée, parfumée et coiffée, je quittais mon domicile à destination de notre lieu de rendez-vous.

En arrivant, je reconnus mon client grâce au signe convenu. Il portait une rose blanche à la boutonnière. Élégant, distingué et plutôt bel homme, il semblait approcher la quarantaine. Le teint hâlé, les tempes légèrement grisonnantes, ses lunettes à monture carrée lui conféraient des airs de PDG.

À première vue, et par habitude, je le situais dans le milieu de la bourse et des finances, mais sa profession réelle m'importait peu.

Lorsqu'il me vit approcher dans sa direction d'un pas ferme et décidé, il m'adressa un large sourire que je lui rendis.

— Bonsoir. Vous êtes très ponctuelle, me dit-il en consultant sa montre.

— C'est une nécessité et un respect envers ceux qui attendent. Bonsoir, monsieur.

— Appelez-moi Flavio, ce sera plus correct étant donné que je vous appellerai Jassandre. Pouvons-nous y aller ?

— D'abord mes honoraires, sans vouloir vous offenser.

Fouillant vivement dans le revers de sa veste, il prit un air désolé.

— Pardon, vous avez absolument raison. Un contrat est un contrat et d'ailleurs, voici vos appointments.

— Merci, dis-je en mettant l'enveloppe qu'il me tendait dans mon sac.

— Vous ne comptez pas ? me demanda-t-il surpris.

— Devrais-je le faire ?

— Bien sûr que non, ma chère.

— Alors nous pouvons y aller, lui dis-je d'une voix complice et sensuelle.

Me tendant le bras, il m'emmena alors fièrement vers sa voiture, une F360 Modena dont il fit grand éloge. Ce petit bijou devait très certainement impressionner ses nombreuses conquêtes d'un soir, mais le coupé argenté me laissa parfaitement indifférente.

Lorsqu'il le remarqua, et bien qu'il ne le montra pas, il en fut très affecté. S'attendant probablement à la pléthore habituelle de gémissements admiratifs, il dût fortement être surpris par mon absence de réaction face au cheval cabré. S'il est vrai que j'aimais le luxe et l'argent, les voitures trop tape-à-l'œil ne m'intéressaient guère. J'appréciais davantage le confort, l'équipement, la discrétion et surtout la sobriété des berlines allemandes.

Mais comment aurait-il pu le savoir ?

Sa réaction m'amusa. Macho et pareil à une majorité d'hommes, Flavio voyait sa voiture comme un atout majeur de séduction, mais ce fantasme déplorable, né d'une fausse image de la femme, était ancré dans le gène masculin et assimilé à une extension considérable de leur pénis.

Il mit donc son ego de côté et se montra courtois, d'intéressante conversation même. Il me prépara au dîner qui allait suivre en me parlant de ses collaborateurs étrangers, de leurs longues discussions d'affaires en perspective et de son secteur d'activité.

Je ne m'étais que légèrement fourvoyée à son sujet. Moi qui le pensais dans la finance, il était en réalité gemmologue diamantaire et possédait une bijouterie de luxe place Vendôme. Ayant récemment fait l'acquisition de pierres de lunes, pièces rares et dénotant avec sa collection de diamants, il me parla de leur histoire, des légendes du bijou et de bien d'autres choses.

Très vite, je sus qu'il avait trois passions dans la vie : les diamants, les femmes et les voitures hors de prix. En fait, c'était un papillon de nuit attiré par les paillettes et les lumières artificielles du luxe, mais malgré tout, Flavio était encore un petit garçon. Il était volage, dur, froid et terriblement séduisant, un bourreau des cœurs pour celle qui chercherait avec lui une histoire sérieuse.

Il me plaisait pourtant énormément et j'avais hâte que le dîner s'achève. Pour une fois, le sexe l'emportait face à l'argent et j'étais très excitée en songeant à la fin de notre soirée. Mon désir fut attisé par son parfum aux senteurs poivrées et ses bonnes manières. Son allure calme, ses gestes lents et sa galanterie, même trop beaux pour être vrais, faisait son charme.

Très à l'aise avec ses collaborateurs, il s'exprimait aussi bien en français qu'en anglais et restait jovial en toutes circonstances. Il devait être Sagittaire pour avoir autant d'éloquence. Son sourire était déroutant et j'aimais la manière qu'il avait de boire. Il était si raffiné, si doux, qu'en d'autres circonstances, j'aurais certainement été amoureuse de lui. Mais la réalité était toute autre. Ce n'était qu'un client comme les autres et il m'était délicat de m'éprendre de quelqu'un dans ma situation.

Pour ce dîner, j'étais officiellement son "*amie*". La nuance ambiguë et le choix du terme laissaient planer un doute interprétable à la manière de chacun. Il était vraiment très doué pour jouer avec les mots. Faisant la part belle à mon imaginaire, je fus donc son "*amie*" et la soirée se passa divinement bien.

Il était beau, riche, menait une vie de rêve, voyageait souvent, recevait des clients, ou des collaborateurs, dans les restaurants les plus chics de Paris et devait avoir une file impressionnante de prétendantes dans ses carnets. Comment se pouvait-il qu'un tel homme n'ait pas encore trouvé chaussure à son pied ? Désirait-il ainsi mener son existence jusqu'à se retrouver seul pour ses vieux jours ? C'est sur cette interrogation que nous quittâmes le restaurant après avoir salué nos compagnons de table.

Le moment que j'avais tant attendu arrivait enfin. Nous avions mangé et nous roulions maintenant en direction des Champs-Élysées. Je me demandais comment il allait me faire l'amour. J'étais impatiente d'être dans ses bras, de le sentir contre moi, puis finalement, en moi.

À l'idée de cet instant de tendresse, ma vulve palpita de plaisir et un tressaillement me parcourut l'entrejambe. Je le désirais ardemment, plus que n'importe quel autre client. Je trépignais d'impatience.

— Alors, Jassandre, ce dîner vous a-t-il plu ?

— C'était parfait merci.

— J'ai apprécié votre compagnie et surtout votre discrétion. J'aimerais beaucoup vous revoir. Qu'en pensez-vous ?

J'eus la furieuse envie de hurler : « Oui, ne me quittez pas, Flavio ! » Et là, je me jetterais sur lui telle une furie en rut et nous ferions sauvagement l'amour dans sa voiture. Après un long baiser, j'ajouterais : « Un seul mot de vous et j'arrête l'escort. »

Mais je répondis simplement.

— Cela dépendra de mon planning, je n'ai rien contre. Appelez-moi ou envoyez-moi un mail pour que je puisse m'arranger.

— Très bien, je n’y manquerai pas.

Ne dérogeant pas à sa galanterie naturelle, il m’ouvrit la portière de la voiture, puis s’assura ensuite de mon confort et de ma bonne protection contre le froid. Me tenant délicatement dans ses bras, il m’accompagna ainsi jusqu’à l’entrée de mon immeuble. Nous avions l’air d’un vrai couple.

Arrivés dans le hall, il me sourit et me laissa le précéder d’un geste de la main. Il était vraiment très prévenant.

D’humeur joyeuse, je sentais encore les bulles de champagne pétiller dans ma tête. Ce dîner exceptionnel était gravé dans ma mémoire. Si tous mes clients pouvaient autant m’apporter, je serais certainement l’une des femmes les plus heureuses. Flavio me dévisageait d’un air malicieux et il m’adressa un sourire lubrique.

— Puis-je vous offrir un verre ?

— Volontiers ! me répondit-il.

— Que désirez-vous boire ?

— Un scotch, sans glace, si vous avez.

Afin de satisfaire une grande majorité de goûts, j’avais étoffé mon minibar d’une large gamme, bien que je ne boive pas moi-même. Au fil du temps, je m’étais rendu compte que certains clients préféraient commencer par une boisson alcoolisée. M’adaptant à tous types de clientèle, j’étais aujourd’hui en mesure de proposer un apéritif au plus grand nombre.

— Cela devrait être possible, mais je vous en prie, mettez-vous à l’aise, dis-je en désignant le portemanteau.

Et tandis qu’il ôtait son pardessus, je me mis en quête de la boisson demandée.

— C’est joli ici. J’aime beaucoup la décoration. C’est vous qui l’avez faite ?

— Oui. Tenez, voici votre verre.

— Merci.

Lentement, alors qu’il buvait, j’enlevai mon manteau à mon tour. Je vis son regard brûlant de désir plonger dans mon décolleté puis s’attarder davantage qu’il ne l’avait fait au restaurant sur mes courbes. Fiévreusement, il semblait m’observer d’un œil avisé de connaisseur.

Terminant son verre d’une traite, il se leva et avança vers moi. Il me prit alors brusquement dans ses bras et me serra contre son corps. La violence de ce contact me surprit avant de me faire sourire. Après la tendresse, il me

montrait une autre facette de son personnage, le mâle qui réclamait sa femelle.

D'une étonnante délicatesse, il me caressa le corps et laissa glisser ses mains afin de m'ôter ma robe. Émoustillée, je l'entraînai alors dans ma chambre où il me projeta sur le lit avant de se jeter sur moi. Anticipant sa réaction, je fis obstruction à l'aide de mes pieds. Sous mes orteils, je devinais la dureté de ses pectoraux forgés par une pratique sportive intense.

Notre position me fit alors penser à une simulation de combat dans laquelle je m'apprêtais à faire une planchette japonaise. Comme je souriais, il me regarda d'un air joueur et j'écartais ensuite les cuisses.

Alors que je n'étais vêtue que de mes dessous, il avait encore son costume. J'entrepris donc de lui ôter sa veste et il se laissa faire. Ensuite, il déboutonna sa chemise avec empressement et tout se passa alors très vite. Il sortit deux paires de menottes qu'il fixa à mes poignets et aux barreaux du lit.

— Que faites-vous, Flavio ? demandai-je inquiète.

— Ce n'est qu'un jeu, rien de plus, détendez-vous, ma chère.

— Oui, peut-être, mais je n'aime pas du tout ça, alors détachez-moi ! Ce n'est pas ce qui était convenu.

Ignorant mes protestations, il poursuivit sa sordide mise en scène. Son expression était complètement différente à présent. L'homme admirable, généreux, tendre et galant avait laissé place à un porc immonde et grossier.

Après avoir mis un préservatif, il s'approcha lentement comme un fauve devant une proie blessée, et s'allongea sur moi. Je n'avais plus aucune envie de lui faire l'amour à présent. Je pouvais même dire qu'il me dégoûtait.

— Arrêtez, Flavio. Tout ceci devient ridicule. Je préfère que l'on en reste là et je vous rends votre argent.

— Ne crois pas t'en tirer à si bon compte ! Un contrat est un contrat, tu t'en souviens ? Je t'ai payée, alors tu es à moi maintenant !

— Je ne vous appartiens pas et je vous défends de...

— Ta gueule, salope ! dit-il en me giflant. Tu es à moi, esclave !

La main posée sur ma bouche, il m'empêchait de parler. Et tandis qu'il me chevauchait, je sentais son souffle tiède, rauque et alcoolisé sur mon cou. L'incessant et brutal va-et-vient de son membre m'insupportait.

Impuissante et à sa merci, je n'avais aucun moyen d'arrêter ce supplice. Je contractais les muscles de ma paroi vaginale, je me débattais, je secouais les jambes de manière désordonnée, mais rien n'y faisait.

J'étais toujours sa prisonnière et il répétait :

— C'est ça, c'est bien, continue de te débattre, ça m'excite !

J'avais envie de pleurer.

C'était la première fois qu'une telle situation se produisait et tout ce à quoi j'avais voulu échapper me rattrapait aujourd'hui. Je me sentais sale, souillée par un sinistre individu qui n'avait pour seule finalité que son petit plaisir ridicule.

Il me traitait comme une prostituée, pire, comme le jouet de ses envies primaires refoulées. Malgré la forte somme qu'il m'avait remise, la présente situation s'apparentait selon moi à un viol. Ce goujat me pénétrait par effraction et sans mon consentement.

Lorsqu'il se retira enfin, je pensais qu'il en avait terminé, mais ce n'était que le début de mon cauchemar. Il me bâillonna pour éviter mes cris et mes suppliques. Me détachant avec prudence, il me bloqua contre lui. Plus fort que moi, il parvint à me maîtriser sans difficulté et me retourna avec vigueur sur le lit.

Mes poignets me faisaient mal à cause des menottes. Je me débattais et tentais de lui mettre un coup de pied dans les testicules, mais je n'y parvenais pas. Bien au contraire, chacune de mes tentatives infructueuses ne faisait qu'augmenter son désir pervers.

Il m'attrapa ensuite les reins et me cambra contre ma volonté.

J'avais beau lui résister, il parvint à me prendre en levrette et je sentis son membre recommencer son mouvement de va-et-vient. Me tenant les jambes avec fermeté, et bénéficiant d'une bonne assise, chaque tentative d'esquive me provoquait une douleur sans nom.

Très vite, je renonçai donc à lui échapper et restais là à attendre qu'il mette fin à mon supplice.

Et, dans une horreur inqualifiable, au moment où il se retira – instant fatidique où je crus ma torture achevée – il prit mon auguste séant d'assaut avec violence, malgré la puissance de mes gémissements.

L'écartement de ma paroi anale fut trop soudain et non préparé. Pourtant, malgré la souffrance, je ressentis la réminiscence d'un léger plaisir malsain, vite réprimé par mon esprit en détresse et marqué à vie.

Par moment, il s'amusait même à me fesser, m'assénant de petites claques fermes et légères sur chaque fesse. Ma passivité l'agaçait et il me provoquait afin de contrer mes réactions. Son plaisir se trouvait autant dans l'acte que dans ce rapport de force avec sa victime, en l'occurrence, moi.

— On dirait que tu aimes ça, hein petite cochonne ?

Mes larmes coulaient en flot continu et je le haïssais de toutes mes forces, de toute mon âme. Je ne lui trouvais plus aucun charme. J'avais envie de le tuer. Non content d'abuser de moi comme d'une esclave sexuelle, il me demandait maintenant de prononcer son nom en m'adressant des insanités et des jurons. Une rage sourde et impuissante brûlait en moi telle la lave d'un volcan se préparant à éructer.

Sa grossièreté contrastait avec l'image de l'élégant personnage qu'il m'avait montrée en début de soirée. Flavio n'était qu'un porc en rut, un primate.

Lorsqu'il me lâcha les jambes pour m'attraper par les cheveux, j'en profitai pour lui administrer un coup de pied dans le bas-ventre. Dissipant ainsi son envie, il se retira. La sensation fut si violente et désagréable que j'en vins à me demander si je ne le préférais pas à l'intérieur.

Appuyé sur ma hanche, il se contenta d'un plaisir solitaire, se tendit et explosa dans une jouissance extatique presque animale, puis s'allongea à mes côtés en me traitant de sale pute. Soulagée de le voir mettre fin à mon supplice, je sentais sa semence encore chaude couler sur moi et lui répondis d'une simple provocation. Sa réaction ne se fit pas attendre et je ne vis pas arriver son crochet du droit avant de m'évanouir.

11.

Axiandre 4/11

Deux mois après la découverte du cadavre d'Édith Constantine, c'est celui de Marion Dumell que nous offrait le « tueur de mariées » avec la lettre X tatouée derrière le lobe de l'oreille gauche. Contrairement à ce que nous pensions, le rapport d'enquête ne nous avait guère plus avancé que l'enquête préliminaire. Mais mon intuition de départ semblait être la bonne et l'on aurait juré que ce malade tentait d'écrire l'un des prénoms de ma liste.

Cette affaire se présentait vraiment très mal et pour couronner le tout, je m'étais mise à boire comme une cloche. S'il ne s'agissait que d'un verre de temps en temps au début, ma bouteille me tint très vite compagnie chaque soir. J'avais bien évidemment omis de dévoiler ce détail à mes collègues, et aujourd'hui, un événement imprévu vint se rajouter à ma liste noire.

Cortès relisait les détails de l'album du « tueur de mariées » lorsque deux hommes se présentèrent dans mon bureau. Celui de gauche était trapu, mais avait une corpulence allongée. C'en était presque irréel, un peu comme une caricature vivante. De ce fait, il se dégageait de lui un air involontairement comique.

Vêtu d'un costume sombre, le sérieux de ses traits et son air taciturne indiquaient qu'il ne devait pas souvent rire. La cinquantaine, son regard perçant me fit penser à celui d'une fouine. Il tenait un dossier sous son bras, dossier apparemment précieux, vu la fermeté avec laquelle il le serrait contre lui.

Son collègue de droite était plus grand et semblait plus âgé. J'aurais même parié qu'il s'agissait de son supérieur. Sombrement vêtu, son air était plus calme et ses traits détendus. Son visage triangulaire était barré d'une moustache et son regard m'inspirait confiance. Comme la porte était ouverte, le plus grand se contenta de frapper en avançant légèrement la tête afin d'annoncer leur présence.

— Qu'est-ce que c'est ? demandai-je d'une voix forte et d'un ton agacé.

— Commandant Martin ? dit-il.

— Oui, c'est pourquoi ?

— Commissaire Tenary, I.G.S, et voici mon collègue, le Commissaire Déosev. Nous aimerions vous parler.

— À quel sujet ?

— En privé, s'il vous plaît.

— Je n'ai rien à cacher, allez-y.

— Ce que nous avons à vous dire est strictement confidentiel et personnel, ajouta le Commissaire Déosev.

— C'est bon, je m'en vais, dit Cortès. À plus tard.

En sortant, il ferma la porte, nous laissant ainsi tous les trois dans l'intimité impersonnelle de mon bureau.

Je savais qu'une enquête interne avait eu lieu suite à la garde à vue durant l'affaire Chestier. Mes collègues avaient tous été interrogés et l'I.G.S n'avait rien trouvé à redire quant à mon comportement. Leur rapport était plutôt positif et aucune sanction n'avait été retenue contre moi. La présence de ces deux Commissaires m'intriguait donc fortement et je me demandais ce qui motivait leur présence aujourd'hui.

Excédée, je leur dis.

— Écoutez messieurs, mon équipe est sur une lourde affaire en ce moment et je n'ai pas que ça à faire, alors soyez brefs !

— Merci de votre accueil, Commandant, mais je crains fort qu'il ne vous faille renoncer à vos activités matinales, me dit calmement Tenary.

— Et pourquoi ?

— À cause de ceci, me précisa Déosev en me remettant une feuille qu'il sortit de son dossier.

J'avais entre les mains un extrait de mon relevé de banque du mois en cours. Parmi mes dépenses habituelles, factures, loyer, etc., je vis un premier versement en liquide de mille euros, puis un second de six mille euros. Ne sachant d'où pouvait provenir une telle somme, je fus la première surprise.

— C'est une plaisanterie ? demandai-je en les regardant alternativement.

— Je crains fort que non, me répondit Tenary.

— Mais d'où sort cet argent ?

— C'est à vous de nous le dire, Commandant Martin, ajouta Déosev.

— Je n'en ai aucune idée et il n'est pas à moi. Trouvez qui a fait ça, c'est votre enquête et prévenez-moi quand vous l'avez coincé, d'accord ? Sur ce, au revoir ! ajoutai-je en lui rendant le papier.

— Ce n'est pas aussi simple, dit Tenary. Il vous faudra justifier la provenance de ces sept mille euros en numéraires. Est-ce du recel ? Du racket d'indics ou de suspects ? Une caisse noire peut-être ? Votre réponse nous intéresse tout autant que la brigade financière qui nous a fourni ces éléments.

— Non, mais vous me prenez vraiment pour une conne ? Commissaire, pensez-vous sincèrement que si je m'adonnais à de telles pratiques, je mettrais le fruit de mes larcins sur mon compte courant ? En sachant de plus qu'une enquête cherchant à me sanctionner était en cours ! Vous vous foutez de moi ou quoi ?

— Commandant, nous avons vérifié les enregistrements de surveillance de votre banque et l'on vous distingue nettement en train d'effectuer les deux dépôts, me précisa Déosev en me montrant les captures vidéo prises au cours du visionnement.

Ne sachant s'il s'agissait d'un cauchemar, d'une blague ou d'autre chose, je fus frappée de stupeur.

Il me fallait un verre de toute urgence.

Aucun doute, c'était bien moi sur ces clichés. Pourtant, je n'avais aucun souvenir de ces événements. Et puis j'étais franchement sapée comme une cruche – ce qui n'est vraiment pas mon genre.

Mais ce genre d'argument ne pouvait me disculper.

Comment était-ce possible ? Il est vrai que, depuis peu, je souffrais d'amnésies passagères – un peu comme ce matin, où il m'avait fallu un quart d'heure pour me souvenir de l'endroit où j'avais posé mes clés la veille –, mais je n'étais pas atteinte au point d'oublier le versement de sept mille euros en liquide sur mon compte.

Prises de vue entre les mains, j'étais plongée dans la confusion la plus totale lorsque l'évidence me frappa. Entre les horaires des clichés et des relevés, il y avait vingt-sept minutes d'écart. À première vue, cela pourrait passer pour le temps de traitement de la transaction, mais le délai était trop court.

Celui qui avait piraté mon compte en banque n'avait certainement pas pris ce détail en considération. Aucun agent de saisie ne pouvait travailler

aussi vite après chaque dépôt. C'était leur première erreur et j'étais déterminée à coincer les responsables de ce traquenard.

— Quelque chose ne va pas, Commandant ? demanda Tenary.

— Qui a fait ça, Commissaire ? demandai-je alors dans un éclair de bon sens.

— Je ne comprends pas.

— Laissez-moi vous expliquer alors. Il y a des gens ici qui veulent me faire tomber. Je vais régulièrement à ma banque en effet, mais je n'ai jamais déposé cet argent, croyez-moi. Quelqu'un a sans doute étudié mes habitudes, m'a filée, m'a pistée à mon insu, dans le but de me piéger. Tout le monde ici savait que j'avais l'I.G.S sur le dos. Je ne vois là que l'œuvre d'un enfoiré de première qui a attendu cette opportunité pour me coincer. Alors un conseil, trouvez-le avant moi ou ça va très mal finir.

— Des menaces ? me demanda Déosev.

— Non, des promesses. Je n'aime pas que l'on me salisse quand je n'ai rien fait.

— Dans ce cas, auriez-vous des noms à nous fournir ? ajouta Tenary.

— J'ai bien des doutes sur l'identité du responsable de ce canular, mais je ne suis pas une trompette et je ne bave pas sur les collègues, même si ce sont des connards. Maintenant, j'ai vraiment du travail. Si vous le permettez, dis-je en me levant pour leur indiquer la porte d'un geste de la main.

Le Commissaire Tenary sembla croire en mon innocence, mais Déosev, le pitbull, m'avait jugée coupable et je savais qu'il ne me lâcherait pas si facilement. J'eus cette certitude lorsqu'il quitta mon bureau en disant :

— Nous nous reverrons prochainement, Commandant Martin. Soyez-en assurée.

J'étais dans la merde.

Moi qui me croyais définitivement débarrassée de ces fouineurs de l'I.G.S, je les avais maintenant à mes trousses comme une meute de chiens enragés, acoquinés aux gars de la brigade financière. Je soupçonnais Vélasquez d'être derrière tout ça, mais je n'avais aucune preuve. Comment ce fumier avait-il eu accès à mon compte ? Qui avait-il chargé de me filer pour effectuer les dépôts à ma place ?

Je devais rapidement trouver les réponses à ces questions, car je savais pertinemment que la commission de discipline ne me ferait aucun cadeau à ce sujet. Mon univers tout entier bascula dans l'horreur d'un certain 23 juin

1991. J'imaginai alors sans peine le sentiment éprouvé par Omar Raddad lors de son inculpation pour le meurtre de Ghislaine Marchal.

J'étais innocente, et pourtant une orgie de preuves comme je n'en avais jamais vue me désignait coupable. Pour couronner le tout, j'ignorais l'identité du responsable de ce traquenard ! Je devais me montrer vigilante.

Le téléphone sonna.

Le patron voulait me voir. Une fois dans son bureau, il me dit :

— Que se passe-t-il ?

— Je n'en sais rien.

— Vous n'en savez rien ? Axiandre, je vous aime bien, mais vous avez chié dans la colle. Je suis de votre côté, et vous le savez. Si vous me mentez, je ne pourrai pas vous aider, alors jouons franc jeu tous les deux d'accord ?

— Puisque je vous dis que je n'en sais rien ! Avant la visite de ces deux officiers, j'ignorais que mon compte était aussi bien garni. C'est la vérité, je vous le jure. Je sais bien que toutes les preuves sont contre moi, mais je n'ai jamais eu une telle somme en ma possession. Je soupçonne Vélasquez d'être derrière tout ça, mais je n'ai aucune preuve solide pour le moment. Vous connaissez comme moi nos différends. C'est pire depuis que je suis préposée au poste de Commissaire pour votre succession. Si mon équipe boucle cette affaire, j'ai la place. Si nous échouons et que Vélasquez tire son épingle du jeu, c'est lui qui gagne. Il m'en veut depuis...

— Ça va, c'est bon ! Je connais vos chicanes...

— Il vise le fauteuil. Franchement, me croyez-vous assez stupide pour faire de si gros versements sur mon compte tout en sachant que l'I.G.S enquête sur moi ? C'est le genre de conneries à vous envoyer au ballon pour dix piges, minimum, et j'ai mieux à faire, croyez-moi !

Le Commissaire Julien se sentit pris entre deux feux.

Les meilleurs éléments de sa brigade se livraient une guerre des services sans pitié et il ne pouvait se résoudre à choisir un camp. Sa place était celle d'un chef d'orchestre. Il dirigeait chaque service comme un pupitre et ne pouvait se résoudre à favoriser l'un plutôt que l'autre. Sa fonction lui imposait l'abnégation de ses sentiments personnels au prix d'une neutralité garantissant le bon fonctionnement de la brigade.

Retirant ses lunettes, il les posa sur son bureau et se frictionna le visage avant de me dire :

— Très bien, écoutez-moi. Je tâcherai de m'arranger avec l'I.G.S pour qu'ils n'obstruent pas la bonne marche de l'enquête en cours.

— Merci, Commissaire. Et pour Vélasquez ?

— Je m'occupe de lui et je vous interdis de tenter quoi que ce soit. C'est compris !? S'attaquer à Vélasquez, c'est s'en prendre à l'Institution et je ne vous crois pas assez stupide pour remettre en cause le système. Je ferai le nécessaire pour savoir s'il est réellement derrière toute cette affaire, mais je vous demande de rester loin de lui. Continuez comme si de rien n'était, et coincez-moi ce fumier de « tueur de mariées » au plus vite !

— Entendu, patron.

Et alors que je partais, il ajouta :

— Axiandre !

— Oui, Commissaire ?

— Tâchez de dormir un peu, vous avez vraiment une tête horrible.

Soulagée par les propos de mon supérieur, je restais tout de même inquiète pour la suite des événements. Nous devions vite progresser sur cette affaire si je voulais obtenir gain de cause. D'un autre côté, je m'en remettais au taulier pour démasquer Vélasquez.

Cette histoire d'argent me portait sur les nerfs et, redoutant la solitude de mon appartement, je fis une halte au bistrot où je commandai trois verres de gin. Lentement, les captures vidéos de l'I.G.S se mélangèrent aux photos de l'affaire de « tueur de mariées » ainsi qu'à d'étranges souvenirs personnels – mon père, mon enfance, Jérémy. Sentant la tête me tourner, je réglai avant de quitter le comptoir d'un pas lesté.

En rentrant chez moi, je fus accueillie par ma voisine. Comme à son habitude, elle sortait son chien, de manière tout à fait hasardeuse, et tombait une fois de plus sur moi. Très mauvaise comédienne, elle tirait péniblement la malheureuse bête – un caniche âgé de douze ans et aussi fatigué qu'elle – en faisant mine de ne pas m'avoir remarquée.

— Jasper ! Allez, tu viens ?

La laissant poursuivre sa triste comédie, j'étais déjà sur le pas de ma porte lorsqu'elle entendit le bruit des clés. Voyant que son chien refusait toujours de sortir, et qu'elle n'aurait plus le temps de me croiser – toujours par hasard bien entendu – elle me dit :

— Bonsoir, mademoiselle Martin. Je ne vous avais pas vue. Vous rentrez déjà ?

— Oui, bonsoir madame Arnaud.

— Ça tombe bien, j'ai fait du gâteau. Je vous en ai laissé une part, vous verrez, il est délicieux.

— C'est gentil, mais je n'ai pas très faim, je vais me coucher, je suis très fatiguée en ce moment. Bonne soirée.

Sans lui laisser le temps de répondre, j'ouvris la porte et refermai aussitôt derrière moi. Jetant ma veste, je pris machinalement la direction de la cuisine où, au moyen d'une incroyable succion mécanique, je vidai une bouteille de whisky à peine entamée avant de m'effondrer ivre morte sur mon lit une demi-heure plus tard.

Le lendemain, je me réveillais dans un cocon ouaté. La tête lourde, il me fallut un quart d'heure de plus pour retrouver un semblant de conscience ordonnée. Puis tout me revint. J'étais dans de sales draps.

En arrivant à la brigade, je réunis mon équipe afin de leur faire part de la situation. Nous avons l'habitude de tout partager, les bons moments comme les coups durs, et nous avons surtout ordre de tout mettre en œuvre pour boucler l'enquête au plus vite.

— Voilà, si je vous ai réunis, c'est pour vous faire part de deux choses. La première est plutôt d'ordre privé, bien qu'elle soit aussi professionnelle, puisqu'elle est en relation avec l'affaire Chestier. Hier, deux officiers de l'IGS sont venus me trouver dans mon bureau. Ce mois-ci, sept mille euros ont miraculeusement atterri sur mon compte en banque. Ils ne sont pas à moi et ne me demandez pas ce qu'ils foutent là, je n'en sais rien. Seulement, je suis la principale suspecte dans cette affaire et ils vont me harceler jour et nuit.

— Ça, c'est un coup bas, Axiandre. Quelqu'un essaye de te piéger ! dit Christian.

— C'est peut-être un coup de Vélasquez. Il est devenu fou en apprenant que tu allais passer numéro 2, ajouta Xavier.

— J'y ai pensé, mais le taulier nous demande de garder notre calme. Il ne veut pas envenimer la situation et j'ai une totale confiance en lui. La seconde chose dont je voulais vous parler est notre ordre prioritaire. On doit

impérativement arrêter ce « tueur de mariées » à n'importe quel prix. Donc, vous mettez de côté cette histoire avec l'I.G.S. Je vous en ai parlé au cas où... Si d'autres preuves leur tombaient soudainement du ciel, je risquerais d'être placée en garde à vue et mise en examen pour non-justification de ressources. Vous seriez obligés de poursuivre sans moi.

— Ne dis pas ça. Tu n'as rien fait et on est tous avec toi, me dit Christian.

Alors je vis tous les membres de mon unité faire bloc pour me soutenir. Cortès fut impressionné et il admira la cohésion de notre groupe. Les ayant remerciés pour leur soutien, je leur demandai des précisions sur la découverte du quatrième corps et ils m'indiquèrent que le médecin légiste avait téléphoné et attendait ma venue.

Accompagnée de Cortès, je me rendis donc dans le douzième arrondissement, à l'Institut médico-légal situé place Mazas, près du quai de la Rapée.

En arrivant, tout ce que l'on voyait, c'était une sinistre bâtisse de briques rouges brunies par les années, coincée entre la Seine et la rampe du métro aérien, voie de la ligne 5 s'enroulant vers la droite autour de l'institut médico-légal sur un viaduc hélicoïdal.

Longtemps cet endroit avait pour moi été synonyme de ténèbres et d'horreur. L'humanité y déversait ses plus innommables atrocités et j'y côtoyais la mort avec une violence inouïe. Au fil des enquêtes, l'institut avait perdu de son aura méphitique et, à force de « blindage », je m'y rendais comme dans une simple clinique.

D'ailleurs, une fois à l'intérieur, cette impression d'austérité s'estompait. Dans le hall d'accueil, jalonné de bustes d'éminents médecins légistes disparus, des fauteuils bleus adoucissaient l'ambiance. La froideur immaculée des murs était atténuée par le bois du parquet, et à travers les vitres des portes-fenêtres, on pouvait même apercevoir un petit patio fleuri et sa fontaine.

Plus loin, un groupe d'hôtesse s'occupait d'une famille éplorée. Les sanglots de la femme étaient éloquents et, en dépit du brouhaha de leur conversation, je compris qu'elle venait de perdre son fils unique.

Détournant la tête de leur chagrin, je vis le légiste vêtu d'une blouse laiteuse. Légèrement en retrait, il donnait une dernière information à un magistrat. Refermant le clapet de son téléphone, ce dernier signa un document avant de quitter le médecin sur une poignée de main cordiale.

Jouant du coude sur Cortès, je lui indiquai le légiste d'un signe de tête et nous nous dirigeâmes vers lui.

— Salut, Serge, je te présente le Lieutenant Cortès. Il remplace Titi dans mon équipe. Alors, on a du nouveau ?

— Ah ! Salut, Cyborg ! Je vous attendais tous les deux ! (Puis se tournant vers Cortès :) Lieutenant. Tenez, c'est par ici, suivez-moi.

Dans le long couloir, je fus assaillie par une forte odeur de formol – altérée par ce que j'identifiai être un parfum d'ambiance. Et tandis qu'il nous conduisait au bloc où reposait le corps de la jeune fille, il me dit :

— Ce type est vraiment incroyable. Je ne l'avais pas vu avant, mais c'est un gaucher. Il est doué le lascar.

En arrivant dans la pièce, l'odeur de la Mort s'insuffla en nous. Un courant glacé me lécha les os et son haleine d'outre-tombe nous salua avant de nous quitter. Au milieu du bloc rectangulaire, le corps de la victime reposait dans sa housse blanche.

— Regarde ça, dit-il en découvrant le cadavre.

Marion Dumell était allongée là, sur la table de dissection, et semblait dormir. C'était plutôt une jolie fille et les soins apportés à son visage la rendaient plus séduisante encore. Le drap, replié sur son ventre, laissait apparaître sa poitrine au galbe parfait. Peut-être un peu trop parfait pour être naturel, un peu comme si ses seins étaient siliconés.

Après avoir enfilé une paire de gants en latex, Serge les palpa délicatement. Il me tendit une paire et dit :

— Touche, et dis-moi ce que tu sens.

Je palpai les seins de mes mains gantées.

— Qu'est-ce que c'est ? demandai-je en constatant l'inhabituelle dureté de la masse mammaire.

— C'est un implant. La ligne de coupe est d'une rare précision chirurgicale. Regardez, là, sous le pli, vous la voyez ? Et le corps est tel que nous l'avons retrouvé. On dirait presque que les maquilleurs de l'Institut médico-légal l'ont préparé pour son enterrement !

Soulevant alors délicatement le sein, il me désigna une fine ligne, masquée sous une couche de fond de teint poudré. Pourtant, malgré l'œil

exercé du médecin légiste, j'avais déjà remarqué le subterfuge. Plissant les yeux, je dardais ma vision en tunnel sur l'incision quand un étrange sentiment de déjà-vu me traversa brutalement.

— Oui, je la vois.

— Elle a été réalisée entre le repli inférieur du tissu adipeux du sein, et le muscle du grand pectoral. Notre homme doit avoir de sérieuses connaissances en chirurgie, esthétique ou traditionnelle je ne sais pas ; en tout cas, ça expliquerait la minutie de son travail. Je l'avais déjà constaté sur le corps de Josiane Fauchard. La découpe était précise, nette, il n'y avait pas eu d'hésitation. La même précision avait été appliquée sur la dernière victime, Édith Constantine. Le découpage des bras était propre et soigné. Celui que vous recherchez sait très bien ce qu'il fait, Cyborg, crois-moi. C'est un pur génie. Il n'a rien à t'envier !

Cette dernière remarque fit tiquer mon collègue. Elle s'imprima en lui, mais, révolté par l'attitude de Serge, Cortès n'y fit aucune allusion.

— On dirait que vous l'admirez.

— Non, je ne l'admire pas. Je constate simplement la peine que se donne un homme pour mutiler et ensuite maquiller et préparer ses victimes. Le *modus operandi* est chaque fois différent, mais il veut tout de même que l'on sache que c'est lui le responsable. C'est signé. Chaque corps est pouponné avec goût et les cosmétiques utilisés sont identiques d'une victime à l'autre, mais ils sont malheureusement trop communs pour que l'on puisse suivre cette piste. Pas de sang, mais je trouve, sur chaque fille, des traces d'héparine mélangée à des anti-inflammatoires non stéroïdiens, de l'aspirine, du dextran, de la ticlopidine et des corticoïdes. Pour l'instant, nous avons quatre cadavres sur les bras et "Alex" comme indice.

— Tu peux me montrer ce qu'il a implanté sous les seins de la jeune fille ?

— Un instant...

Penché sur le corps, il se munit d'un scalpel, d'un écarteur et prit une pince. Ne supportant pas le spectacle, Cortès tourna la tête et dut se retenir afin de ne pas vomir.

— Tout va bien ?

— Ça va, merci.

Je m'approchai de la table afin d'observer la progression de l'extraction de l'implant.

— Je l'ai ! Tenez regardez ! dit Serge en nous montrant la forme ensanglantée.

— De quoi s'agit-il ?

— C'est une pierre de lune, affirma-t-il après l'avoir rincée dans un récipient d'eau posé à proximité. Un bijou rare, précieux et très coûteux. C'est peut-être sa première erreur, car il est difficile d'égarer ce genre d'objet.

Cortès et moi regardions le bijou ruisselant d'un mélange d'eau et de sang. De forme ovale, la gemme était grise. Sa surface lisse et polie me fit penser à un petit galet de plage. Je repensais au commentaire de Serge.

Une pierre de lune par sein, l'opération coûtait très cher.

Nous avions sans doute un nouvel élément pour notre enquête. Enfin, nous avions l'une des miettes balisant le chemin de retour conduisant à notre petit Poucet.

— À quoi servent les produits dont vous nous avez parlé ?

— À fluidifier le sang pour mieux l'évacuer ou le nettoyer, si ce n'est les deux hypothèses. Il provoque une hémophilie accélérée du sujet, puis une hémorragie qui lui facilite le travail.

— Ce type est complètement dingue, dit Cortès.

— Je ne crois pas. Il nous donne des indices. C'est un jeu de pistes dont il se veut le seul maître, dit Serge.

— C'est exact. Il nous faudra vérifier les receleurs, les fourgues et les bijouteries pour savoir si deux pierres de lunes n'ont pas disparu ou fait l'objet de transactions particulières ces temps-ci. Je laisse de côté la piste médicale pour le moment. Même s'ils ne sont délivrés que sur ordonnance, courir après les membres du corps soignant serait une perte de temps. Tiens-moi au courant si tu trouves des traces quelconques ou des preuves d'un rapport sexuel, dis-je à Serge en partant. Je dois y aller, mais fais comme si j'étais là pour l'autopsie. Je repasse plus tard, en fin de journée !

Il opina du chef.

Puis, tandis que nous partions, il alluma sa radio et procéda à l'autopsie complète afin de rédiger le rapport qu'il me transmettrait dans les plus brefs délais, accompagné des diverses analyses biologiques.

De retour au bureau, je fis part de notre nouvelle piste au reste de l'équipe.

— Bien, on a découvert deux bijoux appelés « pierres de lune » dans les seins de la victime. Vérifiez qu'il n'y a pas eu de cambriolage dans les bijouteries de la RIF^[13] susceptibles d'avoir ce genre de marchandise. Je veux un binôme sur tous les receleurs et les fourgues des circuits concernés pour savoir si des transactions de ce genre ont eu lieu récemment. Cortès et moi, nous irons interroger la famille de la victime. Des questions ? Des remarques ?

— Oui, dit Christian. Concernant l'enquête de routine, on n'a rien trouvé. Par contre, on est sur une piste intéressante à la mairie. Il se pourrait que ce soit l'un des employés au service des mariages qui soit dans le coup.

— Vous avez un suspect en vue ?

— Non, ce serait juste un indic. On le soupçonne de rencarder notre « tueur de mariées » pour sa mise en scène, et de lui fournir la liste des futures jeunes mariées avec leurs coordonnées complètes.

— Bon travail les gars. Autre chose ?

C'était tout pour le moment, mais c'était déjà pas mal.

Nous avançons lentement, mais nous avançons tout de même. Si Serge disait vrai, ce « tueur de mariées » nous laissait des indices afin de jouer avec nous. C'était ma première affaire de ce genre et j'espérais bien que ce soit la dernière.

Non content de signer ses crimes, ce cinglé nous embarquait dans une mise en scène aussi macabre que théâtrale. Mais, dans peu de temps, nous serions à même d'interroger son principal complice.

En fin de matinée, Serge m'appela pour me détailler le reste de l'autopsie. Il avait trouvé des traces de sperme, mais il doutait fort que ce soit celui du tueur. Par précaution, il me faudrait lui fournir un échantillon ADN du fiancé de la victime afin d'établir la relation entre les deux.

Son hypothèse venait surtout du fait que les parois vaginales étaient naturellement lubrifiées, ce qui indiquait un désir éprouvé au moment de l'acte. Rares étaient les victimes de viol à être consentantes, mais il ne fallait rien négliger depuis l'apparition du G.H.B sur le marché noir.

La mort avait été provoquée par noyade et elle avait été maquillée, coiffée et préparée comme toutes les autres. La forme de la lettre X sur l'oreille lui avait permis de voir que le tueur était gaucher, et, comme pour les précédents corps, il n'y avait aucune empreinte digitale, ni trace

d'aucune sorte. En possession de ces derniers détails, je pouvais maintenant me rendre chez les parents de Marion.

Tout en conduisant, j'observais discrètement mon équipier, m'enivrant de son éternelle odeur de propre. Veste de cuir, haut blanc, pantalon noir, Cortès semblait avoir un dressing monochrome qu'il déclinait à l'infini selon les matières. Jean, lin et velours pour le pantalon, coton, laine, cashmere et soie pour ses pulls ou ses chemises.

Apparemment, il était encore sous le choc de la vision du macchabée. Pour les bleus, l'IML était un passage redouté et redoutable. Bien qu'il ait l'air costaud, Cortès semblait avoir été secoué. D'un calme absolu, il était perdu dans ses pensées, essayant sans doute de ne pas craquer.

— Que voulait dire le légiste en ajoutant que ce tueur n'avait rien à t'envier ?

Ainsi donc nous y voilà !

J'étais sûre que ce détail ne lui avait pas échappé. Lui souriant, je lui expliquai mes aptitudes spécifiques et lui fis part de mes incroyables prédispositions à la chirurgie. J'aurais pu devenir chirurgien cardiaque ou légiste, mais un sentiment de justice me poussait dans la rue. Cette soif d'ordre, de paix et de sécurité m'obligeait à capturer ceux qui commettaient l'irréparable.

J'avais alors arrêté mes études de médecine pour une licence de droit, et après avoir passé le concours d'officier, j'avais intégré l'école de Cannes-Écluse, en région parisienne, d'où j'étais sortie major de ma promotion. J'avais donc choisi la BC, histoire de rallier la réalité à mon idéal de justice. Mes connaissances en anatomie m'aidaient donc à supporter les autopsies, réfléchissant parfois avec les légistes aux différentes possibilités de scénarios lors de crimes non résolus, au gré des faits avérés et révélés par les cadavres.

Rasséréné par ma réponse, qu'il sembla consigner mentalement, Cortès se replongea dans sa réflexion profonde.

En arrivant au domicile des Dumell, nous fûmes accueillis par la mère de la défunte. D'après le dossier, il s'agissait de Joséphine Caron, épouse de Roger Dumell. Fille unique, Marion était ce qu'ils avaient de plus cher et "quelqu'un" les avait privés de leur petite fille chérie. La tristesse que je

lisais dans leurs yeux était semblable à celle maintes fois observée chez les familles de victimes.

Nous ayant ouvert la porte, elle nous accompagna au salon, pièce de l'appartement dans laquelle le temps semblait s'être arrêté. Le salon dans lequel ils nous reçurent s'était transformé en musée du souvenir.

Des photos de toutes tailles, évoquant Marion, étaient accrochées aux murs.

Ses premiers pas. Marion à la crèche. Marion au parc. Marion à l'école primaire. Marion à son premier cours de danse. Marion adolescente. Marion recevant son diplôme. Marion durant un stage de théâtre. Marion en compagnie de son fiancé. Marion demoiselle d'honneur à un mariage. Marion en vacances avec ses parents. Marion à Noël dernier. L'impression dégagée était si étrange que nous pouvions presque sentir sa présence. La lumière, basse en raison des rideaux tirés, invitait au recueillement et chargeait d'émotion l'atmosphère déjà lourde de l'endroit.

La douleur du deuil était comme inscrite dans ses traits fatigués. Emmitouflée dans sa robe de chambre, Joséphine Dumell avançait à pas lents en traînant les pieds. Pourtant, des deux parents, c'est elle qui gardait le plus de dynamisme.

Roger, lui, était assis – vautré aurait été plus approprié – dans son canapé, l'album photo de sa fille posé sur ses genoux et une bouteille de bourbon appuyée contre lui. Anormalement calme et rachitique, ses yeux rougis, humides, bouffis et cernés indiquaient un manque de sommeil flagrant. Sa femme nous apprit plus tard qu'il ne parlait plus depuis trois jours, depuis l'annonce de son décès.

Il avait cessé de s'alimenter, se contentant de sa ration horaire d'alcool. Tous deux retraités, le temps leur semblait très long, trop long même depuis la mort de leur unique enfant.

— Bonjour, madame Dumell, je suis le Commandant Martin de la brigade criminelle, et voici mon coéquipier, le Lieutenant Cortès. Nous aimerions vous poser quelques questions au sujet de votre fille.

— Que voulez-vous savoir, Commandant ?

— Nous ne voulons pas vous déranger, simplement en savoir davantage sur votre fille, ses fréquentations, son travail, ainsi que tous les éléments susceptibles de nous venir en aide pour notre enquête.

— Je veux qu'on me rende mon petit trésor ! cria une voix enraillée et endolorie par un trop grand mutisme que l'effort soudain avait rendue

rocailleuse.

Alors que personne ne s'y attendait, Roger Dumell beugla en sortant de sa léthargie, nous faisant tous sursauter. Sa fille lui manquait plus que tout et notre présence avait certainement dû réveiller un sentiment de détresse profondément enfoui. Se levant péniblement, il avança vers nous et me dit.

— Trouvez celui qui a fait ça, mademoiselle ! Ce salaud m'a enlevé ma fille et a brisé ma vie. Avez-vous des enfants ?

Spontanément, je répondis sans réfléchir.

— Non, je n'en ai pas.

— Vous ne pouvez donc pas imaginer ce que l'on éprouve dans un tel moment. Aucun père au monde ne devrait avoir à enterrer son enfant. C'est contraire au cycle naturel de la vie. Ma fille était brillante, merveilleuse, exceptionnelle. Elle ne faisait jamais rien de mal et était toujours prête à aider les autres. Pourquoi me l'a-t-on arrachée ? demanda-t-il en pleurant.

Cortès, qui avait un fils encore en vie, fut davantage touché que moi par les propos de cet homme plongé dans une douleur sans nom. Il découvrait un nouvel aspect de notre quotidien d'enquêteur. Nous étions constamment confrontés à la peine, au désarroi et au chagrin des familles des victimes.

La mort était une constante, le fil rouge de nos investigations. Habitée à la côtoyer au quotidien, j'étais moins désarmée que mon nouveau coéquipier, mais je n'en demeurais pas moins sensible, et voir cet homme dans un état si pitoyable m'affectait tout de même ; un peu trop à mon goût.

Je trouvais inopportun de rester davantage.

— Notre enquête progresse. Nous vous tiendrons informés, je vous le promets. Nous allons vous laisser maintenant.

Et sa femme ajouta.

— Commandant, je suis une femme, tout comme vous. Mais je suis également une mère. Une mère qui vient de perdre le fruit de sa chair, son bien le plus précieux, le plus beau cadeau de sa vie. Nous avions des tas de projets. Elle devait se marier, elle voulait nous gêner et nous parlait déjà de nos petits-enfants. La vie ne nous intéresse plus désormais. Je prie chaque soir pour que le coupable soit arrêté et traduit en justice. C'est ma seule béquille, mon unique raison de tenir encore le coup ici-bas. Pouvez-vous seulement le comprendre ?

Bien sûr que je pouvais les comprendre. Ces pauvres gens venaient de perdre le soleil de leur vie, leur plus grande fierté. Ne pas ressentir leurs émotions ne m'empêchait pas de compatir à leur détresse. Mais mon métier

m'interdisait toute implication pouvant compromettre la bonne marche de l'enquête.

D'autre part, je ne voyais aucune utilité à préciser le fait que j'avais perdu un enfant au cours d'une grossesse délicate. L'expérience m'avait enseigné qu'il ne fallait jamais ouvrir de portes sans être sûre de pouvoir les refermer ou d'établir des passerelles entre vie professionnelle et vie privée.

— Je vous comprends parfaitement, madame Dumell. Comme je l'ai dit à votre mari, nous mettons tout en œuvre pour soulager votre peine rapidement. Si vous voulez bien nous excuser.

— Avez-vous déjà interrogé Arnaud ?

— Non, pas encore, mais cela ne saurait tarder. Pourquoi ?

— Parce que le pauvre garçon est dans un drôle d'état depuis la mort de Marion.

En effet, les dires de Joséphine Dumell furent vérifiés lors de notre visite à son domicile. Arnaud Perture était le fiancé de Marion. Complètement déboussolé après la mort de sa future épouse, il s'était laissé aller au point de presque tout perdre, à en juger par le mutisme dans lequel il s'était enfermé.

Ses « amis » – si bien sûr le terme était judicieux – l'avaient un peu soutenu au début de sa dépression, mais avaient fini par l'abandonner à sa morbide complaisance. En arrêt de travail depuis la tragique nouvelle, il nous accueillit dans un appartement négligé. L'endroit était sombre, sentait le renfermé et des relents de nourriture rance se mêlaient à une odeur de tabac froid, d'urine et de moisissure.

Fatigué et d'une incroyable mollesse, il nous reçut en tenue minimaliste.

— Vous êtes venus me la rendre ? On devait se marier... Mmm... Mmm... Mmm...

Son effluve corporel nous fit savoir qu'il était ivre et qu'il ne s'était pas lavé depuis plus d'une semaine, chose que la couleur de son slip nous confirma indiscutablement. Ses cheveux, sorte de touffe hirsute, étaient mi-longs, gras, emmêlés et il arborait une barbe sale et épaisse.

Il ressemblait aux sans-abri que nous retrouvions tout au long de l'année tantôt à cause du froid ou de la canicule, et cette vision lugubre du fiancé contrastait avec les clichés exposés dans le salon des Dumell.

Mais comment pouvait-on se laisser mourir à ce point en si peu de temps ?

Son appartement était si désordonné que l'on aurait dit un squat. Il n'y avait nulle part où s'asseoir et Arnaud Perture déambulait à travers la pièce tel un zombie. Par moment, il se grattait le ventre avec ses ongles noirs et crasseux. En fait, je me demandais s'il avait conscience de notre présence dans son appartement.

— On devait se marier... Mmm... Mmm...

Il semblait ne pas nous voir et poussait parfois de faibles gémissements, des sons à peine audibles, comme s'il était atteint de tocs. En réalité, il beuglait le prénom de sa chère disparue dans un marmonnement incompréhensible. En pensant à la mise en garde de sa presque belle-mère, je constatais qu'elle était loin de la vérité.

— Mmm... Mmm... Marion...

Ce type-là était foutu.

— Rendez-la-moi, mademoiselle... reviens... Mmm... Marion.

Notre interrogatoire ne fut pas très long. Ses réponses étaient trop évasives et il s'était mis à pleurer en murmurant le prénom de sa bien-aimée. Nous n'avions aucun nouvel élément pour faire avancer l'enquête et le souvenir de l'entourage de Marion Dumell était destiné à hanter mes nuits jusqu'à la fin de ma vie. Cette jeune femme était vraiment aimée et sa disparition avait, en profondeur, bouleversé la vie de trois personnes.

L'idée de la mort, omniprésente dans ce genre de situation, nous renvoyait alors l'image de notre propre mort. Je n'étais pas croyante, mais lorsque je me retrouvais dans ce genre de situations, je me rendais dans une église afin de me recueillir. Non pour prier ou me soulager, mais pour me recentrer. L'aura mystique de l'endroit y était propice et le mystère du religieux détournait mon attention du morbide permanent.

Pour des raisons très personnelles, je refusais de croire. Pour moi, quel que soit le nom qu'on veuille bien lui donner, *Il* était mort en nous laissant dans notre merde. À nous de faire la part des choses. Et aujourd'hui, les gens avaient remplacé Dieu par le chat sur internet et les psys. Mon rôle, mon job, se résumait à faire ce qu'il avait toujours refusé de faire au nom de notre soi-disant libre arbitre, attraper les criminels pour les rendre à la justice.

Cortès m'accompagna et m'observa en silence sans poser de question. J'ignorais s'il s'agissait de pudeur, de discrétion ou de timidité, mais il ne

dit rien. En sortant de l'église, il me demanda juste de le raccompagner chez lui. Comme j'avais le rapport d'enquête à terminer, je pris la direction de la brigade après l'avoir déposé.

Il était plus de dix-huit heures trente lorsque mes yeux se posèrent sur l'horloge murale du bureau. J'avais tapé le compte-rendu de notre journée, relatant ainsi l'autopsie, l'audition des Dumell et celui d'Arnaud Perture, si bien sûr l'on pouvait parler d'audition.

Non loin de mon bureau, je savais que Tenary et Déosev m'observaient, à la recherche de la faille. Mais le Commissaire Julien s'occuperait d'eux très prochainement, je n'avais donc aucun souci à me faire, d'autant plus que j'étais étrangère aux faits qui m'étaient reprochés.

En regardant les colonnes de papiers entassées en désordre sur mon bureau, je sentis une certaine lassitude s'emparer de moi. Affaires en cours, dossiers en retard, procédures à transmettre ou à classer, il était beaucoup trop tard pour y réfléchir sereinement.

J'avais des courbatures et mes yeux commençaient à piquer. Les fermant quelques instants, je me concentraï sur cette histoire de « tueur de mariées ». Je soupirai de lassitude, avec la crainte de ne pouvoir trouver une solution pour sa rapide conclusion.

Il me fallait un soutien, et cette aide précieuse se trouvait à portée de main. Sortant « l'arme fatale » de ma poche intérieure, je pris ma flasque de secours et la vidai lentement afin de clarifier mes pensées, de me détendre.

Puis, quelqu'un frappa à ma porte. Le bruit me tira alors de ma torpeur, et j'ouvris les yeux en sursaut. Je cachai le flacon et vociférai.

— Qui est-ce ? Entrez !

La porte s'ouvrit sur une femme très élégante qui pénétra dans mon bureau. Brune, la quarantaine, plutôt grande, elle était vêtue d'un tailleur d'aspect chic et onéreux. Ses longues jambes fuselées et musclées, à l'instar de ses bras, s'élançaient de l'étoffe avec force comme l'expression corporelle de sa volonté de fer. Son port de tête était impeccable, et sa posture aussi déterminée que son regard.

Son visage m'était totalement inconnu et je me demandais ce qu'elle me voulait.

— Commandant Axiandre Martin, je présume ? dit-elle en me voyant.

La question était si hors de propos que je ne pus résister.

— Non, c'est Monica Bellucci ! Vous ne savez pas lire ?

Concluant mon sarcasme d'un bref mouvement de tête vers la porte, je lui désignai la plaque qui y était accrochée. Mon nom et mon grade y étaient imprimés.

Ne prenant pas la peine de se retourner, elle ajouta d'un sourire :

— En effet, c'est bien vous.

Ses airs supérieurs et son accent américain m'agaçaient déjà et je commençais à fatiguer.

— Que puis-je pour vous ? Il se fait tard !

— Je me présente. Méliandre Kramer, dit-elle en tendant une main que je ne pris pas la peine de serrer. Je suis profiler et j'ai une requête à vous formuler.

— De quoi s'agit-il ? lui demandai-je de plus en plus intriguée.

— Voilà, j'ai appris que vous étiez chargée de l'enquête concernant le « tueur de mariées » et je voulais vous apporter ma collaboration sur cette affaire. Je crois savoir que c'est une première en France, et...

— Même pas en rêves, au revoir !

Et je repris mon classement dans l'album en cours. Mon rangement achevé, je levai la tête vers elle en disant :

— Vous êtes encore là ? Et d'abord, qui vous a permis d'arriver jusqu'ici ?

— Commandant, je connais votre réputation...

— Très bien, vous m'en voyez ravie ! Et quelle est-elle cette réputation ?

— Vous passez pour une femme froide, dure et franche, mais au fond, vous n'êtes pas mauvaise. Votre arrogance et votre cynisme ne sont que des façades vous permettant de vous protéger des autres. Vous êtes efficace, droite et vous savez écouter l'avis de vos subordonnés, même lorsque vous pensez qu'ils ont tort.

— C'est en cellule psy que l'on vous apprend toutes ces conneries, ou c'est votre méthode de travail ?

— Ni l'une ni l'autre, ce sont tout simplement les déclarations de vos collègues. « Cyborg ». C'est bien ainsi que l'on vous appelle, non ?

À mon tour étonnée par sa réponse, je me détendis un peu, décidant de lui laisser une chance de s'expliquer. Il n'était pas dans nos habitudes de

faire appel à des profilers. En France, nos méthodes d'investigation différaient des méthodes américaines.

En général, du peu que j'en avais entendu parler, le profilage criminel n'était utilisé qu'aux États-Unis par le F.B.I. Cette information avait d'ailleurs été corroborée par les quelques fictions proposées par les cinéastes d'outre-Atlantique.

Ici, la réalité était toute autre. Notre quotidien était peuplé de faits divers que le grand public se devait d'ignorer pour son propre bien-être, sa tranquillité et la cohésion sociale. Imaginez une nation vivant dans la crainte permanente de fous, de tueurs, de violeurs et autres psychopathes, ce serait trop chaotique et vraiment malsain.

À ce stade, notre rôle était d'empêcher une telle situation. Nous étions la force invisible, la répression de l'ombre, l'un des fers de lance de la Justice française. Et nos méthodes avaient, jusqu'ici, porté leurs fruits. À la brigade, il était inconcevable pour l'un d'entre nous de faire appel à un consultant extérieur.

L'investigation était un héritage culturel transmis par nos prédécesseurs et nous en étions fiers. Nous tenions à l'historicité et à l'authenticité de nos méthodes. Sachant qu'elle n'ignorait pas ces détails, j'étais curieuse de savoir ce qui pouvait lui faire croire à une potentielle collaboration.

— Je vous accorde cinq minutes.

— Merci. Je sais votre temps précieux, alors je serai brève. En venant vous trouver, je n'espérais pas une collaboration officielle, mais plutôt du genre officieux. Je n'entraverai pas le cours de l'enquête, je viendrai simplement en renfort. Le taux d'affaires résolues par ce biais est de 80% aux États-Unis, et dans la totalité des cas, c'est le profil psychologique du tueur qui a permis son arrestation. Ce qu'il me faut, ce sont les photographies prises sur les scènes de crime, les conclusions de vos rapports d'enquêtes et les résultats d'autopsies.

— Donc, si je comprends bien, vous voulez que je vous donne accès, à vous, une parfaite inconnue et étrangère au service, à des informations strictement confidentielles, un laissez-passer permanent pour circuler dans nos locaux et ma bénédiction pour tout cela ? Autrement dit, que je perde mon emploi quoi ? Un instant, je réfléchis... La réponse est non. Au revoir.

— Je ne vous en demande pas tant. Une consultation externe me suffirait largement. Chaque meurtrier est certes unique, mais le processus criminel reste identifiable. Notre alliance clandestine restera entre nous,

inutile d’alerter votre hiérarchie. Le système français est encore fébrile à ce sujet, même s’il est vrai que nous aidons la gendarmerie dans certains cas et...

— Vos cinq minutes sont écoulées. Adieu, mademoiselle Kramer.

Je lui indiquai la porte d’un geste de la main.

— Je vous laisse ma carte. Au cas où vous changeriez d’avis, me dit-elle en partant.

Apparemment pleine d’espoir, elle glissa sa carte – que j’ignorai – sur mon bureau avant de se retirer.

Ce fut vraiment une drôle de journée.

Fatiguée, je quittai la pièce en la fermant soigneusement à clé.

Le bistrot était devenu mon second chez moi. Y faisant une halte, je croisais les habitués ainsi que quelques rares nouvelles têtes. *Pas plus de dix personnes ce soir*, notai-je. En me voyant, le patron hocha la tête pour me saluer.

— Comme d’habitude ?

— Comme d’habitude.

Serviette pendue à l’épaule, il me servit un whisky. Cette histoire de profiler m’avait secoué, il me fallait quelque chose de plus costaud.

— Remets un scotch. Double, sans glace.

— C’est parti.

Il me servit et s’occupa des autres clients. Sans aucune notion de temps, lorsque mon coude bouscula le quatrième verre posé devant moi sur le comptoir, je décidai de rentrer. C’était tout pour ce soir.

Sur le pas de ma porte, j’entendis ma voisine se hâter de sortir son chien, comme d’habitude.

— Bonsoir, mademoiselle Martin. Vous comptez vous installer au troisième ? L’autre jour je vous ai vu...

Trop épuisée pour supporter sa mascarade, je claquai violemment la porte afin d’étouffer son salut faussement surpris. Dans l’obscurité du salon, je vis clignoter le témoin lumineux du répondeur.

1 nouveau message.

Arrivée au meuble, j'appuyai sur la touche d'écoute et entendis le message de Magali qui s'inquiétait pour moi. Après mon départ précipité, ces deux derniers mois d'absence et de silence – dans mon « état » – l'avaient alertée. Elle me demandait de la rassurer, chose que je remis à plus tard. Je n'étais pas en forme et je ne voulais pas qu'elle sache pour ma nouvelle lubie.

J'allumai la télé, ma compagne habituelle.

Tout en me déshabillant, je pris machinalement la direction de la cuisine. Une odeur fétide envahissait la pièce. J'avais oublié de descendre les poubelles. Tant pis, malgré la puanteur, ça pouvait attendre le lendemain.

Même si la dizaine de bouteilles vides me rappelait que je buvais un peu trop ces temps-ci, j'en ouvris une nouvelle.

Les souvenirs de la journée ressurgirent brusquement au milieu de ma solitude. Marion, ses parents, son fiancé, tous ces éléments me ramenèrent à ma propre misère affective où je me sentais seule et démunie.

J'avais la vue brouillée.

Rien n'avait de sens et un étau invisible me comprimait les tempes. En dépit de ces alertes, je m'accrochai à la bouteille et la vidai avant d'aller m'affaler dans mon salon, complètement ivre une fois encore.

12.

Sébastienandre 2/4

J'ai peur. Papa est un salaud. Je le déteste. Je sais que c'est mal de dire ça, mais tant pis. Et puisqu'il ne m'aime pas, alors moi non plus je ne l'aime pas. Il est méchant, et c'est le papa le plus méchant du monde. Il a encore bu beaucoup d'alcool et il nous a tous tapés.

Au début, il criait sur maman. Je crois qu'ils se sont disputés et après il l'a tapée. Après il a frappé ma sœur et il l'a emmenée dans la chambre. J'ai compris maintenant, je sais ce qui se passe quand on va dans la chambre avec lui.

Ça me donne envie de pleurer quand j'y pense.

Comme j'ai voulu l'empêcher de taper ma sœur, il m'a enfermé dans le placard. Je suis triste quand j'entends pleurer ma sœur. Je ne vois rien, mais j' imagine ce qu'il fait et je pleure aussi.

Au moins, il ne m'a pas mis les chaînes cette fois, et puis je suis habillé. J'ai même pu garder mes chaussettes. C'est bien parce que ça me protège des rats et des cafards. Ils me dérangent moins quand j'ai des vêtements. Et ça m'empêche d'avoir froid aussi, parce que dans le placard, il n'y a pas de chauffage.

Par contre, les "étrangers" sont revenus chez nous. Ils font des bruits bizarres et je ne comprends pas ce qu'ils disent. Je crois qu'ils se disputent eux aussi. Il y en a même un qui pleure parfois. On dirait qu'il est triste, mais je ne sais pas ce qu'il a. J'aimerais bien qu'un des "étrangers" puisse nous aider. Ils ne sont peut-être pas si méchants après tout. Et puis ils ont l'air de bien nous aimer, sinon pourquoi ils seraient revenus chez nous ?

C'est quand même un peu bizarre je trouve. En fait, j'ai remarqué qu'ils ne venaient à la maison que quand j'étais puni. Les autres jours, ils ne venaient jamais. Je me demande bien pourquoi. Il faudra que j'essaie de leur parler.

J'ai encore mal à la tête. Si ça se trouve, j'ai déjà mes pouvoirs magiques. Peut-être que je suis en train de devenir un super héros avec des

tas de pouvoirs psychiques. Je pourrai contrôler tout l'univers, non, toute la galaxie, avec mon méga cerveau. C'est super !

Je pourrai sortir du placard et papa ne pourra plus jamais me mettre dedans. Si jamais il retape maman ou ma sœur, je le tue avec mes nouveaux pouvoirs. Mais le problème, c'est que je ne sais pas encore m'en servir. Peut-être que je devrais aller dans une école spéciale comme Harry Potter ou les X-Men.

Je ne toucherai plus à son zizi et il ne pourra plus le mettre dans mes fesses.

J'apprendrai à me servir de mes super pouvoirs, mais je voudrais rester dans le camp des gentils. C'est mieux parce que les méchants perdent tout le temps, et puis au fond, je ne suis pas vraiment un méchant. Sinon ça voudrait dire que je suis comme papa et ça, je ne veux pas.

Je ne veux pas être comme lui, je ne veux pas lui ressembler. Je crois qu'il est fou dans sa tête. Il va finir à l'asile d'Arkham comme le Joker et l'épouvantail. Ce sera bien fait pour lui et personne n'ira le voir. Il restera tout seul, comme moi, et il aura peur des autres fous, parce que les autres fous, ils sont dangereux et méchants, encore pires que lui. C'est pour ça qu'ils sont enfermés là-bas.

J'ai hâte de partir dans ma nouvelle école pour apprendre plein de trucs intéressants. Ça va être cool. Je vais essayer de comprendre comment ça marche. Comme j'ai encore mal, ça veut peut-être dire que le pouvoir est en moi. Je vais penser à quelque chose pour voir si ça marche.

Je ferme les yeux et je pense que la porte s'ouvre. J'entends le bruit dans ma tête, j'arrive à tout voir comme en vrai. Ça y est, ça marche ! J'ouvre les yeux et... il ne s'est rien passé. Ça n'a pas marché. De toute façon, ça ne marche jamais du premier coup, alors.

Je vais réessayer, mais en utilisant ma main. Peut-être qu'il faut se servir de ses mains pour diriger le pouvoir. Je me prépare. Je me concentre. J'ai vraiment très mal à la tête, encore plus que tout à l'heure, mais ce n'est pas grave. Je dois y arriver. Je ferme les yeux et je tends ma main gauche vers la porte. Je pense à la porte qui s'ouvre et je demande que ma volonté soit accomplie.

J'essaie des formules que j'ai entendues à la messe, à la télé, au cinéma ou lues dans des comics, mais rien ne fonctionne. Je change de main et je recommence. Il ne se passe toujours rien. Je place mes deux mains paume

contre paume et je les écarte lentement pour faire comme si j'ouvrais vraiment la porte, mais il ne se passe toujours rien. La porte reste fermée.

Je suis déçu.

Papa a raison, je ne suis qu'un bon à rien. Je ne sais même pas me servir de mes pouvoirs. Mais je ne dois pas me décourager. Papa a tort ! Je suis un gentil petit garçon. J'apprendrai à utiliser mes pouvoirs et on verra qui de nous deux est le bon à rien. J'irai dans une école pour enfants comme moi et j'apprendrai le latin, des formules magiques et des incantations bizarres. Je deviendrai le plus grand et le plus puissant de tous les super héros.

J'ai toujours mal à la tête et je ne sais pas me servir de mes nouveaux pouvoirs. Ce n'est pas grave, un jour je saurai comment faire, mais en attendant, je vais essayer de dormir un peu. Mes bras me font encore mal à cause des coups de poing de mon père. Il a vraiment cogné fort aujourd'hui. Je m'allonge un peu et je pose ma tête contre le mur.

Boum !

Un bruit terrible vient de me réveiller. J'ai sursauté. Ça a fait comme le bruit du tonnerre. Quelque chose ou quelqu'un a dû se faire très mal en tombant. Quand on est dans le placard, on dirait que les bruits sont plus forts que quand on est dehors. Ça m'a fait peur, je ne m'y attendais pas.

— C'est qui ?

J'ai entendu le bruit très fort, comme si c'était derrière la porte.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

Je demande des détails, en espérant que ce soit ma mère ou ma sœur. Si ça se trouve, c'est peut-être un des "*étrangers*" qui s'est fait mal. Je colle mon oreille contre la porte et j'attends. Il ne se passe rien.

— Y a quelqu'un ? S'il vous plaît répondez !

Mais personne ne me répond. Je n'entends rien. C'est comme si j'avais inventé le bruit. Tant pis après tout, ou tant mieux si personne ne s'est fait mal. Je reprends donc ma position pour dormir. Et c'est à ce moment-là que j'entends parler les "*étrangers*" entre eux. Pour la première fois, j'ai réussi à comprendre ce qu'ils disaient. Tant mieux, je commençais à croire que c'étaient des monstres ou des martiens.

Mais c'est juste des grandes personnes.

En tout cas, c'est bizarre les grandes personnes. Chacun parle de ce qu'il fait, mais personne n'écoute. Ils parlent tous, pas en même temps,

mais chacun raconte une histoire et les autres répondent n'importe quoi. C'est difficile à comprendre, ils parlent tout doucement en plus. Je continue d'écouter et enfin je comprends.

Il y en a un qui parle un peu plus fort et il parle avec une dame. Je suis content, ça veut dire qu'on parle la même langue. Je l'écoute et il parle de ce qu'il va faire, il raconte ses projets à la dame. Et il lui dit une chose qui me fait froid dans le dos. J'ai peur de lui maintenant. Je ne veux plus qu'il revienne chez nous. C'est un méchant. C'est un tueur professionnel, je crois que c'est ça son métier. Il tue des gens.

Et si jamais il nous tuait ?

J'ai peur parce qu'il est juste derrière la porte. Peut-être qu'il a déjà tué mon père, ma mère et ma sœur et qu'il me cherche maintenant. Je ne dois pas faire de bruit, sinon il viendra me tuer aussi. J'espère qu'il ne m'a pas entendu appeler tout à l'heure. Je ne suis pas encore prêt. Je ne sais pas utiliser mes pouvoirs et je ne pourrai pas le battre.

Il est toujours là et j'ai peur, alors je fais comme maman me l'a appris. Je fais mon signe de la croix, je joins les mains et je prie le petit Jésus du ciel pour qu'il m'aide. Mes yeux sont lourds tout à coup, j'ai sommeil et je m'endors en espérant que mes prières seront entendues.

13.

Alexandre 3/8

Je m'appelle Alexandre Kan. J'ai trente-huit ans et je serai bientôt immortel. Mon nom sera inscrit au Panthéon des héros et des hommes ayant fait notre Histoire. Il faut croire que j'y étais destiné, car mon patronyme est le parfait produit d'Alexandre (dit le Grand) et de Gengis Khan – à une lettre près. J'ai d'ailleurs une personnalité assez originale et je pense avoir été choisi pour cela. Je me présente en quelques mots.

J'ai peur :

De la petite souris, de Cthulhu^{14}, d'aller me coucher, du noir et des créatures qui sont dans le noir.

Je n'aime pas :

Les femmes, les hommes, les enfants, les bébés, la gardienne de mon immeuble, mon travail, mon patron, les tortues, les poules, les canards, les chats, les chiens, les poissons rouges, les hamsters, la cuisine indienne, partir en vacances, les hôpitaux, la neige, la plage, le soleil, la pluie, la montagne, la campagne, les balades en forêt, les promenades romantiques, les couples – qui s'embrassent systématiquement devant moi, les gens qui racontent leur vie, les gens qui ne se lavent pas les mains en sortant des toilettes, les gens qui toussent sans mettre la main devant la bouche, les gens qui mâchent leur chewing-gum sans fermer la bouche, les gens qui poussent sans dire pardon, les conducteurs qui doublent par la droite ou sans clignotant, les gens qui font la gueule dans le métro, les gens qui sont heureux, les gens qui demandent leur chemin, les immigrés qui jouent d'un instrument dans le métro ou le RER, être assis dans le sens contraire de la marche du train, les touristes qui ne parlent pas français et qui viennent en France, les gens qui ne disent pas merci ou s'il vous plaît, les gens qui croient tout savoir, les scientifiques, les médecins, les psychiatres, les avocats, les gens aisés, les radins, les pauvres, les mendiants, les estropiés, les colporteurs, les mannequins trop maigres, les anorexiques mal dans leur

peau, les obèses complexés, les dépressifs, les suicidaires, les fanatiques religieux, les politiciens, les personnes âgées qui toussent au cinéma pendant le film, les sportifs qui gagnent plus de deux fois mon salaire annuel en un mois, les retraités qui gagnent un million d'euros au loto alors qu'ils n'en ont pas besoin, les vieux qui font de la chirurgie esthétique et se croient jeunes, les femmes mûres qui se piquent au *Botox*, au silicone et au collagène, les gamines mutantes de treize ans qui en paraissent le double, les chanteurs noirs américains qui se croient beaux alors que c'est faux, les bimbos hautaines et superficielles, les numéros surtaxés qui commencent par 0800 ou 118, les dictons à la con, l'étalage de connotations sexuelles dans les publicités, le journal de vingt heures qui nous fait croire que tout va mal dans le monde, la météo qui se trompe tout le temps, les émissions débiles de télé-réalité, la crème chantilly, payer des impôts, les ordinateurs constamment perclus de virus, les téléphones portables qui sonnent tout le temps pour rien, prendre le bus, les grèves de transports en commun, les embouteillages, aller faire mes courses, aller en boîte de nuit, faire la fête, m'amuser, les surprises, mon anniversaire, la Saint Valentin, Noël, le jour de l'An, être pris en photo, être filmé, que l'on me tutoie quand on ne me connaît pas, que l'on me donne des ordres, que l'on me fasse des compliments, je n'aime pas être pris pour un moins que rien et, par-dessus tout, je ne m'aime pas.

J'aime :

Pas grand-chose.

En réalité, si.

J'apprécie le calme et l'ambiance d'un seul endroit – exception faite de mon appartement bien sûr. Il s'agit de Chromozoo'me. C'est un lieu magique et unique en son genre, car ce n'est pas un zoo comme les autres.

En dépit des lois contre le clonage et les manipulations génétiques, un groupe de chercheurs et de scientifiques avait décidé de créer un endroit dans lequel ils pourraient exposer le fruit de leurs travaux. Testant certains croisements d'espèces, les mutations abouties étaient présentées au grand public afin de nous familiariser avec les futures espèces animales.

Des bruits circulaient sur un possible essai sur l'homme. D'aucuns prétendaient que des chromosomes hybrides avaient déjà vu le jour et que

les « hommes du futur » auraient plus d'instinct, plus de force et une intelligence décuplée.

À mon avis, toutes ces théories n'étaient qu'un ensemble d'élucubrations de gens mal dans leur peau. Chromozoo'me était un institut sérieux, avec une réelle volonté de soutien et d'aide aux espèces animales que l'Homme avait condamnées par son égoïsme et sa négligence.

Comme l'expliquait leur président, Yann Amirace, la terre formait un tout. L'équilibre de notre planète était régi par l'interaction des espèces, mais surtout, par le respect de l'environnement. Les catastrophes écologiques de ces deux dernières décennies nous avaient davantage coûté que ce que nous pensions. Le non-respect de l'environnement pénalisait les animaux, mais aussi par corollaire, l'Homme, juché au sommet de la chaîne alimentaire.

En mesure préventive, il fallait, impérativement, une solution permettant de rééquilibrer la situation en attendant que la planète retrouve des forces, et Chromozoo'me était la réponse à ce problème. D'ailleurs, emprunté à la culture amérindienne, leur slogan était : « *Nous n'héritons pas de la terre de nos ancêtres, nous l'empruntons seulement à nos enfants* ».

Je déambulais donc dans les allées, observant les animaux à travers les épaisses vitres de verre. Les modifications apportées aux différentes espèces étaient inscrites sur des panneaux de présentation, sorte de notice détaillée de chaque animal.

J'avais beaucoup apprécié le caniche. Sa fiche rappelait qu'il s'agissait d'un animal de compagnie très prisé. Aussi, avait-il été modifié pour que ses déjections soient un puissant engrais afin de fertiliser les espaces verts de Paris. Le CN (Caniche Nouveau) était certifié 100% écologique, tout en conservant ses capacités d'antan.

Du côté des baies aquatiques, il y avait le tourteau-buffle, ainsi nommé en raison de sa nouvelle taille immense. Très apprécié pour sa chair, les chercheurs l'avaient modifié de sorte qu'il était plus fourni que l'original. Ses pattes, autrefois fines et quasiment dépourvues de nourriture étaient aussi grosses que ses pinces qui elles, avaient triplé de volume. À lui seul, le tourteau-buffle était capable de nourrir une famille de quatre personnes pendant deux jours.

En me rendant vers l'allée des animaux en voie de disparition, je découvris le panda-mammouth. Sur cette espèce, seules les femelles avaient

été modifiées. L'origine du croisement n'était pas spécifiée sur le panneau, mais d'après le descriptif, il était désormais possible aux femelles d'avoir des portées, ce qui multipliait les chances de survie des pandas.

Mais dans la catégorie « exotique, bois et forêts » mes préférées étaient les termites cannibales. Génétiquement modifiées, leur appétit avait été décuplé et elles n'accordaient plus aucune importance au bois, mais à leurs congénères. Il suffisait de lâcher une dizaine de termites cannibales dans une maison infectée pour la débarrasser définitivement de ces nuisibles en deux semaines seulement. En l'absence de nourriture, les termites cannibales mourraient de faim et les propriétaires étaient satisfaits.

Il s'agissait là d'une solution peu onéreuse, naturelle et d'une garantie de longue conservation du bois. Une courte vidéo de démonstration était diffusée en boucle et commentée sur un écran plasma où l'on voyait le travail effectué par ces redoutables mangeuses.

Chromozoo'me était riche d'enseignement et d'instruction. Pourtant, peu de personnes s'intéressaient – à tort – à ce zoo où il était agréable de s'y promener. Continuant ma découverte dans l'allée des animaux exotiques, le décor changea et je me retrouvais alors face à Baloo enfermé dans une cage.

Mécontent du sort réservé à son papa ours, Mowgli était venu le délivrer à l'aide de King Louis et des autres singes de la forêt. Il mangeait une banane en chantant *"Il en faut peu pour être heureux, vraiment très peu pour être heureux..."* et, m'invitant dans leur folle farandole, ils m'apprirent à danser. Pocahontas, qui passait par là m'attrapa le bras et me demanda de lui accorder une danse.

En visite avec leurs parents, des enfants s'exclamèrent.

— Regarde, papa ! C'est le Capitaine Smith et Pocahontas ! Waouh, trop bien !

Ils avaient de fausses oreilles de Mickey et mangeaient de la barbe à papa rose. Ils poursuivirent leur chemin et ma belle indienne me demanda de rester avec elle jusqu'à la tombée de la nuit.

Voyant cela, Belle arriva et m'invita à la parade nocturne. Partagé entre deux feux, je les vis se crêper le chignon afin d'obtenir mes faveurs. Belle appela alors la Bête qui tua Pocahontas sans l'ombre d'un remords. C'est donc en compagnie de Belle que j'assistais à la parade de nuit.

Tous les intermittents du spectacle du parc d'attractions étaient présents. Des chars, illuminés et brillants de mille feux, scintillaient dans l'obscurité

naissante comme autant de constellations dans le ciel. C'était vraiment féérique et magique. Puis il y eut le feu d'artifice en clôture du spectacle.

Alors que j'admirais le travail des artificiers, Belle se rapprocha de moi et me prit dans ses bras. Ce nom lui allait à ravir, mais je doutais fort qu'il s'agisse du sien. Comme tous les artistes travaillant au service des dessins animés, elle ne jouait qu'un rôle.

— Quel est votre véritable nom ?

— En réalité, je m'appelle Géraldine Thomas. Et vous ?

— Alexandre.

Elle m'embrassa.

Afin de prolonger ce moment, je fermai les yeux. N'avez-vous jamais remarqué comme tout paraît plus intense de cette manière ? Les pétards tonnaient autour de nous lorsque soudain, un cri me força à les ouvrir. J'étais en treillis de camouflage, un M16 en bandoulière et des grenades accrochées à ma veste de treillis.

Belle avait disparu et je n'étais plus dans le monde merveilleux de Disney, mais perdu dans la jungle en pleine guerre du Vietnam. Ce qui m'était apparu quelques instants plus tôt comme des feux d'artifice s'était transformé en tirs de mortiers et les balles fusaient autour de nous. Des soldats couraient afin de fuir la répression des Viêt-Congs et, dans un éclair de bon sens, je me mis à courir avec eux.

L'ennemi embusqué jaillissait parfois de la verdure inhospitalière de la jungle. Leurs attaques, aussi violentes que meurtrières, décimaient le groupe auquel je m'étais mêlé. Je ne parlais pas leur langue, mais je comprenais parfaitement les soldats américains aux côtés desquels je me battais. Le sergent Wilson vint alors me trouver.

— Qu'allons-nous faire, Monsieur ?

— Rassemblez le reste de vos hommes et faites-moi le point sur l'armement disponible. Nous devons établir une stratégie de repli pour rejoindre notre campement, sains et saufs.

— À vos ordres, Monsieur !

Ma vie se jouait à un fil. Il me fallait rapidement trouver une solution et ces soldats comptaient sur moi pour leur sauver la mise. Prenant un plan et une boussole, je fis un tracé sur la carte afin de nous sortir de ce guêpier. Le sergent Wilson me fit alors savoir qu'il ne restait que huit soldats. Avec nous, cela faisait un petit groupe de dix personnes à arracher de la mort.

— Écoutez-moi, tous. Cette mission ne peut et ne doit pas être la dernière pour nous. Je vous promets que vous rentrerez chez vous, que vous retrouverez vos femmes et vos enfants. L'Amérique a besoin de vous, elle a besoin de ses héros, alors, soldats, une dernière fois, je vous le demande, faites preuve de courage. Ce soir, nous dormirons au chaud et à l'abri des balles de l'ennemi. Dieu a béni ce jour de gloire, ce jour marqué par la réussite de notre mission ! En avant !

Et mon discours, étrangement accompagné par la musique du film "*Il faut sauver le soldat Ryan*", fut acclamé par les hourras de la troupe. Alors, dans un élan d'héroïsme de série B, notre groupe s'élança vers la liberté dans un somptueux ralenti cinématographique.

Tout se déroulait comme dans un film de guerre de Clint Eastwood. Je nous voyais en gros plan, suant la peur par tous les pores de notre visage, échappant aux rafales ennemies. Nous courions de toutes nos forces et bientôt, nous arriverions à la frontière, symbole de notre liberté et de sécurité.

Nous gravissions une montagne et un HH3 Jolly Green Giant, premier hélicoptère de Combat SAR (Search And Rescue) vint à notre rencontre, appuyé par un HH60H Seahawk. La troupe de *Marines* embarqua à bord de l'hélicoptère en poussant un soupir de soulagement.

Doucement, l'appareil procédait à sa manœuvre d'exfiltration, nous emportant loin de cette terre d'horreur et de conflits. Les visages étaient fatigués, mais heureux. Enfin, nous quittions définitivement le Vietnam et cette guerre interminable.

Il se mit à pleuvoir des geysers de feu. Le HH3 esquiva les missiles sol-air, mais le HH60H explosa au-dessus de nos têtes. La vivacité et l'habileté du pilote nous donnèrent un bref sursis, mais la vélocité de la troisième vague de tirs mit un terme définitif à notre espoir de rentrer chez nous.

Dans une tentative désespérée, lorsque je vis le missile foncer sur nous, je sautai dans le vide hors de l'appareil. Le souffle de l'explosion me projeta violemment dans une botte de foin qui se trouvait dans un pré incroyablement vert. Un homme vint à ma rencontre et me sortit de ma prison de paille en souriant.

C'était un gardien de chèvres qui surveillait son troupeau caprin qui broutait un peu plus loin. Il ne sembla même pas surpris de me voir et poursuivit calmement sa besogne. Me remettant de mes émotions, je me rendis alors compte que le décor avait une fois de plus changé.

J'apercevais, à l'horizon, la ville de Lhassa et les échos des dungchens des moines bouddhistes me parvenaient aux oreilles. Les harmoniques des chants sacrés et des mantras résonnaient dans l'air zen et serein du Tibet. Derrière nous se trouvaient les montagnes ancestrales et sacrées sur lesquelles les neiges éternelles reposaient au sommet, telles des crèmes vanilles fondues sur un cône au chocolat.

Au milieu de cette vision surréaliste, le Yéti, créature immonde et effrayante, apparut en tenant Belle entre ses bras. En le regardant avec attention, je vis qu'il s'agissait en fait d'un homme déguisé en Yéti. Belle se débattait afin de lui échapper, mais il ne semblait pas avoir de mauvaises intentions. Suçant sa tétine rose fluo, il était tout simplement heureux d'avoir trouvé une nouvelle compagne de jeu, et s'en retournait gaiement vers sa grotte.

Autour d'eux, un groupe de Yétis nains, très semblables aux Ewoks^[15], sautillait en chantant une comptine locale. La pluie se mit à tomber et le ciel coula comme une peinture mouillée par un début d'averse. C'est à ce moment que je me réveillais trempé, car j'avais oublié de fermer la fenêtre de ma chambre.

1 heure 47.

Réveillé. Commentaire. Je sors du lit. Je ferme la fenêtre. Mon réveil n'a pas encore sonné. Je l'avais programmé pour deux heures. Aucune importance. Je suis debout. Je l'arrête. Il ne sonnera plus. Encore un rêve étrange. Un de plus. C'est le prix à payer.

Je suis mouillé. C'est malin !

Je vais dans la salle de bains. Je m'essuie. Je retourne dans ma chambre. Je m'arrête aux toilettes avant. Je fais pipi. Je me lave les mains. Je m'essuie les mains. Je vais dans ma chambre. Je change les draps. Je fais mon lit. Tiens, j'ai faim ! Je finis de ranger. Je mets les draps dans la machine à laver. Je vais à la cuisine.

Il y a quelqu'un dans mon salon. J'allume la lumière. C'est Belle ! C'est la fille de mon rêve. Je l'ai tué. Je m'en souviens. J'ai honte. Je m'effondre. Je reste près d'elle. Je pleure. Je suis faible.

« Pourquoi pleures-tu, Alexandre ? »

La voix !

Elle est déjà là. Je dois lui répondre. Ne pas la décevoir. Elle croit en moi. Elle compte sur moi. Je sèche mes larmes. Je me relève.

— C'est fini. Je ne pleure plus. Regardez !

« Que s'est-il passé ? »

— Rien. Je vous assure. C'est juste un coup de cafard. Ça va mieux maintenant.

« N'oublie pas la récompense que je t'ai promise, mon amour. »

— Je n'ai pas oublié. J'irai jusqu'au bout. C'est juré !

« Je suis fière de toi, Alexandre. N'oublie pas que je t'aime. »

La voix !

Elle me redonne espoir. Elle a raison. Je dois lui obéir.

2 heures 05.

Commentaire. Le temps passe trop vite. Je dois me dépêcher. Il faut que j'arrive avant eux. J'ai besoin de forces. Je vais à la cuisine. J'engloutis trois barres de chocolat aux céréales. Ça donne soif. Je bois un verre de jus de raisin. J'ai encore faim. Je mange encore un peu. Juste deux tranches de pain de mie. Je me sens mieux. Je retourne au salon.

— Bonsoir, Belle. Vous allez bien ? Excusez-moi, j'ai oublié votre prénom. Je n'avais rien contre vous, vous savez. Pardon de vous avoir tué. C'est pour mon rituel. Vous avez été désignée. C'est un honneur immense d'être choisie, vous savez. Et pour ça, il faut vous préparer. Attendez-moi un instant, je reviens.

Elle devra être aussi jolie que les autres. Je vais m'appliquer. Il ne faut pas salir le travail. Je serai obligé de la préparer là-bas. Je dois faire vite. Je récupère le maquillage. Je prends mon sac. Je mets toutes mes affaires dedans.

J'ai un doute. Je vérifie.

Brosse ? Ok.

Peigne ? Ok.

Barrettes ? Ok.

Fond de teint ? Ok.

Pinceau ? Ok.

Rouge à lèvres ? Ok.

Mascara ? Ok.

Crayon ? Ok.

Blush ? Ok.

Lingettes ? Ok.

Parfum ? Ok.

C'est bon. Tout y est. Tout va bien.

Elle est déjà lavée. Son shampoing est fait. Je m'en suis chargé. Avant d'aller dormir. Tant mieux. C'est un gain de temps. Je regarde par la fenêtre. Ça me revient. Zut ! Il pleut. Il faudra faire attention aux traces.

Je m'habille. J'enfile un ciré. Je mets mes gants en latex. Je m'occupe de Belle maintenant. Je dois la protéger. De la pluie. Je lui mets un k-way. Sombre. Bleu marine en fait. Ou bleu foncé. Je ne sais pas. Aucune importance. Je vais à la cuisine. Je prends deux sacs-poubelle. *Contenance cent litres*. Ça devrait suffire. Je retourne au salon.

— Ne vous en faites pas, c'est juste pour le transport. Nous devons sortir. Où ? Mais c'est une surprise voyons ! Dites-le-moi si je vous fais mal, d'accord ?

Ses yeux sont fermés. Elle ne dit rien. Normal. Elle est morte. Dommage.

2 heures 28.

Commentaire. Son corps est froid. Je l'attache solidement dans les sacs. Elle est légère. Je l'emporte facilement. Je prends mes clés de voiture. J'éteins toutes les lumières. Nous sortons. Mp3 dans la poche. Écouteurs sur les oreilles. J'écoute *Mon vieux* de Daniel Guichard. C'est triste. Ça va avec le temps. Je suis déjà dans l'ambiance. Je sais ce que je vais faire. Je suis sûr qu'elle sera parfaite.

14.

Jassandre 3/5

Après la triste mésaventure "*Flavio*" – et les mots sont choisis – ma vision des choses avait légèrement changé. Le manteau de la nuit m'enveloppait de ténèbres. Les idées sombres et confuses, il me fallut plus d'une semaine pour restaurer la sérénité qu'était la mienne. Encore sous le choc de cette drôle de rencontre – qui faillit me coûter la vie – j'avais décidé de trier ma clientèle avec davantage de rigueur.

Je m'étais inscrite dans un club de sport afin d'y apprendre l'autodéfense. Au programme, body-combat et self-défense. Le professeur était un ancien garde du corps et tous les participants étaient policiers. Pour l'instant, je n'avais pas encore eu à mettre la théorie en pratique, et cet état de choses me convenait parfaitement.

Malgré une apparente quiétude, je restais affectée. À cause de lui, je m'étais sentie sale pour la première fois de ma vie. En comptant l'argent contenu dans son enveloppe, je m'étais aperçue qu'il y avait cinq cents euros de trop.

Était-ce la raison pour laquelle il m'avait demandé de vérifier ? S'agissait-il d'un piège tendu à mon égard ? Avait-il tenté de me définir par cette minable tentative d'étude psychologique ?

Je ne saurais jamais s'il s'agissait d'un pourboire, d'un test ou d'une erreur, mais, quelle qu'en soit la raison, ces billets ne justifiaient pas une telle attitude.

Ce que j'avais nié et fui au début de ma double vie me rattrapait avec violence. Je n'étais plus une escort, mais une prostituée de luxe. Inutile d'affirmer le contraire, je le savais à présent. Me cacher derrière l'ambiguïté des mots ne m'était d'aucun secours. Le sexe primait face à l'argent et, je n'étais qu'une vulgaire « chienne », comme me l'avait si bien dit Flavio.

Il m'avait laissée attachée et livrée à moi-même, comme un animal que l'on abandonne sur une aire d'autoroute. Comble de l'horreur, ce sinistre individu s'était permis de me déféquer dessus. Il m'avait tout de même fallu

deux jours pour me délivrer de mes liens. Quarante-huit heures à supporter cette pestilentielle immondice sur laquelle les mouches festoyaient autour de moi. J'étais à bout de force, assoiffée et affamée en dépit de mon envie de vomir, j'avais très mal aux pieds et aux poignets, mais surtout, j'avais eu très peur.

Pourtant, j'en avais la certitude, il n'avait pas voulu me tuer. J'étais parvenue à cette conclusion en me demandant la raison qui l'avait poussé à m'attacher avec de la corde. Le temps du coït, il m'avait passé les menottes, puis il me les avait enlevées, au profit de cette corde bon marché.

J'ignore tout de ce qu'il put me faire durant ma période inconsciente – et je préférais que les choses restent ainsi. J'avais, par mesure de sécurité, effectué des analyses sanguines, et je fus soulagée lorsque j'appris que les résultats n'avaient rien révélé d'anormal ou d'inquiétant.

Je n'avais contracté aucune maladie sexuellement transmissible, n'étais pas enceinte et ne connus pas de complications a posteriori. Rassurée, j'avais donc repris mon activité parallèle, n'acceptant que les hommes de moins de trente ans et les femmes.

J'aurais pu tout arrêter à cause de lui.

Le souvenir de cette nuit me plongeait encore dans une terreur sans nom. Seulement voilà, j'aimais autant jouir des plaisirs charnels que j'avais besoin d'argent. Mon métier d'assistante de direction m'assurait de confortables revenus, mais pas suffisamment pour mener la grande vie dont je rêvais.

Il m'aurait alors fallu renoncer à mon appartement sur les Champs-Élysées, à mes parfums, à mes vêtements de créateurs haute couture, ainsi qu'à d'autres futilités qui constituaient la base de mon confort matériel et moral. En bonne épicurienne qui se respecte, il m'était impossible de renoncer à ce mode de vie. J'avais donc décidé de continuer, rassurée par mes cours intensifs d'autodéfense.

Ce soir, j'avais d'ailleurs rendez-vous avec une femme, et j'avais hâte de la rencontrer. Sans tabous et ouverte à toutes propositions, je m'étais découvert une certaine attirance pour les femmes. Mais je dois vous dire que Gabrielle Le Grangé n'était pas une femme comme les autres. Son mail m'avait tout de suite charmée. Sobre, discrète et raffinée, sa prose avait su toucher mon cœur.

Jugez plutôt par vous-même.

Chère Jassandre,

En surfant sur les eaux troubles du net, j'ai trouvé ce que j'ignorais chercher. Une jeune femme distinguée, élégante, cultivée, passionnée, amoureuse de la vie, sulfureuse, mystérieuse aussi, une véritable invitation à l'aventure et au merveilleux, en un mot : vous.

Moi, petite bouteille jetée à la mer, j'attends donc et espère pouvoir faire ce voyage avec vous. Approchant ma troisième décennie, mes velléités amoureuses avec la gent masculine de mon milieu m'ont ouvert les yeux sur la réalité d'une nécessité tout autre que le sexe.

Je pense donc que vous, plus que quiconque, saurez me comprendre, alors si votre emploi du temps vous le permet, rendez-moi réponse afin de planifier une rencontre, qui, je le crois, sera pour nous deux inoubliable.

Que vos yeux se détachent lentement de cette pensée, car je vous quitte déjà à regret,

*Votre sincère et dévouée,
Gabrielle.*

Je lui avais donc répondu, l'invitant à établir un premier contact téléphonique.

Ma très chère Gabrielle,

Rien ne me ferait davantage plaisir que d'effectuer ce voyage avec vous. Aussi, je vous laisse le soin de me contacter par téléphone afin de convenir ensemble d'un rendez-vous. Au cas où vous ne l'auriez pas noté, je vous rappelle mon numéro en bas de page,

*Cordialement,
Jassandre.*

Elle m'appela le lendemain. C'était la semaine dernière. Quel bonheur lorsque mon téléphone sonna ce jour-là. En décrochant, je fus accueillie par sa voix apaisante, chaleureuse et légèrement grave.

D'ordinaire, les prises de contact étaient brèves, mais là, quelque chose de nouveau, d'inhabituel, d'inédit était passé entre nous. Cependant, malade

et indisposée, je devais attendre une semaine avant de la recevoir.

Malgré ma folle envie de la rencontrer, je dus prétexter un impératif d'agenda, décalant ainsi notre rendez-vous d'une semaine. Disponible, elle accepta la date que je lui proposai et me quitta ensuite avec difficulté. C'était comme si nous étions tombées amoureuses l'une de l'autre.

La semaine me parut interminable malgré nos appels quotidiens.

Jamais auparavant une femme ne m'avait fait un tel effet. Débridant mon imagination, je la voyais sous plusieurs facettes, tour à tour dominatrice, fragile, sensuelle ou femme fatale.

Gabrielle était soudainement devenue mon fantasme féminin. Paradoxalement, elle était aussi la femme que j'aurais aimé être. Elle m'avait surnommé « ma petite vanille des îles ». Sans doute une métaphore en rapport avec son mail sur les voyages.

Le soir tant attendu était enfin arrivé. Il était vingt heures pile lorsqu'elle sonna. Je n'oublierai jamais l'image de son entrée dans mon appartement. Elle se tenait là, debout devant moi en souriant, avec son sac à main en cuir pendu à son épaule droite, et son sac de courses dans la main gauche.

— Bonsoir, ma petite vanille des îles.

Gabrielle était vraiment une femme pleine de charme. Son aura était aussi puissante qu'envoûtante. Charismatique et sensuelle, il se dégageait d'elle une autorité naturelle. Elle était très belle. Elle me faisait penser aux actrices des années 80. Son sourire était un véritable supplice et je trouvais étonnant que les hommes ne sachent profiter d'une telle femme.

Posant ses courses sur le sol, elle accrocha ses affaires au portemanteau et je pus admirer sa silhouette. Séductrice, mais pas vulgaire, elle savait se mettre en valeur. Son corps athlétique indiquait la pratique régulière d'aérobic et elle avait de très sérieux atouts féminins, à savoir un regard perçant, un sublime grain de peau et le sourire du Démon.

Conquise et déjà sous le charme, je lui répondis :

— Bonsoir, Gabrielle. Ravie de te rencontrer.

— Tout le plaisir est pour moi, ma chérie. Mais avant d'oublier...

Elle fouilla l'intérieur de son sac à main, en sortit son portefeuille et me tendit une épaisse liasse de billets. Vérifiant rapidement, je pus constater que les mille trois cents euros étaient bien en ma possession. Après avoir glissé les billets dans la petite urne que je conservais à proximité, je lui dis :

— Merci. Alors, quel est le programme ?

— Comme je te l'avais dit au téléphone, nous commencerons cette soirée par une dégustation régionale. Je vais te préparer de quoi manger, dit-elle en agitant son sac de provisions.

Nous étions comme de vieilles connaissances, et l'atmosphère détendue me fit presque oublier la réalité de nos vies. Gabrielle était pourtant une cliente qui avait payé pour passer une soirée avec moi. Cela impliquait donc une qualité de service et une écoute attentive de ses besoins. Elle devait certainement attendre quelque chose de plus que ma simple présence, car mes honoraires avaient déjà dissuadé plus d'une personne.

Affublée de son tablier de cuisinière, elle s'était proposée de me faire découvrir les spécialités culinaires de sa région. D'origine basque, elle était fière, fidèle et passionnée. Son amour de la vie se retrouvait dans sa cuisine raffinée et délicate.

Meilleure qu'une soirée au restaurant, sa gastronomie maison m'avait enchanté le palais. J'avais, grâce à elle, découvert les charcuteries locales, dont le fameux boudin basque. Restant dans les mêmes saveurs, elle m'avait préparé une piperade que je n'étais pas prête d'oublier. N'aimant pas trop le fromage, je fus agréablement surprise par une Chambre d'Amour, un pur brebis au cœur tendre. Mais qu'aurait été ce dîner sans le traditionnel gâteau basque ?

Elle m'avait également apporté une bouteille de vin, un grand cru local qui nous avait légèrement fait tourner la tête. C'était une bouteille d'Irouléguy, du domaine Ilarria. D'humeur joyeuse, et légèrement pompette, je ne comprenais pas toutes ses allusions aux spécialités créoles, mais nous avons passé une délicieuse soirée. Nous parlions de tout avec légèreté et nos rires résonnaient dans l'appartement. Assises au salon sur le canapé, notre digestion fut appuyée par une tisane aux plantes.

Elle me parla ensuite de ses mésaventures amoureuses, de sa philosophie sur la quête du bonheur et finalement de notre rencontre. Il s'agissait de sa première expérience homosexuelle. Partagées entre la peur, l'envie et l'excitation, nous nous comprenions sans parler.

— C'est incroyable ce qui m'arrive. Tu es si jeune, si belle et si fraîche. Tout cela me semble bien étrange tout à coup.

— Pourquoi ?

— Parce que j'ai peur de m'accrocher. Je suis volcanique et jalouse. Si je m'éprends de toi, je ne supporterai pas de te savoir avec d'autres hommes ou d'autres femmes. En amour, je suis exclusive et entière. Mais je

comprendrais parfaitement que tu ne veuilles pas tout laisser tomber pour moi. Après tout, je ne suis qu'une cliente parmi les autres.

— Ne dis pas ça, Gabrielle. Tu n'es pas comme les autres. Simplement, je ne suis pas une personne digne de ton amour et je ne voudrais pas te faire souffrir.

— Pourquoi dis-tu cela ? Comment peux-tu affirmer que tu n'es pas digne de moi ?

— Parce que je ne suis qu'une pute de luxe.

Ma réponse sembla la foudroyer. Je pense même qu'un coup de poignard en plein cœur lui aurait fait moins mal.

Elle posa la main sur mon épaule.

— Ce mot est si sale et tellement inattendu dans ta bouche, Jassandre. Pourquoi te dévaloriser ainsi ? C'est faux. Pense que nous n'aurions jamais pu nous rencontrer autrement. Tout n'est pas si négatif que tu veuilles le croire.

— C'est vrai, mais quel que soit le terme employé, la réalité reste inchangée. J'aime papillonner autant que j'aime l'argent. Je suis égoïste et cette inconstance a failli me coûter la vie la dernière fois.

— Que veux-tu dire ?

Inspirant profondément, je fermais les yeux en pensant à Flavio. Marquée par cette expérience, son souvenir m'emplissait de haine et de peur. Il m'avait attaqué dans ma chair et ma blessure émotionnelle était plus grande que je ne me l'étais avouée.

Regardant Gabrielle, je lui confessais alors les peines de mon âme.

— Le dernier client que j'ai reçu m'a brutalisée. Il m'a prise de force en m'attachant avec des menottes. Son comportement a dépassé le cadre de notre contrat et il a abusé de moi. Je lui ai proposé de lui rendre son argent et d'en rester là, mais il a refusé et il...

— Il t'a violée, c'est ça ?

Baissant la tête, je marquai une pause avant de plonger mon regard dans le sien.

— Il m'a baisée comme une chienne ! dis-je en pleurant. Il m'a traitée de sale négresse, d'esclave ! C'est pour te dire son respect des femmes. Ce porc, ce raciste, ce salopard. Et il m'a déposé un étron malodorant sur le torse avant de partir ! À cause de lui, je me sens sale et humiliée. Regarde ce qu'il a fait de moi ! Je ne suis qu'une loque. Qui voudrait d'une telle personne ?

— Moi, dit-elle en m’embrassant.

Et, durant le court instant qui précéda son baiser, je lus dans ses yeux que tout argument serait inutile et vain. Son regard plein d’amour était troublé par des larmes de compassion. Me serrant dans ses bras, son étreinte protectrice confirmait son désir d’engagement à mes côtés. Je n’étais plus seule. Nous étions deux pour lutter contre ce souvenir.

— Écoute attentivement, Jassandre. Voici la liste des choses que j’aimerais te demander.

Toujours sous l’emprise de son voluptueux baiser, je bafouillai.

— Comment...? C’est-à-dire que...

— S’il te plaît, écoute. J’aimerais être avec toi, vivre avec toi, m’unir à toi, fonder un foyer avec toi, être aimée de toi et aussi... élever des enfants avec toi. Je ne supporterai pas d’être séparée de toi.

Son regard noyé dans le mien révéla tout l’attachement qu’elle me portait. L’œil humide, elle espérait davantage ma réponse qu’elle ne l’attendait. Tout avait été avoué dans la précipitation, dans un souffle désespéré. Bouleversée, émue par la déclaration faite en dépit de mon aveu, je ne pus que lui répondre.

— Pour le meilleur comme pour le pire, c’est d’accord.

Et nos joies se scellèrent dans une accolade.

Je me sentais bien, blottie contre son corps et je sus que c’était là, entre ses bras, que je voulais finir ma vie. Apaisée, je la désirais plus que n’importe quel homme et l’une des phrases de ma mère me revint. Selon son propos, seule une femme pouvait en comprendre une autre. Et ce soir, enfin, je saisisais l’essence de cette vérité.

Savez-vous comment naissent les arcs-en-ciel ? Non, je ne vous prends ni pour des ignorants, ni pour des idiots. Cette question appelle une réponse d’une touchante poésie dont Gabrielle et moi sommes la quintessence. Les arcs-en-ciel naissent de l’union de la pluie et du soleil. Et au milieu des mes larmes, elle était apparue comme le soleil de ma vie, irradiant mon être des couleurs féériques de l’arc-en-ciel.

Grâce à elle, j’avais retrouvé le sommeil, le goût de vivre et l’espoir. Celui de croire au futur et dans cette projection, je partageais mes instants de bonheur à ses côtés. Bien entendu, je ne vante pas ici les mérites d’une amourette de série Z. Non ! Je voulais vivre avec elle un compte de faits et goûtez bien ce jeu de mots, car il est dit qu’il n’existe pas d’amour, juste des preuves d’amour.

Et que sont les preuves sinon des faits ?

Les relations enflammées ne sont pas faites pour durer. Je le sais d'expérience. Elles ne sont que la manifestation d'un désir, d'une pulsion, mais je ne ressentais rien de tel envers Gabrielle. Au fond de mon être était tapi un foyer de braises qui refusait de s'éteindre. À l'intérieur, il y avait un coeur qui battait fort. Très fort. De plus en plus vite.

Je la désirais avec une ardeur toute nouvelle.

Me plaquant contre le sofa, je sentis sa main couler sur moi, partant de mon cou vers mes cuisses. Passant sous mes vêtements, elle glissa avec lenteur sur mon ventre afin d'atteindre mon sexe qu'elle caressa avec douceur.

Ses lèvres charnues étaient douces et leur contact sur les miennes me fit frissonner. Était-ce l'effet de l'alcool ? Je n'en savais rien, mais je sentais une vague de chaleur me parcourir.

Emportée par son tourbillon impudique et charnel, je me levai puis me déshabillai avec lenteur afin d'émoustiller ses sens. Lui dévoilant mon intimité par séquences, ma danse érotique et lascive semblait trouver grâce à ses yeux.

Elle contemplait ma plastique avec délice.

Joueuse, elle resta spectatrice de ma mise en scène avant de retourner mes armes de séduction contre moi. S'abandonnant à ses pulsions, elle s'approcha de mon corps dénudé en quasi-totalité et se blottit contre moi.

D'un habile doigté, elle enleva mon soutien-gorge. Seins contre seins, elle se frotta contre moi avant de descendre lentement. Accroupie devant moi, elle me délesta ensuite de mon string et je sentis sa langue humecter ma fleur déjà humide de plaisir.

Je devenais folle de désir.

Manipulée par la convoitise d'expériences nouvelles, je me cambrai, la laissant ainsi masser le doux renflement de mon entrejambe pendant qu'elle se caressait devant moi. Tandis que j'écartais les jambes, je sentis ses doigts de velours s'introduire dans ma fente et taquiner mon clitoris. Laisant la main soyeuse glisser plus bas, les doigts de Gabrielle parvinrent aux replis mouillés de mes grandes lèvres.

Ma vulve palpitait d'un plaisir jusqu'ici inconnu et mes jambes étaient agitées de spasmes désordonnés, incontrôlés. Je serrais très fort sa tête entre mes mains afin de la sentir pénétrer plus profond en moi, humectant amoureuxment mon palais des plaisirs. J'étais heureuse et je voulais aller

plus loin dans cette volupté dont j'étais captive. Alors nos corps se livrèrent à un sulfureux ballet de caresses et de touchers, moment tant attendu de la soirée, et elle agita malicieusement un olisbos sous mes yeux.

OceanofPDF.com

15.

Axiandre 5/11

Ce fumier nous donnait vraiment du fil à retordre. La piste de Christian n'avait malheureusement pas abouti au résultat escompté. Nous avons certes découvert une sordide histoire, mais pas celle à laquelle nous nous attendions. Le présumé complice du meurtrier que nous recherchions était en réalité un simple employé municipal.

L'enquête de mes collègues révéla que cet homme, marié, père de trois enfants, avait une maîtresse et... un amant. Son histoire s'était compliquée le jour où il avait décidé de plaquer sa maîtresse.

Cette dernière lui avait annoncé qu'elle attendait un enfant de lui et menaçait de tout raconter à sa femme. S'absentant régulièrement pour des motifs hasardeux, il avait pris l'habitude, avec la complicité de ses collègues, de se faire remplacer par son Ganymède, serveur de nuit au Bunker, un Gay Crusing Club situé dans le onzième, pour régler la situation.

Bien sûr, en raison du silence de ses collègues, sa direction ignorait tout de cette triple vie et de ses petites affaires. Lorsque l'enquête se resserra autour de leur service, son comportement suspect souleva de nombreuses interrogations.

Par respect pour sa vie privée, une fois le pot aux roses découvert, l'équipe observa la plus grande discrétion sur ses mœurs, le laissant régler seul ses problèmes – qui ne nous concernaient d'ailleurs pas.

Nous avons donc une piste de moins, mais je soupçonnais Franky, l'un des « cousins^[16] » de notre regretté Titi, de nous cacher des informations importantes. J'avais envoyé Bernard et Michel le cuisiner un peu, mais il n'avait pas voulu parler. Pourtant, il savait quelque chose et je voulais savoir ce que j'ignorais par sa faute.

Connaissant ses habitudes grâce à Titi, je savais où le trouver en cas de besoin. Un samedi soir donc, Bernard, Michel, Cortès et moi, séparés par

binôme dans nos véhicules, avions décidé de lui faire cracher le morceau.

En planque devant la discothèque où il faisait le plus gros de son business, il avait pour habitude d'appâter le chaland et de l'inviter – après quelques verres – à sortir pour parler affaires à l'abri des oreilles indiscrètes.

Là, il l'emmenait à sa voiture, ouvrait le coffre au trésor et faisait étalage de sa marchandise. La négociation s'arrêtait en général à la vue de son butin. *Pitoyable d'être aussi prévisible*. Il n'était pas très malin pour un fourgue de son envergure. Titi me le répétait sans arrêt et il avait raison. Je comprenais mieux à présent ses fréquents séjours en taule. Mais le type avait des habitudes de vieux garçon, comme on dit chez nous, et il avait un S.T.I.C long comme un jour sans pain.

D'un autre côté, tant mieux pour notre affaire. Il me fallait des résultats, et il avait de quoi me faire avancer. Il était sorti du placard depuis peu et j'étais sûre qu'il remettrait ça ce soir. Il avait besoin de cash, et je ne m'étais pas trompée.

Garée à trois places de parking de sa voiture, j'attendis qu'il ouvre le coffre pour sortir discrètement du véhicule. Bernard et Michel étaient en renfort dans la direction opposée, juste au cas où il tenterait de fuir.

Je l'observais attentivement, guettant le meilleur moment pour lui tomber dessus. Cheveux gominés et luisants, le « rebelle » avait sorti son bling-bling clinquant. Veste blanche, chemise italienne ouverte sur une chaîne hors de prix, montre luisante comme un phare en pleine tempête et sourire racoleur, il mâchonnait un cure-dent en faisant affaire avec un pigeon.

De temps à autre, il jetait des coups d'œil furtifs aux alentours, assurant ainsi la discrétion de leur transaction. Mais ils étaient trop vagues pour être efficaces. Aveuglé par sa cupidité, Franky semblait très concentré sur le business en cours. L'extérieur était presque désert, et les deux silhouettes qui se trouvaient à côté de la porte regagnèrent la boîte.

À mon signal, nos deux groupes arrivèrent en même temps sur lui.

— Bonsoir, Franky, lui dis-je en arrivant à proximité. Alors, il te faut un peu de fraîche ? T'es fauché ?

— Merde ! dit-il en fermant brusquement le coffre de sa voiture.

Son client potentiel nous regarda d'un air inquiet. Franky voulut fuir comme nous l'avions prévu, mais sa tentative fut avortée par la présence des collègues. Alors, l'homme me regarda et dit :

— C'est un piège, hein ? Toute cette mise en scène, c'était pour m'avoir ! Je suis innocent, vous m'entendez. Vous ne savez pas à qui vous avez affaire ! J'ai des relations, moi, je...

— Toi, tu la fermes et tu dégages, lui dis-je.

— Mais...

— **Vite !**

Ne demandant pas son reste, l'autre obtempéra, soulagé de voir que l'affaire ne le concernait pas. Franky regarda Bernard et Michel avant de commencer son numéro de victime.

— Putain, Cyborg, tu fais chier ! Tu m'as fait louper une occas' en or, là. Qu'est-ce que tu veux, bordel ?

— Des infos sur les pierres de lune.

— J'ai déjà dit à tes gars que je ne savais rien.

— On va plutôt se concentrer sur ce que tu sais. Le mois dernier, une transaction illégale a eu lieu. Une semaine après, on a retrouvé le cadavre d'une jeune fille. Et devine quoi ?

— Quoi ? Mais j'en sais rien, tu me fais perdre mon temps...

— La jeune fille en question devait se marier et on a découvert les pierres de lune greffées dans sa poitrine. Une dans chaque sein. Ce que je veux, c'est le tordu à qui tu as vendu les cailloux. Balance-moi un nom, vite.

Franky semblait impassible.

Ses nombreux allers-retours en taule lui avaient forgé le caractère, mais la faible lueur qui vacilla dans son regard trahit sa peur.

Bien qu'il trempe dans toutes sortes de sales affaires, il n'avait jamais tué quelqu'un. Se savoir mêlé d'aussi près à la chose le terrifiait sans doute et il devait chercher à se protéger.

— Écoute, Cyborg, j'ai déjà dit à tes gars que...

— Alors c'est ça, c'est reparti ! Je suis la négresse de service, hein ? Je dois nettoyer la merde des autres ? Tu me prends pour une conne ? lui dis-je en le menaçant avec une arme.

Ce n'était pas mon arme de service, mais un joujou privé que je braquais fermement vers lui. Il s'agissait d'un revolver à barillet, un Smith & Wesson 629 Classic 5 pouces à six coups.

Collection personnelle.

— Qu'est-ce que tu fais ? me demanda Cortès pris de panique.

— Ah ! J'ai compris. Vous me faites encore la vieille blague du méchant flic et du bon flic. Mais ton arme n'est pas réglementaire et on n'est pas au 36 ici. J'ai des droits, Cyborg, et tu le sais !

— T'as rien pigé mon petit Franky. Tu vois, on a un cadavre dans le placard et tu es lié au meurtre de cette gosse. D'une manière ou d'une autre, quelqu'un doit payer et tu vas t'en prendre plein les couilles, connard !

Le plaquant alors contre le coffre, je fis tomber quatre des six cartouches près de son visage. Faisant tourner le barillet d'un geste sec, je mis la chambre face au canon et armai avant de lui mettre mon revolver dans la bouche.

— La roulette russe, tu connais ? Eh bien, j'ai décidé de changer la donne. Tu sais compter, donc tu sais combien il y a de balles dans ce flingue !

Il me fit oui de la tête.

— J'ai ici trois hommes de confiance qui pourront témoigner devant le juge que tu as voulu m'abattre et que j'étais en état de légitime défense. Ce ne sera ni la première ni la dernière fois qu'on maquillera une exécution. J'ai plein d'amis à la balistique et à l'IML ! Il paraît que les flics sont des ripoux. Et tu l'as dit toi-même, ce n'est pas mon arme de service. Jusqu'ici tu me suis ?

Il répéta son hochement de tête. De grosses gouttes de sueur perlaient sur son front. Cortès ne savait plus quoi faire, mais il resta en retrait, craignant certainement d'envenimer la situation.

Il me regardait me la jouer comme on dit. Une femme flic qui jouait au voyou pour faire parler un voyou. Il nous fallait un langage commun, une attitude fraternelle qui faisait partie d'un jeu dont nous avons l'habitude avec les *cousins*. Sauf que cette fois, il ne s'agissait pas d'un jeu. J'étais en pétard pour de bon.

Cette affaire me portait sur les nerfs et je n'aimais pas que l'on fasse obstruction à une enquête. La rétention d'informations étant ce que je déteste le plus, il me fallait parfois user de méthodes expéditives pour parvenir à mes fins.

— Je ne t'empêche pas de travailler, je suis même plutôt sympa avec toi. Alors pourquoi tu m'empêches de faire mon boulot, hein ? Il y a un barjo qui nous laisse des cadavres et tu peux m'aider à l'arrêter. Je sais, tu vas encore me sortir ton baratin, me dire que tu n'es pas une trompette, bla bla bla, mais là je ne te laisse pas le choix. Soit tu coopères, soit tu crèves

ici et tout de suite comme un chien. Décide-toi, dis-je en appuyant sur la détente.

Le clic du percuteur indiqua que la première chambre était vide. Armant de nouveau, je le fixai en appuyant une seconde fois sur la détente.

Dans l'atmosphère ouatée de cette nuit sans étoile, chaque détail me parvint avec une rare acuité. Le rochet de barillet entama la rotation du barillet d'un sixième de tour antihoraire et la seconde chambre se présenta face au percuteur. Nouveau clic claquant dans le vide. Ses chances s'amenuisaient.

J'armai.

La clarté des détails s'intensifiait. La sueur de son front, la moiteur de sa peau, la dilatation anormale de ses pupilles angoissées, sa respiration qui accélérât, ses narines béantes et frémissantes...

— Ohé, ohé ! dit-il affolé.

C'est étrange, mais avant cet épisode, je n'avais jamais remarqué combien il était difficile de parler avec une arme enfoncée dans la bouche. D'une part, les sons étaient étouffés, et d'autre part, seules les voyelles étaient prononçables.

— Qu'est-ce que tu dis ? demandai-je en enlevant le canon de sa bouche.

— Okay, okay, c'est bon, je vais parler. Mais putain, enlève ton calibre de mon visage !

— Ça dépendra de ce que j'aurai entendu. Je t'écoute, dis-je en laissant l'arme à proximité de sa tempe.

— Le mois dernier, j'ai été contacté par une femme au téléphone.

— Son nom ?

— **Elle ne l'a pas dit, d'accord !** hurla-t-il. Elle a juste précisé qu'il s'agissait d'une commande spéciale. Elle voulait les pierres de lune de la grande bijouterie située place Vendôme. Celle qui appartient au rital, un nouveau, un certain Flavio Benedetti. Je me suis arrangé pour lui fournir ses cailloux et c'est son mec qui est passé.

— À quoi il ressemble ?

— J'en sais rien, je l'ai à peine vu. Il faisait aussi nuit que maintenant et les vitres étaient teintées. Le type est arrivé en fourgonnette. Il a légèrement baissé son carreau et je lui ai remis la marchandise.

— Tu l'as bien vu quand il a baissé la vitre ! De quoi il avait l'air ? Décris-le-moi !

— Il avait l'air plutôt costaud, mais je ne l'ai pas vraiment vu. Le gars était ganté, portait une casquette et une capuche. Il m'a ensuite tendu un gros paquet de fric après s'être assuré d'avoir ce qu'il voulait. Il m'a à peine parlé. Je ne l'ai pas vu, je te jure, il faisait nuit. On a fait affaire et après il s'est tiré. Je comptais l'oseille, j'ai pas fait gaffe au reste.

— C'est tout ce que tu peux nous dire ?

— Oui, je te jure que c'est la vérité, Cyborg ! Je ne savais pas que les cailloux allaient servir à ça, sinon, je ne les aurais jamais fourgués. Tu sais bien que je ne suis pas un tueur. Tu me connais !?

— Un détail qui pourrait nous aider ? Plaque ? Modèle de la fourgonnette ? État de la voiture ?

— C'était un Ford... Transit, couleur sombre... noire je crois bien, immatriculé dans le 93, mais il faisait trop nuit pour y voir clair. Ce n'est peut-être pas grand-chose, mais le feu arrière gauche était cassé, voilà ce que j'ai remarqué. C'est tout, Cyborg, je te le jure sur ma vie ! Excuse-moi de t'avoir fait perdre ton temps, mais tu ne vas pas me buter, c'est pas ton genre hein ? T'es flic, t'es du bon côté j'te rappelle...

Pour toute réponse, il entendit le coup de feu partir lorsque j'appuyai sur la détente la troisième fois en hurlant comme une forcenée. La détonation retentit dans la nuit et son écho se perdit au loin, emporté par le vent.

— La prochaine fois que je t'envoie deux de mes hommes, sois plus coopératif !

J'avais tiré à deux centimètres à peine de son visage. Franky se contenta de dire oui de la tête. Il resta pétrifié et pleura tout en constatant qu'il s'était pissé sur la jambe gauche. Je ramassai mes balles et je le laissai là à méditer sur son sort au milieu de ses acouphènes avant de regagner la voiture.

Livide, Cortès me regardait de manière étrange.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ? dis-je d'un air agacé et contrarié.

— J'ai vraiment cru que tu allais tuer ce type, dit-il blanc comme un linge. Merde, un indic en plus !

— J'ai failli. Écoute Delmiro, je sais que mes méthodes et mon caractère te déplaisent. Mais ce fumier est indirectement lié à ce meurtre, tout comme moi, tout comme toi ! Et tu sais pourquoi ?

— Non.

— Parce que si on n'arrête pas ce dingue très rapidement, on sera coupable de ses prochains meurtres à cause de notre incapacité à le mettre

sous les verrous. Chacune des âmes des victimes me pèse sur la conscience. Je me sens aussi responsable que si je les avais tuées. Tu comprends ?

— Oui, mais tu n’as pas à te mortifier comme ça. Tu ne fais que ton travail et tu le fais bien, ce qui est déjà pas mal. Ne porte pas la Croix inutilement sur tes épaules. Il paraît qu’un type l’a déjà fait pour nous il y a environ deux mille ans, mais c’est une vieille histoire et regarde comment il a fini.

Voyant que sa plaisanterie restait sans suite, il poursuivit sur un ton plus sérieux.

— T’es un bon flic et tout le monde le sait.

Puis, marquant une courte pause, il ajouta dans un murmure :

— C’est ce qui s’est passé durant la garde à vue de Chestier ?

— **Tu n’étais pas là !**

J’avais hurlé.

Aussitôt, les images refirent surface, violentes et affutées comme des lames. Les narines vrombissantes, j’étais prête à me jeter sur lui, réalisant au même moment que je devais avoir l’air d’une furie et que je terrifiais le collègue. Je fermai les yeux en prenant une profonde inspiration avant de poursuivre.

Alors, d’une voix calme, presque éteinte, je racontai.

— Nous étions au domicile de Chestier. Ce matin-là, je m’étais pointée avec plus d’une heure de retard. Titi et moi faisons équipe comme d’habitude. J’aurais dû réagir, putain... j’aurais dû !

— De quoi parles-tu ?

— Nous étions dans son appartement. Chestier venait d’achever la femme devant nos yeux. Il fallait le voir pour le croire. Ce type était une force de la nature. Titi s’est avancé pour le pincer^{17}. Deux collègues du R.A.I.D le suivaient. Il s’est approché du prêtre, lui a menotté un poignet et tout a été super vite. T’aurais dû voir ça, c’était surréaliste ! Tout le monde gueulait « lâche-le ! lâche-le ! », mais il s’en battait les couilles. Il a saisi le menton de Titi comme ça, juste avec deux doigts. Et crac ! Il lui a brisé la nuque et l’œsophage avant d’être maîtrisé. J’ai tenu Titi dans mes bras durant une bonne demi-heure. À cause des bouchons, les secours n’ont pas pu arriver plus tôt. Il est mort à l’hôpital, mais pour moi, c’est comme s’il avait rendu l’âme dans mes bras. Je l’ai vu mourir à petit feu. J’ai repensé à cette scène des millions de fois, j’aurais dû tirer.

— Ce n’était pas de ta faute...

— Si. Il était de mon devoir de chef d'unité d'agir. Enfin quoi, merde !? Tout le monde le sait que la L.D.^[18] s'applique pour soi-même ou pour autrui ! Mais avec toutes les notes de service à la con sur l'utilisation du pétard, les menaces de sanctions et tout le merdier, je sais pas. J'ai dû paniquer. Tout ça semblait si lointain, si impossible. Bref..., va faire une garde à vue correcte après ça, toi ! Tu as déjà perdu un membre de ton unité en service ?

Cortès me répondit par un silence éloquent et baissa la tête.

— En rentrant au 36, j'étais bouleversée, mais je devais faire mon travail, alors j'ai supervisé la garde à vue de Chestier et je l'ai interrogé. Je voulais comprendre, je voulais connaître ses motivations. Titi était plus que mon adjoint, il était comme un frère pour moi, tu comprends ? Et ce tordu me répond que c'est Dieu qui lui a ordonné de le tuer pour sauver mon âme, qu'il... (je laissai échapper un soupir de sarcasme) qu'il s'agissait d'une épreuve. J'ai vu rouge et je lui ai balancé une bonne droite. Je ne voulais pas le tuer comme tant de gens ont bavé sur mon dos, juste honorer la mémoire bafouée du collègue. L'affaire est montée en épingle, et je suis passée pour la méchante de service. Fin de l'histoire. Ces connards de l'I.G.S m'ont emmerdée tant qu'ils pouvaient, mais ils s'en foutaient de Titi. Pas une fois ils n'ont parlé de lui. Pareil pour les syndicats. Ils ont fait un peu de cinoche histoire de récupérer des timbres, et basta. À part ceux qui ont cotisé pour les funérailles, tout le monde s'en tape. On a perdu un collègue en or, mais ils font chier ceux qui bossent et qui font leur devoir de commémoration. Et même si ça n'a rien de déontologique, ça je te l'accorde, ce connard de Franky n'a rien à voir avec ça.

— Je comprends.

Les collègues se garèrent à proximité de ma voiture.

— Bon, qu'est-ce qu'on fait ? me demanda Michel.

— C'est un peu léger comme aveu, mais c'est mieux que rien. Vérifiez si, à proximité des lieux de chaque crime, il y a des caméras de surveillance. Voyez si vous retrouvez une trace quelconque d'une Ford Transit noire immatriculée dans le 93, même s'il y a fort à parier qu'il s'agisse d'une fausse plaque. C'est nul comme piste, mais faites au mieux. Cortès et moi on s'occupe de la bijouterie.

— Entendu.

— Au moins on sait qu'il a une complice. Sa petite amie, ajouta Bernard. À part le fait qu'elle soit aussi barge que lui, on n'a aucune piste.

Pas de signallement, pas de...

Et tandis qu'il parlait, mon téléphone sonna. Voyant qu'il s'agissait du numéro de la permanence, je répondis avec empressement.

— Commandant Martin, j'écoute... Oui... Non, donnez-moi l'adresse... Entendu, c'est noté. J'ai trois hommes avec moi, on y va.

— Que se passe-t-il ? demanda Bernard.

— Notre « tueur de mariées » a encore tapé. Allons-y en vitesse avant l'arrivée de la presse.

Il était 6 heures 26 lorsque nous arrivâmes à la boucherie. Les voitures des collègues en uniforme signalaient la gravité des événements. Dans le jour naissant, les gyrophares poursuivaient leur danse circulaire. Deux Gardiens de la Paix sécurisaient l'accès à la zone d'enquête. En montrant ma carte de réquise, je fus autorisée à investir les lieux du crime, délimités par les bandes de sécurité derrière les véhicules sérigraphiés.

En pénétrant dans la boucherie, je vis le jeune apprenti pris en charge par un collègue en uniforme. Livide, il était recroquevillé sur lui-même, essuyant par moment les traînes argentées qui quittaient ses yeux humides. Il était terrorisé et encore sous le choc de la vision du corps. Malgré la présence et les soins du collègue, il semblait inconsolable. Après tout, voir un cadavre n'était pas à la portée de tout le monde.

En me rendant à la chambre froide, je croisai le gérant, un cinquantenaire débonnaire et d'apparence robuste, lui aussi traumatisé par cette vision d'horreur. Tout aussi pâle que son jeune apprenti, il buvait une tasse de café en silence, l'air hagard et les yeux perdus dans le vide. J'avais hâte de voir ce qui les avait, à ce point, marqués, avant de les interroger.

Je dois dire que je ne fus pas déçue.

Dans une chambre froide, la première chose qui vous cueillait, c'était l'odeur de la viande morte. La carne réfrigérée exhalait ses senteurs âpres en dépit d'une température que l'on aurait pensé filtrante. Puis, tout de suite après, pendus au rail de sélection, les dents-de-loup vierges formaient une horde menaçante et acérée. Plus loin, au milieu des quartiers de viande disposés en colonnes, je pénétrai au cœur de l'horreur.

Je n'arrivais pas à croire en cette vision surréaliste. Tout mon être se liguaient contre la brutalité de cette réalité.

Comment peut-on être dingue à ce point ?

Au plafond, deux rangées de néons nimbaient la scène d'un halo sanguin. La victime était pendue, accrochée par le dos, le crochet solidement planté entre les deux omoplates, et la tête pendait sur le torse. Ses yeux ouverts fixaient l'invisible, surmontant sa bouche ouverte sur un cri muet capté par l'éternité. Le corps dépecé était semblable aux écorchés vifs des universités de médecine.

Aux pieds de la victime, un seau aux trois quarts rempli d'un mélange de sang, d'urine et de fèces, recueillait les dernières gouttes qui sourdaient du corps malodorant et suintant. À la vue de ce spectacle, un filet de sueur glacé me traversa l'échine. Cortès sortit avec précipitation de la chambre froide et vomit bruyamment.

Détail insolite, l'épiderme avait été enlevé et déposé sur la table du fond. Pareille à une combinaison, il avait été laissé en évidence, méticuleusement plié entre les abats vermillon. Un impeccable travail d'équarrisseur. La peau avait soigneusement été recousue et munie d'une fermeture éclair. Les mains avaient été préparées comme des gants, et le visage s'apparentait à une cagoule. Bien conservé grâce à la température de la pièce, le derme semblait recouvert d'une sorte de cire ou d'huile, que l'Identité Judiciaire devrait analyser.

Je comprenais mieux maintenant l'état de choc des employés, mais j'effaçai toute implication émotionnelle afin de rester concentrée sur les faits. Pourtant, cette fois encore, je fus traversée par cette étrange sensation de *déjà-vu* que je ne savais identifier.

— Putain de merde ! s'écria Michel en arrivant. C'est vraiment dégueu.

— Il a fait fort ce coup-ci, ajouta Bernard en se couvrant les voies respiratoires.

Après avoir refermé la porte, je me rendis auprès de Cortès.

— C'est bon, tu tiens le coup ?

— Ça va aller, oui. Excuse-moi.

— Tu n'as pas à t'en faire. Reste assis, je vais interroger le patron.

Aux côtés du gérant, carnet de déclaration et stylo en main, je lui présentai ma carte avant de commencer l'interrogatoire.

— Commandant Martin, brigade criminelle. Puis-je vous poser quelques questions ?

— Bien sûr, allez-y.

— Pouvez-vous m'indiquer vos nom et prénom s'il vous plaît ?

— Jean-Louis Mercier.

— Qui a découvert le corps ?

— Aurélien, c'est mon apprenti.

— Quelle heure était-il ?

— Je ne sais pas, c'était il y a une heure environ.

— A-t-il touché à quelque chose dans la chambre froide ?

— Oui, le corps était enveloppé dans une banne...

— Qu'est-ce que c'est ?

— La pièce de toile qui nous sert à protéger les pièces de viande durant le transport. Elle ruisselait et saignait. Aurélien me l'a signalé, s'est approché et je lui ai dit d'ouvrir pour voir ce qui se passait, le temps que je passe mon coup de fil à la police. C'est là qu'il a vu le corps.

— Pourquoi nous avoir appelés avant ? Aviez-vous remarqué quelque chose d'inhabituel en arrivant ?

— Oui. La serrure avait été crochétée. J'ai fait le tour, mais rien n'avait disparu alors je ne me suis pas inquiété. J'ai quand même fait la déclaration à vos collègues pour signaler l'effraction. Il me faudra changer les serrures, mais c'est le cadet de mes soucis pour l'instant. J'étais en ligne avec le 17 quand il a crié en voyant le cadavre.

— Oui, je comprends mieux maintenant, dis-je en notant les détails qu'il me communiquait.

— Comment va le p'tit ?

— Il n'a pas vraiment l'air dans son assiette, mais je dois prendre sa déposition. J'espère qu'il sera en mesure de me dire quelque chose.

— Pauvre gosse.

— Merci de votre coopération.

Laissant le gérant se remettre de ses émotions, je le remerciai avant de rejoindre le Brigadier-Chef qui s'occupait de l'apprenti. En me voyant, il me salua et me fit un rapide compte-rendu de la situation.

Aurélien était apprenti et employé de la boucherie depuis six mois environ. Auparavant, il était en contrat de qualification et avait réussi son examen. Respectant sa promesse d'embauche, monsieur Mercier l'avait gardé à l'issue de sa période d'essai. Il était très satisfait de son travail et la clientèle l'aimait bien. Tout juste âgé de dix-huit ans, il était encore très perturbé par sa découverte.

Pour un apprenti boucher, il était normal de découper, de disséquer des animaux et de vendre leur viande. Il avait l'habitude des carcasses et du

sang, mais la situation était toute autre. Il s'agissait du cadavre d'une femme, retrouvée dépecée, accrochée au milieu de la chambre froide, avec la peau recousue et déposée sur la table où il rangeait ses outils.

Bien sûr, il avait déjà vu ce genre de scènes dans des films, à la télévision ou au cinéma, mais dans notre quotidien, ce corps était une fenêtre ouverte sur les horreurs de notre métier.

— Aurélien Duroc ? (il fit oui de la tête) Je suis le Commandant Martin, de la brigade criminelle. Je dois vous poser quelques questions. Vous pensez pouvoir y répondre ou vous préférez attendre un peu ?

— Non, ça va aller, je vous écoute.

— Pouvez-vous me raconter ce qui s'est passé avant la découverte du corps ?

— Ce matin, on est venu plus tôt que d'habitude à cause du *Bazar*.

— Quel « bazar » ? La boucherie était en désordre à votre arrivée ?

— Non, en fait c'est comme ça qu'on appelle le quartier des Halles à Paris, le *Bazar*. Monsieur Mercier devait m'y emmener. Hier, on est resté un peu plus tard pour préparer les commandes. Ce matin, quand on est arrivé, il m'a dit que la porte avait été fracturée. Ça m'a embêté parce que ça faisait un quart d'heure que je l'attendais dans le froid et j'avais peur qu'il pense que ça soit moi.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas, l'habitude de la cité. On est toujours accusé pour rien, alors je me disais qu'il aurait pu penser que j'avais froid et que je voulais l'attendre à l'intérieur. Mais en fait non, il m'a cru et il a tout de suite téléphoné aux flics. À la police pardon, se corrigea-t-il en me regardant d'un air confus. Moi pendant ce temps-là, j'ai été à la timbre, comme d'habitude pour récupérer ma boutique.

— Attendez un peu, timbre et boutique ne me parlent pas du tout. De quoi s'agit-il ?

— Pardon, timbre c'est le nom de la chambre froide et boutique, c'est une boîte à couteaux que l'on porte généralement au côté quand on va à l'abattoir. Ce sont surtout les garçons d'abattoir qui en ont une, mais on peut aussi en avoir besoin, surtout avec une grande boucherie comme la nôtre. Alors je vais dans la timbre, et là je vois une banne qui ruisselle. Comme je savais qu'on avait tout préparé hier soir, je le signale au patron et il me dit de l'ouvrir pour voir ce qui se passe. J'allume, j'entre, et c'est là

que je... je l'ai vu... et puis il y avait sa peau sur l'écorchain, pliée entre les gobets, et...

Marquant un temps d'arrêt, il ne put poursuivre son récit. Sa reconstitution des faits l'avait ramené au point fatal, au moment le plus marquant de sa jeune vie, la découverte d'un macchabée. Peu de gens pouvaient supporter un corps mort, encore moins comme l'était celui qui avait été aperçu un peu plus tôt.

Je ne voulais pas insister. Après l'avoir remercié, je retournai auprès de Michel et Bernard qui raillaient un peu le nouveau.

— T'en fais pas Cortès, tu t'y habitueras. Ici, on a l'habitude de dire que nous ne sommes que des bouts de viande. Faut croire que notre homme partage notre avis.

— Et puis mon gars, si la bidoche te rend aussi nerveux, fallait rester à la B.R.I. parce que tu vas en voir des saloperies de ce genre. Mais t'es un costaud, ça te passera. Tiens fume, ça te fera du bien.

— Vous avez raison, mais ne vous en faites pas pour moi. Ça ira.

En renfort moral aux côtés de Cortès, les collègues lui faisaient les plaisanteries habituelles afin de dissiper son malaise. Se moquant légèrement de lui, ils espéraient ainsi l'aider à dédramatiser sa réaction. Souriant nerveusement au début, il finit par se prendre au jeu et retrouva son habituelle assurance après trois bouffées discrètes d'un bon marocain.

Les types de l'IJ étaient déjà arrivés.

En les voyant, dans leurs combinaisons blanches et avec leurs lunettes roses, j'eus alors une pensée pour mon défunt collègue. Les *cosmonautes*, comme les appelait Titi à cause de leur tenue, s'affairaient à retrouver des traces susceptibles de nous aider dans notre enquête. La scène de crime n'avait pas trop été polluée et si indices il y avait, nous pourrions remonter vers la source de cette folie meurtrière.

Les pièces retrouvées sur place avaient été numérotées et photographiées. Armés de leur « crime scope », ils observaient chaque parcelle du sol, en quête d'une goutte de sang, d'un cheveu ou d'une trace de chaussure de notre homme.

Plus tard dans la matinée, nous étions au bureau, établissant notre rapport au patron. Il s'agissait de notre cinquième victime. Grâce à la lettre

A, toujours tatouée derrière l'oreille gauche, nous avions presque acquis la certitude que notre homme écrivait *Alexandre*, et pour cela, il lui faudrait encore quatre victimes.

Malheureusement, nous ne comprenions toujours pas le motif de ses macabres mises en scène. D'ordinaire, les meurtriers, arrêtés dans le passé, se contentaient de tuer leurs victimes. Selon les cas, il y avait viol – avant ou après le décès, suivant leurs goûts – et le corps était laissé en l'état sur le lieu du méfait.

Le mobile du crime était souvent compris dans un éventail de solutions nous conduisant rapidement au coupable. Folie, règlement de comptes, crime passionnel, crime spontané, affaires d'argent, tel était notre lot quotidien.

Mais depuis Robert Chestier, une nouvelle race de tueurs pointait le bout de son nez et cette nouveauté nous dérangeait fortement, nous bousculait avec vigueur dans notre savoir-faire. Il était difficile et rare de pêcher un gros poisson, pourtant ça arrivait, comme l'affaire en cours.

De trop nombreuses questions restaient sans réponses. Nos pistes de recherche nous éloignaient du meurtrier à chaque nouvelle victime. Nous avions l'impression d'un jeu dont les règles et le mode de fonctionnement nous échappaient totalement. Une folle idée me traversa alors l'esprit, mais j'y renonçai immédiatement.

Il était hors de question que ce type tue d'autres personnes, mais la fin ne justifiait pas les moyens. Le compte à rebours était déclenché et nous avions moins de deux mois à compter d'aujourd'hui. Notre challenge était donc de boucler cette affaire dans les quatre ou cinq semaines à venir.

Au cours de nos débriefings, l'hypothèse qu'il veuille écrire davantage que le prénom Alexandre revint à plusieurs reprises. Mais la théorie la plus plausible nous fut apportée par Louis. En effet, ce dernier émit l'éventualité d'un ex-petit ami jaloux et dérangé.

Il nous faudrait alors plonger dans le passé de chacune des victimes, fouiller toutes les archives scolaires, établir les relations entre leurs différents lieux de vacances, leurs parcours professionnels et même leurs activités extraprofessionnelles, afin de trouver le dénominateur commun, cet Alexandre qui nous narguait depuis le début de l'enquête.

Pourtant, quelque chose nous avait échappé. L'indice était si proche de nous que nous ne l'avions pas remarqué. Il nous fallait tout reprendre et

corroborer nos données avec les informations de la nouvelle victime dont nous attendions l'identité.

Il nous était impossible de faire surveiller tous les couples sur le point de se marier. Nous ne pouvions pas non plus semer la panique en leur disant que l'un d'eux pouvait être l'élu d'une loterie meurtrière orchestrée par Alexandre. Le Commissaire se battait suffisamment contre la presse qui se régalaient de cette histoire de « tueur de mariées ». Pourtant, la réponse à cette énigme était là, à portée de main.

Je pouvais presque la toucher.

— Tu avais eu du nez pour la piste des prénoms, me lança Cortès.

— Non, c'était une intuition. Ou plutôt, une sorte de flash, un truc idiot que je ne n'arrive même pas à te décrire.

— Je vois, une sorte d'intuition féminine...

— Non, plutôt un truc de flic.

Cortès me regarda un long moment avant d'ajouter.

— Ou la combinaison plus redoutable de l'intuition d'une femme flic.

Il me lança un clin d'œil qui m'arracha un léger sourire. Par moment, il me faisait penser à mon regretté Thierry et il m'arrivait parfois de l'appeler Titi. Mais l'heure n'était pas aux souvenirs larmoyants.

— On a du boulot ! dis-je.

Notre après-midi fut donc consacré au travail de fourmi suggéré par Louis. Une partie de l'équipe se rendit alors sur le terrain afin d'approfondir les interrogatoires de l'entourage des victimes. L'autre partie, que je supervisais, entamait son premier jour dans une minutieuse reconstitution de la vie de chacune des victimes d'Alexandre.

Fatiguée par ma journée, il n'était que dix-neuf heures trente lorsque je quittai le bureau. En partant, je vis Vélasquez en compagnie de Maurin, son adjoint. En grande discussion, ils en profitèrent pour balancer quelques vannes à mon sujet.

— Commandant, je suis un peu raide ce mois-ci, j'ai besoin d'argent.

— Merde, c'est vraiment pas de bol ! Il te faut combien ?

— Sept mille euros.

— Attends, je ne les ai pas, mais j'ai entendu parler de quelqu'un à la brigade qui pourrait te dépanner. Hé, Martin ! J'peux te parler une minute ?

Et ils échangèrent des clins d'œil sous des rires étouffés. Puérils et ridicules. C'étaient les seuls mots qui me venaient en tête. Ils avaient de la chance que le patron m'ait demandé de ne rien faire, mais j'étais excédée.

— Vous n'avez que ça à foutre ?

— Qu'est-ce qu'il y a, Martin, tu es nerveuse ? Tu veux retourner voir le taulier pour lui dire que quelqu'un te fait encore des misères ?

— Vélasquez, je te trouve bien puéril pour un cinquantenaire. Maurin et toi, vous avez perdu votre hochet ou quoi ?

— Oui, un hochet de sept mille euros.

— Je ne savais pas qu'un séjour en taule coûtait plus cher qu'une suite au Ritz, ajouta Maurin. Tu le savais, toi ? Avec un droit d'entrée aussi élevé, c'est sans doute pour le quartier V.I.P de la Santé qu'elle a réservé.

Ignorant leurs sarcasmes, je rentrai chez moi en serrant les dents, sous le regard consterné de Cortès qui n'avait rien perdu de cette provocation. Contrariée, je décidai de faire une halte à ma résidence secondaire, histoire de me détendre un peu. Le patron de l'établissement s'était habitué à ma présence régulière et me servit rapidement.

Après mes consommations, je regagnai mon appartement.

En sortant mes clés, je remarquai un détail étrange. La porte était ouverte, mais ne portait pas de traces d'effraction. Enfin, pas à première vue en tout cas. Je la poussai avec délicatesse, pris mon arme et entrai à pas feutrés. La lumière était allumée. Il y avait quelqu'un dans mon salon. M'approchant le plus possible, je comptais sur l'effet de surprise pour le cueillir.

La tête un peu alourdie par l'alcool, je décidai de me ressaisir rapidement. Une ombre était projetée au sol et l'intrus semblait assis. Retenant ma respiration, je bondis dans mon salon, canon braqué devant moi vers la menace.

— Police ! Mains en l'air !

— Oh, mon Dieu !

Le livre qu'elle lisait se referma d'un coup avant de tomber par terre. Tranquillement assise sur une chaise, la pauvre vieille manqua de s'évanouir sous mes yeux étonnés.

— Madame Arnaud !? Mais qu'est-ce que vous faites chez moi ?

— Ah... mademoiselle Martin ! Vous m'avez effrayée.

Ma voisine se remettait lentement de sa frayeur, une main posée sur le cœur. De mon côté, l'adrénaline fuyait mon organisme, offrant une trêve salutaire à mon rythme cardiaque affolé. Je remis l'arme à l'étui.

— Je... Quoi !? C'est moi qui vous ai... « effrayée » !? Mais comment êtes-vous rentrée ?

— Ce... c'était ouvert. Figurez-vous que ce matin, en sortant Jasper, j'ai vu votre porte entrebâillée. J'ai cru que vous y étiez alors je suis venue. Je vous ai appelée, mais lorsque j'ai compris qu'il n'y avait personne, j'ai préféré vous attendre pour m'assurer que tout allait bien.

J'étais effarée.

Cette vieille dame devait vraiment avoir besoin de compagnie pour en arriver à ce stade. Mais je n'étais pas d'humeur et j'avais envie de solitude.

— C'est gentil, mais rentrez chez vous, Madame Arnaud. Il suffisait de claquer la porte... enfin quoi, j'ai failli vous tuer là !

— Excusez-moi, je ne voulais pas vous mettre en colère, j'ai juste pensé que...

— Arrêtez de penser. Rentrez vous occuper de Jasper. Et merci quand même !

Confuse, elle ramassa le livre, le posa sur la table et s'en alla en baissant la tête.

— Pardon, et bonne nuit.

— C'est ça, bonne nuit !

Comme à son habitude, ma voisine était au rendez-vous. Sauf que cette fois, elle avait fait très fort. Même en admettant que la retraite soit un moment pénible à vivre pour une personne seule, je ne comprenais pas ce qui l'intéressait chez moi.

Je connaissais sa vie mieux que la mienne.

J'avais, un dimanche après-midi, commis l'erreur de l'inviter, ne sachant pas que ce geste stupide me condamnerait à une empathie démesurée. De son amour de jeunesse perdu à son mariage forcé, soldé par un lamentable divorce – en passant par ses deux fils et leurs tribulations amoureuses – je n'ignorais rien de sa vie. Son adolescence durant l'occupation allemande, son éducation catholique prodiguée par sa grand-mère après la mort de sa mère, son premier et unique emploi, toute sa sinistre existence avait été passée en revue dans les moindres détails.

Elle avait espéré une fille.

Le « Bon Dieu » comme elle l'appelait, lui avait donné deux garçons et elle avait accepté sa volonté. Son seul repère affectif était désormais son chien, Jasper. Du moins avant mon arrivée dans l'immeuble. Son mari était décédé, ses enfants avaient chacun fait leur vie – très loin d'elle – et ne venaient lui rendre visite que pour les fêtes de fin d'année. Ces ingrats en profitaient surtout pour la racketter et elle le savait, mais il s'agissait de ses fils.

Elle avait donc décidé de m'adopter, faisant officiellement de moi la fille qu'elle n'avait jamais eue. Mais je ne voulais ni de son affection, ni de ses petits plats maison. Au fond de moi, elle m'exaspérait et je crois même qu'elle me faisait pitié. À croire qu'elle n'avait rien trouvé de mieux à faire que de m'espionner pour savoir à quelle heure je rentrais chaque soir.

La journée avait été dure, je manquais de sommeil et j'avais encore besoin d'un verre. Machinalement, je pris la direction de la cuisine et me servis un verre, puis deux, avant de finir la bouteille au goulot.

Je sombrais sans résistance dans l'alcoolisme et, malgré la peur d'être prise en défaut par mes hommes, l'envie de boire était la plus forte. C'était comme une attraction magnétique. Je ne pouvais pas résister à la tentation et je ne me sentais bien qu'après avoir vidé une, parfois deux bouteilles chaque soir.

La conséquence directe de ceci fut ma forte résistance à l'alcool. Je tenais de plus en plus longtemps et il me fallait désormais de grandes quantités afin d'être en état d'ébriété et fuir l'horreur du quotidien depuis la mort de Thierry.

À bout de nerfs, je titubai en direction de ma chambre en pleurant. Des pensées confuses et embuées alourdissaient ma tête. J'étais au bout du rouleau. Sortant mon arme de service, l'idée de la mort m'apparut comme une délivrance, une solution à tous mes problèmes. Je pensais à Magali, à Titi, aux victimes, à Franky que j'avais presque tué dans un accès de folie, à ma voisine qui m'avait flanqué une suée que je n'étais pas prête d'oublier, et à ma vie qui s'effondrait.

J'étais faible et je haïssais cet état.

À mi-chemin, je fis une halte. L'arme contre ma tempe, je mis mon doigt sur la détente. Je tremblais. Je changeai d'angle, et le canon enfoncé dans ma bouche, je cherchais la force de tirer.

Je devais en finir.

J'attendais, mais ce soir, le courage me faisait encore défaut. Renonçant à mon projet de suicide, je poursuivis ma route vers ma chambre. Ayant du mal à avancer, mes genoux fléchirent et je m'écroulai subitement dans mon salon.

OceanofPDF.com

16.

Chestier 1/2

J'avancais menotté dans ce couloir sombre et froid. Précédé de mon avocat, j'étais entouré de quatre gendarmes. Mon jugement débutait aujourd'hui et, selon les estimations de l'homme de loi, cette mascarade pourrait durer trois semaines minimum.

J'étais jugé pour meurtre, alors que j'étais innocent.

Aujourd'hui, enfin, je pourrais donner mon témoignage, conscient de la difficulté qu'ils auraient à entendre la vérité. Mais qu'importe ? Le Seigneur guidait mes pas et j'avancais en toute confiance.

Arrivé devant une porte scellée, notre étrange cortège s'arrêta. L'un des gendarmes l'ouvrit, laissant d'abord pénétrer mon avocat. Inspectant les lieux, celui-ci donna son accord et je fus autorisé à entrer dans le box des accusés.

Les menottes me furent enlevées et je reçus l'autorisation de m'asseoir sur le banc. Me quittant pour un bref instant, mon avocat me fit savoir qu'il regagnait sa place dans la Cour d'Assises avant l'appel des jurés.

Le box était un espace hermétique et clos, à l'intérieur duquel je me sentais mal à l'aise, bien que je ne sois pas claustrophobe. Posée sur des murets de bois, hauts d'un mètre environ, une épaisse vitre me donnait l'impression d'être dans une cage de verre. Face à moi, un dispositif audio, sorte d'hygiaphone, était mon seul lien avec le reste de la salle. Lorsque je fus assis, deux gendarmes prirent place sur le banc situé derrière moi, et les deux autres restèrent en faction au niveau de la porte par laquelle nous étions entrés.

Détaillant alors la Cour, je fis un tour de salle.

L'endroit était séparé en deux. Tout au fond sur ma gauche, deux gendarmes gardaient les portes d'entrée. Dans cette même partie se tenaient les rangées de bancs réservés au public. S'y trouvaient pour l'occasion les familles des victimes ainsi qu'une armada d'avocats intrigués par mon

jugement à huis clos. L'espace dans lequel ils se trouvaient était séparé du nôtre par une palissade en bois, munie d'un battant en son centre. Les deux premières rangées étaient presque inoccupées pour le moment et ce vide m'intrigua.

De l'autre côté, en face de moi immédiatement derrière la vitre, se trouvait le pupitre de l'avocat chargé de ma défense. Une dizaine de mètres plus loin se trouvait celui de la Partie Civile, séparé par la barre des témoins et, face à cette barre, se trouvait la table des pièces à conviction, table sur laquelle se trouvait, enfermée dans un sac plastique, ma paire de gants.

Sur la gauche, un groupe d'une vingtaine de personnes attendait. Songeant à ce que m'avait expliqué l'homme de loi, je me souvins qu'il s'agissait des jurés potentiels en attente de sélection. À leurs côtés, des journalistes et des photographes me mitraillaient et tentaient de ressentir mes impressions.

Tout le monde voulait voir la « bête ».

En léger retrait sur la droite, derrière l'avocat de la Partie Civile, se tenait l'Avocat Général, représentant le Ministère Public. À ma droite, face à l'entrée, se tenait la Cour proprement dite, où viendraient les juges et les jurés. Entre cet espace et moi se tenait le greffier établissant déjà le compte-rendu des événements.

Tous les regards étaient posés sur moi.

L'auditoire était attentif au moindre de mes gestes et au moindre de mes souffles. Les jurés présélectionnés me détaillaient avec attention. J'étais le monstre enfermé en cage afin que cessent les atrocités. Je comprenais leurs sentiments, mais leur ignorance des faits faussait un jugement que je me devais de rectifier.

Baignée dans la chaude luminosité d'avril, en raison de la douceur inhabituelle du climat, la salle d'audience était radieuse. Parée de ses tons boisés, gorgés de lumière, elle me rappelait mes retraites estivales au monastère des Bénédictins. Plongé dans ce doux souvenir, je fus surpris par la voix de ténor du greffier qui annonça l'entrée des juges.

— Mesdames, mesdemoiselles, messieurs, la Cour !

L'arrivée des trois magistrats fut saluée par l'ensemble de la salle qui se leva d'un seul élan. Le Président de la cour d'assises en charge de mon procès était une femme, Barbara Lienhard. Ulrich Daran et Valérie Le Puech étaient ses assesseurs. Au moment de leur entrée, la presse fut

contrainte à sortir de la salle afin de respecter le huis clos, et le procès commença.

Une fois les portes verrouillées par les gendarmes, le silence se fit. Balayant alors l'assistance du regard, le Président attendit quelques instants avant de dire.

— Veuillez vous asseoir.

Et dans un assourdissant vacarme, l'assemblée reprit place sur les bancs. À l'issue de ce tohu-bohu, quelques toussotements précédèrent le silence. Se saisissant ensuite du récipient opaque fermé contenant les numéros des jurés, le Président Lienhard commença l'appel.

Les jurés attendaient l'annonce de leur numéro avec anxiété. Cette loterie m'amusa jusqu'au quatrième juré. Des forces semblaient se liguer contre moi dans ce procès et, sous les traits d'un retraité à l'élégance incontestable, une créature des ténèbres venait d'être tirée au sort.

Je fis signe à mon avocat et celui-ci annonça :

— Récusé !

— Très bien. Numéro suivant, numéro dix-huit.

Et l'appel des jurés se termina sans autre manifestation belliqueuse à mon égard. Au nombre de neuf, cinq d'entre eux étaient positionnés à la droite des magistrats et quatre à leur gauche. Une fois assis, le Président leur demanda de prêter serment. Alors, à tour de rôle, ils levèrent la main droite en disant.

— Je le jure !

Cette étape achevée, le greffier lut ensuite l'ordonnance de mise en accusation établie pour mon procès.

— En date du mercredi 13 avril de l'an deux mil cinq, s'ouvre en Assises le procès du Sieur Robert Chestier. Et voici les faits qui lui sont reprochés.

Sa narration dura environ trente longues minutes. Au cours de sa lecture, il énuméra le nom de chaque démon caché sous des traits humains, égrenant avec émotion la civilité des disparus.

Chacune de mes actions de paix me revint en mémoire.

Je revis avec clarté les créatures démoniaques agissant sous les identités de Gérard Denis, Martine Gocem, Henri de Montréal, Albert Morion, Ludivine Caprastel, Jérémy Corda, Oksana Schnetkyava, Louis Perox, Étienne Vandrez, Coralie Foucher, Patrick Voujier, Isabelle Téseaux, Ingrid Guilbert, Yan Häeffler, et Marine Brudeau.

Au cours de l'énumération, quelques sanglots étouffés s'étaient fait entendre au fond de la salle. Certains proches semblaient être affectés, tandis que d'autres, comme l'agent de la petite Ukrainienne, semblaient me vouer une haine sans borne.

Le Président Lienhard prit alors la parole.

— Monsieur Chestier, pouvez-vous nous rappeler vos nom, prénom, date et lieu de naissance s'il vous plaît ?

— Je m'appelle Robert Chestier et je suis né le 15 mars 1958 à Colombes dans le 92.

— Très bien, je vous remercie. Après cette lecture, vous n'êtes pas dans l'ignorance des faits qui vous sont reprochés, n'est-ce pas ?

— En effet, madame la Présidente.

— Alors, pourquoi rester sur votre position en refusant l'aide financière qui vous a été proposée à titre gracieux ?

— Comme je vous l'ai déjà dit, je ne suis ni fou, ni responsable des accusations que vous portez contre moi. Mon discours est clair et votre avocat pro deo, ici présent, ne voulait que proférer des mensonges à mon égard. Mentir est un pêché, madame la Présidente, et je ne l'aurais pas supporté.

— Très bien, nous pouvons donc commencer.

Feuilletant rapidement son dossier, elle l'ouvrit à la première page en me fixant d'un air sévère, lut quelques phrases mentalement et s'arrêta sur le tiers du dossier avant de poursuivre.

— Monsieur Chestier, reconnaissez-vous avoir déclaré, lors de votre garde à vue, que ces personnes étaient des « démons » ?

— Oui.

— Reconnaissez-vous avoir dit, je cite : « Je suis un homme de foi et j'ai été choisi pour chasser le Mal de la Création. J'ai fait ce pour quoi j'ai été employé. » ?

— Oui.

— Pouvez-vous s'il vous plaît nous dire par qui vous avez été « choisi et employé » ?

— L'Éternel me l'a demandé.

— Monsieur Chestier, pouvez-vous être plus précis dans votre réponse, s'il vous plaît ? Lorsque vous dites « l'Éternel », de qui parlez-vous exactement ?

— Je parle de celui que vous appelez « Dieu » par commodité.

— Très bien, je vous remercie. C'est tout pour l'instant. À présent, j'appelle à la barre le professeur Jacob Zimmermann, psychiatre et expert désigné par la Cour.

Placés dans une pièce annexe spéciale, les témoins ignoraient tout du déroulement des débats. Le premier fut cet expert. En arrivant dans la Cour d'Assises, il se plaça à la barre et prêta serment. Contrairement aux États-Unis et à ce que je croyais, cette formalité ne se faisait pas en posant la main sur une bible.

Une main levée accompagnée d'une formulation sur l'honneur suffisait.

Le professeur était un homme de taille moyenne. Je dirais même qu'il était petit pour un homme. La cinquantaine, des petites lunettes ferrées rondes, légèrement dégarni, ses cheveux avaient une teinte poivre et sel. Vêtu d'une chemise unie, d'une veste en tweed, d'un pantalon de velours côtelé et de chaussures cirées, il me rappelait l'un des enseignants de l'école apostolique où j'avais étudié lors d'une retraite monastique.

— Professeur Zimmermann, après étude du profil psychologique du prévenu, pouvez-vous nous faire part de votre conclusion, je vous prie ?

— Après l'analyse du patient, il m'a été difficile d'établir un rapport.

— Et pourquoi ?

— Si à première vue ses propos semblent farfelus, il est clair que cet homme n'a rien à voir avec les patients que j'ai l'habitude de traiter.

— Que voulez-vous dire ?

— Que monsieur Chestier ne souffre aucunement de troubles psychiques avec abolition du discernement, comme le stipule l'article 122-1 du Code Pénal. Dans notre cas, je suggère à la Cour de ne pas considérer cet article comme recevable afin de le déclarer irresponsable. J'ai par ailleurs acquis la certitude que monsieur Chestier possédait la pleine conscience de ses actes au moment des faits. C'est un homme brillant, cultivé, impressionnant de par son érudition, et il fait partie de ceux que nous appelons les HPI, les Hauts Potentiels Intellectuels, ce qui le classe dans le faible pourcentage de la population mondiale de cette catégorie. D'ailleurs, les HPI sont souvent reclus et inadaptés à notre société. Monsieur Chestier semble avoir trouvé en la religion un moyen de mettre ses capacités à profit, mais comme tout excès, l'abus de religion a eu sur lui l'impact que nous connaissons. Il a fait de son exception un instrument de la vision holistique qualifiant sa... « mission » et il devenu un génie criminel.

— Qu'entendez-vous par « génie criminel » ?

— Monsieur Chestier a un quotient intellectuel de 196, ce qui est très nettement supérieur à la moyenne des citoyens. Il a, de bonne grâce, accepté de se soumettre à nos tests et son niveau est tout simplement phénoménal. De plus, comme je vous le disais, son instruction est remarquable et il possède d'excellents arguments, mais il s'est rendu coupable de meurtre sous couvert de sa foi et je ne puis que vous recommander la plus grande prudence en écoutant son témoignage de défense, car je suis convaincu, je le répète, qu'il en avait la pleine conscience, et qu'il savait parfaitement ce qu'il faisait.

— Merci, professeur Zimmermann, vous pouvez vous asseoir, dit la Présidente en l'invitant à regagner la seconde partie de la cour. À présent, j'appelle à la barre le Commandant Axiandre Martin.

Drôle de personnage ce professeur.

Malgré toute l'intelligence dont il avait su faire preuve, pas un instant il n'avait saisi la véritable nature de mon œuvre. Après toutes nos discussions et ses interminables séries de tests, il me pensait toujours responsable.

Quel gâchis !

À l'appel de son nom, l'officier Martin prit la direction du pupitre occupé par le professeur avant elle. Dos à l'assemblée, elle prêta serment en ignorant ma présence.

— Commandant Martin, vous êtes l'officier de police en charge du dossier ayant procédé à l'arrestation de l'inculpé. Est-ce exact ?

— Oui.

— Vos investigations vous ont conduite à cet homme par le biais d'un témoin qui sera prochainement cité à comparaître. Pouvez-vous nous dire ce qui s'est réellement passé ce jour-là, ce jeudi 2 décembre 2004 et comment en êtes-vous arrivée à ce stade de l'opération ?

— La première victime, maître Gérard Denis, a été retrouvée en septembre 2003. Au début de notre enquête, rien ne nous laissait présumer l'hypothèse d'une récidive, ni même d'une série. Par la suite, les corps des victimes ont tous été retrouvés avec un miroir laissé sur les lieux du crime. Sur le visage des victimes plus exactement.

— Quelle a été l'importance de ce détail que vous spécifiez ?

— C'était un indice, une sorte de signature. Malgré nos différentes investigations, aucune piste ne semblait vouloir nous conduire au meurtrier, mais les choses ont changé après le décès de Ludivine Caprastel un an après, en septembre 2004.

— Que s'est-il passé ?

— Avant sa mort, Lola, c'est ainsi qu'elle était surnommée, avait reçu la visite d'un homme étrange. Inquiète, elle s'était confiée à Élisabeth Forsec, mon informatrice, en lui faisant part des menaces proférées à son égard. Dans sa confiance, c'est le mot « babylonienne » qui nous mit la puce à l'oreille. Après avoir fait le rapprochement avec la religion, l'un de mes collègues trouva l'origine et l'explication de ce terme. C'est le Lieutenant Jorioz, dernière victime du mis en cause, qui, de son vivant, nous livra l'identité de Robert Chestier après avoir interrogé les prêtres de son ancienne paroisse. Nous avions les coordonnées du suspect, son signalement, et un ordre de mission autorisant son arrestation. Nous étions en planque devant son immeuble, attendant qu'il rentre chez lui. C'était en décembre, une semaine après le meurtre de Yan Häeffer. Notre équipe était composée de cinq voitures à raison de deux hommes par voiture, plus une fourgonnette pour le transfert du prévenu. Lorsqu'il est arrivé avec Marine Brudeau, nous avons attendu un court instant afin d'être certains que nous n'étions pas sur une fausse piste, et qu'il s'agissait bien de notre suspect. La victime était presque morte lorsque nous avons pénétré dans l'appartement. Je lui ai donné l'ordre de la lâcher et il l'a tuée en nous regardant.

— Donc si je comprends bien, Commandant, vous dites que vous lui avez demandé de la laisser en vie, mais qu'il a tout de même tué cette femme, n'ignorant pas ce qui allait arriver ?

— C'est exact.

— Mais vous étiez en état de légitime défense, pourquoi ne pas avoir réagi ? Seriez-vous en train de qualifier votre attitude de non-assistance à personne en péril ?

— Non, en fait lorsque nous avons fait irruption dans la pièce, il était en train de la tuer et, durant le laps de temps utilisé pour faire les sommations d'usage avant d'employer des méthodes plus coercitives, il a, pardonnez-moi le terme, achevé sa victime. Nous sommes arrivés trop tard en fait.

— Très bien, et que vous a-t-il dit ?

— Excusez-moi, j'ai peur de ne pas saisir votre question.

— Quand Robert Chestier a eu fini d'étrangler Marine Brudeau, quels ont été ses propos ?

— Il nous a dit que personne n'était innocent.

— Ensuite, que s'est-il passé ?

— Il m'a ensuite menacée de mort et s'est avancé vers moi.

— Qu’avez-vous fait ?

— J’ai braqué mon arme de service dans sa direction afin de le dissuader. Il s’est calmé et en compagnie des hommes du R.A.I.D, le Lieutenant Jorioz s’est approché de lui pour le menotter. Jusque-là, il était resté très calme et rien ne laissait présumer ses intentions.

— Quelles intentions ? Que s’est-il passé ?

— Tout a été très vite. Monsieur Chestier s’est placé derrière mon collègue et lui a brisé la nuque. Le rapport d’autopsie confirme la rupture de l’épine dorsale survenue une heure après. Mais ce n’est pas tout, rupture de la trachée, fracture du larynx, dommages aux vaisseaux sanguins de la nuque et à l’épine cervicale, montée du pH à 7.8, le Lieutenant Jorioz est décédé par anoxie en arrivant à l’hôpital. Quant à Robert Chestier, il a été maîtrisé, puis conduit en garde à vue dans nos locaux pour son audition, moment où il nous a confié la nature divine de sa mission. Les détails sont dans le dossier d’instruction remis au Parquet.

— Je vous remercie pour toutes ces précisions, Commandant. Vous pouvez vous asseoir.

Elle quitta alors la partie de salle dans laquelle je me trouvais. L’ex-Capitaine Martin, fièrement promue Commandant après mon arrestation, passa le battant et prit place sur le premier banc des rangées libres, aux côtés de la veuve du Lieutenant Jorioz. Ensuite, ses collègues furent, à tour de rôle, appelés à comparaître.

La Présidente leur posa de nombreuses questions afin de corroborer la version du Commandant et les Parties civiles vinrent également à la barre. J’écoutais chaque récit attentivement, attendant mon heure avec sérénité. Au fil de leurs témoignages, les appelés à la barre rejoignaient ensuite l’autre moitié de la salle sur les bancs encore disponibles.

Alors, la Présidente s’adressa à moi.

— Ainsi donc monsieur Chestier, à la lueur des éléments ici présentés, je vous laisse la parole afin de nous donner votre version des faits. Je vous rappelle que vous n’avez pas souhaité recevoir d’assistance juridique, mais selon les dispositions en vigueur en France, votre avocat se doit d’être présent même sous vœu de silence, souhait que vous avez évoqué sans équivoque. Vous assumerez donc votre défense seul et tout ce que vous direz sera enregistré et consigné par l’agent du greffe ici présent. Ai-je été claire ?

— Oui.

— Avez-vous quelque chose à déclarer pour votre défense ?

— Non.

— Pourquoi avoir choisi le nom de « Purificateur » ?

— Je ne l'ai pas choisi. Ce sont vos médias qui m'ont affublé de ce titre que je n'ai ni encouragé, ni même revendiqué d'ailleurs.

— N'éprouvez-vous aucun remords ?

— Non.

— Reconnaissez-vous être coupable des meurtres de ces seize personnes ?

— Non.

— Et pourquoi ? Cela me semble pourtant évident !

— Madame la Présidente, avec tout le respect qui vous est dû, il est clair que vous parlez sans écouter. Vous entendez, mais vous n'écoutez pas. Ôter la vie est contraire au cinquième commandement du décalogue. Je vous le répète, je n'ai tué personne. Ces créatures étaient des démons.

— Monsieur Chestier, nous avons bien compris cela, et il est évident que vous cherchez à vous cacher derrière cette ligne de défense. Le professeur Zimmermann ici présent, nous a d'autre part fait mention de votre parfaite intégrité mentale, alors pourquoi persister à nous dire que vous avez tué des démons et que vous êtes en mission pour Dieu ?

— Laissez-moi alors vous l'expliquer autrement. Êtes-vous prête à entendre la Vérité ?

— La vérité ? Mais il est évident que notre présence en ces lieux témoigne de notre intérêt pour la vérité, alors allez-y. Nous vous écoutons avec attention, monsieur Chestier.

— Très bien. Il existe, selon les récents sondages, un peu plus de deux cent soixante-treize sectes connues en France, mais je n'ai pas le nombre exact en mémoire. Ajoutez à cela les divergences d'opinions des autorités religieuses et vous obtenez la kyrielle de courants existants aujourd'hui. Toute cette diversité est déplorable, car elle ne fait qu'accentuer le démantèlement des croyances. Elle alimente la controverse, et applique ce vieil adage de guerre qui incite à diviser pour mieux régner. Sans toutes vous les citer, je ne prendrai en exemple que les plus grandes mouvances religieuses telles que l'Opus Dei, les Témoins de Jéhovah, les Adventistes, les Protestants, les Orthodoxes, les Mormons ou les Branhamistes. De plus, les sectes telles que l'Ordre du Temple Solaire, l'Église de Scientologie, le Mandarom ou le mouvement Raélien ont d'ailleurs fait l'objet de poursuites

criminelles. Chaque fois qu'un érudit a cru comprendre la Bible mieux que ses prédécesseurs, un nouveau mouvement est apparu.

Je fermais les yeux un court instant en pensant aux fins tragiques des fidèles abusés par ces faux prophètes.

— Monnayer la Grâce de Dieu est la pire des aberrations, mais il n'y a rien d'étonnant à cela lorsque l'on connaît l'esprit de lucre de certains gourous. À toutes ces confusions se sont ajoutées ensuite les déviations graves telles que l'occultisme, le satanisme et les Ordres dits magiques. À la fin du treizième siècle, des dirigeants religieux avaient lancé des croisades afin de retrouver la source du Saint Graal et d'autres, la source du Mal. Après la Grande Discorde, lorsque Dieu bannit Samaël et les anges déchus, il les précipita sur terre. Selon les légendes, l'endroit où ils étaient tombés était source d'un grand pouvoir. Les hommes qui s'y trouvaient nous auraient, semble-t-il, laissé des traces de cette rencontre et du Savoir acquis. Les Templiers, les Rosicruciens, la Golden Dawn, le Cercle du Lapis Lazuli, sans oublier la Confrérie, cet ordre ésotérique soutenu par l'Église Johannite Apostolique...

— Monsieur Chestier, sans vouloir vous offenser, je ne vois pas bien le rapport avec l'affaire en cours, ni les accusations dont vous devez aujourd'hui répondre. Épargnez-nous votre énumération historique fastidieuse et soyez plus explicite, je vous prie !

Malgré le ton sec et impératif de la Présidente de la Cour d'Assises, je ne fus nullement offensé par cette brutale interruption de ma défense.

Je pris une profonde inspiration, me repositionnai sur le banc et répondis avec calme.

— Tout cela ne sert qu'à vous expliquer que d'autres avant moi, et je cite en exemple Mohamed, Joseph Smith, Moon, David Berg et Raël, tous ont déclaré avoir été « contactés » par des anges ou des visions. Il est donc aujourd'hui normal que vous pensiez que je sois fou. C'est un peu l'histoire du garçon qui criait au loup. Seulement, je peux vous affirmer que l'Éternel s'est adressé à moi aussi clairement que je m'adresse à vous en ce moment. Il m'a demandé de l'aider à chasser le Mal de Sa création et je l'ai fait. Il m'a désigné les êtres malfaisants, ces démons qui gangrenaient Sa divine œuvre et je les ai renvoyés auprès de Lui afin qu'Il les juge selon leurs fautes. Il m'a confié cette mission apologétique^[19] et je l'ai remplie. Vous m'accusez de choses que vous ignorez, mais je ne vous jette pas la pierre. Votre cécité a embrumé votre jugement et vous ne voyez que l'aspect

simpliste de ma mission. Je suis, comme d'autres avant moi, un instrument de Dieu ayant hérité de ce don et...

— Vous n'êtes qu'un malade ! hurla alors Stéphanie Jorioz de l'autre côté de la salle.

Sa brusque intervention fit sursauter l'assemblée. Elle était en larmes et s'était levée d'un bond. Brandissant une photo de famille où elle y figurait aux côtés de son époux et de leur fille, elle hurla de plus belle à mon égard.

— Mon mari était flic, et il faisait bien son boulot !

— Calmez-vous, madame Jorioz, intervint le juge.

— Non, je ne me tairai pas ! Ce cinglé a tué mon mari. Il m'a privé de l'homme que j'aimais et a arraché son père à notre bébé et à notre fille ! Allez lui dire, vous, à seulement huit ans, que son père adoré était un démon ! C'est tout ce que vous avez à dire pour votre défense ?

— Asseyez-vous, madame Jorioz ! dit la Présidente Lienhard en haussant le ton.

— Je refuse ! Je veux qu'on me rende mon mari et ma vie !

— Calmez-vous ou je serais contrainte de vous faire sortir de la salle !

— Dix ans de bons et loyaux services dans la police et c'est toute votre compassion à mon égard : « *Calmez-vous !* » ? lança-t-elle au juge. Qui prendra soin de nous maintenant ?

Puis, s'adressant à moi, la veuve ajouta.

— Mon mari a dû arrêter bien plus de démons que vous, monsieur Chestier, c'était un homme bien !

— En effet, Thierry Jorioz était un cas à part, Stéphanie, c'était un martyr de Dieu. Il a rempli son rôle, mais ne vous en faites pas mon enfant, Dieu vous soutiendra dans cette épreuve. Il me l'a assuré. Vous aurez une vie heureuse.

— La ferme, vous n'êtes qu'un cinglé ! Je vous interdis de m'appeler par mon prénom. Un mot de plus et je vous crève, ordure !

— Accusé, veuillez garder le silence ou je fais couper votre micro ! me dit la Présidente. Quant à vous, madame Jorioz, je vous demande un peu de tenue, vous êtes ici dans un tribunal, pas sur un ring. Pour la dernière fois, je vous demande de vous contenir sinon je vous fais sortir de cette salle.

Tandis que je marquais ma compréhension de l'avertissement d'un signe de la tête, la veuve fut maîtrisée et consolée par le Commandant Martin. La salle d'audience était désormais très bruyante suite à l'intervention remarquée de l'épouse éplorée.

Bien sûr, toute cette agitation fut retranscrite sur croquis grâce à l'habileté du dessinateur présent dans la cour d'Assises. Cependant, la Présidente de la Cour fit un rappel au micro, et retrouvant sa quiétude à grand renfort de maillet, le tribunal accueillit la suite de mon procès.

OceanofPDF.com

17.

Extrait d'un article de presse

Édition du vendredi 29 avril 2005

Après deux semaines d'audience, le verdict du procès de Robert Chestier dit « Le Purificateur », sera délivré demain après-midi par la Cour d'Assises. Pour rappel des faits, de septembre 2003 à décembre 2004, cet ancien prêtre du dix-neuvième arrondissement avait tué seize personnes, dont un officier de police, le Lieutenant Thierry Jorioz.

Nous savons de source sûre que Robert Chestier se croyait en mission pour Dieu. Sa ligne de défense, aussi fantasque soit-elle, a de nouveau soulevé la question de son équilibre mental. Les divers témoignages recueillis s'accordent sur le fanatisme de cet ancien homme d'Église, condamné par la communauté religieuse et le Diocèse de Paris.

Face à la montée en puissance de l'Islam et des menaces terroristes, les autorités ont tenu à limiter les amalgames afin d'éviter ce qu'ils qualifient de « climat de psychose » dans les banlieues, après les récentes émeutes. Le Garde des Sceaux et le Ministre de la Justice se sont, par ailleurs, longuement expliqués à ce sujet dès le début de ce procès.

Élisabeth Bayard, Présidente du comité de soutien des familles de victimes, a quant à elle relancé le débat sur les failles d'une justice à deux vitesses dans une société républicaine permissive et laxiste. « *C'est inadmissible ! Le chagrin des familles n'est pas pris en compte, il ne s'agit en réalité que de manipulations politiques* » a-t-elle déclaré hier matin.

Le souffle court, c'est avec anxiété que nous attendons donc le verdict de la condamnation. Notre rédaction vous rappelle qu'il n'est pas impossible que « Le Purificateur » fasse appel de cette décision. Dans ce cas, le jugement serait remis en cause et le procès se verrait rallongé d'une période indéterminée.

Autre possibilité, un placement en établissement psychiatrique du « Purificateur », ce valeureux instrument de Dieu. Une telle décision lui éviterait la prison et lui permettrait alors de retrouver sa liberté au bout de sa thérapie. Notre rédaction vous garantit plus d'informations demain, au terme de ce procès.

A.M.

OceanofPDF.com

18.

Axiandre 6/11

À la demande d'un grand nombre de familles de victimes – et pour éviter une trop forte médiatisation de leur drame personnel – le procès s'était déroulé à huis clos. Pour mon plus grand bonheur d'ailleurs, car la presse nous avait suffisamment fait de tort au cours de cette enquête. Ces charognards de journalistes, ne comprenant pas la décision du Parquet, étaient amassés dehors en meute, attendant l'arrivée du prévenu. Chacun voulait une photo ou un commentaire du célèbre « Purificateur ».

Il y a quinze jours, au début de son audience, le prêtre avait fait la une de presque tous les journaux. Quelques journalistes avaient même tenté de nous monnayer l'exclusivité du procès, mais nous avions refusé net.

L'hystérie déclenchée par ce procès était sans précédent. De mémoire, il y avait eu des procès tels que ceux de Barbie, Mesrine ou Papon ayant connu une pareille frénésie. C'était vraiment lamentable.

Barbara Lienhard était une femme d'honneur.

Malgré les charges retenues contre lui, le « Purificateur » avait eu un procès équitable. Selon les dires de la Présidente, un tel jugement, avec pluralité des faits, devait être discuté cas par cas et elle avait mené les débats avec objectivité, à charge et à décharge, en dépit des pressions de ses deux assesseurs et de l'avocat général.

Ces derniers semblaient, en effet, avoir oublié leur impartialité au profit d'une application radicale de leur serment de juger "en leur âme et conscience au nom de leur intime conviction".

Riche de la conclusion de l'expertise psychiatrique du professeur Zimmermann, la Présidente Lienhard avait de nouveau interrogé l'accusé sur son passé, de son enfance à sa vocation d'ecclésiaste.

Si la plaidoirie de l'avocat des parties civiles fut empreinte d'émotion, les réquisitions de l'avocat général furent implacables. Malgré la vélocité des joutes verbales de ses opposants, Chestier demeura impassible et garda son incroyable sourire.

Il parla avec satisfaction de son enfance tendre et heureuse, de ses années d'études au collège, de son entrée au séminaire et de ses merveilleuses années universitaires théologiques. À l'entendre ainsi s'exprimer, la vie semblait être un somptueux cadeau, une expérience unique de divinité. Il avait plutôt l'air heureux. Le visage radieux et les traits détendus, son aspect reposé contrastait avec l'allure des prévenus ordinaires.

Répondant avec douceur aux accusations et aux agressions, il en arrivait même à éluder les raisons de sa présence dans le box des accusés. Il était bel orateur et je craignais que son talent ne pervertisse les facultés intellectuelles des jurés. Il était si doué que je voulus moi aussi croire en son innocence.

Enfoiré.

Le motif de sa condamnation me renvoyait mes propres peurs, à l'image des miroirs qu'il utilisait pour ses victimes.

Toute cette agitation me donnait mal à la tête. À cause du procès, je n'avais pas touché à la bouteille depuis plus de deux semaines et je commençais à en ressentir le manque. Ce sevrage forcé me mettait sur les nerfs, que j'avais à fleur de peau depuis quelque temps. Un rien suffisait à me faire exploser et les provocations à répétition de Vélasquez ne m'aidaient pas.

Heureusement, mon équipe faisait bloc derrière moi. Cortès semblait même plus impliqué que les autres et son attitude, proche de celle de Titi, m'émouvait beaucoup, bien que je n'en laisse rien transparaître.

Au même titre que les anciens, il faisait maintenant partie de l'équipe. Nous avons cessé de le regarder comme un bleu inexpérimenté. Ayant maintes fois prouvé son efficacité, sa rigueur professionnelle et sa droiture morale en faisaient un collaborateur agréable, et sur lequel on pouvait compter.

Pourtant, aujourd'hui, sa présence m'attristait, car elle me rappelait l'absence de Titi avec une insoutenable violence, mais j'étais entourée de Christian, Fred et Xavier, comme moi témoins à charge dans cette affaire.

Alors, je fermais les yeux, histoire de fuir l'agitation du procès en cours.

Sans crier gare, les images de l'enterrement de Titi m'apparurent. Revivant la cérémonie, je revoyais avec une rare précision chaque image de ce vendredi après-midi. En tenue d'apparat dans la cour, les policiers du 36 s'étaient tous rassemblés pour le saluer une dernière fois.

Parmi les autorités, la présence du Ministre et du Garde des Sceaux souleva bien des interrogations, mais aucune tension personnelle n'avait gâché cet instant de recueillement. Même le père de Titi était venu. De son vivant, il ne s'entendait guère avec son fils, mais il voulut l'accompagner dans sa dernière demeure. Malgré leurs différends, il s'agissait tout de même de son fils unique.

Lieutenant-colonel dans la Marine Nationale, il avait toujours désapprouvé le choix de Thierry quant à sa carrière dans la police. Orgueilleux et têtu, il lui avait gardé rancune, faiblesse inutile qu'il avoua à Stéphanie, car il n'avait pu dire à son fils combien il était fier de lui et surtout qu'il l'avait aimé au long de toutes ces années.

Le drapeau de la République posé sur son couvercle, le cercueil de Titi fut salué par les tirs des gardes républicains. Le Commissaire Julien fit un discours élogieux et Thierry fut promu Capitaine à titre posthume. Récompense suprême, et exceptionnelle étant donné les circonstances – tu parles d'un cadeau – Stéphanie reçut une lettre des mains du Préfet. Ça n'allait pas lui rendre son époux, les collègues et moi étions d'accord.

Ce fut, malgré tout, une belle cérémonie.

La descente du corps au cimetière fut la partie la plus émouvante. Les lectures du prêtre m'avaient fait froid dans le dos. De confession catholique, le Lieutenant-colonel Jorioz avait tenu à enterrer son fils selon la tradition, en dépit du refus de Stéphanie. Nous étions tous rassemblés autour de la tombe, le cœur serré, regrettant la perte de cet être cher.

Lorsque j'ouvris les yeux, je ne pouvais plus retenir mes larmes que je cachais au mieux. J'aurais dû agir ! Je me sentais responsable de sa mort. Chestier devait pourrir en cellule. Son regard vif et joyeux reflétait l'éclat

de ma culpabilité. Alors je me fis une promesse : s'il était acquitté ou placé chez les ouin-ouin, je fumerai cette ordure. Une balle en pleine tête. Sans trace, sans bavure.

J'attendais la fin du délibéré avec une angoisse mal contenue. Il me fallait un verre.

Je contemplais la salle dans laquelle le temps semblait s'être arrêté, suspendu à cet instant fatidique où se jouait, non pas la vie d'un homme, mais de plusieurs familles en deuil. Le silence était si pesant que l'assemblée paraissait endormie, figée dans une pellicule photo en attente de développement.

Les familles des victimes redoutaient le verdict avec anxiété. Se pouvait-il malgré tout que le coupable soit innocenté ? Bénéficierait-il d'un traitement de faveur ? Son témoignage appuierait-il la vision de folie du personnage qu'il avait présenté à la barre ? Tous les doutes étaient permis dans ce procès.

Je les jaugeais, observant leurs différentes craintes et leur appréhension. Les proches de maître Denis ne semblaient pas trop tendus, au regard des autres parents. Très dignes, ils savaient masquer leur chagrin. Le mari de la boulangère par exemple, Pascal Gocem, était dans un tel état de nerfs qu'il se rongerait les ongles jusqu'au sang. Ses longues nuits d'insomnies se lisaient sur son visage. Les traits tirés, de profonds cernes noirs ornaient ses yeux rougis d'avoir trop pleuré sa « Titine d'amour » comme il l'appelait.

Les enfants d'Henri de Montréal attendaient la prononciation de la sentence comme on attend des invités ayant deux heures de retard. La sœur d'Albert Morion était la seule de la famille ayant fait le déplacement, et sa peine semblait sincère, au contraire des autres membres présents au début du procès. Elle déplorait le sort funeste de son petit frère qui avait « mal tourné ».

Lola n'avait que Babette pour honorer sa mémoire au cours de ce procès. La femme de Jérémy Corda était de marbre. Ses sentiments étaient difficiles à cerner. Nul n'aurait pu dire si elle était heureuse ou en peine.

De Nassot, l'agent d'Oksana Schnetkyava avait conservé tant de rancœur à l'égard du prêtre qu'il était impossible de décrire sa colère. C'était à se demander qui de la fille ou des contrats juteux comptait le plus à ses yeux. Pour l'occasion, Svetlana, la sœur de la défunte avait fait le déplacement depuis l'Ukraine.

Le frère et la femme de Louis Perox se rassuraient tous deux, espérant tromper l'ennui et fuyant les regards, couverts de honte suite aux propos tenus par le prêtre. À l'affût, la femme d'Étienne Vandrez observait le mari de Coralie Foucher, car ses soupçons à propos de la liaison extraconjugale de son défunt époux lui furent confirmés par Chestier durant sa « justification ».

La mère de Patrick Voujier, encore sous le choc, tenait un chapelet serré entre ses mains. Les plus affectées étaient tout de même les familles d'Isabelle Téseaux et d'Ingrid Guilbert. Le motif de leur mort était si invraisemblable qu'elles accusaient le coup avec difficulté.

La famille Häeffer était la plus nombreuse. Ils comprenaient mal les motivations du défunt qui se serait, sans nul doute, tenu à la place de l'inculpé s'il était toujours en vie. Le frère et la sœur de Marine Brudeau, qui partageaient le ressentiment de cette dernière à l'égard de leur mère, simulaient si mal leur affliction que leur soulagement d'être enfin débarrassés d'elle m'écœurait. Dans sa liste de « démons », le prêtre avait oublié ces deux-là !

Comme je balayais la salle du regard, je vis Mélissandre, assise dans le fond. Elle m'adressa un sourire avant de prendre des notes sur son carnet. Quelques rangées devant, Stéphanie, encadrée par deux personnes que je ne connaissais pas, pratiquait un exercice discret de respiration afin de se relaxer.

La mort de Titi lui était si insupportable que, sans ses deux filles, elle se serait certainement suicidée. De ses longues nuits passées à pleurer son époux, déchirée entre haine, colère et vengeance, seul l'amour de ses enfants lui avait permis de tenir.

Elle avait cessé de croire en Dieu.

Stéphanie n'allait plus à l'église, avait retiré sa fille aînée du catéchisme et ne désirait qu'une chose, la mort de Robert Chestier. Allez lui parler de pardon chrétien après ça. Comment pouvait-on pardonner l'impardonnable ? Bien sûr, elle n'ignorait pas les risques que prenait son mari, mais sa mort – et surtout le mobile du crime – était une chose inacceptable. Aujourd'hui, la pauvre était veuve et mère d'une fillette de huit ans et d'un bébé de trois mois, et Titi était mort sans connaître la bonne nouvelle.

— Mesdames, mesdemoiselles, messieurs, la Cour !

Le moment tant attendu était arrivé. Les jurés avaient rendu leur verdict. Les juges avaient statué sur le cas Chestier. L'assemblée se leva d'un seul

corps, en un même geste et dans un souffle unique.

Le juge Lienhard, ses assesseurs et les jurés reprirent leurs positions respectives. Quelques soupirs se mêlèrent à des toussotements puis ce fut le silence. Bien qu'il fût de courte durée, c'était le genre de silence à vous rendre dingue, tant par son intensité, que par l'enjeu qui en découlait.

Mettant fin à notre supplice, Barbara Lienhard prit la parole lorsque l'assemblée fut assise.

— Au terme de deux semaines d'audience, dans l'affaire qui oppose monsieur Robert Chestier, ici présent, à la République Française, les jurés nous ont remis leur verdict. Les faits sont les suivants, monsieur Chestier est accusé d'une série de seize assassinats.

Tous les diaphragmes se soulevèrent d'un même geste. Nous attendions le verdict en apnée. Qu'avait donc décidé la Cour ?

— Voici donc ce qui a été décidé. À la question : Robert Chestier s'est-il rendu coupable d'assassinats sur les personnes suivantes : Gérard Denis, Martine Gocem, Henri de Montréal, Albert Morion, Ludivine Caprastel, Jérémy Corda, Oksana Schnetkyava, Louis Perox, Étienne Vandrez, Coralie Foucher, Patrick Voujier, Isabelle Téseaux, Ingrid Guilbert, Yan Häeffler et Marine Brudeau ? La réponse est oui. À la question : est-il coupable du meurtre du Lieutenant de Police Thierry Jorioz ? La réponse est oui. À la question : doit-il bénéficier de circonstances atténuantes ? La réponse est non. À la question : ces faits sont-ils aggravés par d'autres circonstances ? La réponse est oui. À la question : quelle peine de réclusion criminelle doit être appliquée pour les faits incriminés ? La réponse est la perpétuité sans possibilité d'allègement de peine.

Alors, s'adressant au « Purificateur », elle ajouta :

— Un dernier mot pour votre défense ?

— Non, madame le juge.

— Monsieur Chestier, vous avez dix jours francs à compter d'aujourd'hui pour faire appel de ce jugement. Est-ce clair ?

— Oui, madame le juge.

— L'audience est levée. Gardes, emmenez l'accusé.

Un soupir de soulagement général libéra toute la tension accumulée au cours de ces quatre derniers mois. Des sanglots étouffés masquèrent la fin de l'annonce du délibéré, mais qu'importe ? Chestier finirait sa vie en cellule et il ne désirait pas faire appel de la décision de jugement retenu contre lui.

C'était vraiment un drôle de type.

Quoi qu'il en soit, c'était une page de tournée et les familles pourraient enfin commencer leur deuil sachant le responsable puni et reconnu coupable pour ses crimes.

En sortant du tribunal, Cortès vint me rejoindre. Ce soir, j'étais son invitée et il souhaitait me présenter à sa femme. Il me parlait si souvent d'elle que j'avais l'impression de la connaître. Mais je n'avais pas la tête à un dîner auréolé de rires forcés. Ces derniers temps avaient été éprouvants et je voulais rentrer. Certes, voir du monde m'aurait changé de la solitude de mon appartement, mais une voix minuscule me soufflait le contraire.

Bien entendu, c'était sans compter avec la force de persuasion de mon collègue. Malgré mes nombreux refus, je finis par céder face à tant de détermination, et, lorsque vingt heures sonna, nous étions dans son salon, un verre à la main.

Cortès habitait un charmant quatre pièces du Kremlin-Bicêtre, à deux pas de la Porte d'Italie. Béatrice, sa femme, était une jolie brune de trente-quatre ans. Psychologue, son visage semblait avoir conservé le masque de sa profession. De ce fait, il était souvent difficile, voire impossible, de décoder chez elle une quelconque émotion. Cette beauté froide à la Carole Bouquet avait même un côté dérangeant. Ses yeux azurés vous transperçaient malgré vous et l'intensité de son regard plongeait n'importe qui dans un silence quasi religieux. Mais la douceur de sa voix gommait cette sensation de malaise provoquée par sa présence.

Les murs étaient ornés des photos du couple, mais l'absence de portraits de famille m'étonna. Puis l'absurde me traversa l'esprit. C'était comme si *quelqu'un* avait volontairement enlevé ces cadres-là.

— Votre fils n'est pas là ? hasardai-je.

— Non, il est chez ma mère, me dit-elle.

Et alors que je m'attendais à un interrogatoire en règle, Béatrice me parla de sa passion pour l'univers hippique, la noblesse du cheval et de son amour de l'équitation. Puis la conversation s'enroba de banalités, se révélant plus agréable que je ne l'aurais cru. L'apéritif se solda par un succulent rôti de veau, sauce à l'échalote, accompagné de légumes vapeurs et d'un Château Lafite millésime 1961.

Une pure merveille !

Après le dessert, Cortès évoqua vaguement le procès Chestier avant de revenir sur l'affaire en cours.

— Tu te souviens de Géraldine Thomas ?

— La fille de la boucherie ?

Il acquiesça.

— J'ai un peu creusé là-dessus. Elle était surveillante au collège Rosa Parks de Gentilly. La veille de sa disparition, Élodie Da Costa, une élève de sixième, avait affirmé avoir vu un homme « étrange » rôder autour du bâtiment. Il prenait des photos...

— Oui, je me souviens de cette déposition, mais avec le procès Chestier... Alors, ça donne quoi ? C'était Alexandre ?

Un sursaut d'espoir m'envahit. Un témoin visuel direct, plus si on pouvait réinterroger les élèves, leurs parents.

— En fait non. Il s'agit d'une piste stérile. En approfondissant l'interrogatoire, j'ai obtenu une description plus détaillée que celle du rapport.

La lueur mourut aussitôt.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— J'ai mené mon enquête. Le type en question s'appelle Alain Gaudens, géomètre expert diplômé de l'ESGT, l'École Supérieure des Géomètres et Topographes. Il est clean, et il a un alibi pour la nuit du meurtre. Ce jour-là, il réalisait des travaux d'altimétrie et de géoréférencement en s'aidant du système de Projection Lambert, des mesures propres à sa profession et destinées à effectuer ses mesures topographiques. Ce que la petite Da Costa a pris pour un appareil photo, c'est un instrument appelé théodolite, fixé sur un trépied. Je me suis renseigné auprès de la **Commission Communale d'Aménagement Foncier**, tu sais, il y a un grand projet d'urbanisme en cours qui s'étend de la Porte d'Orléans à Gentilly, en passant par le quartier de la Vache noire. Ils veulent tout refaire pour éviter les embouteillages à cet endroit. Ça doit rester secret, mais un grand centre commercial est en prévision, pour le printemps 2007 si tout va bien, et puis un groupe d'investisseurs a obtenu des permis de construire dans la région. Tout est en règle. J'ai même pu consulter le document d'urbanisme.

— Merde !

— Tu l’as dit. Mais tout n’est pas encore perdu. Ça m’a permis d’y voir plus clair.

Bien qu’il refuse de m’en dire plus, il semblait avoir du nouveau et ses pistes pourraient bien faire avancer l’enquête. Mais j’étais trop fatiguée pour chercher à en savoir davantage ou en discuter.

J’avais bien mangé, le vin égayait la soirée, mais je commençais à fatiguer et je sentais mes nerfs prêts à craquer. Toutes ces fausses routes, l’enquête qui traînait en longueur, moi qui glissais sur une pente dangereuse, c’en était trop.

Alors, je pris congé en promettant de poursuivre cette conversation au bureau, et les remerciai pour cet inoubliable dîner.

Pourtant, l’idée de rentrer me révoltait. Personne ne m’attendait dans l’enfer glacé de ma solitude. Nuit après nuit, je luttais contre ce fardeau devenu trop lourd pour moi. En journée, face aux collègues et aux yeux du monde, j’étais Cyborg. Mais, à la tombée du jour, je n’étais qu’une femme-enfant fragile, célibataire minable appelant désespérément l’amour, ou la mort selon les circonstances.

Rien ne remplaçait une étreinte, la chaleur d’un corps.

Je n’étais pas portée sur la chose, mais ma vie sexuelle était aussi inexistante que ma vie sentimentale. Fermée sur moi-même, je vivais dans cet étrange paradoxe où j’attendais l’amour tout en le désavouant.

Mes pensées glissaient alors vers un passé préjudiciable où les souvenirs de mon couple heureux torturaient ma raison défaillante. Je revoyais Jérémy, ses rires francs, son ambition. Sa présence à mes côtés me rassurait, me comblait et me rendait plus forte.

Je nous revoyais sur le pont des Arts, dans le 6^{ème} arrondissement. Sur les parapets grillagés, perdu dans la multitude, notre cadenas d’amour portait nos deux prénoms. Malheureusement, cette promesse scellée avait été brisée, et moi avec.

Pourquoi Jérémy ? Pourquoi m’as-tu fait ça ?

Alors, la douleur se faisait plus présente, grandissant à mesure que les mots « je t’aime » prenaient naissance sur mes lèvres convulsées.

Fais chier, merde !

Je haïssais cet état de faiblesse. Or, la seule protection qui s’offrait à moi était l’ivresse. Boire pour oublier. Mais j’oubliais d’arrêter. Alors je buvais sans soif. Je buvais par boulimie, avec frénésie pour fuir les fantômes du passé qui ne me lâchaient plus.

Et consternée de rage et de remords, je pleurais sur la misère de ma vie inepte, et l'avilissement vers lequel je sombrais sans force ni courage.

OceanofPDF.com

19.

Alexandre 4/8

J'étais là et je ne pouvais plus sortir. J'étais le seul blanc au milieu d'un groupe polyethnique d'une cinquantaine de participants, hommes et femmes mélangés. En grande majorité composée d'Africains, la foule rassemblait également des Mexicains, des Indiens ainsi qu'une minorité dont l'origine restait incertaine.

L'endroit où nous étions était vaste, et plutôt sombre en raison de la faible lumière ambiante. Au plafond courait un câblage apparent vers l'unique éclairage, une ampoule au bricolage douteux. Il faisait vraiment très chaud, notamment à cause de notre nombre, beaucoup plus important que la capacité réelle de la pièce. Les murs, recouverts de chaux, suintaient de la chaleur dégagée par nos masses corporelles entassées.

Au centre de notre cercle presque parfait se tenait une jeune fille allongée sur une natte tressée. En y regardant de plus près, je m'aperçus alors que la natte était posée sur un pentacle. À l'intérieur des branches, de drôles de motifs, dont je ne comprenais pas la signification, étaient représentés.

Agenouillé au-dessus d'elle, un vieillard africain psalmodiait des phrases incompréhensibles. Une main posée sur le front, l'autre sur le torse de la fille, et des chapelets agrémentés de plumes à chaque poignet, il récitait ses incantations à voix basse.

De part et d'autre du corps, des bougies rouges et noires semblaient avoir été enduites de sang, tout comme le pentagramme, hypothèse fortement créditée par le poulet égorgé dont la carcasse gisait sur le sol. Un bol artisanal contenait l'essence de l'animal. Par moment, le vieillard s'en servait pour badigeonner le torse et le visage de la jeune fille en poursuivant son rituel.

Au contact du sang, la fille hurlait et se débattait. Elle proférait un flot continu et impressionnant de jurons et d'obscénités avec une voix trop

rauque pour être la sienne. Son attitude soulevait diverses exclamations et les craintes les plus refoulées en nous. À chaque incantation, la poitrine de la possédée se soulevait si violemment que les cinq hommes avaient du mal à la plaquer au sol.

Le rituel arrivait à son terme.

Je voyais par moments le visage de la fille se déformer pour laisser place à celui de son hôte infernal, un démon de la foudre ou une entité du même ordre.

Tout à coup, le corps de la fille fut pris de convulsions incontrôlables puis elle se mit à cracher et à vomir du sang. L'odeur était suffocante et insupportable. Son corps sembla pourrir à une vitesse incroyable. Alors l'exorciste récita une ultime incantation qui expulsa le démon. Délivrée de son envoûtement, la jeune fille retrouva une apparence normale.

Il n'y avait eu ni illusion, ni supercherie d'aucun genre. Progressivement, je sentais ma peur me quitter pour laisser place à une satisfaction, une jouissance et un plaisir inqualifiables.

J'étais plongé dans mon état extatique lorsque la voix retentit.

— Attention !

J'ignorais qui avait donné l'alerte, mais ce que je vis ensuite me plongea dans une stupeur qui me pétrifia. Nous pensions la jeune fille sauvée, mais elle fut à nouveau prise de convulsions. Elle avait beaucoup de mal à rester debout. Elle semblait sujette au vertige et ses jambes se dérobaient en dessous d'elle.

Elle tomba soudainement à genoux et hurla en portant la main à son ventre. Son débardeur se souleva, comme tiré par une main invisible. Ses viscères se vidèrent sur le sol. L'immonde tas visqueux provoqua une nouvelle vague de nausée et détourna notre attention.

Un bris de glace retentit au-dessus de nos têtes. La salle fut plongée dans l'obscurité et un serpent blanc jaillit de l'ampoule brisée en zigzaguant. L'onde de choc partit du centre de la pièce vers l'extérieur. Excité et s'agitant comme un tuyau d'arrosage rendu fou par la pression, le reptile électrique se déchaîna avant de se disloquer et de libérer ses tentacules de lumière à travers l'assemblée. Au milieu des éclairs, la créature avait réussi à rejoindre notre dimension.

Presque tous furent tués et je regardais l'appendice argenté fondre sur moi sans sourciller. J'étais sur le point de mourir électrocuté et je m'étonnais de mon absence de réaction. Lorsque l'éclair me frappa, la

douleur m'arracha un cri rauque, et c'est à ce moment que je m'éveillai dans mon lit en hurlant.

5 heures.

Réveillé. Commentaire. Un cauchemar de plus. C'est pénible. C'est le prix à payer. Pour le rituel. Déjà la moitié. Presque fini. Encore six. Rien que six cauchemars. Un petit sacrifice. Ensuite, la récompense. L'immortalité. Dieu. Je serai un Dieu. Elle me l'a promis. La démarche est simple. J'ai fait le plus gros. Le plus important.

Je m'essuie le front. Je me tâte. Je n'ai rien. Tout était onirique. Le rituel. Pas très dangereux. Plutôt agréable. J'y repense. Je souris. Planter un arbre. C'est fait. Écrire un livre. C'est fait. Coucher avec une personne du même sexe. C'est fait. Tuer douze personnes. C'est presque fait. Plus que six. Un compte à rebours. J'ai bientôt fini.

« Bonjour, Alexandre. »

La Voix !

« Tu as l'air de bonne humeur ce matin, c'est agréable. »

— Oui, bonjour. Je suis content.

« Et pourquoi ? »

— Je repense à nous. J'ai presque terminé mon œuvre. Bientôt, je serai à tes côtés.

« Il me tarde de connaître ces instants de bonheur avec toi mon amour. Je suis si fière de toi, Alexandre. Tu es sur le point d'accomplir ce que personne n'avait fait avant toi. Félicitations ! Tu seras mon héros pour l'éternité. »

Je souris.

La Veuve Noire est amoureuse de moi. Petit à petit. Je me suis habitué à elle. Je l'aime. Je crois. C'est troublant. Je serai immortel. Le Panthéon. J'y serai. Bientôt. Douze sacrifices. C'est un nombre magique.

Elle me l'a dit.

Il est partout. Les douze mois calendaires. Les douze travaux d'Hercule. Les douze signes du zodiaque. Les douze disciples de Jésus. Les douze tribus d'Israël. Les douze imams musulmans. Les douze animaux venus voir Bouddha. Les douze maisons solaires. Les douze branches de l'étoile de la perle de rosetta. Les douze cases du jeu d'awalé. Les douze coups de minuit. Douze raisons de finir.

Le plan est simple. Je l'applique. La numérologie. J'aime bien. J'apprends. Je teste sur moi. Exemple. J'ai trente-six ans. La Sainte Trinité. Le chiffre trois. Trente-six divisés par trois. Douze. Magique !

Autre exemple. Mon âge. Toujours trente-six. Trois et six. On additionne. Neuf. Trois fois trois. Je suis trois fois Saint. Magique !

Autre exemple. Mon mois de naissance. Décembre. Douze. Magique !

Dernier exemple.

Mon nom et mon prénom. Alexandre Kan. Douze lettres. Une par victime. Je suis fait pour ce rituel. Je suis né pour ça. Mon destin. Je l'accomplis.

Je resterai dans l'Histoire !

« Finis ce que tu as commencé, chéri. Ce n'est pas professionnel, et tu salis l'appartement. »

La voix !

Elle a raison. L'odeur est forte. Je la sens.

5 heures 12.

Commentaire. Je me lève. Je me dirige vers la salle de bains. J'ouvre la porte. L'odeur est suffocante. Elle pique un peu les yeux. Elle gratte la gorge aussi. Je crache. Dans le lavabo. Je rince. Je m'essuie la bouche. Je regarde dans la baignoire. C'est la fille du rêve. Elle baigne dans son sang. Il y en a partout. *Mince !* Il a séché. Un peu. Ce sera dur à nettoyer. Mais avec mon mélange. Pas trop.

Inutile de se plaindre. J'ai l'habitude. J'ai envie de faire pipi. Direction les toilettes. Je réfléchis. Elle devra être aussi belle que les autres. J'ai fini. Je tire la chasse. Je me lave les mains. Je m'essuie les mains.

J'ai faim. Le programme est décidé. Je mange. Ensuite je m'occupe de la fille. Je me lave. Je l'expose. Je vais travailler. Comme d'habitude. Incognito. Et j'attends les avis. C'est un excellent programme ! Il me faut de la musique.

Je prends mon lecteur mp3. C'est important. Pour mon conditionnement. La musique adoucit les meurtres. Je reconnais. *Oraison funèbre* de Gérard Manset. Le morceau est de circonstance. C'est parfait.

Allons-y, Alexandre ! Nous avons du pain sur la planche.

20.

Axiandre 7/11

Nous n'avions malheureusement pas tenu nos délais. Pire, Alexandre, notre adversaire baptisé « le tueur de mariées » par la presse, nous avait fait don d'une sixième victime. Un soir où j'étais de repos, le plan de rappel fut mis en place.

Mon téléphone vibra et l'enfer se déchaîna.

Ce soir-là, j'étais particulièrement fatiguée et j'émergeais à peine d'un cauchemar. Mauvais rêve, mauvaise période, donc mauvais moment en perspective.

— Axiandre, c'est Marco.

— Je t'écoute.

— Notre gars a encore tapé. Cette fois, il a carrément déposé le corps chez la victime. David téléphone à Cortès pour le prévenir. Note l'adresse...

Une heure plus tard, Cortès et moi étions sur place, un petit immeuble de cinq étages situé rue de Paradis, un quartier qui me rappelait de vagues souvenirs.

L'équipage primo intervenant était composé d'un Gardien de la Paix stagiaire et de deux Adjoints de Sécurité.

Génial !!

L'un des A.D.S me fit un bref topo au terme d'un salut dynamique à la limite de la caricature.

De mieux en mieux...

— Mes respects, Commandant.

— Que s'est-il passé ?

— Le requérant a fait le 17. Il rentrait du Mac do avec les deux enfants et ils ont trouvé le corps exposé dans le salon.

— Les gosses ont quel âge ?

— Sept pour le garçon et huit ans pour la fille. Et le pire, c'est qu'ils devaient se marier demain. Le fiancé est sous le choc. C'est Camille, la fillette, qui nous a donné les infos. On les a emmenés dans la chambre pour qu'ils ne voient plus le corps de leur mère.

J'étouffai un juron.

— Vous avez pensé à la préservation des traces et indices ? demanda Cortès.

— Oui, Lieutenant. Nous avons également procédé à une enquête de voisinage d'initiative, mais sans succès. Personne n'a rien vu, personne n'a rien entendu. Pas de trace d'effraction, je pense qu'il s'est servi des clés de la victime pour entrer.

— Merci. Ça va aller.

— Tenez, nous avons relevé les identités.

— Merci.

— Le légiste et les P.F.G.^[20] sont en route.

Mon appréhension de départ fut estompée par le professionnalisme de l'équipage. Sur ce coup-là, ils avaient fourni un travail précieux et efficace. D'un signe de tête convenu, je le remerciai et me dirigeai dans le salon.

Soigné et aussi bien préparé que les autres, le corps avait été mis en évidence sur le canapé, comme si la victime regardait la télévision, vêtue d'une robe de chambre. Dans l'entrée, un sac cartonné à l'effigie de la marque contenait les restes odorants de frites et de burgers que personne ne mangerait désormais.

Les yeux ouverts, le sourire figé sur le visage de la morte laissaient penser qu'Alexandre l'avait maintenu ainsi avant la rigidité cadavérique. Dans une violente explosion, des flashes illuminèrent mon crâne de l'intérieur.

— Ça va ? demanda Cortès.

— Ouais, ça va.

Thibaut Rédon était dans la chambre avec les enfants, Camille et Yvan. Prostré, le visage dans les mains, il tremblait et pleurait. Assis sur le lit, les gosses gardaient une attitude digne, intériorisaient leur chagrin.

Camille ne pleurait pas, contrairement à son petit frère qu'elle serrait dans ses bras, lui offrant sa protection de grande sœur contre la fatalité. Lorsque j'ouvris la porte, elle me fixa de ses grands yeux verts, tristes et suppliants tandis que je me dirigeais vers eux.

— Bonsoir, Camille, je m'appelle Axiandre et lui, c'est Delmiro. Nous devons parler avec ton papa. Tu veux bien t'occuper de ton frère encore un peu ?

— C'est pas mon papa, c'est Thibaut. Il allait se marier demain avec ma maman.

— D'accord. Tu veux bien rester là, je reviens vous voir.

Alors, coulant un regard vers le plasma qui imposait son immense rectangle noir dans la pièce, j'ajoutai.

— Vous voulez regarder la télé ?

Yvan opina du chef sans parler.

Télécommande à la main, j'allumai l'écran. Heureusement, ils avaient le câble et je sélectionnai une chaîne au hasard lorsqu'elle me demanda de mettre Gulli pour regarder des dessins animés.

Cortès s'était occupé du fiancé et, dans la pièce annexe, il lui posait quelques questions afin d'en savoir davantage.

Lorsque je les rejoignis, carnet de déclaration prêt à prendre son audition, j'appris l'histoire suivante.

Aurélie avait disparu 72 heures plus tôt. Inquiet, Thibaut Rédon avait signalé sa disparition sans succès. Ensemble depuis trois ans et demi, ils avaient décidé de se marier. Au début, il avait cru à un désistement de sa part, mais c'était si improbable qu'il envisageait davantage l'enlèvement.

Il nous confia ne pas avoir d'ennemis, ne pas avoir de relations professionnelles ou familiales susceptibles d'engendrer ce genre de situation, et s'angoissait avec ces histoires de « tueur de mariées » dont parlait la presse.

Aurélie avait eu Camille et Yvan d'une précédente union, une erreur de jeunesse. Ils devaient s'unir le lendemain et... plus un mot ne sortit, laissant place à un mutisme lugubre accompagné d'amers sanglots.

— Reste avec lui, dis-je à Cortès.

De retour auprès des enfants, j'observai ces derniers qui regardaient la télé d'un œil absent. Le collègue stagiaire vint alors me trouver.

— Commandant, vous devriez venir.

Posant une main compatissante sur la tête des chérubins, je regagnai le salon et fermai la porte.

— Qu'y a-t-il ?

— Les parents de la victime sont là et le légiste n'est pas encore arrivé.

— Merde. Bon, OK, je m'en occupe.

Usant de tact et de diplomatie, je peinais à réconforter leur chagrin lorsque le légiste, l'Identité Judiciaire et les gars de la morgue arrivèrent pour mon plus grand soulagement.

— S'il vous plaît, laissez-nous entrer. Laissez-nous voir les enfants au moins, suppliait la mère de la victime.

— Navrée madame, tant que les équipes spécialisées n'ont pas terminé, je ne peux pas vous laisser entrer, mais ce ne sera pas long. Allez, ne restez pas sur le palier, redescendez avec mes collègues, je viendrai vous chercher dès que possible.

— Mais c'est ma fille !

— Je sais, madame. Je sais... ne rendez pas les choses plus difficiles.

Secondée par l'équipage primo intervenant et un équipage BAC venu en renfort, j'escortai la famille en bas avant de regagner la scène de découverte du corps. L'endroit était passé au peigne fin. Assurément, s'il y avait quelque chose à découvrir, ils le trouveraient.

Le salon était photographié sous différents angles. Les prélèvements initiaux ne donnèrent aucune piste satisfaisante et Serge déclara un obstacle à la mort naturelle afin de procéder à une autopsie. Dit comme ça, l'affaire pouvait prêter à sourire. Mais bon, j'avais bien connu un collègue OPJ qui, devant un macchabée retrouvé avec deux balles dans le dos, roulé dans un tapis caché dans le coffre d'une voiture, avait conclu à un « suicide »...

Je parlais avec le légiste lorsque je vis la porte de la chambre s'ouvrir. C'était le petit Yvan.

— J'ai entendu la voix de ma mamie. Elle est où, madame ? demanda-t-il en pleurant à nouveau.

— Tout va bien, ne t'en fais pas, elle reviendra bientôt. Elle reviendra bientôt... dis-je en le serrant dans mes bras.

Et, à cet instant précis, je ne saurais dire si c'était moi qui le réconfortait ou l'inverse. J'avais les tripes dans un étau en intellectualisant le drame. Pour les enfants, le choc était rude. Ils avaient vu !

Depuis, des étrangers allaient et venaient dans leur maison. Tout se passait derrière une porte d'où filtraient des bruits de pas, des échanges radios, des conversations de « grandes personnes » qui leur donnaient l'assurance que, eux, en tant qu'adultes, savaient ce qui s'était passé et retrouveraient celui qui leur avait enlevé leur mère pour toujours.

Pour le fiancé, tout avait basculé.

Savoir était souvent plus difficile que croire. D'autant plus qu'il s'interrogeait sur la suite des démarches administratives et juridiques quant à la garde des enfants qui n'étaient pas les siens ; des formalités à effectuer après un décès, ce genre de choses que personne ne voulait et ne pouvait savoir avant la fatalité.

Puis le corps fut emmené.

La famille, la belle-famille et les amis venus après quelques coups de fil se retrouvèrent ensuite devant l'appartement. Plus personne ne voulait entrer.

Je pris les choses en main pour en finir.

Réquisition à psychologue, prise en charge du suivi médical des témoins, instructions aux équipages intervenants, appel au Parquet et recommandation au fiancé de ne pas passer la nuit seul avec les enfants dans l'appartement.

Dans une ambiance de recueillement, le calme revint peu à peu. Camille et Yvan s'habillèrent et quittèrent l'endroit maussade avec une gravité inhabituelle pour des gosses de cet âge. Thibaut Rédon nous remercia et ferma la porte derrière nous, obliquant un regard morne et humide sur une vision qui le partagerait à jamais entre mort et amour.

Rincée, j'indiquai à Cortès que je rentrais me changer avant de retourner au bureau. Il me fallait un remontant et une bonne douche.

Quelques jours plus tard, le couperet tomba.

Le rapport d'autopsie faisait mention d'une ligature du processus vaginal du péritoine, le canal péritonéovaginal, par abord inguinal. Les mentions diverses de section des nerfs intercostaux après incision abdominale complétaient l'information d'une occlusion coronaire sans péricardiale thoracique.

Serge était formel, Alexandre avait procédé à la plastie d'une coupole du diaphragme pour éviscération, par thoracotomie. Ensuite, il avait pratiqué une éviscération postopératoire de la paroi abdominale antérieure sans pose de prothèse, par abord direct, avant de la refermer par plastie musculoaponévrotique.

Démontrant une fois de plus ses connaissances en chirurgie, il nous avait laissé le corps sans vie d'Aurélie Ledru. La pauvre avait été éviscérée,

maquillée et coiffée comme toutes les autres, après s'être fait tatouer la lettre N derrière le lobe de l'oreille gauche.

Le plus curieux, c'est qu'il avait procédé à la dessiccation du corps, qu'il avait recouvert de cristaux de natron, carbonate hydraté de sodium, afin qu'il subisse une déshydratation de ses tissus ainsi qu'une saponification de ses graisses. De la gomme de cèdre, de la myrrhe, divers onguents et de la sciure avaient été placés dans la cavité abdominale. Parachevant l'opération, de fines bandelettes imprégnées de gomme arabique recouvraient les sutures.

En gros, notre homme s'était acharné sur l'abdomen de la victime en sectionnant toute la partie située sous la cage thoracique jusqu'au sexe, l'avait vidée, puis remplie avant de la refermer. Une note avait été rajoutée par Serge à mon intention.

Sur un post-it, on pouvait lire : *procédé partiel de momification.*

Une rage sourde grondait en moi. Ce dégénéré se jouait de nous. Il nous utilisait comme témoins de sa folie, ou comme des pions, dans un jeu dont les règles n'étaient connues que de lui. Mais où voulait-il en venir ?

Ma descente aux enfers, progressive au début, prit alors un tournant sévère, et je me réveillai un matin, consciente que quelque chose ne tournait pas rond chez moi. Victime de ma propre angoisse, j'avais sombré dans l'alcoolisme olympique au bout de trois mois à peine. Malgré mes craintes – et mes précautions douteuses – ce qui devait arriver arriva et c'est ainsi que je fus convoquée par le Commissaire Julien.

C'était un bel après-midi printanier et la pluie se faisait rare depuis quelque temps. Nous bénéficions d'un climat exceptionnel pour la saison, et l'ensoleillement était à son maximum dans le bureau du patron. Mais, d'après les services météorologiques, la situation devait changer dans les jours à venir, malgré l'approche estivale imminente.

En entrant dans la pièce, je sus qu'il avait quelque chose de grave à m'annoncer et son air crispé me le confirma.

Sans préliminaires ni bassesses de langage, il me dit :

— Vous faites du bon boulot et nous sommes tous satisfaits. Mais, il semblerait que vous traversiez une mauvaise passe ces temps-ci. Ressaisissez-vous nom de dieu ! Que se passe-t-il enfin ?

— Commissaire, je...

— Pas d'embrouille ! On est en famille ici. Vous pouvez et vous devez me dire la vérité !

Je me sentis coupable. Je ne me reconnaissais plus. Je m'étais laissée aller sur une mauvaise pente, ce qui ne me ressemblait pas du tout. J'étais en faute et je le savais. Engourdie, usée et fatiguée, je n'en pouvais plus.

Comme une écolière indisciplinée, je levai les yeux timidement et confessai :

— Il est vrai que j'ai quelques problèmes de boisson depuis peu.

Ma réponse sembla davantage le décevoir que le surprendre.

— Pourquoi ne pas être venue plus tôt ? Nous aurions pu en discuter. Il a fallu que j'entende des bruits de couloir pour le savoir. Et vous savez combien j'ai horreur de ça ! Je n'ai pas de conseils à vous donner, mais vous avez besoin de parler et d'être écoutée.

Il avait raison une fois de plus. Entre flics, nous parlions beaucoup et nos discussions nous permettaient de nous sortir de pas mal d'impasses. Mais sur ce coup-là, mon côté solitaire l'avait emporté.

— Savez-vous quel jour nous sommes aujourd'hui ?

— Mardi, pourquoi ?

— Parce qu'hier a eu lieu la réunion des dirigeants du 36. Le Préfet a même demandé des nouvelles du « tueur de mariées » et le Big Boss l'a rassuré en lui disant que vous étiez sur le coup.

Celui que nous surnommions le Big Boss était en réalité Jean-Yves Gatineau, le grand patron de la Crim', le numéro un. L'arrestation de Robert Chestier avait apparemment fait augmenter la satisfaction du chef à l'égard de mon équipe. Son appui était une bonne chose et je ne devais pas trahir sa confiance.

Il me fallait réagir !

Malgré cette cruelle évidence, ma volonté semblait noyée dans un océan d'alcool mordoré, écrasée par sa masse liquide et compacte, et définitivement perdue dans les brumes éthyliques de l'addiction.

Comme il me semblait lointain le rivage de la sobriété...

— Axiandre, reprit-il en me sortant de ma tirade lyrique, mon bureau est toujours ouvert, je ne vous le dirai jamais assez. Je ne vous force pas la main, mais si vous en éprouvez le besoin, venez me voir. Ne laissez pas la goutte vous enlever votre job. Réagissez avant qu'il ne soit trop tard...

Je sentis sa main lourde m'étreindre l'épaule d'une fermeté bienveillante. Il avait achevé sa phrase presque dans un murmure, comme pour souligner l'importance de cette dernière révélation.

Mon travail était ce que j'avais de plus cher.

Il était ma vie, mon équilibre, ma force, ma passion, ma joie, ma fierté, mon amour, absolument... Tout !

Le perdre reviendrait à... me suicider.

Cette parole m'apporta l'éclair de bon sens qui me donna envie de décrocher pour la première fois depuis fort longtemps. À la lueur de cette évidence, je sentis mon regard s'éclairer d'une lumière vive et nouvelle, celle de la détermination.

— Vous avez raison. Je ferai ce qui doit être fait.

Et comprenant ce que me coûterait une telle décision, il acquiesça pour m'approuver et appuyer ma démarche.

— Vous avez fait le bon choix !

— Je sais, et je vous suis suffisamment redevable comme ça. Merci, patron.

Le Commissaire s'était toujours montré comme un père envers moi. Sévère, mais juste. Depuis mon arrivée à la brigade, il ne m'avait jamais accordé de traitement de faveur. J'avais toujours fait mes preuves et, en tant que femme, j'avais dû travailler deux fois plus dur que les autres pour me faire accepter dans le service.

Mais j'y avais maintenant ma place.

J'étais reconnue et respectée pour ma qualité de travail. Malgré mon caractère, tous avaient fini par m'adopter. Nous étions en *famille*, comme on dit ici.

Après l'épisode Jérémie, son côté hiérarchique autoritaire s'était légèrement effacé pour laisser place à une attitude plus paternelle et protectrice, bien que j'aie, à maintes reprises, démontré que je n'avais besoin de personne. Mais ma façade ne l'avait aucunement trompé et il était resté discret, veillant sur moi dans l'ombre.

Les plus récentes manifestations de son invisible influence étaient l'arrêt de l'enquête de l'I.G.S après l'affaire Chestier, et sa garantie personnelle pour me permettre de continuer l'enquête. Ténary et Déosev avaient fini par boucler leur rapport en concluant de manière positive sur ma conduite durant la garde à vue du prévenu, ne mentionnant nullement les versements étranges apparus sur mon compte.

Trop préoccupée par l'affaire en cours et le procès Chestier, je n'avais d'ailleurs pas eu le temps d'en savoir plus sur cette affaire.

— Allez, mettez-vous au boulot maintenant et coincez-moi ce « tueur de mariées » d'accord ?

— Entendu.

Après avoir quitté son bureau, je fus entourée de mes collègues qui s'inquiétaient énormément à mon sujet. Tant de sollicitude me touchait et j'étais pleine d'émotions, presque heureuse pour la première fois depuis trois ans.

La cohésion de notre service était si intense que rien ne semblait pouvoir y porter atteinte. Forte par nature, je l'étais davantage au sein de mon unité que j'aimais par-dessus tout.

— Ça va aller ? me demanda Xavier.

— Ça va aller, merci. Il faut juste que j'arrête de boire comme une pochtronne. Enfin... jusqu'à demain ! Non, je déconne.

Et ils se mirent à rire bruyamment en chœur. L'humour était notre seule arme face à la dépression.

D'autre part, travailler à la brigade criminelle demandait un énorme capital d'investissement personnel. Un salaire dérisoire, des horaires à rallonge, des planques qui n'en finissaient plus, un travail de fourmi, la fréquentation presque quotidienne de la mort et de l'atroce innommable, une vie personnelle reléguée au second plan, l'abnégation et le sacrifice, toutes ces contraintes afin de permettre à la société de vivre avec la sérénité qu'elle connaissait.

Peu de gens étaient prêts à de tels renoncements, mais les gars qui travaillaient ici étaient profondément bons, équilibrés et humains. Ils étaient ma seule famille. Avec eux, je me sentais bien.

Nous n'étions pas corvéables à merci, mais notre travail était difficile et à la portée d'une élite triée sur le volet pour accepter de telles conditions.

De plus, lorsqu'une enquête se soldait par la mise en examen du responsable, la satisfaction du travail bien fait l'emportait sur tous les sacrifices consentis. Je peux même dire que ce métier était une vocation, ou plutôt un appel.

C'est lui qui vous choisissait.

— Allez les gars, on a du boulot ! Et le premier qui me chope en train de picoler a le droit de me foutre sur la gueule ! C'est bon pour vous ?

— Moi, ça me va, ajouta Louis.

Aux fous rires qui résonnèrent dans le bureau, je sus que je pouvais compter sur eux en cas de défaillance de ma part.

J'avais commis la plus grosse erreur de toute ma carrière et il était, bien évidemment, hors de question que pareil incident puisse se reproduire. Je pense que sans l'appui du taulier, je serais au chômage et sans indemnité à l'heure qu'il est.

Une empreinte digitale partielle et exploitable avait été retrouvée sur le corps d'Aurélie Ledru. Connaissant la viabilité de ce type d'indice, nous pensions tenir la piste la plus sérieuse de cette enquête.

Le temps de l'identification, nos cœurs s'étaient presque arrêtés de battre. Si nous avions de la chance, le suspect était déjà enregistré dans le fichier et nous n'avions plus qu'à le cueillir, dans le cas contraire, il nous faudrait nous armer de patience et poursuivre l'investigation.

Lorsque l'ordinateur afficha ma photo, Antoine Courbet, le Divisionnaire responsable de l'Identité Judiciaire, resta sans voix. La stupeur musela également mes collègues, mais je fus la plus horrifiée et la plus atterrée de tous. Une telle erreur était impossible, voire inacceptable, pour quelqu'un de mon rang.

Comment avais-je pu, avec toutes les précautions d'usage, examiner le corps à mains nues ou avec des gants troués ? La solution me sembla si improbable que le bégaiement incompréhensible de ma réponse et mes troubles de mémoire me valurent une semaine de mise à pied sans solde et un blâme pour faute grave.

Le Commissaire Julien avait tout fait pour réduire la peine à une menace d'intervention médicale, mais Vélasquez avait sauté sur l'occasion pour m'enfoncer et la proposition de blâme fut retenue.

Il était bien entendu qu'un officier ivre sur son lieu de travail n'était pas recevable dans le cadre d'une enquête de ce genre. L'alcool commençait à me perturber dans mon boulot et il me fallait prendre une décision rapide. Grâce au soutien de l'équipe, des syndicats et du patron, je pus reprendre du service, mais la Direction m'avait à l'œil. Au moindre faux pas, c'était la porte qui m'attendait, autrement dit, la mort. Et mon avancement de carrière avait sacrément été remis en question.

Ma première réaction avait été de vider les bouteilles qui traînaient dans les tiroirs de mon bureau, mais le plus dur était de résister à l'attraction du

soir. Seule chez moi, je tournais en rond comme une lionne en cage, rageant de dépendre de ce poison qui mettait toute ma carrière en jeu.

Pour me faire pardonner et faire oublier cet écart de conduite, je devais boucler cette affaire au plus vite. Ma seule chance était de m'investir corps et âme dans cette enquête, traquant les détails les plus insolites.

Malgré le soutien de mes collègues, les rires furent estompés par la présence d'un éthylo-test de type A, plus familièrement appelé « ballon », mis en évidence sur mon bureau.

Vélasquez, espèce de tordu.

Il n'y avait que lui pour se permettre de telles blagues après ce qu'il m'avait fait. Enfin, je n'avais que de fortes présomptions et pas l'ombre d'une preuve pour le coincer.

À l'heure du déjeuner, il passa devant mon bureau avec son bras droit. Ils se livrèrent à leur jeu favori, me provoquer.

— Tu viens, Maurin, on va se boire un p'tit canon !

— Ah non, Commandant ! Jamais pendant le service !

— Tu as raison, on ne sait jamais ce qui pourrait arriver. Faut être prudent avec ça, on peut foutre une enquête en l'air, tu sais ?

— Il paraît oui.

Ces allusions et ces piques à répétitions obtenaient l'effet escompté. J'étais hors de moi, mais sur ordre du Commissaire, je devais faire profil bas. Vélasquez le savait et en jouait autant qu'il le pouvait. Je craquais sous cette pression psychologique continue et il me fallait réagir afin de me sortir de ce mauvais pas.

— C'est toujours comme ça avec eux ? me demanda Cortès qui, une fois de plus, n'avait rien perdu de cette mascarade pré pubère.

— Malheureusement, oui. Si je pouvais leur écraser la gueule à ces connards...

— Pourquoi il s'acharne comme ça ?

— Viens, je t'invite à déjeuner et je te raconte toute l'histoire.

Cortès me suivit dans une brasserie de Saint-Michel où jadis je déjeunais avec Titi durant les périodes dites de repos, périodes d'investigation où nous étions en fait davantage au bureau que sur le terrain.

Nous étions en train de manger lorsqu'un sentiment familier me parcourut la gorge. Une légère moiteur me chatouilla les papilles, et je sentis ma glotte se contracter à plusieurs reprises. Une vague de chaleur serpentait de mon ventre à ma tête, montant et descendant dans un innommable supplice.

La bouche pâteuse et la langue lourde, je ne connaissais que trop bien cette sensation.

Mon corps en manque me réclamait sa dose quotidienne de poison. J'avais envie d'un verre de whisky, de rouge, ou de n'importe quel autre alcool, mais je devais m'abstenir. En dépit d'une chaleur oppressante, je grelottais comme une junkie en manque et je devais avoir l'air pitoyable devant mon équipier.

Au bord du malaise, je fus prise de vertiges et de nausées.

Fais quelque chose, ma vieille, ressaisis-toi.

Trois grands verres d'eau pétillante plus tard, je tâchais de me concentrer sur autre chose. Par bonheur, le fourmillement s'estompa et je pus poursuivre mon repas sans nouvelle crise.

— C'est quoi l'embrouille avec Vélasquez ?

La question fatidique venait d'être posée. Je repensai à cette tragique affaire et marquai une courte pause. Avalant ce que j'avais dans la bouche, je vis mon équipier poser ses couverts, impatient d'en savoir plus sur cette querelle.

— Il y a six ans, je suis sortie major de ma promo. En choisissant la BC, j'ai atterri dans son unité et au début, nos rapports étaient plutôt amicaux. C'est lui qui m'a formée sur le terrain. C'était dur, mais il m'a appris beaucoup de choses, et on s'entendait bien. Deux ans après, tout a changé quand on a retrouvé les corps de sa femme et de leur fils de quinze ans. Tués tous deux par balle. Vélasquez était devenu fou. La Direction a alors décidé de scinder l'unité et de me confier l'enquête. Son manque d'objectivité nuisait à l'investigation et il n'était pas « moralement » en état de le faire.

— Et que s'est-il passé ?

— Il me harcelait jour et nuit. Selon lui, je n'étais encore qu'un bleu, et il prétendait que je n'avais ni les épaules, ni l'expérience pour ce genre d'affaires.

— Et alors ?

— Faut croire qu'il avait raison. Je n'ai pas retrouvé notre homme et je te laisse imaginer la suite. Affaire classée dans les dossiers « enquêtes non résolues ». Vélasquez a fait des pieds et des mains pour faire rouvrir l'enquête, il a utilisé tout le piston qu'il avait à l'époque. Il a même posé un congé pour reprendre l'affaire clandestinement. Mais ça s'est su, il n'a rien pu trouver. Alors, il m'a accusé d'avoir bâclé le dossier d'investigation, d'avoir laissé filer l'assassin de sa femme et du petit parce qu'à cette époque, j'étais davantage préoccupée par ma formation de Commissaire à Saint-Cyr au Mont d'Or. Il m'a prise en grippe et, par vengeance, il a tenté de faire capoter certaines de mes enquêtes pour que je sois virée.

— Comment ?

— Oh... il dissimulait des preuves ou les faisait carrément disparaître. Titi est arrivé en renfort quelques mois plus tard. Pour casser l'équipe, il l'a impliqué dans une histoire de viol à la con. Bien sûr tout était faux, mais ça nous a bien sapé le moral. Il s'est fait prendre et a hérité d'un blâme. Sa carrière a été mise entre parenthèses, mais comme c'était un bon flic, l'histoire n'a pas trop fait de vagues. Les réseaux, tu sais ce que c'est ! Bref, depuis il me tient pour personnellement responsable de la mort de sa famille et après son avertissement, il a affiné ses moyens de pression. C'est tellement pervers et vicieux que personne ne me croirait. On pourrait même m'accuser d'affabulation. Et pour l'Administration, cette affaire est close.

— Pour l'avoir vu de mes propres yeux à plusieurs reprises, moi je te crois. Je pourrais témoigner pour toi si tu voulais.

— C'est gentil, mais c'est ta parole contre celle d'un Commandant Fonctionnel. Allez, on s'en fout ! Finis de manger, ça va être froid.

Cortès me sourit et termina son assiette en silence. La tête baissée, il semblait prendre conscience de ma situation, mais le pouvait-il réellement ?

Après le déjeuner, il nous fallut reprendre notre travail de fourmi au bureau et l'après-midi passa très vite.

En fin de journée, entre deux bouffées d'un bon marocain, alors que je m'étirais pour chasser la fatigue, je tombai sur la dernière des choses que je m'attendais à trouver sur mon bureau.

Qu'est-ce que ça fout encore là ?

Pensant l'avoir jeté depuis longtemps, je fus partagée. Mais, contrairement à ce que je pensais, il ne s'agissait plus de fierté à présent. Après l'épisode de la crise de manque du midi, je devais réagir. Il n'était plus question d'héritage culturel. Ce n'était pas non plus une révolution, mais une simple collaboration. La plus informelle et la plus officieuse qui soit. Et qu'avais-je à y perdre ? À la moindre hésitation, je pouvais tout annuler sans faire de vagues.

Entre deux volutes vertes et ambrées, je regardai l'objet avec une curiosité exacerbée. Derrière le rideau de fumée, le rectangle cartonné affichait sa blancheur immaculée entre les piles de dossiers qui jalonnaient mon poste de travail, véritables tours de Pise menaçant de s'effondrer au moindre courant d'air indiscret.

La carte de visite semblait m'adresser un message. Elle se matérialisa si soudainement dans ma main que je n'eus aucun souvenir de l'avoir prise. Je balayais du regard les lettres dactylographiées incrustées sur le petit rectangle cartonné.

Mélessandre KRAMER

Profiler

Ses coordonnées téléphoniques complètes étaient inscrites en bas à droite, face à son adresse située à gauche. À son image, sobre et esthétique, la carte me rappela notre première rencontre dans ce bureau. De nombreuses interrogations me submergèrent alors.

Je devais peser le pour, mais surtout le contre, avant de m'engager dans cette démarche. Je n'avais pas le droit à l'erreur et j'en commettais une énorme en impliquant cette femme dans une enquête officielle.

Quelle folie, quelle idée farfelue que celle-ci ! Et pourtant, dans mon cas, toute aide était la bienvenue. Si un regard neuf et extérieur à cette affaire pouvait permettre l'arrestation d'Alexandre, devrais-je m'en priver ? Et tandis que je réfléchissais, je fus surprise d'entendre la tonalité du téléphone.

Comme plongée dans un état second, j'avais composé le numéro de portable indiqué sur la carte et le mobile posé sur mon oreille me révéla la décision que j'avais prise. La ligne sonna deux fois dans le vide et, alors que je m'apprêtais à raccrocher, une voix m'accueillit avant la troisième sonnerie.

— Méliissandre Kramer, j'écoute.

— Commandant Martin à l'appareil. J'espère que je ne vous dérange pas ?

— Commandant, quelle bonne surprise ! Félicitations pour votre avancement. Je n'espérais plus cette conversation après tout ce temps.

Sa phrase me jeta au visage le détail que j'avais oublié. Elle avait cet accent caractéristique des Américaines ayant appris à parler le français à l'université. Elle modulait ses syllabes de façon si académique que c'en était crispant. Mais j'avais besoin d'elle et je devais mettre mes sentiments de côté.

Je m'apprêtais donc à lui répondre lorsque Cortès entra dans mon bureau avec une liasse de feuilles en disant.

— Axiandre, je crois que nous tenons... pardon, je ne savais pas que tu étais au téléphone.

— Un instant, dis-je à mon interlocutrice. Qu'y a-t-il ?

— Il semblerait qu'on soit sur une piste intéressante du côté du véhicule d'Alexandre. Je tenais simplement à t'en faire part, on aura les résultats en fin de semaine.

— Excellent ! Je termine cet appel et je rentre chez moi. À demain.

— Bonne soirée, dit-il en quittant la pièce.

— Excusez-moi, vous disiez ?

— Que ce coup de fil était un appel au secours.

Connasse, tu n'étais pas obligée d'enfoncer le clou ! Tu veux que je te raccroche à la gueule ou quoi !?

— En effet, avouai-je en serrant les dents. Mais que nous soyons claires sur une chose : vous n'existez pas ! Votre nom n'apparaîtra jamais sur les rapports d'enquête et votre participation n'est pas « officiellement » reconnue. Vous travaillerez pour moi, dans l'ombre, et personne ne doit savoir que nous sommes en contact.

— C'est entendu. Quand désirez-vous me voir ?

— Ce soir, si c'est possible. Chez moi. Ça vous va ?

— Je n'avais rien de prévu, c'est parfait ! À quelle heure ?

Je lui communiquai mon adresse et lui proposai de passer vers vingt-et-une heures, après m'être assurée qu'elle n'avait rien mangé. Pour une fois, je ne serais pas seule à dîner et nous pourrions commencer à parler sérieusement de cette affaire.

Au terme de notre conversation, je photocopiai chaque page de l'album ainsi que les photos qu'il contenait. Mon dossier sous le bras, je quittai le bureau la peur au ventre. Personne ne devait me voir avec ce double. Au terme de plusieurs frayeurs injustifiées, je parvins à sortir et rentrai chez moi préparer un repas correct pour deux ventres affamés.

Ce n'était pas de la cuisine de grand chef, mais les plats surgelés préparés et réchauffables étaient d'un grand secours, surtout dans ce genre de situation. Une salade composée en entrée et une crème glacée au dessert feraient le reste. Pas d'alcool bien sûr, mais eau minérale et jus de fruits à volonté.

Elle ne le savait pas, mais c'était la première fois depuis trois ans que je cuisinais – si l'on pouvait parler de cuisine – pour quelqu'un. Après mon « accueil chaleureux », c'était une façon très personnelle de m'excuser, étant donné que je ne présentais jamais d'excuses verbales.

Lorsqu'elle arriva, notre conversation fut limitée aux banalités préliminaires de la courtoisie. Pour dissiper la gêne installée entre nous, je lui proposai rapidement de passer à table, initiative vivement saluée par nos estomacs. Une demi-heure plus tard, nos ventres repus nous invitèrent à davantage de bavardage.

Nous fîmes connaissance autour d'un café et elle me parla de son parcours, introduction à l'affaire qui nous liait désormais. C'est ainsi que j'appris qu'elle était spécialiste des meurtres en série, qu'elle avait une licence en droit, une autre en psychologie, qu'elle s'était par la suite tournée vers les meurtres rituels et religieux. Elle avait travaillé pour le F.B.I et venait en France dans l'espoir de faire progresser le statut des *profilers*.

Lui parlant brièvement de moi, sans toutefois m'attarder sur les détails, je lui remis ensuite le dossier contenant les photocopies de l'album et notre collaboration commença ainsi. Elle sortit son carnet et y griffonna quelques notes en se grattant le menton de temps en temps. Comme je l'observais, je vis alors son expression changer selon les photos et les rapports dactylographiés. Le temps qu'elle prenne connaissance du dossier, je fis la vaisselle en jetant un coup d'œil par moment au salon.

Il fallait que je m'occupe.

J'avais envie de boire, mais je résistais à la tentation. Avoir vidé toutes les bouteilles n'était pas une précaution inutile, car le spectacle des sept « cadavres » attendant d'être recyclés dans la poubelle de tri me fut d'un grand soutien moral.

De retour au salon, je lui demandai ses premières conclusions.

— Alors, qu'en pensez-vous ?

— Impressionnant. Cet homme est un cas intéressant.

Intriguée par sa réponse, je me demandais ce qu'elle pouvait bien signifier. Qu'avait-il de si intéressant ? À quel niveau ? Avait-elle déjà découvert quelque chose qui nous avait échappé ? Elle venait d'attiser ma curiosité.

— Que voulez-vous dire ?

— Regardez, dit-elle en me montrant ses notes. Il existe deux types de tueurs. Dans la colonne de gauche, j'ai recensé toutes les caractéristiques des tueurs désorganisés, les psychotiques, et à droite, celles des tueurs organisés, les psychopathes.

Regardant la feuille, je parcourus les colonnes des yeux. Ce que je vis me laissa plus ou moins perplexe.

Psychotique

- Solitaire.
- Vit seul.
- Voyage peu.
- Intelligence moyenne.
- Socialement immature.
- Emploi peu qualifié.
- Incompétent sexuellement.
- Actes sexuels *post mortem*.
- Corps laissé en évidence.
- Lieu du crime en désordre, avec beaucoup d'indices.
- Corps laissé sur place.
- Antécédents psychiatriques fréquents.
- Antécédents pénaux rares.
- Prostration possible près du cadavre.
- Forfait spontané.

- Antécédents d'abus sexuels pendant l'enfance.
- Victime choisie au hasard.
- Troubles de la personnalité de type psychotiques.
- Immaturité affective.

Psychopathe

- Sociable superficiellement.
- Vit avec une partenaire.
- Intelligence supérieure.
- Sexuellement compétent.
- Emploi stable.
- Père absent ou violent.
- Victime choisie selon un type spécifique.
- Une situation de stress provoque l'acte criminel.
- Suit le crime dans les médias.
- Crime planifié.
- Personnalise la victime.
- Transporte le corps de sa victime.
- Antécédents psychiatriques rares.
- Antécédents pénaux fréquents.
- Pas d'arme ni de preuve sur place.
- Le lieu du crime reflète sa préparation.

La première question qui me vint fut évidemment de savoir si elle avait dressé cette liste avant ou après la lecture du dossier. Il était clair que notre homme était un tueur organisé, pas besoin d'être *Profiler* pour s'en rendre compte. Si c'était un tueur « désorganisé », nous l'aurions déjà coffré, et tous les éléments de l'enquête caractérisaient Alexandre dans la catégorie dite « organisée ».

Crime planifié à raison d'une victime tous les deux mois. Il vivait avec une partenaire, Franky nous l'avait confirmé – mais nous n'avions toujours aucune piste de ce côté. Ses victimes étaient choisies sur un type particulier puisqu'il s'était fait surnommé le « tueur de mariées » par les médias. Personnalise la victime, oui car il laissait une lettre de son prénom après les avoir coiffées et maquillées.

Transporte la victime, Franky nous avait parlé d'un Ford Transit noir et Cortès avait une piste sérieuse. Pas d'arme ni de preuve, Alexandre nous avait toujours laissés dans le vide le plus complet, et Serge, le médecin légiste, disait que c'était un pro. Pour le reste, je ne savais pas. Ces éléments sortaient de mon cadre de compétences et n'étaient pas de mon ressort.

— Cette liste, vous l'avez établie avant ou après avoir lu le dossier ?

— Avant, pourquoi ?

— Parce que notre homme est un psychopathe et que vos caractéristiques correspondent aux éléments du dossier. Qu'a-t-il de si spécial ?

— Comme vous, j'ai d'abord pensé qu'il s'agissait uniquement d'un tueur organisé, mais après analyse de son parcours, je me suis rendu compte que son profil contenait une grande mixité. L'on retrouve aussi un comportement psychotique.

— Je ne vous suis plus là ! Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Que le profilage n'est pas une science aussi exacte que les mathématiques.

J'aimais beaucoup cette femme. Elle avait fait preuve d'une certaine logique jusqu'à maintenant, mais elle devrait arrêter de parler par énigmes si elle désirait assurer le bon fonctionnement de notre collaboration. Et puis ce foutu accent américain aussi...

Calme-toi ma vieille, c'est toi qui lui a dit de venir...

— Tout crime répond à un besoin. Il peut donc être répertorié. En somme, nous avons le crime crapuleux dont le règlement de comptes est le meilleur exemple, la vengeance, le crime passionnel, le crime obsessionnel,

le crime accidentel et le crime kabbalistique dit « meurtre rituel ». Chaque assassin se trouve forcément dans l'un de ces cas de figure. Dans notre affaire, le tueur ne s'intéresse qu'aux femmes. Il est aisé de constater que le fil rouge est le mariage puisqu'il les tue la veille de leur union. L'on pourrait croire à une vengeance ou un crime obsessionnel, mais il n'en est rien.

— Pourquoi ?

— À ce stade, la chronologie est importante...

Mélessandre Kramer ferma les yeux et se plongea dans une sorte de transe effrayante.

— Je m'appelle Alexandre. Nous sommes en août 2004 et je commets mon premier crime. Je décapite ma victime et en fais un mannequin de mort que j'expose aux yeux de tous. Puis, je passe à ma seconde victime deux mois après. Est-ce que j'y ai pris goût ? Non. Et pourquoi ? Parce que j'ai un message à délivrer.

— Quel message, et à qui ?

— J'y viens. Je change de mode opératoire avant de tuer encore. Et je recommence deux mois après avec un nouveau mode opératoire, mais je veux que l'on sache qu'il s'agit de mon œuvre. Alors je prépare chaque corps avec soin et je laisse ma signature derrière le lobe de leur oreille. Bien sûr, je suis reconnaissable grâce aux ablutions *post mortem* et au maquillage, pourtant je ne nargue pas les autorités, ne revendique rien. Je poursuis mon ambition secrète, comme guidé par un mentor, une personne que j'ai identifiée et acceptée comme divinité ou puissance supérieure. Je m'apprête à changer, à évoluer pour accomplir quelque chose de Grand, et j'ai besoin d'être reconnu par tous, mais surtout par les représentants de l'autorité actuelle.

Elle s'arrêta en me fixant, s'assurant que je la suivais. À l'instar de ses prévisions, le résultat était là. Lentement, je me laissais gagner par son raisonnement. J'avais compris, mais je refusais de prononcer le verdict.

D'un battement de cils, je marquai ma compréhension et l'invitai à poursuivre.

— En général, l'étude des victimes en dit long sur le meurtrier. Ces derniers ne s'attaquent qu'à des gens de leur race, de leur âge ou de leur sexe. Des combinaisons sont possibles entre ces critères, mais dans notre affaire... (elle marqua un temps d'arrêt avant de poursuivre) D'après mes

premières estimations, je pense qu'Alexandre est une femme se faisant passer pour un homme.

— Non, attendez, c'est impossible ! Nous avons un témoin oculaire et auditif qui peut témoigner devant un juge d'un contact direct avec notre homme. Il a sans doute une petite amie ou une sœur qui l'aide à passer incognito, mais c'est un homme que nous recherchons, je vous l'assure ! D'où vous vient une telle idée ?

Absorbée dans un étrange silence, l'Américaine fixa le mur derrière moi avant de répondre.

— C'est une hypothèse à ne pas écarter, mais si vous dites vrai pour sa compagne, alors c'est elle qui sème les cadavres, Alexandre ne s'occupe que de l'enlèvement des victimes. Il est utilisé en tant qu'homme de main. Trouvez-le et vous la trouverez, elle.

— Un duo de tueurs ?

— Non, une tête pensante et des muscles pour la basse besogne. Dans ce genre d'association, il y a toujours un dominant et un dominé qui, dans la majorité des cas, sert de bouc émissaire. Et en cas de capture, elle a dû faire le nécessaire pour s'assurer de son silence, mais rien que nos techniques d'interrogatoires ne sauraient mettre en lumière. Il s'est passé dans la vie de cette femme un événement important en août 2004. Ça a été son déclic, son révélateur, la raison expliquant pourquoi elle est passée à l'acte à ce moment-là et pas avant. Elle devait avoir accumulé une colère et une rage qu'elle ne pouvait exprimer, une tension anormalement élevée pour un être humain et cette haine a été libérée à ce moment-là. Voilà pourquoi nous retrouvons les caractéristiques des deux catégories de tueur chez Alexandre.

C'était vraiment intéressant.

Alors, jusque tard dans la nuit, Mélissandre me fit part de sa formation de profiler et des techniques utilisées, dont celle qui l'avait amené à cette conclusion. La méthode d'analyse qu'elle m'avait présentée résultait des recherches effectuées de 1979 à nos jours sur les criminels américains. Cette comparaison avait d'ailleurs été publiée par le F.B.I en 1990 – dix ans après le début des recherches – dans l'un de leurs rapports sur les homicides sexuels. Il s'agissait d'un complément – et non, comme je l'avais pensé, d'un substitut – d'enquête qui permettait de faciliter la capture du tueur en série.

Aux États-Unis, ils se servaient du programme VICAP (VIolent Criminal Apprehension Program) créé en 84, et nous avions en France

SALVAC (Système d'Analyse des Liens de la Violence Associée aux Crimes), son homologue. La gendarmerie et le SRPJ faisaient parfois appel à des intervenants externes afin de résoudre certaines affaires, intervenants qui recensaient les profils criminels dans la base de données du programme. Mais chez nous, nous n'utilisons pas, ou très peu, le programme SALVAC.

La BC avait été choisie comme unité pilote en 2002 pour tester ce nouveau système, mais, encore à ses premiers balbutiements, il n'était pas aussi opérant que le VICAP. Et puis surtout, nous avions des méthodes dont l'efficacité n'était plus à démontrer.

Après avoir mis en évidence ces deux profils types, elle avait fait une analogie rapide avec le « duo Alexandre ». Même si tous les éléments tendaient à le classer dans la catégorie des tueurs organisés, son champ d'action et la fréquence des meurtres prouvaient qu'il voyageait peu. Ses antécédents pénaux étaient rares puisqu'un tel comportement n'était pas le reflet d'actes déjà commis par le passé.

Il avait donc réagi à une situation de stress intense.

La question de son comportement sexuel l'inquiétait également, car il n'y avait jamais eu de sévices sexuels sur les victimes. Au contraire, il les maquillait et les préparait pour qu'elles ressemblent aux poupées en robe de mariée. D'après ses premières hypothèses, elle estima qu'il devait s'agir d'une frustration relative à l'enfance, mais cela pouvait être la personnification de ses victimes par l'autre, une sorte de reflet d'elle-même dans la mort. Puis elle ajouta qu'il lui faudrait un peu de temps pour pénétrer l'esprit d'Alexandre.

Elle me fit alors part d'exemples d'affaires résolues grâce à la victimologie et l'étude psychologique des criminels. Mélissandre me confia aussi que le travail du profiler, bien qu'étant une aide efficace, ne garantissait pas l'arrestation du meurtrier à chaque enquête. Il était même arrivé que leur collaboration fasse échouer l'investigation, l'écartant de la réalité criminelle de l'assassin.

Mais ces cas étaient suffisamment rares pour que le F.B.I continue à faire appel à eux.

Par la suite, elle me fit part de son désaccord avec les cinéastes et les romanciers présentant trop souvent les tueurs en série comme des génies criminels méticuleux, solitaires, pervers, froids et sans morale. Au procès Chestier, le professeur Zimmermann avait d'ailleurs repris cette expression qu'elle condamnait avec ferveur.

Sa longue expérience lui avait prouvé que la première victime du tueur en série, était le serial killer lui-même. Le SK, terme générique utilisé outre-Atlantique pour les désigner, était un être en détresse, et malade, qu'un trouble émotionnel intense avait conduit dans une spirale en marge de la société.

La plupart du temps, il était conscient de ses actes et ses crimes devenaient, en quelque sorte, un appel à l'aide inconscient, un moyen de se faire arrêter, car il souffrait d'une carence affective ou physiologique.

Notre seconde pause-café nous lia davantage. J'eus alors la vague impression de la connaître depuis toujours. Nous devenions presque amies. Le tutoiement était désormais de rigueur entre nous. Je l'aimais bien. Nous étions maintenant détendues et bien plus à l'aise qu'en début de soirée. Mais mon côté suspicieux revint à la charge, comme pour m'avertir d'un danger.

Quelque chose n'allait pas.

Je me mis soudain à regretter de l'avoir invitée chez moi, de lui avoir confié les détails de l'affaire. Je repensais à ses explications, à notre rencontre. Quelles étaient ses motivations dans cette affaire ? Un vertige angoissant s'empara alors de moi et une effroyable pensée me traversa l'esprit.

Une femme que je ne connaissais pas se présentait à moi pour m'aider dans une enquête que nous n'arrivions pas à résoudre. Je traversais une mauvaise passe, je me trouvais acculée. Fatiguée, j'accumulais les erreurs. Je lui donnais un libre accès à des données ultraconfidentielles et elle ne me demandait rien en échange.

Je trouvais ce détail alarmant. La vie m'avait enseigné que l'on n'obtenait jamais rien gratuitement. L'idée qu'elle soit le tueur que nous recherchions m'apparut ensuite comme une évidence que je ne pouvais plus nier. Elle m'observait. Elle se jouait de moi. Tout ceci n'était qu'une mise en scène de plus afin de me piéger.

Il me fallait un verre !

Le scénario était clair. Plus elle serait proche de moi, plus elle pourrait tuer en toute impunité, se sachant au-dessus de tout soupçon. Comme elle

me l'avait dit, il était si rare qu'un profiler aiguille une enquête sur une fausse piste que le F.B.I continuait à leur faire confiance.

L'autre, la tête pensante, c'était elle !

Ou alors, Franky n'avait pas pu voir le type de la fourgonnette pour une simple et bonne raison. Il ne s'agissait pas d'un homme, mais d'une femme, de cette femme ! Et si Mélissandre Kramer n'était pas son vrai nom ?

Il me faudrait à la première heure demain vérifier ce détail.

Rattachant ces éléments à la piste de Cortès, je pourrais certainement faire le lien entre les deux. Elle avait sans doute loué un véhicule sous un faux nom. Mais il était difficile à l'heure actuelle d'utiliser un nom d'emprunt sans se faire repérer.

Je t'aurai Mélissandre, Alexandre ou qui que tu sois réellement ! Je t'apprendrai à te foutre de ma gueule !

Elle était venue se livrer sans le savoir. Pour l'instant, elle devait se sentir hors d'atteinte. Elle devait se gausser de son intelligence supérieure. Quand je pense qu'elle était au procès de Robert Chestier !

Qui es-tu réellement ?

Qu'importe, il ne fallait rien dévoiler de mes découvertes pour le moment. Je devais continuer à faire semblant de croire en sa gracieuse collaboration. Technique bien connue des négociateurs de la B.R.I, il fallait se mettre au niveau de son interlocuteur, abonder dans son sens afin de le mettre en confiance, qu'il ne se doute de rien pour le faire baisser sa garde et le capturer ensuite.

Je m'étais mise seule dans cette situation, je devais m'en sortir seule. Mais j'étais sûre d'une chose, cette affaire serait prochainement bouclée.

Tu pensais vraiment que j'allais mordre à ton histoire de duo ?

Je lui dis en souriant :

— Il est vraiment bon ce café. Je n'ai jamais mis les pieds en Amérique, mais du peu que j'en sais, il paraît que le café est imbuvable là-bas.

— Oh oui ! dit-elle en rigolant. Tu serais surprise. C'est tellement infect que je ne peux même pas t'en faire une description. C'est comme un fond de cafetière rance dilué dans un jus de chaussette moisi, me précisa-t-elle en faisant une moue de dégoût. Oh my God, it's so icky...

Pourquoi les as-tu tuées ? Quel est ton intérêt à venir me narguer ?

Je fis une grimace afin de mimer le dégoût d'une boisson mondialement appréciée et pourtant dénaturée par les usines de l'oncle Sam. Je n'avais de

cesse de m'interroger à son sujet, mais je continuais à jouer la comédie. Je la regardais en souriant.

Je t'aurai à ta prochaine tentative.

— Il faut que j'y aille, dit-elle en regardant sa montre.

— D'accord, tu veux que je te raccompagne ? Il n'y a plus de métro à cette heure-ci.

— C'est gentil, mais reste te reposer, tu as beaucoup de travail. Je vais prendre un taxi.

Quelle sollicitude ! Je suis vraiment touchée. Une fourgonnette Ford ne serait-elle pas plus adaptée ?

— Très bien, dis-je en la raccompagnant. Par contre, je garde le double du dossier ici, on ne sait jamais.

— Tu as raison, on n'est jamais trop prudente. J'ai pris quelques notes. Je t'appelle si j'ai une piste.

— D'accord.

Et elle m'embrassa en partant.

Le baiser de Judas.

Je sentis un filet d'adrénaline remonter le long de mon échine avant d'être paralysée par un frisson glacé.

Un ange passa.

Je venais de dîner avec l'assassin. Chapeau bas sur ce coup-là ! Pour l'instinct policier, je pouvais revenir en deuxième semaine. Dans quel pétrin m'étais-je encore fourrée ?

Axiandre, t'as encore merdé, ma vieille !

Tremblante, il fallait que je fasse retomber la tension.

Juste un verre.

Je me rendis alors dans ma chambre et sortis la bouteille cachée sous le lit. Je n'avais pas autant de volonté de décrocher que je semblais le croire. Mais j'étais sur le fil du rasoir. Je sentais comme une épée de Damoclès au-dessus de ma tête. Pour un officier de mon envergure, j'accumulais les erreurs graves – que même un novice n'aurait pas commises – de manière si spectaculaire, que j'en commettais une pour réparer la précédente.

Des larmes de tristesse, de honte et de colère coulaient à torrent de mes yeux. L'image trouble de la bouteille suffisait à peine à me réconforter. Je faisais vraiment n'importe quoi.

Mais qu'est-ce qui m'arrive ?

De retour à la cuisine, je me mis face à l'évier, prête à vider au goulot le poison qui m'attirait d'une main tremblante.

Ne fais pas ça, tu vas le regretter !

Au fond de moi, une voix m'intimait de boire tandis que je m'ordonnais farouchement le contraire. La conversation échangée avec le taulier me revint alors en tête.

— *Vous êtes un bon flic. Vous faites du bon boulot et nous sommes tous satisfaits, mais il semblerait que vous traversiez une mauvaise passe ces temps-ci. Ressaisissez-vous nom de dieu ! Que se passe-t-il enfin ?*

— *Commissaire, je...*

— *Pas d'embrouille ! On est en famille ici. Vous pouvez et vous devez me dire la vérité !*

— *Il est vrai que j'ai quelques problèmes de boisson depuis peu.*

— *Pourquoi ne pas être venue plus tôt ? Nous aurions pu discuter. Je n'ai pas de conseils à vous donner, mais vous avez besoin de parler et d'être écoutée. Savez-vous quel jour nous sommes aujourd'hui ?*

— *Mardi pourquoi ?*

— *Parce qu'hier a eu lieu la réunion des dirigeants du 36. Le Préfet a même demandé des nouvelles du « tueur de mariées » et le Big Boss l'a rassuré en lui disant que vous étiez sur le coup. Axiandre, mon bureau est toujours ouvert, je ne vous le dirai jamais assez. Je ne vous force pas la main, mais si vous en éprouvez le besoin, venez me voir. Ne laissez pas la goutte vous enlever votre job ! Réagissez avant qu'il ne soit trop tard.*

J'avais trouvé ma voie de sortie et cette bouteille était la dernière que je touchais. Cette affaire résolue, je ne boirais plus jamais une goutte d'alcool. Non. Pourquoi attendre ? Il me fallait la vider. Maintenant.

Dans l'évier.

Non, moi.

L'évier !

Moi.

L'évier bordel !

Non, MOI !

L'évier !

Moi.

L'évier.

Moi !

L'évier !!

Plus rien. Ma volonté avait pris le dessus. Je souriais. Mais un étrange malaise fit disparaître ce sourire de mes lèvres lorsque je serrai la bouteille contre moi. Cette victoire illusoire fut de courte durée.

Pour l'instant, j'en avais vraiment besoin. Un verre, juste un.

Un dernier, c'est promis, je ne recommencerai plus. Juste un verre et je jette le reste.

Après tout, il fallait bien la finir puisque je l'avais achetée pour ça. N'écoutant que mon courage, je portai le goulot à mes lèvres afin de noyer mes erreurs et mon chagrin dans l'alcool. La première gorgée inonda ma gorge de chaleur. Un geyser de feu éclata de mes papilles, inondant mon palais et ma trachée de soufre. C'était comme si je buvais de l'acide. Je bus une seconde rasade pour atténuer cette sensation. L'effet ne s'estompait pas.

Ce fut pour moi un prétexte pour continuer.

Surprise par ma descente phénoménale, la bouteille se vida sans mon consentement. Mais je n'étais pas rassasiée. Il m'en fallait davantage. Malgré l'horreur de ma situation et le dégoût croissant que je ressentais pour mon apathie, j'en sortis trois autres de leur cachette.

Confortée dans mon impuissance, la première bouteille m'embruma les sens. La seconde remplaça mes membres par du coton, m'emportant dans une dimension où temps et perspectives étaient faussés.

La dernière autorisa dans mon cerveau des connexions synaptiques dont le surprenant résultat me conduisit au paradis des alcoolos et je m'écroulai ivre morte après en avoir vidé le contenu en quelques gorgées seulement.

21.

Jassandre 4/5

J'avais définitivement repris goût à la vie. Les affaires marchaient très bien et j'avais une nouvelle amie. Mieux, une compagne. Gabrielle et moi avions gardé le contact depuis notre première rencontre et notre relation s'était approfondie.

Trop jalouse pour que je puisse m'adonner librement à mon travail d'escort, je lui avais fait une promesse. J'honorais encore quelques rendez-vous – afin de nous constituer une somme importante – et j'arrêtais définitivement fin juin. Je conserverai mon emploi d'assistante de direction et nous pourrions ensuite nous installer toutes les deux.

Notre histoire était sérieuse, mais nous ne voulions rien précipiter. Pour l'instant, nous vivions séparément, ce qui avait renforcé notre décision d'engagement. Elle s'était renseignée en mairie sur les formalités administratives du PACS et n'avait cessé de me remercier. Bientôt, nous serions ensemble.

Pourtant, elle souffrait en silence les nuits où j'étais avec mes clients. Elle ne comprenait pas mon besoin de continuer maintenant qu'elle était là, ce qui provoquait parfois d'inutiles conflits. Un soir de dispute, je lui avais cité une phrase d'Oscar Wilde. « *Le meilleur moyen de se débarrasser d'une tentation, c'est d'y céder* ». Et j'avais étayé mon argumentation en lui disant que tout ce qui relevait de la tentation tournait rapidement, chez moi, à l'obsession si ce n'était pas satisfait.

Elle m'avait traitée d'hypocrite, de capricieuse et d'égoïste, mais elle s'excusa lorsque je lui dis qu'il valait mieux que je le fasse avant notre vie commune. Et je l'avais rassurée en ajoutant que mes clients avaient mon corps, mais qu'elle avait mon cœur.

Gabrielle était la parfaite incarnation de la compréhension. Jamais je n'aurais cru trouver une perle pareille. Entière, franche, passionnée et terriblement amoureuse, je la savais incapable de toucher un autre homme,

ou une autre femme. Elle était avec moi et personne d'autre. Malgré ses nombreuses sollicitations, elle refusait toute proposition par fidélité, et elle était beaucoup plus demandée que moi.

En tant qu'escort, elle aurait fait un tabac.

Complémentaires, nous nous entendions et nous nous disputions sur autant de sujets. Nous trouvions toujours un compromis et, étant câlines toutes les deux, nos moments de tendresse étaient merveilleux. Penser à Gabrielle équivalait à une promenade dans les jardins de Versailles par un après-midi d'été. Les couleurs chatoyantes du ciel dansaient avec les feuillages avant la nuit, tandis que les fleurs exhalaient leurs senteurs enchanteresses. Dans le même temps, les chaudes caresses du soleil couchant couraient entre les allées fraîches et à peine ombragées, portées par le délicat bruissement du vent.

Gabrielle était tout cela, et plus encore.

Elle m'appelait toujours « ma petite vanille des îles », et bien qu'ignorante des raisons de cette appellation, je ne lui avais jamais demandé d'explications. Je vivais grâce à elle un véritable conte de fées désormais, et cette seule certitude me comblait. D'autre part, j'avais hâte que le mois de juin arrive, car je ne supportais plus de la faire souffrir en vain. Ce soir, je la savais en pleurs à cause du rendez-vous que je devais honorer.

Un couple m'avait fait une alléchante proposition tarifaire que je ne pouvais refuser. Je devais me rendre chez eux, rue de l'estrapade dans le 5^{ème} arrondissement. L'image de Gabrielle recroquevillée sur son lit, versant des torrents de larmes à cause de mes ébats, me hanta durant tout le trajet. Un certain malaise s'empara de moi et la culpabilité m'envahit.

Cette liberté, ce rêve que je caressais du bout des doigts n'était qu'un illusoire paradis, un Éden mensonger. Je trahissais mon amour pour de l'argent. Cette pensée m'arracha le cœur et je faillis faire marche arrière.

Mais il était désormais trop tard.

Chacun de nous a une part d'ombre, une zone secrète qui n'est jamais ouverte, pas même à l'être aimé. Nous avons tous nos secrets, nos peurs, nos angoisses, nos frustrations, nos rêves et nos fantasmes que nous ne dévoilons jamais de peur d'être totalement nus et à la merci de l'autre.

Et dans mon jardin secret, il y avait, entre autres, la honte de lui avouer que j'avais perdu sept mille euros en me trompant de compte bancaire. Il

fallait être drôlement tête en l'air – et l'expression est choisie – pour déposer sept mille euros sur le compte d'un parfait inconnu !

Deux semaines de boulot.

Sept mille euros tout de même !

Pour certains, cela représentait cinq, voire six mois de salaire, et j'avais trouvé le moyen de les perdre. Chose la plus incroyable, je n'avais conservé aucun reçu de ce dépôt et je ne pouvais pas effectuer de réclamations.

Pouvais-je décemment lui avouer une telle chose ? Devais-je lui dire que cette étourderie était l'une des causes majeures de ses furieuses rivières lacrymales ? Certainement pas ! Encore deux rendez-vous et le détail serait réglé. Ma parole était engagée et je tenais toujours mes promesses.

J'étais arrivée à l'adresse indiquée. Étrangement, le mal-être que j'avais ressenti en venant ne s'était pas estompé. Au contraire. Comme alertée par une sorte d'intuition, ce sentiment d'angoisse s'était renforcé. Alors, je pris de grandes bouffées de l'air nocturne de la capitale. Requinquée, je me livrai à quelques exercices de relaxation pour chasser toute humeur noire.

Au loin, la rumeur urbaine du Quartier Latin s'élevait dans l'atmosphère. Mais cette ambiance festive était derrière moi et un tout autre programme m'attendait.

Cinq minutes plus tard, j'étais dans le hall. Je fus reçue par un homme noir, masqué et drôlement vêtu, qui ferma les yeux en me voyant.

Frappée de stupeur, son habit me fit tout d'abord penser à une toge. Puis, l'image qui se superposa à cette idée fut celle des prêtres-rois suméro babyloniens. Anachronisme troublant, son masque ressemblait, à s'y méprendre, à ceux qui étaient utilisés lors des cérémonies de la fête des masques au cours de la Renaissance italienne.

— Bonsoir, pouvez-vous m'indiquer le mot de passe s'il vous plaît ?

— Renovatio.

— Bien. Veuillez mettre ceci je vous prie, me dit-il en me tendant un masque similaire au sien.

Étonnée par ce drôle d'accueil, j'obtempérai et mis le masque.

— C'est bon ! lui dis-je.

— Venez... me répondit-il après avoir ouvert les yeux.

Il me précéda à l'intérieur de la riche et luxueuse demeure puis s'arrêta près de la desserte en chêne massif qui décorait le corridor d'entrée. Il prit l'enveloppe posée dessus, se tourna vers moi et dit :

— Tenez, voici vos honoraires. Vingt mille euros, en espèces, comme convenu.

— Merci.

Et tandis que je vérifiais la somme, il ajouta :

— La cérémonie dure environ deux heures. Personne n'est autorisé à parler. Vous resterez à côté de moi sans bouger en suivant mes instructions. Je vous rappellerai vos consignes à l'aide d'indications gestuelles. Vous ne poserez aucune question et vous ne direz rien de ce que vous aurez vu ce soir à qui que ce soit. Ai-je été clair ?

— Oui.

— Bien, suivez-moi.

Je ne savais pas dans quoi je m'engageais, mais, au fond de moi, je me répétais que l'ignorance des choses de cette nuit était de loin la meilleure solution. Vingt mille euros en deux heures. J'avais trouvé là le moyen de garnir mon épargne et la fin justifiait les moyens.

L'appartement semblait être immense. Des effluves plus ou moins diffus d'huile parfumée et d'encens me parvenaient aux narines. Il m'accompagna dans une chambre issue d'un autre siècle.

— Vous êtes-vous lavée comme le stipulait mon message ?

— Oui.

J'avais un jour entendu que la confiance n'exclue pas le contrôle. Sans doute lui aussi. Je ne savais pas à quelle sorte de maniaque j'avais affaire, mais mon hôte semblait préoccupé par l'hygiène. Il m'effeuilla et m'inspecta entièrement. Chaque zone de sudation fut soigneusement examinée par son nez expert. Mais pour la somme perçue, je n'allais pas faire la mijaurée.

— Parfait. Il vous faudra cependant procéder à quelques ablutions. Une tunique est posée sur le lit. Enfilez-la à l'issue, nous commençons dans moins de quinze minutes.

— Puis-je au moins conserver mes sous-vêtements ?

— Non. Vous devez être nue sous cette tunique.

— Très bien.

Il me laissa seule dans la chambre et m'attendit derrière la porte. Mes ablutions effectuées, je mis l'étoffe qui m'était destinée. La tunique était si fine et si transparente que j'avais toujours l'impression d'être en tenue d'Ève.

Je rejoignis mon hôte qui m’emmena alors dans la pièce où avait lieu la cérémonie. C’était un grand espace sombre, éclairé par la seule lueur des bougies. Une vingtaine de personnes, masquées et portant un cierge à la main, étaient rassemblées en cercle autour d’une table, sur laquelle était posé un drap blanc.

Deux trônes sertis d’or siégeaient face à l’extrémité est de la table. Sur l’un d’eux, une femme était assise, attendant avec un stoïcisme et une rectitude enviables. J’ignorais tout d’elle, mais je décidai de l’appeler la reine.

Les personnes autour de moi, hommes et femmes mélangés, se mirent à genoux lors de notre arrivée dans la pièce. Grâce au ciel, mon masque me protégeait de l’embarras ressenti en entrant, car j’étais la seule blanche parmi eux. Frappée par ce détail insolite, je m’interrogeais sur les raisons de ma présence au milieu d’eux, échafaudant des hypothèses de sacrifice.

Mon hôte me fit alors signe de rester sur place et prit place sur le second trône. Lorsqu’il fut assis, l’assemblée se releva et entama une sorte d’incantation ou de prières psalmodiées. Les mêmes mots revenaient sans cesse. Je reconnus les sons « om », « gi-pur » et « ga-nun » bien que j’en ignore la signification.

La cérémonie dura trois heures. Trois longues heures de stupre, de sueur et d’orgie où les partenaires butinèrent de l’un à l’autre. À la fin de ma prestation, mon hôte me prit délicatement par le bras pour me conduire hors de la pièce sombre.

— Votre travail est terminé. Merci d’être venue, vous avez été une esclave parfaite. Nous avions très peur, mais vous avez été à la hauteur des consignes données. Tout s’est parfaitement déroulé.

— Ravie que ma prestation vous ait plu.

— Il n’est pas impossible que je fasse de nouveau appel à vous. Et qui sait, peut-être aimeriez-vous être initiée au Hieros Gamos ? me demanda-t-il d’un sourire malicieux. Les filles de votre « condition » sont si difficiles à trouver...

— Peut-être.

Il est vrai que ce court aperçu avait éveillé ma curiosité.

Hieros Gamos.

Je répétais les deux mots comme s'ils étaient porteurs d'un quelconque pouvoir magique. L'étrange cérémonial me revenait en mémoire. J'en cherchais la signification tout en me rhabillant lorsque je sus où j'avais entendu ces deux mots.

Eyes Wide Shut.

Ce film de Kubrick, oublié des palmarès, mettait en scène un Tom Cruise remarquable dans le rôle de William Harford, un médecin sans histoire qui allait par hasard tomber sur une cérémonie de Hieros Gamos d'un tout autre genre. D'aucuns avaient prétendu que ce film n'était qu'un pamphlet pornographique inachevé et aberrant, mais ce film avait fait parler de lui.

Un critique plus instruit que la moyenne avait mis en exergue le côté spirituel du film en parlant de cette cérémonie du mariage sacré. Curieuse, je voulais en savoir plus. La proposition de mon hôte restait alléchante, mais ma relation avec Gabrielle comptait davantage à mes yeux qu'une sexothérapie de groupe masqué.

La banalisation de ce rituel ancestral me fit légèrement sourire et, à cet instant, je sus précisément que je ne reverrais jamais cet endroit. La somme qui m'avait été remise comblait avec largesse le trou de ma caisse noire et je ne devais honorer qu'un dernier client avant de m'installer avec ma délicieuse Gabrielle.

22.

Alexandre 5/8

Debout, je regardais le jour se lever à travers la fenêtre de ma chambre d'hôtel. J'avais passé ma première nuit à Shanghai et je me surprenais encore. Surmontant l'une de mes pires phobies, j'avais pris l'avion à destination de cet endroit mythique.

Un simple besoin de changement. Une envie d'exotisme et d'aventure sans doute. À l'écoute de mes pulsions, j'avais donc quitté la France pour la Chine. Après onze heures de vol, après avoir traversé la Hollande, le Danemark, la mer Baltique, Saint-Petersbourg, Krasnoïarsk et Irkoutsk, nous avions atterri au Beijing Capital Airport, l'aéroport de Pékin.

La nuit à bord de l'appareil s'était mal déroulée, et nous étions un peu groggy à la descente de l'avion le lendemain. Mais le pire fut le long contrôle des passeports et des visas, rituel administratif et procédurier qui, à défaut d'être plaisant après une nuit fatigante, ménagea un sas entre nos deux mondes.

Mon premier contact avec la Chine se fit presque trois heures après. Heureusement, l'un des distributeurs automatiques de l'aéroport avait pu convertir mes euros en yuans sans barrière de langue. J'étais seul, ne parlais pas chinois et avais le niveau d'anglais d'un collégien de Z.E.P^[21].

Durant un court instant, je m'étais pris pour un conquistador prêt à découvrir un nouveau monde, sentiment probablement généré par la forte chaleur du pays, car décalé et sans rapport avec les circonstances. La température avoisinait les trente degrés et il n'était que dix heures du matin. Moi qui rêvais d'exotisme, j'étais servi !

Ayant refusé la « formule à touristes », je n'avais qu'un hôtel de standing inclus dans mon forfait. Ma valise sous le bras, je cherchais donc la navette qui m'y acheminerait. Tous les cars se remplissaient de touristes et portaient une fois le chargement effectué. Les hommes d'affaires en déplacement étaient accueillis par des pancartes et conduits dans de grosses berlines sombres et climatisées. Les natifs de retour au pays retrouvaient

leurs familles pour les uns, prenaient les transports ou un taxi pour les autres.

Je suivis des yeux le groupe qui était avec moi dans l'avion et les vis embarquer à bord d'un car. Lorsqu'ils me communiquèrent le nom de leur hôtel, je me rendis vite compte que nos chemins se séparaient ici. Et, après le départ du dernier car, l'aventure commençait pour moi, car il me fallait maintenant trouver cet hôtel où j'étais attendu. Je commençais à regretter les circuits proposés. En mon for intérieur je pestais contre l'agence qui avait, semble-t-il, omis de me faire part de certains détails.

Alors, avec mes hautes capacités linguistiques, j'entrepris de dialoguer avec les chauffeurs de taxi afin de me rendre à l'Hôtel de la Bienfaisance. Il est vrai que le nom sonnait bien. Mais en français seulement, parce qu'il était tout simplement imprononçable aussi bien en chinois qu'en anglais. Surtout pour moi ! Un sentiment de déception s'empara de moi après le dixième chauffeur. Puis ce fut le doute, la colère et finalement la panique.

Fort heureusement, la Providence plaça Angélique sur ma route. D'origine française, elle s'était installée en Chine pour finir son cycle d'études supérieures. Étudiante en urbanisme à l'université de Tongji, elle était de Shanghai. Son histoire était un peu compliquée, mais elle était parvenue à réaliser ses rêves.

Ayant assisté malgré elle à mes tribulations, elle se proposa de m'aider. La seule condition fut que je puisse attendre le soir pour me reposer, car elle avait des choses à faire en ville. Bien sûr, ma réponse fut oui et elle me servit de guide au long de cette première journée. Le courant était tout de suite passé entre nous, et ni l'un ni l'autre ne voulions alors nous quitter.

Elle me parla de son travail et de son action sociale dans le district de Xuhui, territoire de l'ancienne concession française. À une centaine de mètres de la station de métro Changshu, se tenaient les derniers lilong de la ville, exception faite de ceux de Changfang Garden. Zhou Jian, vice-doyen de l'Institut d'architecture et d'urbanisme de l'université de Tongji, supervisait l'ensemble des opérations.

Ne sachant pas ce qu'était un lilong, elle m'expliqua qu'il s'agissait d'un ensemble d'immeubles, anciens et abandonnés, occupés par des familles aux revenus insuffisants. Volontairement délaissés pour faire fuir les locataires, ces derniers vivaient dans d'horribles conditions de confort et d'hygiène.

Véritable passionnée, elle me parla de son combat durant toute la matinée. Il fallait l'entendre dénoncer les abus des promoteurs immobiliers, ainsi que la mauvaise foi des organismes de relogement.

Elle semblait si heureuse d'avoir trouvé une oreille attentive qu'elle parlait sans arrêt de ses rencontres, de ce pays qu'elle avait appris à connaître, et d'autres choses qui m'échappèrent. Soudain, son récit se fit écho, puis onde sonore, avant de n'être qu'un bruissement et je m'abandonnai à Morphée.

— Alexandre !

— Quoi ? Hein ! Pardon, je me suis assoupi.

— Oh, je suis désolée, c'est de ma faute. Vous venez à peine d'arriver et je vous assomme avec mes histoires.

— Vous n'y êtes pour rien, c'est le décalage horaire.

— Non, vraiment, je tiens à me faire pardonner. Que diriez-vous d'une visite guidée de Beijing comme vous n'en aurez par aucun autre guide ?

— C'est-à-dire que...

— Et demain, je vous emmène au cirque de Shanghai. Il est très réputé et j'ai justement deux places.

— D'accord.

Elle était si jolie. Comment aurai-je pu refuser ? Ses démarches achevées, elle me fit visiter la capitale avant de me conduire à Shanghai la nuit venue. Angélique connaissait parfaitement la ville. Elle trouva mon hôtel sans difficulté et me déposa avec la promesse de m'y retrouver le lendemain.

Ce matin donc, j'attendais sa venue après une excellente nuit de sommeil dans un lit de rêve. L'agence n'avait pas menti sur ce point. Le confort était au rendez-vous. La chambre était claire, spacieuse et agréable. Tout le personnel de l'établissement parlait le français et ils possédaient un grand sens du service.

Vers neuf heures, Angélique arriva et me fit découvrir les dessous de Shanghai. Cette fille était aussi incroyable que cette ville. La journée en sa compagnie passa à une folle allure. La nuit tomba si vite que j'en fus surpris. L'heure du spectacle approchait et il nous fallait nous presser un peu.

Tandis que nous étions dans la file d'attente, Angélique m'expliqua que la troupe qui se produisait était très réputée en Chine. Il s'agissait de la deuxième famille d'acrobates, après celle du cirque de Pékin, et ils furent les invités d'honneur de Shanghai 2004 l'année dernière.

Le spectacle était magnifique.

Les figures et les prouesses techniques dépassaient l'entendement. J'étais admiratif devant un tel ballet. De nature généreuse en surprises, Angélique s'adressa alors à l'un des trapézistes et la troupe se mobilisa pour m'inviter à exécuter l'une de leurs figures. Cloué par la peur, je refusai, mais Angélique y alla.

Rapidement, ils lui expliquèrent les règles de sécurité et l'enchaînement de leurs mouvements. Ses consignes assimilées, elle prit les airs d'assaut avec un duo de trapézistes. La première figure se passa bien et reçut une salve d'applaudissements du public en délire.

Alors elle enchaîna avec des sauts croisés, périlleux et devant tant de facilités, le public voulut partager ses sensations de haute voltige. Les gens se ruèrent sur la piste comme un seul homme. Malheureusement, la brutale surcharge de l'assistance provoqua une chute du plafond sur les acrobates.

Je vis ensuite leurs corps tomber avant d'être pliés puis aplatis comme sous l'effet d'une presse hydraulique avant de me réveiller en sursaut.

2 heures 11.

Réveillé. Commentaire. Le vent souffle. Ça pique. J'ai froid. Je me frictionne. Tiens, je suis habillé. C'est bizarre. Étrange. Je suis dehors. Je ne suis pas dans mon lit. Où suis-je ? Je ne sais pas. Je ne sais plus. Je suis assis sur un capot. Abîmé. De la tôle. Froissée. Partout. Autour de moi. Des carcasses de voitures. Empilées. Comme des montagnes.

Ça me revient. La casse. La fille. Je m'étais juste assoupi. Les rêves. Les meurtres. Tout est lié. J'ai compris. Je suis un génie.

« Au travail, mon amour. Ne tarde pas trop, tu pourrais te faire prendre par le gardien. »

La voix !

Elle a raison. Je dois obéir. Faire vite. Le temps passe. Le temps presse. La fille. Je dois la préparer. Avec plus de soin que les autres. Le travail sera délicat. J'y arriverai. Rien ne m'est impossible. Je suis un demiurge. Je vais entrer dans l'Histoire.

— **Ha ! Ha ! Tremblez pauvres fous, implorez ma pitié, vous qui m’avez rejeté ! Je suis Tout-Puissant !** dis-je en prenant une voix de baryton.

Mon index est pointé vers le sol. Je mime un dieu. Colérique. Il prépare sa vengeance. Le monde tremble. Je serre le poing. Je suis TOUT-**PUISSANT !**

« Alexandre ! Tu feras ça plus tard, tu as du travail qui t’attend ! »

— Pardon. Je suis désolé. J’y vais.

La voix !

Il ne faut pas la décevoir. Ni la contrarier. Je baisse la tête. J’ai peur qu’elle m’en veuille. Mon sac. Il est par terre. Je le ramasse. Je m’éloigne. Rapidement. Encore cinq. Le rituel. Bientôt fini. Mon œil. Gonflé. Je vois flou. Oh, non ! Je pleure.

« Que se passe-t-il, mon amour ? »

— Rien, je t’ai contrariée. Tu ne voudras sans doute plus de moi après.

« Mais si mon chéri, c’est juste que le temps presse. Je ne suis pas en colère contre toi. Je désire juste que tu termines ce que tu as commencé. Je t’indiquerai la prochaine fille, sois rassuré. »

— C’est vrai, tu ne m’en veux pas ?

« Non mon cœur, tu sais bien que je t’aime trop pour t’en vouloir ! Mets-toi au travail. »

La voix !

Je l’aime moi aussi. Elle m’encourage. Je suis soulagé.

Tremblez pauvres fous.

Je souris. Mon index est dirigé vers le sol. Je fais doucement. Discret.

Je suis Tout-Puissant.

Elle ne doit pas m’entendre. Ni me voir. Je prendrai soin de ce corps. Je m’appliquerai à l’ouvrage. Plus que cinq.

Implorez ma pitié...

23.

Sébastienandre 3/4

Bonjour, c'est encore moi, Sébastiandre, en direct du placard tout noir. Je crois que je vais mourir. Chut, c'est un secret. Il ne faut pas le dire. Maman le sait, mais elle fait semblant de ne pas savoir.

Aujourd'hui à l'école, j'ai eu très mal à la tête. La maîtresse a demandé qu'est-ce que j'avais et j'ai dit que c'était rien. J'ai menti pour protéger mon secret. Elle ne doit pas savoir pour mes pouvoirs. Mais j'avais encore mal et j'ai saigné du nez. Alors elle a appelé Bernard. C'est le surveillant. Il est super gentil. Il m'a accompagné à l'infirmerie et m'a donné un mouchoir.

L'infirmière, elle a fait n'importe quoi. Elle a touché mon front, elle a mis de la lumière dans mes yeux et m'a demandé si j'avais des lunettes. Des lunettes ! Vraiment n'importe quoi. Après elle m'a donné un sucre à croquer et elle a passé du temps au téléphone. C'était long. Et puis c'était chiant aussi. Je suis resté longtemps avec elle dans son bureau.

Elle me regardait bizarrement. On dirait que je lui faisais peur. Comme je la regardais moi aussi, elle a souri et je lui ai demandé si je pouvais retourner en classe. Elle m'a dit non parce que je devais voir un docteur. Quand j'ai demandé pourquoi, elle a pas voulu répondre. Mais j'avais deviné. C'est parce qu'elle n'y connaissait rien aux pouvoirs, alors elle me croyait malade. Elle est trop nulle comme infirmière.

Et puis les pompiers sont arrivés. Waouh ! Trop bien le camion des pompiers. Ils m'ont pris avec eux et m'ont emmené vite à l'hôpital. Ils ont mis le pin-pon pour passer devant tout le monde. C'était génial. L'hôpital par contre, c'est nul. Ça sent bizarre et c'est immense. Y a plein de docteurs habillés en blanc et personne ne rigole. Tous les autres sont malades.

J'aime pas l'hôpital.

Un docteur est venu voir les pompiers et ils m'ont laissé avec lui. Heureusement, Bernard était resté avec moi, sinon j'aurais eu peur. Ils nous ont emmenés dans une grande chambre avec des vitres partout et une drôle

de machine au milieu. Ils avaient installé un lit dans un tube blanc et le docteur a dit qu'il allait me faire un scanner.

Bernard m'a expliqué que c'était comme une photo de l'intérieur de ma tête. Je lui ai demandé si le scanner pouvait montrer un secret et il m'a demandé quel genre. J'ai hésité et puis j'ai rien dit. Je me suis déshabillé dans la cabine, j'ai mis le pyjama et je me suis couché sur le lit qui allait dans le tube.

Tout à coup la lumière s'est allumée et ça a fait plein de bruit. J'ai sursauté et le docteur m'a dit que c'était normal. Les scanners aussi c'est nul. Quand je suis sorti du tube, un autre docteur est venu regarder mon corps. Il m'a demandé si mon père me tapait et j'ai dit oui, des fois. Après il m'a posé plein de questions et a tout noté sur un petit carnet.

Ensuite ils nous ont proposé à manger. C'était bon dans leur cantine. Et puis tant mieux, parce que j'avais faim moi ! Maman est arrivée juste après. Elle m'a serré très fort dans ses bras et elle a pleuré. Elle n'a pas voulu me dire pourquoi. Elle a récupéré une grande enveloppe chez les deux docteurs et je suis resté avec Bernard. Je les voyais discuter, mais je n'entendais rien à cause de la porte fermée. Elle semblait triste ma mère.

Quand elle est sortie, je lui ai demandé si je pouvais voir les photos. Elle m'a dit oui et me les a montrées. C'était en noir et blanc et ça ressemblait à une photo de vieille noix pourrie. À droite, il y avait une grande tache blanche avec des petits triangles de couleur autour. C'était moche. Quand je lui ai dit qu'elle avait dû se tromper de photo, elle a rigolé.

J'aime bien quand elle rigole. Elle est belle ma mère. Je lui ai fait un câlin et j'ai dit que je voulais rentrer. Quand on est arrivé, papa était furieux. Maman m'a dit d'aller dans ma chambre et ils se sont encore disputés. Papa a demandé où j'étais et qu'est-ce qui s'était passé. Maman a crié. Elle lui a dit que j'avais une tumeur et qu'il fallait m'opérer d'urgence. Ils se sont calmés et ont parlé moins fort.

La tumeur c'est du cancer, ça je le sais. Bernard n'avait rien dit, mais il savait que les scanners révélaient les secrets du cerveau. J'étais déçu. Je pensais avoir des super pouvoirs et j'avais du cancer dans la tête. En plus le cancer ça tue. J'avais vu une pub à la télé qui le disait. Il fallait donner de l'argent pour payer les médecins. Mais c'était il y a longtemps déjà. J'espère juste qu'ils en avaient eu assez et qu'il leur reste encore des sous pour payer mes docteurs à moi.

Je réfléchissais tranquillement dans ma chambre quand papa est arrivé. Il m'a traité de petite merde et m'a frappé. Maman lui demandait d'arrêter, mais il tapait plus fort. Il disait que si j'avais fermé ma gueule, il n'aurait pas eu d'emmerdes. À cause de moi, il risquait la prison.

Bien fait pour toi.

Et après, il m'a remis dans le placard, comme d'habitude.

Et voilà, vous savez tout.

Je crois que je vais mourir. Mon père ira peut-être en prison et ma mère trouvera un nouveau mari plus gentil. Enfin j'espère. Mais là, j'ai trop mal. Papa a tapé plus fort que d'habitude. J'ai du sang qui coule et ça va attirer les rats. J'ai peur des rats.

Quelque chose bouge sous la porte.

Les rats !

Je vois un papier qui avance. Et puis j'entends la voix de ma sœur qui dit :

— Tiens, je t'ai apporté des mouchoirs.

— Merci, mais fais attention. Ne reste pas là !

— Attends, j'ai aussi des gâteaux pour toi. C'est des *Péritos*, ils sont plats, ça passe sous la porte.

J'adore ma petite sœur. Elle est trop sympa. C'est la meilleure petite sœur du monde. À chaque fois qu'on lui donne quelque chose à manger, elle en garde la moitié pour moi. Quand je sors du placard, elle a des bonbons cachés pour moi.

Elle pense toujours à moi.

Je m'essuie vite avant l'arrivée des rats et je mange les biscuits de ma sœur. La pauvre, elle ne sait pas que je vais mourir et je ne veux pas lui faire de la peine. Je sors le papier de ma poche. À l'hôpital, j'ai eu le temps de noter le nom de ma maladie. Au début, je croyais que c'était un mot magique, mais j'ai compris maintenant.

Grâce à la lumière, je vois les lettres, mais je ne sais pas comment on dit. C'est trop compliqué comme nom. Mon cancer s'appelle : o-l-i-g-o-d-e-n-d-r-o-g-l-i-o-m-e-s. Et à côté, c'était écrit en rouge « état critique ».

Je crois que peut-être c'est grave.

Je ne veux pas mourir tout de suite. Si je meurs, qui s'occupera de ma sœur et de ma mère ? Avant d'être mort et d'aller au ciel, je veux être sûr

qu'elles sont heureuses toutes les deux. Je veux que papa aille en prison et qu'il regrette.

— Sébastiandre ?

C'est ma sœur, elle est toujours derrière la porte.

C'est dangereux.

— Quoi ? Va-t-en ! Si papa te trouve là, ça va chauffer. Qu'est-ce que tu veux ?

— T'en veux encore pour tout à l'heure ? Je t'ai apporté d'autres gâteaux.

— C'est gentil je veux bien, mais fais vite.

— D'accord !

Elle me glissait les gâteaux sous la porte quand papa est arrivé. Il a crié très fort et s'en est pris à ma sœur. Il a écrasé les gâteaux par terre pour m'empêcher de les manger.

Méchant !

Je l'ai entendu la gifler et la traîner dans l'escalier. Avant de partir, il a tapé la porte et il a dit :

— Je m'occuperai de toi plus tard, sale petit merdeux !

24.

Axiandre 8/11

Je dormais quand la sonnerie du téléphone m'arracha à mes rêves. Des cauchemars pour être plus précise. Les fantômes du passé continuaient leur traque. Des images imprécises de mon père, de mon enfance, de Jérémy, les meurtres...

La sonnerie ne s'arrêtait pas.

— Commandant Martin, j'écoute !

Ma voix était pâteuse, caverneuse et si masculine que je crus un instant qu'un autre avait prononcé ces mots à ma place.

— *C'est Cortès. Mais bon sang, qu'est-ce que tu fais ?*

— Rien, je...

— *On s'en fout ! Je passe te prendre dans cinq minutes. Tapantes !*

Puis il raccrocha.

J'avais encore une sacrée migraine, des acouphènes à faire pâlir des enceintes de rave party, une haleine hyperchargée, et surtout une sale gueule. Bref, une nouvelle journée débutait et j'aurais dû appeler le Guinness parce que là, je venais d'établir un nouveau record. Je m'étais préparée en moins de quatre minutes et j'étais devant mon immeuble lorsque Cortès arriva en voiture.

— Pousse-toi, je conduis.

— Dans ton état ? Tu veux nous tuer tous les deux ?

Je devais être à dix grammes dans chaque bras, je voyais la route en cinq ou six dimensions, mais je m'obstinais.

— Dépêche-toi !

— C'est toi le patron.

Découragé par ma mauvaise mine, il céda.

— On va où ?

— Porte de Montreuil. Une casse automobile. L'adresse est sur le plan, regarde, c'est rue...

— Je connais, c’est Jimenez Auto, chez Dédé. Attache ta ceinture.

Dans un crissement de pneus surréaliste, je démarrai en trombe et la voiture quitta son stationnement dans une odeur de gomme brûlée, coupant la route à un automobiliste qui pila en klaxonnant de peur et de rage. Après le premier feu rouge grillé et ses sueurs froides passées, Cortès me fit un topo sur l’avancée de son investigation.

Il avait réussi à mettre la main sur une vidéo de surveillance du parking Vendôme. Situé à proximité de la bijouterie de Flavio Benedetti, l’on y voyait nettement le véhicule se garer. Un arrêt sur image avec agrandissement avait révélé la plaque d’immatriculation de la Ford. Détail important, le feu arrière gauche était cassé.

Celui que nous supposons être Alexandre en était descendu pour un repérage à proximité de la bijouterie. La description faite par Franky correspondait à notre homme. Taille moyenne, cheveux courts, coiffé d’une casquette, il faisait trop sombre pour que l’on distingue nettement son visage. Il avait un blouson de motard – duquel dépassait une capuche – portait des gants, semblait être bien bâti. Ce petit malin avait pris le soin de neutraliser le système d’alarme et la surveillance vidéo du magasin, mais sa ronde autour de la bijouterie fut filmée par une autre caméra.

En rejoignant son véhicule, il avait rabattu sa capuche sur sa tête. Le meilleur angle de vue ne montrait qu’une tache sombre. Aucune identification possible, ce type aurait pu être n’importe qui. Plusieurs tirages avaient été réalisés, mais sans guère plus de résultats. Nous ne pouvions déterminer ni son âge, ni sa race.

Comme nous n’étions pas dans une fiction hollywoodienne, les seules améliorations possibles sur la vidéo étaient le contraste et la balance des niveaux de gris. Au mieux, un adoucissement de l’image et un filtre antipoussière apportaient un tracé plus fin des captures d’écran, et encore. Pour l’instant, les pistes de départ étaient minces.

Mais nous avons un filon intéressant.

Le véhicule appartenait à Nicole Cluzal, défavorablement connue des services de police pour complicité dans une affaire de faux et usage de faux, association de malfaiteurs, recel et escroquerie. Incarcérée, elle avait été placée, au bout de deux ans, sous un régime de semi-liberté au C.S.L.^[22] de Gagny. Elle travaillait de jour comme serveuse dans un restaurant et rentrait à vingt-et-une heures au pénitencier.

La vente était légale, Cortès avait vérifié auprès du concessionnaire situé Porte Dauphine. Tout était en règle, mais elle prétendait s'être fait voler sa camionnette. Afin de se couvrir, elle avait même déposé une plainte pour vol au commissariat du XX^{ème}. Personne de chez nous ne croyait un traître mot de cette histoire.

Et pour cause.

Au début de ses activités clandestines, Nicole Cluzal sortait avec un certain Vigo Sarkissian alias Stinger, individu activement recherché par la brigade des stupéfiants pour trafic de drogues dures. Un gros bonnet bien implanté dans la capitale. Grâce à son réseau, il arrivait en moyenne à faire entrer cinquante kilos de marchandise par mois en France.

La veille de sa capture, lors d'une importante livraison d'héroïne, Stinger avait miraculeusement disparu et s'était refait une santé grâce aux vrais faux papiers fournis par sa compagne. Très prudent, parano même, il n'était sur aucune des photos retrouvées dans l'appartement, et avait eu recours à la chirurgie esthétique.

Stinger s'était payé une virginité et se promenait librement dans la nature, plus blanc que blanc avec tous ses millions. Nicole refusa de nous parler de lui. Ayant servi de fusible dans cette affaire, elle disait avoir tourné la page. Son passé était derrière elle, et elle voulait juste payer sa dette envers la société.

Cortès pensait qu'il ne s'agissait que d'une sinistre comédie. Étaient-ils toujours ensemble ? Devait-elle rester discrète afin de le retrouver ? Était-ce lui, cet Alexandre qui nous narguait ? Les jeunes mariées représentaient-elles un signe convenu entre eux ?

Mais je sentais qu'un détail enrayait la mécanique de cette idée. Stinger n'avait aucun intérêt à passer de la drogue au meurtre. En série de surcroît ! Non, il était illogique et impensable qu'un homme aussi parano risque sa nouvelle identité avec une Cluzal encore sous surveillance. Et puis ça ne s'était jamais vu. En général, les gars comme lui restaient en terrain connu et son réseau fonctionnait plutôt bien.

Encore une piste foireuse !

Quoi qu'il en soit, Mélissandre Kramer n'avait rien à voir avec toute cette affaire et je l'avais mal jugée. Son but était sincère et elle ne voulait qu'une chose, m'aider à coincer le « tueur de mariées ». Tout ce qu'elle m'avait dit était vrai. Diplômée en psychologie criminelle, spécialiste

ésotérique, elle avait suivi la formation de profiler du F.B.I à Quantico et aidait les autorités depuis le début des années quatre-vingt-dix.

Elle avait demandé un congé à sa hiérarchie et s'était rendue en France afin d'y rencontrer un contact, Étienne Jallieu, Le spécialiste français des tueurs en série. Elle avait entendu parler de cette affaire par la presse et m'avait contactée. C'était sa première enquête de profilage dans l'hexagone et sa seule motivation était la fierté de pouvoir collaborer à l'investigation. L'équipe touchait au but, et il fallait mettre la pression sur le suspect.

Mon téléphone sonna.

— Axiandre Martin, j'écoute !

— *Axiandre, c'est Mélissandre, il faut que je te fasse part d'une importante découverte au sujet de notre affaire !*

Quand on parle du loup...

— Je conduis, fais vite. De quoi s'agit-il ?

— *C'est incroyable que je ne l'aie pas remarqué plus tôt. C'est d'une évidence ! C'était juste sous nos yeux !*

— Quoi ? Dis-le !

— *Les dates de naissance !* dit-elle d'un ton enjoué.

— Oui, et alors ?

— *Je t'ai bien dit que je m'étais spécialisée dans les meurtres rituels ?*

— Oui.

— *Bon, alors si tu regardes bien, Alexandre choisit ses victimes dans un ordre bien précis. Il respecte la charte zodiacale européenne, ou si tu veux, il les tue en fonction de leur signe astrologique. Je pense qu'il s'agit d'un rituel macabre, mais je ne sais pas encore lequel, alors je vais chercher de ce côté et je te rappelle, okay ?*

— Entendu, merci, dis-je avant de raccrocher.

Des meurtres rituels ! Comme je l'avais compris au cours de notre dîner, le duo appartenait à la catégorie des crimes kabbalistiques. Bien que j'éprouve encore certaines réticences à l'idée d'un couple de névrosés, je devais admettre que les déductions de Mélissandre étaient exactes. Mais l'information était trop pointue et caractéristique. Il me faudrait la soumettre d'une autre façon à mes collègues.

Et comment les mettre au courant pour le duo ? Non, pour l'instant, je me contenterais des muscles, agissant comme s'il ne s'agissait que d'une personne seule.

Mélissandre l'avait dit : trouvez-le, et vous la trouverez !

— Qui c'était ? me demanda Cortès.

— Une vieille connaissance qui travaille aux archives. Je lui ai demandé de faire quelques vérifications.

Et tandis que nous parlions, la casse automobile se profila à l'horizon.

En faction à l'entrée de la casse, un Sous-Brigadier bedonnant nous indiqua la scène du crime lorsque je lui présentai ma carte.

Cortès et moi traversâmes une longue allée de tôles froissées et empilées comme des couches de mille-feuille. Çà et là, des voitures éventrées à la carrosserie rouillée attendaient leur dernière heure. Le parallèle à notre société me glaça l'échine.

Se pouvait-il que pareil mimétisme soit inconscient ? Qu'il s'agisse de nos parents ou de nos véhicules, notre comportement restait égal. Ce qui nous avait séduits et servi auparavant devenait, avec le temps, encombrant.

Aussi, afin de poursuivre notre existence sans embarras, nous les placions dans leur dernière demeure, les confiions à des mains expertes, ces parfaits inconnus qui les « prenaient en charge ». Mais l'abandon n'enlevait jamais la nostalgie et laissait parfois l'empreinte amère du remords dans nos cœurs. Songeuse et à la lisière de la somnolence, je fus rappelée à l'affaire en cours par la cruelle morsure du froid de ce début de journée.

Un peu plus tôt dans la matinée, un employé avait découvert un corps plié dans l'une des presses. En état de choc, c'est l'un de ses collègues qui nous avait contactés. En arrivant sur les lieux, je compris pourquoi. Une forte odeur de vomi me sauta à la gorge. Le pauvre gars avait rendu son petit déjeuner en voyant le corps.

En effet, pour l'individu lambda, ce n'était pas très joli à regarder. Les poignets avaient été maintenus sur la partie fixe. Les chevilles étaient menottées et aimantées sur les parois mobiles de la presse hydraulique. Le corps anormalement arc-bouté formait la lettre C et avait été écrasé au niveau des lombaires d'où saillaient les os du bassin et quelques côtes un peu plus bas. Pourtant, il n'y avait pas de sang.

La première image qui me vint fut celle d'une contorsionniste de cirque aplatie par une tapette à mouche géante. Les jambes pendaient sur la tête. Sur son visage, se lisait la torture infligée par cette mort horrible.

Malgré tout, elle était aussi soignée que les autres. Je dois admettre que chacun des macchabées abandonnés par Alexandre était comme figé dans le temps. Comment dire ? Chaque scène de crime me laissait l'impression d'un cliché extrait d'un album photo macabre. Ce type était un esthète pathologique et n'abandonnait rien au hasard.

La mise en scène était orchestrée de manière admirable. Il savait utiliser l'atmosphère du lieu choisi. Le décor, la lumière, la disposition du corps, les accessoires, le maquillage, nous devenions ainsi les témoins de son théâtre morbide.

Malgré l'horreur et l'atrocité, il se dégageait une certaine esthétique de ces visions surréalistes. La casse m'apparut alors comme un cimetière. Une nécropole de tôle et d'acier dans laquelle la présence de ce corps apportait une note d'humanité. Parfois, durant un court laps de temps, il m'arrivait même d'apprécier le résultat de ses forfaits.

Hé ! Oh ! Tu pètes un câble ou quoi !? Réveille-toi !

Mais cette extase était vite réprimée par mon bon sens. Je me contentais alors de fixer le cadavre, cherchant les détails, les indices nous menant à notre homme.

Je ne savais pas à quel niveau le corps avait cédé sous la pression, mais l'absence de sang m'interpella. Cela voulait dire que ce déjanté était resté là pour le récolter et nettoyer le corps. J'ignorais comment il s'y était pris pour cette opération, mais force était de constater qu'il se donnait du mal.

Cristallisation cellulaire.

Cette idée s'imposa à moi. L'espace d'une fraction de seconde, je vis Alexandre tuer sa victime avant de la pendre par les pieds, méthode la plus simple et la plus efficace pour vider le corps grâce aux battements du cœur. Ça expliquait aussi la bonne conservation de la dépouille et assurait un parfait contrôle de la rigidité cadavérique en milieu réfrigéré.

Tu es doué mon salaud, bravo !

J'eus alors un autre vertige. Étourdie par un effet de *déjà-vu*, j'avais la désagréable sensation que cet endroit ne m'était pas inconnu.

Depuis la boucherie, il est vrai que chaque scène de crime me semblait familière. J'avais l'impression de revenir sur mes pas, de piétiner dans l'enquête. Je me sentais comme un serpent qui tentait de se mordre la queue sans y arriver. Alexandre avait toujours une longueur d'avance.

J'avancais dans le brouillard.

À mi-chemin entre narcolepsie et somnambulisme, je n'étais ni vraiment éveillée, ni vraiment endormie. Comme cette sensation d'étrangeté que je ressentais le matin au réveil, en essayant de me rappeler mes rêves. L'ambiguïté de l'imprécision se renforçait à mesure que je m'en approchais. Plus je tentais de me souvenir, plus c'était flou. Pourtant j'avais arrêté l'alcool.

Menteuse !

Enfin presque.

J'avais beaucoup diminué en tout cas.

— Oh, nom de Dieu ! s'écria Cortès.

Pour le coup, j'étais d'accord avec lui. Pour sa première enquête, il s'en prenait plein les yeux. Jamais auparavant nos investigations ne nous avaient confrontés à ce genre de cas. Mais cette histoire devait s'arrêter. Je creuserais cette affaire de dates de naissance avec Méliandre de mon côté, laissant l'équipe approfondir la piste de Stinger.

L'équipe scientifique travaillait avec minutie sur les lieux du crime, traquant la moindre empreinte. Rien n'était épargné. Des traces de pas, retrouvées aux alentours de la presse, permirent de déterminer la pointure de notre homme. Alexandre chaussait du 42 et portait des rangers ou un genre de chaussures de montagne. Une analyse approfondie de l'empreinte nous en dirait davantage.

Le gardien de nuit avait été interrogé. Il avait reçu un coup sur la tête et sa perte de connaissance perturbait ses souvenirs, mais sa déposition fut enregistrée et consignée dans notre rapport. L'album d'Alexandre s'enrobait et nous n'avions que deux pistes, trop minces à mon goût, mais c'était mieux que rien.

Deux jours plus tard, nous avions l'identité de sa dernière victime. Angélique Rousset. Profil identique aux autres. Vingt-cinq ans, étudiante en médecine, tuée la veille de son mariage, la lettre D tatouée derrière le lobe de l'oreille gauche, maquillée, bref, une de plus. Huit mois d'enquête et déjà sept victimes.

On peut dire que cette affaire nous donnait de grosses frayeurs. Mon équipe reprenait pourtant espoir grâce aux nouvelles pistes apportées par Cortès. Mais pour moi, l'enjeu s'étendait au-delà de la simple capture de ce

tueur en série. Ma carrière se jouait dans cette affaire au même titre que ma vie, un peu comme si j'étais la dernière de la liste d'Alexandre.

Je n'avais pas le droit à l'erreur et je développais des trésors d'ingéniosité pour trouver une solution. Parmi ces trésors, j'avais trouvé l'adresse d'une voyante dans les pages jaunes, et nous avions rendez-vous, Mélissandre et moi, cet après-midi vers la Porte d'Orléans.

En tant que flic, je savais reconnaître un mensonge quand il se présentait. J'avais l'habitude des faux-semblants et surtout, je ne croyais pas un traître mot de ces conneries. Tout ce que je voulais, c'était approfondir le lien avec l'astrologie dont m'avait parlé Mélissandre. Pourtant, cette vieille femme m'avait intriguée au cours de notre conversation téléphonique de la veille.

J'en étais à mon vingtième appel sur une liste de soixante-quatorze noms. Désabusée, je n'avais été satisfaite par aucun des charlots que j'avais eus en ligne. La moitié d'entre eux m'avait raccroché au nez à l'annonce de ma profession, et l'autre moitié était partie dans un délire trop fantasmé pour m'aider dans mon enquête.

Mais cette femme m'avait... déroutée.

— Madame Cassandre ? Commandant Martin, brigade criminelle...

— *Axiandre, ma petite, j'attendais votre appel.*

On peut dire qu'elle avait réussi son entrée en matière ! J'ignorais tout de cette femme avant d'avoir décroché. Pourtant, personne, pas même Mélissandre, n'avait pu la prévenir de mon appel.

Intriguée, je poursuivis de la manière suivante.

— Je vous demande pardon ?

— *Je sais que cela peut vous surprendre, mais je sais qui vous êtes et pourquoi vous m'appellez.*

— Très bien, je vous écoute dans ce cas.

— *C'est au sujet d'Alexandre, n'est-ce pas ?*

Si j'avais émis quelques doutes au début, elle capta toute mon attention à cet instant précis. La presse ignorait tout d'Alexandre et l'avait baptisé « le tueur de mariées ». Seuls les gars du service, Mélissandre et moi connaissions sa signature. Et j'accordais toute confiance à Mélissandre, comme aux membres de mon unité, loin d'imaginer la démarche qu'était la mienne à cet instant.

Cette femme me posait donc un problème.

Soit elle était dans le coup avec Alexandre – l'autre, la vraie ! – soit elle était voyante, voire devin. Et il m'apparut au cours de notre conversation que la seconde option était la bonne. Mettant un terme à notre entretien, elle me fixa alors rendez-vous le lendemain afin de m'en dire davantage. Satisfaite, j'étais persuadée qu'à ce rythme, l'affaire serait vite résolue.

Pressées de la rencontrer, Mélissandre et moi étions arrivées chez elle avec dix minutes d'avance. Après avoir sonné, un frottement sourd et continu nous fit savoir que quelqu'un se déplaçait avec difficulté dans l'appartement. Lorsque la porte s'ouvrit, elle nous dit :

— Bonjour mes enfants, donnez-vous la peine d'entrer.

En arrivant chez la voyante, la première chose qui me frappa fut l'odeur. Une forte émanation d'encens et de renfermé qui me prit à la gorge. En dépit de ce détail incommodant, l'appartement, bien que modeste, était sobre et rangé.

Le couloir d'entrée débouchait sur une pièce étrange.

L'endroit semblait inoccupé et sa nudité ne manqua pas de me heurter. Les murs blanchis à la chaux étaient vierges de toute décoration. Pas de papier peint, pas de cadres, pas même une couche de peinture, rien. Le mobilier se résumait aux trois chaises disposées autour de la table, sur laquelle étaient posés deux jeux de cartes et une sorte de bourse nouée par un cordon. L'air semblait teinté d'une pâle luminosité aux tons bleus et gris. La lumière filtrait à travers un mince rideau poussiéreux et cette atmosphère ajoutait à l'austérité du personnage qui nous reçut.

Vêtue d'une robe sombre élimée, Madame Cassandre était aussi menue qu'inquiétante. La cinquantaine, usée et fatiguée, son visage portait dans ses rides les surprenants vestiges d'années ayant comptées double. Creux et allongé, il semblait taillé dans le granit brut, tant par son modelé tourmenté, que par son absence d'expression.

Les yeux mi-clos derrière d'épaisses montures, elle fixait le vide devant elle d'un air absent. Ses cheveux argentés décoiffés – ou du moins, ce qu'il en restait sur son crâne – tombaient en désordre de part et d'autre de son visage et son immobilisme lui donnait l'air d'une vieille folle.

Une nouvelle impression de déjà-vu m'enveloppa. J'étais persuadée de l'avoir rencontrée auparavant, mais je ne voyais ni l'endroit, ni la

circonstance. Mon unique certitude était ce sentiment désagréable que, quoiqu'il en ait réellement été, je l'avais détestée.

Le pas lourd et le dos courbé, elle traînait ses chaussures sur le parquet.

— Asseyez-vous, je vous en prie, dit-elle en nous désignant les deux chaises de son bras squelettique.

Il y avait dans sa voix ce chevrottement désagréable que j'avais déjà remarqué la veille au téléphone. En fermant les yeux, le son de sa voix me plongeait dans les contes pour enfants. Son rôle étant bien sûr celui de la sorcière maudite jetant des sorts à foison.

Revenant à l'impératif de ma présence chez elle, j'ouvris les yeux.

— Madame Cassandra, je vous remercie de nous recevoir. Hier, vous m'avez dit que vous attendiez mon appel. Mais comment était-ce possible alors que j'ignorais moi-même que j'allais entreprendre cette démarche ?

— Vous êtes troublée, mon enfant, je le sais. La Mort hante vos pas et vous guette du haut de sa montagne. Un avenir sombre et tragique vous est destiné. Vous l'avez amené ici.

Cette vieille peau commençait à me taper sur le système. Non contente d'éluder la question, elle m'annonçait ma mort sur un ton de reproche. Si je n'étais pas autant sous pression, je me serais levée et j'aurais quitté cette pièce issue d'un théâtre oublié.

Mais elle semblait en savoir long sur la question et je conservais en mémoire l'aperçu téléphonique d'hier. Méliandre m'adressa un regard inquiet que j'effaçai d'un clignement de cils en secouant la tête comme pour lui dire « non, ça va, ne t'en fais pas ; cette vieille folle n'a plus toute sa tête ».

— Très bien, j'en prends note, mais j'aimerais connaître vos révélations au sujet de l'affaire qui m'amène à vous.

— Alexandre ?

— Oui. Et comment connaissez-vous ce prénom ?

— Comme le vôtre, il m'a été révélé en songes. J'ai vu l'horreur. J'ai vu un monstre de barbarie. J'ai vu ce qu'il faisait à ces femmes.

— Et vous l'avez vu, lui ?

— Comme je vous vois en ce moment.

Mon cœur battait la chamade et je sentais mon sang cogner à tout rompre contre mes veines. Grâce à elle, nous pourrions sans doute obtenir un portrait-robot ou mieux, la fiche CANONGE s'il était connu de nos services, mais restait encore le moyen de le justifier auprès des collègues.

— Pourriez-vous me le décrire ?

— Sachez, Commandant, que vous êtes bien plus proche de lui que vous ne le pensez. Vous êtes... comme des frères de sang. Une fois de plus, je vous mets en garde. Des forces sont à l'œuvre contre vous. Elles veulent vous détruire. Avant de vous lancer à sa recherche, libérez-vous des démons qui vous oppriment. Le Grand Tout a des projets pour vous. Soyez attentive aux signes.

Là, j'étais vraiment énervée.

Elle recommençait à répondre de travers. Elle me prenait pour une conne ou quoi ? Cette vieille femme semblait incapable de répondre deux fois de suite, et de manière correcte, aux questions qui lui étaient posées. L'impression ressentie quelques instants plus tôt me quitta. Si elle continuait à me parler par énigme, elle ralentirait l'enquête plus qu'elle ne l'aiderait.

Mélessandre, qui sentit mon changement d'humeur, prit le relais.

— Madame Cassandre, je ne suis pas de la police. J'ai le statut de consultante externe sur ce dossier, et j'aimerais savoir ce que vous pourriez m'apprendre sur son rituel macabre.

— Cela n'a rien d'un rituel macabre. Au contraire, c'est de vie dont il s'agit.

— De vie ? demanda Mélessandre.

— D'immortalité plus précisément. Tout est lié à l'ère dans laquelle nous sommes plongés...

— L'ère des Poissons du système Rudolf Steiner ?

Madame Cassandre parut surprise de l'érudition de son interlocutrice. La fixant avec ses yeux déformés par ses culs de bouteilles, elle sembla entrer en transe et dit dans un souffle court d'émotion et d'admiration.

— Oui...

Elle avait l'air encore plus folle que tout à l'heure. Ce qui m'inquiétait, c'était que Mélessandre et elle semblaient bien s'entendre sur le sujet. Dans un sens tant mieux, car elle devrait tout m'expliquer ensuite. Je n'étais pas très douée pour ce genre de conneries.

Reprenant ses explications, la vieille se lança dans une exégèse qui sembla ravir Mélessandre.

— L'ère des Poissons symbolise le renouveau, l'évolution de l'âme. Elle précède le point vernal de l'ère du Verseau. C'est un culte voué au

principe divin de renouvellement pour acquérir la vie éternelle sous l'égide du dieu des mers.

— Et il lui faut pour cela douze victimes ?

— Oui, je vois que vous avez compris.

— Mais pourquoi tous les deux mois ?

— Rappelez-vous d'Hermès Trismégiste : « Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas et ce qui est en bas est comme ce qui est en haut ».

— D'accord, voilà le détail qui m'avait échappé, conclut-elle alors dans un soupir.

Moi ce que je comprenais, c'est que Mélissandre me cachait des choses. Elle progressait de son côté sans me faire part de ses découvertes. Et celle-ci était de taille.

Douze victimes ! Nous étions loin des huit de départ !

Alors, interrompant leurs réflexions, je me levai afin de prendre congé.

— Bien, nous avons assez abusé de votre temps. Nous vous remercions beaucoup, votre aide nous a été précieuse.

— Méfiez-vous des ombres, mon enfant, me dit-elle en levant son doigt ridé et perclus d'arthrite vers moi.

— Les ombres ? Rassurez-vous, je les mettrai au placard si elles rôdent d'un peu trop près. Au revoir !

Pauvre vieille.

Toutes ces visions lui avaient fait perdre la boule. Elle ne remarqua même pas l'ironie et le sarcasme de ma réponse. Lorsqu'elle nous raccompagna, elle chuchota alors quelque chose à l'oreille de Mélissandre et nous quittâmes cet endroit sordide.

J'avais besoin de faire le point.

Comme nous étions à proximité de l'église où j'allais souvent, l'Église Évangélique Libre d'Alésia, je garai la voiture avenue du Général Leclerc côté pair, face au Mac Donald situé entre la poissonnerie et le cinéma Gaumont. Une fois le moteur arrêté, j'actionnai les *warnings* afin de lui demander des explications sur son comportement étrange.

Je n'aimais pas les cachotteries et cette impression d'avoir été prise pour une idiote me déplaisait.

— Tu peux m'expliquer à quoi tu joues là !?

— Pardon ?

— Arrête de faire l'innocente, tu sais très bien de quoi je veux te parler. Tu me caches des choses dans cette enquête et je n'aime pas du tout ça !

Le bus 68 nous dépassa, immédiatement suivi du concert de klaxon des automobilistes gênés par ma voiture. Me regardant comme si je débarquais de la lune, Mélissandre afficha un air médusé.

— Axiandre, je ne te cache rien. Il y a deux jours, je t'ai appelée pour te dire que j'avais des éléments à te communiquer, et tu m'as répondu que nous ne pourrions pas nous voir avant quelques temps. Ensuite, hier tu m'as rappelée pour me faire part de notre rendez-vous de cet après-midi, et me voici. J'attendais juste pour t'en parler. C'est quoi cette parano ?

Fais chier, merde.

Elle avait raison. J'étais trop sur les dents avec cette histoire. Un tel manque de discernement ne me ressemblait pas.

Je devais me ressaisir.

— Non, t'as raison ! C'est rien. Alors ces découvertes, ça donne quoi ? Un rapport avec le charabia de la vieille ?

— Oui. Cette femme est épatante ! Comment l'as-tu trouvée ?

— Par hasard dans l'annuaire, pourquoi ?

— Il me manquait un élément, et elle me l'a donné. Je t'avais parlé des dates de naissance, tu t'en souviens ?

— Une histoire de meurtres rituels, quelque chose comme ça...

— Exactement. En réalité, notre duo se base sur l'anatomie ésotérique de l'homme. Je l'ai compris après l'indice des dates de naissance et la révélation de Madame Cassandre.

— Quelle révélation ? La vieille n'a pas arrêté de délirer ! « Les ombres, oui, prenez garde mon enfant ! » dis-je en imitant la voix chevrotante de la voyante.

— Au contraire. C'était tout sauf du délire.

Et voyant que je ne comprenais toujours pas, elle m'expliqua le sens et l'importance de ses découvertes. Dans l'astrologie occidentale, chaque signe était associé à une partie du corps ou un organe. Selon leur symbolisme dans la configuration planétaire de notre univers, ils définissaient les éléments objectifs corporels d'un individu dans son environnement général. On appelait ça l'anatomie ésotérique.

Bah voyons ! Le truc super évident qu'on a tous appris au collège !

Mélessandre attrapa la copie du dossier posé sur la banquette arrière et ouvrit l'album afin d'en extraire les pages importantes. Elle sortit huit feuilles qu'elle me présenta en y ajoutant un commentaire à chaque fois.

La première était un schéma du corps humain. Divisé en douze tronçons, chaque segment était légendé et accompagné du signe lui étant rattaché. Afin de compléter son argumentation, elle avait rajouté, dans une autre couleur, la pierre précieuse et la couleur de chance de chacun.

Les associations étaient les suivantes.

Bélier : *tête* – couleur : *rouge* – pierre : *héliotrope*.

Taureau : *cou* – couleur : *vert* – pierre : *émeraude*.

Gémeaux : *bras* – couleur : *gris argenté* – pierre : *cristal*.

Cancer : *seins* – couleur : *blanc* – pierre : *pierre de lune*.

Lion : *colonne dorsale* – couleur : *or* – pierre : *diamant*.

Vierge : *ventre (intestins)* – couleur : *jaune* – pierre : *agate*.

Balance : *reins* – couleur : *bleu* – pierre : *opale*.

Scorpion : *bassin (sexe)* – couleur : *noir* – pierre : *malachite*.

Sagittaire : *hanches* – couleur : *rouge* – pierre : *escarboucle*.

Capricorne : *genoux* – couleur : *vert* – pierre : *jade*.

Verseau : *jambes* – couleur : *bleu marine* – pierre : *saphir*.

Poissons : *pieds* – couleur : *violet* – pierre : *améthyste*.

Elle me laissa le temps d'en prendre connaissance, puis me montra une par une les sept fiches des victimes, avec la lettre retrouvée tatouée derrière l'oreille entourée en rouge sur chaque copie. De plus, les dates de naissance avaient été surlignées pour attirer mon attention sur leurs signes respectifs.

Josiane Fauchard, née le 22 mars, signe astrologique : bélier. Adeline Vuibert, née le 21 avril, signe astrologique : taureau. Édith Constantine, née le 26 mai, signe astrologique : gémeaux. Marion Dumell, née le 26 juin, signe astrologique : cancer. Géraldine Thomas, née le 30 juillet, signe astrologique : lion. Aurélie Ledru, née le 27 août, signe astrologique : vierge. Angélique Rousset, née le 29 septembre, signe astrologique : balance.

Et alors ?

Encore sous le choc des délires de la vieille, je ne parvenais pas à voir le rapport avec notre affaire. Relisant les résumés et les notes de Mélessandre, je fis un effort de concentration supplémentaire afin d'assimiler ces nouvelles informations.

Lorsque, enfin, je parvins à établir le lien, je fus saisie d'un vertige étourdissant. La réponse se manifestait à moi selon mon aptitude à la

recevoir, mais un schéma aussi pervers que complexe prit forme dans mon esprit en surchauffe. Perturbée au début, je réalisais peu à peu l'évidence de la réalité.

Je revis chaque meurtre dans un flash ahurissant de violence.

Josiane Fauchard avait été décapitée. Adeline Vuibert était morte étouffée par une émeraude logée dans son cou. Édith Constantine avait eu les bras sciés et les cheveux teints en argent. Marion Dumell s'était fait greffer des pierres de lune dans les seins. Géraldine Thomas s'était fait accrocher par la colonne vertébrale dans une boucherie, dont l'emblème était un diamant.

Pour les deux dernières, c'était plus subtil.

Aurélie Ledru s'était faite éviscérée et Angélique Rouset s'était faite pliée les reins par une presse hydraulique de casse automobile. Il n'y avait pas de lien avec la couleur ou la pierre, mais le reste collait. Le choc était tel que j'avais l'impression d'avoir commis ces meurtres et d'en recouvrer la mémoire après une longue période d'amnésie.

Tout prenait sens.

Chaque victime s'inscrivait dans la logique d'une planification parfaite. Quel que soit son degré de folie, ce couple de psychopathes avait un fil d'Ariane, une ligne conductrice. En suivant le même chemin, je pouvais donc l'arrêter avant la prochaine victime.

Un frisson me traversa.

Grâce à Mélissandre, je pénétrais dans la tête d'Alexandre et en suivant son schéma, je devenais un adversaire de taille, capable de les affronter selon les règles qu'ils s'étaient fixées. Mélissandre me regardait en souriant. Nous avions réussi à coincer ces fumiers. Elle savait que j'avais compris.

Mais il me fallait trouver un moyen de transmettre l'info au reste de la brigade.

Me sortant de ma torpeur, un bruit attira mon attention. Quelqu'un frappait contre ma vitre. C'était Cortès. Il ne devait pas voir Mélissandre. Je bondis hors de l'auto comme si j'en avais été expulsée. Je le plaçai dos au véhicule et aboyai :

— Qu'est-ce que tu fais là ?

— Je te cherchais. Et j'étais sûr de te trouver ici. Ça t'aide à réfléchir, à te recentrer. C'est toi qui me l'as dit. Et comme tu n'étais pas en train de

fumer un joint en cachette... d'ailleurs à ce propos, c'est qui ton fournisseur ?

— Pourquoi, t'es de la police ?

Cortès leva un sourcil interrogateur. Ma blague était tombée à l'eau.

— Si t'en veux de la bonne, tu vas à l'étage et demandes à voir Max de la brigade des stupés, et dis-lui que tu viens de ma part. Cette semaine, le mot de passe est Édouard Wise.

— Tu n'as pas peur des représailles ?

Alors, je dus lui expliquer. Max nous faisait profiter de ses *extras*. Mais c'était risqué et, depuis mes différends avec Vélasquez, je devais me tenir constamment sur mes gardes. Si l'affaire venait à s'ébruiter, c'était la merde assurée ! Ça éclabousserait pas mal de monde, et des carrières étaient en jeu.

Un jour, ce fêlé avait envoyé un type de la Commission de ma part alors que j'étais en mission. Heureusement, Max avait flairé le traquenard et avait renvoyé le gus dans ses trente-deux, sinon, c'en aurait été fini de nos petits arrangements. Alors, pour éviter de me faire pincer, j'avais mis au point un système de mot de passe qui changeait chaque semaine.

Donc si un type se pointait soi-disant de ma part, il avait intérêt à être au courant des « modalités en vigueur » ! Sinon, il se faisait allumer. Jusqu'ici, c'était plutôt efficace et personne n'avait chanté l'histoire du mot de passe. L'affaire tournait plutôt bien et chacun y trouvait son compte. Et à nos yeux, ça restait de la « destruction administrative » de matière stupéfiante.

Jetant un rapide coup d'œil par-dessus son épaule, je vis Mélissandre sortir discrètement de la voiture et s'engouffrer dans la bouche de métro située au croisement de l'avenue Général Leclerc et l'avenue du Maine, où elle retrouvait la ligne 4, station Alésia.

Soulagée qu'il ne l'ait pas vue, je poursuivis :

— Et sinon, qu'est-ce que tu voulais ?

— Rien, juste m'assurer que tout allait bien pour toi. Surtout en ce moment, à cause de la pression de l'affaire en cours, de tes problèmes personnels. Avec ta fâcheuse tendance à tout garder pour toi, c'est dur de savoir à quel moment tu es dans la merde.

L'alcool n'était pas un problème. Seule l'arrestation d'Alexandre me tenait à cœur. Cortès était touchant de sollicitude. À certains égards, il me rappelait Titi.

— T'es à pied ?

— Ouais !

— Allez, monte, je te dépose.

— Tu ne vas pas à l'église ? demanda-t-il en pointant la bâtisse du doigt.

— Pas besoin maintenant que tu es là. Allez, on y va !

Et, m'engouffrant dans l'habacle, je fis mine d'ouvrir la portière rabattue par Mélissandre en partant. Regroupant les différentes pièces du dossier laissées en pagaille, je posai l'album sur la banquette arrière et mis le contact.

25.

Alexandre 6/8

L'endroit était insolite et pénétré de silence. Guidé par l'escalier en pierre, j'arrivai dans une sorte de crypte. Une lourde porte en bois entrouverte laissait venir à moi les bruits étouffés de la chambre secrète.

En jetant un coup d'œil à l'intérieur, je vis une dizaine d'hommes vêtus de manière étrange. Ils avaient l'air de spectres. Leur vêtement présentait l'aspect d'une robe de bure et la capuche, basculée sur leurs têtes, couvrait une grande partie de leur visage.

Seule leur bouche était visible.

En cercle autour d'une table de torture moyenâgeuse, sur laquelle était allongée une femme, ils récitaient une curieuse litanie germanique. La malheureuse, menottée et bâillonnée, tremblait de frayeur. Ses yeux humides et son air affolé révélaient sa peur. De longues traces de mascara séché – indiquant qu'elle était là depuis un moment – brillaient à chaque nouvelle coulée de larmes.

Détaillant la pièce, je vis qu'il s'agissait en réalité d'une ancienne chambre de tortionnaire. Tous les outils du bourreau y étaient encore. Les murs suintaient de la souffrance accumulée au fil des siècles. Ma vie était sans doute menacée si je restais en ces lieux, je devais donc fuir au plus vite.

Amorçant une manœuvre de retrait, mon pied heurta quelque chose et le bruit attira leur attention. Toutes les têtes se tournèrent vers moi et je fus saisi d'une grande crainte. Alors, l'un des hommes avança dans ma direction.

Pris de panique, je fus incapable de bouger.

— Bonjour, Monsieur, nous vous attendions. Donnez-vous la peine d'entrer.

Obéissant, je pénétrai au cœur du mystère. Qui étaient ces hommes ? L'un d'eux vint vers moi afin de me conduire vers un trône en or. Au-dessus

du siège royal était accroché un symbole que nul ne pouvait ignorer : un svastika lévogyre noir, sur un fond circulaire blanc, posé au milieu d'un carré rouge.

Ce symbole m'emplit d'épouvante. Comment avais-je atterri ici ? Et que se passait-il exactement ? Je l'ignorais, mais, fixant d'un œil craintif la célèbre croix dite gammée, je ne pressentais rien de bon.

Alors, je fus couronné et les hommes reprirent leur litanie.

— Oh, Ihr Gewalten der verborgenen Welten, nehmt dieses Opfer an als Pfand und als Geschenk. Wir sind hier versammelt, um Euch zu dienen und um Eure ausgehungerten Schattengestalten zu laben. Erfüllt uns mit Eurer Macht ! Und das Blut, das hier geflossen ist, soll das Symbol unseres Paktes sein.

Je ne parlais aucune langue étrangère, encore moins l'allemand, mais ces mots m'étaient familiers et je les comprenais avec une facilité qui m'étonna. J'assistais à quelque chose qui me dépassait. Tout cela était si invraisemblable que j'avais du mal à y croire. Et pourtant c'était bien réel.

Ces hommes répétaient sans arrêt.

« Ô vous, Puissances des mondes cachés, acceptez ce sacrifice en gage de présent. Nous sommes ici pour vous servir et pour nourrir vos ombres affamées. Investissez-nous de vos pouvoirs ! Que ce sang versé soit le symbole de notre alliance ».

L'un des participants me remit alors un scalpel. Comme envoûté par leur invocation, je quittai le trône et appuyai la lame sur les jambes de la fille. Je devenais fou. Je continuais la mutilation en dépit de ses gémissements et de ses soubresauts.

J'y prenais même un immense plaisir.

Alors, les hommes sans nom changèrent de chant. Le sang avait été versé. Ils s'adonnaient maintenant à une sorte de prière d'Action de grâce.

— Lasst uns den Mächten des Dunkels unseren Dank sagen! Wir wollen der wiederhergestellten Ehre unseres geliebten Führers huldigen! Bald wird die arische Rasse über diese Welt herrschen und diese Welt von all diesen elenden Würmern reinigen, die dort im Schlamm kriechen. Für die Schwachen wird dann kein Platz mehr sein, die erzenen Adler des Dritten Reiches werden sie zerfleischen. Es lebe Alexander! Vivat Hitler! Denn sie sind die Führer unserer wieder gefundenen Kraft.

Comme le chant précédent, aucun mot ne m'était resté inconnu. J'étais appelé à devenir un dieu et ils le savaient. Ce rituel célébrait ma puissance

divine. Ces paroles étaient bonnes à entendre. Elles flattaient certes l'ego, mais elles étaient criantes de vérité à mon sujet.

Ces hommes ne représentaient pas une menace pour moi et je n'avais pas à les craindre. Je dirais même que la situation était inverse. Je leur inspirais la terreur. Ils n'étaient que des sujets à mon service, prêts à se sacrifier en l'honneur d'une noble cause.

Voici ce qu'ils disaient.

« Remercions les forces des ténèbres ! Rendons un hommage à la gloire restaurée de notre Führer bien aimé ! Bientôt, la race aryenne dominera ce monde, le purifiera de tous ces misérables vers rampant dans la fange. Les faibles n'auront pas leur place, car ils seront brisés par les aigles d'airain du III^{ème} Reich. Vive Alexandre ! Vive Hitler ! Car ils seront les leaders de notre Puissance retrouvée ».

Et ils n'avaient de cesse de répéter :

— Es lebe Alexander! Es lebe Alexander! Es lebe Alexander!

Ils scandaient mon nom comme pour l'imprimer dans l'éternité. L'immortalité me tendait les bras et quatre vies me séparaient de la récompense promise. Je jubilai d'un rire sonore, rauque et caverneux, rigolant à m'en éclater les cordes vocales.

Grisé par tant de prestige, je ne vis pas le traître avancer sur moi.

— Auf Wiedersehen Herr Alexander!

Et je me réveillai en sursaut lorsqu'il me décapita.

4 heures 19.

Réveillé. Commentaire. Il fait nuit. Je transpire. J'ai eu peur. Rien. Ce n'était rien. Juste un cauchemar. Tout va bien. Je suis vivant. Je me tâte. Mon cou. Il n'a rien. Je suis entier. Je soupire. Une victime de plus. Le rituel. Bientôt terminé. Encore quatre.

« Tout va bien, mon chéri ? »

La voix !

Elle est déjà là. Elle me protège. Elle m'aime. Je suis son Amour. Elle m'a choisi. Elle est inquiète. Je souris. Elle prend soin de moi.

— Oui, ça va. J'ai juste fait un cauchemar.

« Ne sois pas troublé, c'est ton âme qui se purge. Nous touchons au but. Tu seras bientôt des nôtres et nous serons heureux ensemble, je te le promets. »

— Je sais. J’ai confiance.

« Je t’aime ».

Des mots gentils. Elle est tendre. Elle est sincère. Je la crois. C’est la seule qui m’aime. Personne ne m’aime. Sauf elle. J’ai de la chance.

4 heures 23.

Commentaire. Je bâille. Je suis toujours fatigué. Je m’allonge.

4 heures 46.

Commentaire. Impossible de me rendormir. Agaçant. Je ne vois pas d’autre mot. Tant pis. Je me lève. J’ai froid. J’étais mieux sous les draps. Pipi. Tiens, j’ai envie ! Je vais aux toilettes. Ça soulage. Je me lave les mains. Je vais voir le corps. Dans la salle de bains.

Indigne de moi. Encore souillé. Les jambes sont découpées. Le sang a séché. Il y en a partout. Je n’ai pas nettoyé.

Pas bien.

En plus, elle n’est pas coiffée.

Pas bien.

Ni maquillée. Au travail. Il me faut mon mp3. Écouteurs sur les oreilles. Le son résonne. J’adore cette chanson. *Heat wave* de Ginger Ale. Juste sublime. Un cocktail exotique. Les conditions de travail sont bonnes.

Je prends la jambe gauche. Je m’applique.

Je la regarde bien. Elle n’est pas comme les autres. Ni belle. Ni laide. Juste quelconque. La jambe gauche est finie. La droite maintenant. Avec le même soin. La même tendresse. Je vérifie. Minutieusement. Il ne faut rien négliger. Chaque détail compte. C’est un gage de qualité. Une sorte de label.

C’est parfait.

Les deux jambes sont prêtes. Je regarde ses orteils. Puis ses pieds. Il me vient une idée. Non. Une blague.

— Je trouve que vous avez deux pieds-bots, je veux dire, de beaux pieds !

Je rigole.

Tout seul.

Ma blague. Elle est drôle. La fille ne rigole pas. Dommage. Elle n'aime pas mon humour. Raffiné pourtant. Double jeu de mots. Dur à faire. Je la regarde. Elle m'ignore. Elle m'en veut. C'est triste. Elle m'est sympathique. Je continue. Je m'occupe du corps.

Pas comme les autres. Il a quelque chose de plus. Je ne sais pas quoi. Je le trouve étrange. Je ferme les yeux. J'essaie de me souvenir. Je crois qu'elle était malade. Elle m'a supplié. Mal au ventre. Ou bien l'estomac. Je ne sais plus. J'ouvre les yeux. Quelle importance maintenant ?

Je dois terminer.

Encore quatre.

Quatre filles.

Quatre cauchemars.

Dieu. Ce sera mon nouveau nom.

26.

Axiandre 9/11

En me levant ce matin-là, je savais que tout allait mal se passer. Vous savez, le genre de matinées où tout va de travers dès le début ? Qui n'a pas un jour fait l'expérience de ces journées de merde au bout desquelles, tout compte fait, il aurait mieux valu rester couché ? Pour moi, c'était l'une de ces journées.

Tout avait commencé par une gueule de bois carabinée et un quart d'heure passé à vomir mes tripes dans les chiottes. Des restes diffus de cauchemars stagnaient encore au-dessus de moi. Mon père, mon enfance, Jérémy, les meurtres...

Après le procès, et malgré le soulagement apporté par le verdict, les émotions étaient toujours aussi vives plus de deux mois après. Le prêtre était condamné, justice avait été rendue, mais il manquait quelque chose.

Quelqu'un, dirons-nous.

La mort de Thierry me pesait avec force sur la conscience et la peine inconsolable de Stéphanie n'avait de cesse de renforcer ma culpabilité. Malgré nos rapports tendus, elle ne m'avait jamais rien reproché, au contraire. Mais la voir et la savoir dans cet état, avec deux enfants à charge, me rendait folle. J'aurais dû intervenir !

Tout était de ma faute.

Je noyais ma culpabilité dans l'alcool et – malgré l'épée de Damoclès suspendue au-dessus de ma tête – je n'arrivais pas à décrocher. Ma volonté m'accordait par moment une, voire deux semaines de répit, puis ma sobriété s'évanouissait dans un épais brouillard éthylique. Je savais que je déconnais, que j'étais sur une mauvaise piste, mais c'était plus fort que moi.

L'alcool avait un tel magnétisme sur moi que je me sentais vulnérable, sous son emprise. La sensation de manque était si cruelle parfois, que j'avais l'impression de respirer de l'ypérite, et d'avoir des aiguilles chauffées à blanc dans la gorge. Je suffoquais. Mon appétence inextinguible

avait eu le désagréable inconvénient de provoquer une incroyable escalade posologique de ce qui était devenu ma drogue.

Chaque verre était un pas de plus vers la névrose alcoolique. Je descendais dans l'obscurité profonde de la clandestinité, de la honte de ce vice qui me rongeaient de l'intérieur. J'avais en moi un manque, un vide que seul l'alcool pouvait combler. J'étais faible et je me dégoûtais.

Je rêvais ma vie au lieu de la vivre.

J'étais spectatrice d'un film destructeur et bon marché, parodie grotesque des films noirs de ma jeunesse. J'étais enfermée dans une bulle sans passé, ni avenir possible. Je négligeais mon travail. Et pour cause, deux mois plus tard, je n'avais toujours pas trouvé le moyen de communiquer les informations de Méliandre au reste de l'équipe.

Malgré cette anxiété croissante et ma forte dépendance à l'alcool, je donnais toujours l'apparence d'une femme forte, sûre d'elle et équilibrée. Mes collègues ne semblaient même pas avoir remarqué mes nombreux moments d'absence – à moins que je ne sois moi-même trop absente pour le remarquer, explication me paraissant plus plausible aujourd'hui.

En ce matin d'automne, j'avais un mal de crâne que deux aspirines n'avaient pas effacé. Je n'écoutais jamais la radio, et comme un fait exprès, elle était allumée ce matin-là, diffusant un horoscope plus que décourageant à mon sujet.

J'eus un flash d'une violence inouïe au cours duquel je revis les victimes du duo, les fiches d'anatomie ésotérique et le visage de la vieille voyante. De rage, je pris le poste et l'explosai sur le sol de la cuisine avant de me préparer. Je reconnais l'inutilité de mon geste, mais ça m'apaisa sur le moment.

En arrivant au 36, les trois étages me parurent plus difficiles à monter que d'habitude. L'agent de police judiciaire chargé du contrôle des identités, en faction à mon étage, me regarda d'un air peiné derrière l'hygiaphone de sécurité. J'avais du mal à sortir ma carte, et je devais avoir l'air lamentable. Elle m'ouvrit et je pénétrai au cœur de la bête endormie. La brigade criminelle m'offrait avec une générosité constante son linoléum gris, ses longs couloirs et son atmosphère lugubre.

J'avais l'impression d'errer sans but.

Cortès était déjà au bureau et c'est lui qui m'annonça la nouvelle. La victime du mois, retrouvée la veille, avait été identifiée et j'étais attendue à l'IML pour l'autopsie.

— Bonjour.

— Salut Cortès !

— Ça va ce matin ?

— C'est pas la grande forme. Et toi ?

— On verra après le cadavre, dit-il en souriant. C'est moi qui conduis.

Serge nous attendait en écoutant un morceau de jazz. Il arrêta sa radio lorsqu'il nous vit, nous salua, consulta sa montre et commença l'autopsie. Au cours des différentes pesées, le photographe prenait des clichés des organes, viscères et autres parties pesées et manipulées par le légiste.

Bruits de scie circulaire, découpe du cadavre au scalpel, Cortès ne s'était toujours pas habitué à ces visions. De mon côté, je regardais œuvrer le toubib avec calme, attendant la fin de l'analyse.

Trois quarts d'heure plus tard, dictaphone à la main, Serge s'approcha de la table de dissection.

— Nom : Hervé. Prénom : Laurence. Date du décès : établie au mardi 4 octobre 2005. Date d'autopsie : jeudi 6 octobre 2005 à 11h04. Cas : huitième victime du tueur en série identifié sous l'appellation « Alexandre ». Âge : 25 ans. Race : blanche. Type : caucasien. Sexe : féminin. Corps identifié par : ses parents, M. Hervé Jean-Louis et Mme Hervé Marilyne. Mode de décès : indéterminé. Cause immédiate du décès : section des deux artères fémorales. Examen externe : L'autopsie a commencé à 11h04 ce 6 octobre 2005. Présents à l'autopsie : le Commandant Axiandre Martin, officier supérieur en charge du dossier, et le Lieutenant Delmiro Cortès, son adjoint, tous deux appartenant à la brigade criminelle de Paris. En début d'examen, la morte est vêtue d'un T-shirt blanc. Spécifiquement absents : bijoux et argent liquide. Les jambes ont été sectionnées au niveau de l'aîne...

Je regardais le corps sans le voir.

Je crois même que je n'avais pas encore dessoulé. Malgré cela, certains détails ne m'échappaient pas. Il n'y avait aucune trace de sang aux abords immédiats des coupes. Les plaies avaient été cautérisées et soignées.

Comme pour chaque macchab, les cheveux avaient été lavés et le visage était maquillé avec soin, mais la crispation d'une expression de douleur suggérait les tortures infligées à cette pauvre fille.

Serge parlait toujours dans son appareil en donnant des précisions qui m'apparurent insolites, presque drôles même.

— Le corps est celui d'une femme normalement développée, d'alimentation moyenne, mesurant 1,73 m et pesant 59 kg. La conservation est bonne pour un corps non embaumé. Le corps est froid au toucher suite à réfrigération.

Réprimant un fou rire, je me mis à imaginer ce que serait un corps de femme anormalement développé et les images les plus loufoques dansèrent devant moi. Au prix d'un effort homérique, je parvins à reprendre mon sérieux afin de suivre l'examen en cours. Ce n'était vraiment pas le moment de déconner.

Les commentaires de l'autopsie traînaient en longueur et j'avais envie de me tirer, mais je ne pouvais pas.

Comme je souffrais en prime d'une méchante gueule de bois, entendre ce genre de détails – section de l'artère fémorale, découpe des tissus ligamenteux inférieurs, etc. – et voir cet amas de chair vermillon, où la peau avait été retournée, me faisait maintenant baigner les dents du fond. Je sentais le raoul^[23] prêt à surgir à l'improviste.

Tant pis pour toi ma vieille, tu l'as cherché !

Voilà ce que je me répétais jusqu'à ce que Serge me sorte de ma torpeur pour me coller une suée que je n'étais pas prête d'oublier.

— Utérus, trompes et ovaires ne sont pas neutres. Il est à noter un important élargissement de la paroi abdominale et du vagin dû à la présence d'un fœtus de cinq mois. Le sexe de la victime présente des traces de brûlures en raison de piments retrouvés à l'intérieur. Des marques de morsures strient les grandes lèvres et la partie encore visible du clitoris est brûlée et grignotée. À première vue, cela pourrait bien être l'œuvre d'un rongeur. Fin de l'autopsie préliminaire.

Il arrêta son enregistrement.

Cortès m'adressa un regard de terreur et d'effroi que je compris malgré l'absence de mots. Pour la première fois depuis le début de cette enquête, je tremblais.

J'en avais même la chair de poule.

Alexandre avait supplicié et tué une femme enceinte. Il avait fait très fort ce mois-ci. La perte de cet enfant me rappela mon histoire et une multitude de souvenirs m’envahit. Submergée par une soudaine vague de tristesse, la sensation nauséuse se fit plus forte et stagnait dangereusement dans ma gorge.

— À ton avis Serge, que signifie la présence des nombreux hématomes évoqués dans ton rapport ? demanda Cortès.

— Il est probable que le tueur ait enveloppé le corps et les jambes dans un sac, et les ait traînés. Mais ce n’est qu’une hypothèse. Il peut tout aussi bien s’agir des marques de saisie des membres.

Surmontant mon envie de vomir, je lui fis part de mes interrogations.

— Et pour le bébé ?

— Si Alexandre a une fois de plus utilisé son cocktail anticoagulant, je crains qu’il ne soit décédé, malheureusement. Il serait étonnant qu’il ait pu survivre aussi longtemps dans de telles conditions, mais nous allons vérifier... au cas où. Concernant les traces de coupe, j’ai la nette impression qu’il s’agit de la scie déjà utilisée pour Édith Constantine, mais je vous en dirai davantage après l’autopsie complète.

C’était horrible.

Comment pouvait-on faire une chose pareille ? Mutiler une femme enceinte et la soigner comme une poupée de collection. Si Mélissandre disait vrai, cette femme était vraiment dérangée ! J’en avais les larmes aux yeux.

C’était mon premier gros choc de la journée, mais je redoutais le second, plus terrible encore, l’interrogatoire de ses proches. Encore combien de familles à plonger dans le deuil et la souffrance ? D’après les conclusions de Mélissandre, il y aurait quatre victimes de plus. Pour moi il en était hors de question. Par n’importe quel moyen, je devais véhiculer l’information à mes collègues.

Cette histoire de dates de naissance pourrait éviter bien des malheurs.

De retour au bureau, je fis une halte aux toilettes pour gerber. C’en était trop. Le courage me manquait et je devais puiser en moi une force que je n’avais plus. J’étais vraiment au bout du rouleau.

Je me refis un semblant d'allure, pris deux chewing-gums et regagnai la salle de briefing afin de faire part des nouveaux éléments au reste de l'équipe. L'enquête en cours sur Nicole Cluzal faisait du sur place et nous commençons à croire en son innocence dans cette histoire. Mais prudence étant mère de sûreté, un binôme la surveillait toujours de près.

Je repris l'album et y ajoutai la fiche de Laurence Hervé. Comme la majorité des collègues était là, je décidai de me jeter à l'eau. N'ayant pas le temps d'élaborer une meilleure stratégie, je me lançai alors dans une comédie dont moi seule avais le secret.

Les yeux fixés sur le dossier, je m'exclamai tout à coup.

— Ça alors, c'est incroyable !

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a, Cyborg ? demanda Bernard.

— Je crois avoir trouvé une piste concernant notre « tueur de mariées » ! Regardez.

Et, leur montrant les dates de naissance, il me fallut feindre la surprise d'une découverte capitale.

— Ce n'est qu'une intuition, mais, Louis tu m'avais bien parlé d'une signature ?

— Ouais, d'ailleurs cette hypothèse s'est vérifiée depuis. Tu ne nous apportes rien de bien nouveau là !

— Je suis d'accord, mais admettons qu'il s'agisse d'une double signature !

— Qu'est-ce que tu veux dire par « double » ? me demanda-t-il d'un air dubitatif. J'en n'ai jamais entendu parler !

— Regardez bien tous ! Josiane Fauchard, née le 22 mars, signe astrologique : bélier. Adeline Vuibert, née le 21 avril, signe astrologique : taureau. Édith Constantine, née le 26 mai, signe astrologique : gémeaux. Marion Dumell, née le 26 juin, signe astrologique : cancer. Géraldine Thomas, née le 30 juillet, signe astrologique : lion. Aurélie Ledru, née le 27 août, signe astrologique : vierge. Angélique Rouset, née le 29 septembre, signe astrologique : balance.

— Mais bon sang, c'était évident ! s'écria Xavier. Axiandre, tu es un génie. Faut juste arrêter la picole ! Ou continuer pour trouver l'inspiration...

— Elle a raison, ajouta Cortès pour mettre fin aux gloussements des collègues. Il nous suffit maintenant de regarder les listes des mariages prévus pour les deux prochains mois et de voir laquelle des jeunes filles correspond au profil.

Je suis vraiment trop conne.

C'était aussi simple que ça. Si j'avais parlé plus tôt, la mort de Laurence Hervé aurait sans doute pu être évitée. Quel gâchis ! Les hommes de mon équipe me regardaient avec admiration. J'étais celle qui avait trouvé LA solution.

— Je ne suis pas un expert en astrologie, mais je suis sûr que le prochain signe est Sagittaire, nous précisa Bernard.

— Comment peux-tu en être sûr ? Si je regarde bien, le prochain signe est scorpion, dit Xavier en consultant l'édition du jour à la rubrique « Horoscope ».

— Oui, mais Laurence Hervé est née le 26 octobre, d'après la fiche de Cortès. Donc elle est bien scorpion et j'ai raison, la fille que nous cherchons doit être Sagittaire.

— Autant pour moi. Encore un qui a trop regardé la télé.

— Les gars, l'heure n'est pas à la plaisanterie. Chacun sait ce qu'il a à faire, alors au boulot ! J'informe le patron de notre découverte pour obtenir les autorisations nécessaires, et on se revoit pour mettre une stratégie au point.

Tous semblaient approuver ma démarche et je me sentais libérée. L'idée insurmontable que je m'étais faite de cette annonce me parut tout à coup bien puérile. La peur de révéler ma collaboration secrète avec Mélissandre m'angoissait-elle au point d'embrumer mes jugements ?

Putain de bordel de merde !

Désolée, mais il fallait que ça sorte. Je devais arrêter mes conneries au plus vite. À cause de moi, des jeunes filles trouvaient la mort et des familles entières étaient en deuil. Je savais ce qui devait être fait.

Un, arrêter la boisson.

Deux, boucler cette histoire.

Trois, prendre de vraies vacances. Ça c'était un bon programme !

Accompagnée de Cortès, je me rendis au bureau du taulier et je fus surprise lorsque le Commissaire lui demanda de patienter à l'extérieur.

— Entrez, Axiandre, et fermez la porte !

— Qu'y a-t-il ?

— Justement, c'est la question que je m'apprêtais à vous poser. Où en sommes-nous ?

— Oh ! Nous sommes sur une piste sérieuse, la plus importante depuis le début de l'enquête et nous pourrons rapidement...

— Ce n'est pas de ça dont il s'agit, et vous le savez très bien. Vos sautes d'humeur, vos absences répétées, vos somnolences, sans parler de vos nombreux retards, enfin, quand vous daignez venir ! L'équipe ne pourra pas vous couvrir éternellement, et moi non plus d'ailleurs. Ressaisissez-vous un peu nom de dieu ! On dirait une loque !

— Commissaire, je...

— Non, ça suffit ! Taisez-vous et écoutez-moi. Si je vous garde encore à la tête de cette équipe, c'est uniquement pour finir ce que vous avez commencé, car je ne crois pas qu'une nouvelle mise à pied vous soit d'un grand secours dans votre état. Je vous aime bien, Axiandre, et c'est peut-être ce qui causera ma perte, mais si vous persistez dans cette voie, des mesures disciplinaires seront prises. Je vous estime assez adulte pour le comprendre et agir en conséquence. Sommes-nous bien d'accord là-dessus ?

Je ne pouvais plus endormir le Vieux avec mes histoires. Et à force de raconter des conneries, j'avais même fini par y croire, le problème étant que j'étais bien la seule. Tout ce que je pus alors dire fut :

— Tout à fait, Commissaire !

— Bien. Seulement, vous m'aviez déjà tenu ce discours et je n'ai pas observé de changements manifestes.

Manque de bol, le taulier ne m'avait pas cru une seule seconde. Et il avait raison.

— Alors voilà, j'ai pris la liberté de vous inscrire dans un groupe de parole pour alcooliques anonymes. Les réunions ont lieu les lundis, mercredis, jeudis et vendredis soirs de 19 heures à 22 heures. Voici l'adresse. Vous y verrez un psychologue ainsi qu'un médecin afin d'établir un bilan de santé. Et je veux vos clés de voiture et votre permis. Je vous rendrai tout ça quand vous irez mieux.

— C'est-à-dire que...

— C'est un ordre, et c'est pour votre bien ! Aucune contestation. C'est ça ou une mise à pied de six mois sans solde direction le Courbat^[24], à vous de choisir !

Non, tout sauf ça, pitié !

— Entendu, je m'y rendrai dès ce soir en quittant le bureau, me résignai-je en donnant les clés de mon Audi et mon permis.

— C'est parfait. Vous m'aviez assuré en tout début d'enquête que vous seriez capable de vous en occuper, mais face à vos difficultés apparentes, je

ne peux plus vous laisser vous enfoncer. Je veux retrouver l'officier compétent que je connais. Alors cessez d'alimenter les clichés pitoyables de flics alcoolos et au boulot ! Le Préfet exige des résultats, rapidement. Cette histoire prend une tournure médiatique et politique dérangeante. Je compte sur vous. Entrez Cortès ! dit-il d'une voix plus forte.

Il ne me laissa pas le temps de répliquer. Me gratifiant d'un regard paternel, le Commissaire acheva son rôle de protecteur, et une fois Delmiro à l'intérieur avec nous, il reprit une attitude plus professionnelle.

Consciente de la faveur qu'il m'accordait, le décevoir me déplaisait et je devais me montrer digne de sa confiance.

Avec un blâme, une mise à pied et deux enquêtes de l'I.G.S dans la même année, j'avais plutôt intérêt à me faire oublier. Même si je n'approuvais pas l'idée du groupe de parole et du suivi psychologique, le temps que je ne passais pas au bistrot ou chez moi, était du temps de gagné contre l'ivresse. Et puis, hors de question de me retrouver au Courbat à cause d'une demande d'intervention médicale.

Plutôt mourir que supporter cette honte.

— Alors, ce « tueur de mariées » ?

— Grâce au Commandant, nous sommes sur ses talons. Je dirais même qu'il est possible que nous l'arrêtions avant sa prochaine victime.

— Et comment ? demanda le Commissaire avec un intérêt non feint.

— Il faudrait que nous puissions accéder aux listes des mariages prévus pour les deux prochains mois. Grâce aux éléments actuellement à notre disposition, il nous suffirait de recenser les éventuelles victimes et de les mettre sous surveillance afin de coincer ce tueur.

— Je croyais que ce point de vue avait été écarté ? Pourquoi changer d'avis maintenant ? Qu'avez-vous découvert qui justifie une telle mobilisation de moyens ?

— Commissaire, celui que nous surnommons Alexandre tue ses victimes dans un ordre précis. Le Commandant Martin a trouvé le lien entre elles. Il s'agit de sa seconde signature, l'astrologie. Ça colle parfaitement au schéma et nous savons que sa prochaine victime sera une future mariée Sagittaire de vingt-cinq ans. C'est un détail qui, je pense, réduira notre champ d'investigation et notre surveillance de manière considérable. N'est-ce pas, Commandant ?

— Tout à fait, dis-je d'un air qui se voulait convaincant.

Lorsque son regard se posa sur moi, je vis une lueur de triomphe dans les yeux du Commissaire. Sa fierté était telle qu'un léger sourire de satisfaction s'amorça sur les recoins de sa bouche. Cette gratification était si discrète qu'elle ne semblait perceptible que par moi.

Cortès s'était montré persuasif.

Son argumentation avait gagné l'approbation du patron et c'était un bon point pour nous. Si tout se déroulait comme prévu, dans deux semaines au plus tard, nous pourrions nous immiscer dans la vie des futures mariées afin d'en sauver une dans le lot.

— Très bien, je vous donne le feu vert et je me charge des commissions rogatoires pour les filatures et la surveillance des jeunes femmes, mais je vous répète mon avertissement. Pas de vagues ! Soyez les plus discrets possible. Je ne veux pas de panique ou d'attitude qui pourrait éveiller les soupçons de notre homme. Et ne mettez pas les potentielles victimes au courant de cette manœuvre, ça pourrait être dangereux.

— Bien entendu Commissaire, dis-je en partant.

— Merci, ajouta Cortès.

Cette fois-ci, l'enquête prenait son essor. Nous arrivions dans la phase finale, stade précédant la conclusion de l'affaire – et comprenant, selon toute logique, l'arrestation du coupable. Avec l'appui du Parquet et de la Direction, cette sensation de finalité s'accroissait.

Mais avant de passer à autre chose, il nous fallait fermer le dossier Hervé. Je devais interroger ses proches pour la forme, sachant que, leur douleur mise à part, je n'apprendrais rien de nouveau. Après toutes nos fausses pistes, le seul indice valable m'avait été donné par Mélissandre.

Bien que ça me fasse mal de l'admettre, son aide m'avait été précieuse, et la visite chez la voyante aussi. Il était cependant impensable de tout remettre en question à cause de ça. Son aide n'avait été que ponctuelle et je l'avais appelée à l'aide dans un moment de grande faiblesse.

Je devais maintenant lui faire comprendre que notre collaboration s'arrêtait là et que nos méthodes traditionnelles se chargeraient du reste. Au programme, filature, surveillance active, écoutes téléphoniques et arrestation du suspect en cas de manifestation. Il nous fallait au plus vite découvrir son identité afin d'obtenir un mandat d'arrêt, et nous étions persuadés qu'il ne s'agissait que d'une question de temps.

Cortès et moi étions au domicile des époux Hervé, en compagnie du fiancé veuf, Sylvain Courtois. J'avais déjà vu des énerguemènes dans ma vie, mais ce gars-là, c'était vraiment un phénomène.

Ce type portait mal son nom.

Crâne rasé, tatoué et tout en muscles, non content d'être bête et méchant, il était d'une vulgarité à choquer un taulard. D'accord, toutes les petites frappes que je rencontrais n'étaient pas diplômées en lettres. D'ailleurs, pour la plupart, le parcours typique se résumait à baigne et hypobaigne. Bon, okay, la blague était aussi douteuse que la caricature était peu flatteuse, mais ce constat approchait tellement la réalité que c'en était affligeant.

Je ne connaissais pas Laurence Hervé de son vivant, mais si le voyou était son genre, elle avait trouvé là le champion toutes catégories. Je voulais bien admettre que le pauvre était en peine, mais pas au point de me laisser insulter, ni frapper.

L'interrogatoire prenait une tournure trop démente à mon goût. Même Cortès hésitait à intervenir afin de ne pas compromettre mon autorité devant ce type.

— Mais vous voulez quoi au juste ? Ma femme s'est fait charcuter comme une truie et vous êtes là comme deux boules sans zguègue avec vos questions à la con !

— Calmez-vous, Sylvain, ces personnes ne font que leur travail.

— Me calmer, belle-maman ? Allez dire ça à l'enculé de sa mère qui a tué Lolo et l'enfant qu'elle portait. Mon fils putain ! Il était zen lui quand il les a butés ? Quelqu'un lui a demandé de se calmer ? Je crois pas moi ! Et vous deux, là, cassez-vous d'ici, barrez vos gueules de con avant que je m'énerve pour de bon.

— Monsieur Courtois, sachez que vos propos outrageants peuvent vous conduire en cellule, alors je vous recommande la plus grande prudence...

— Tu me menaces, poulette ? me demanda-t-il en se gonflant la poitrine.

Il avança vers moi en roulant des mécaniques. Comme il était plus grand que moi, il joua de la situation pour me regarder de haut.

— Elle dit quoi la flicaille maintenant ?

Les poings et la mâchoire serrés, il se tenait face à moi. Afin de me fixer – minable tentative d'intimidation – il inclina légèrement la tête en disant.

— Tu veux me coller au mitard ? Alors vas-y, mais dis-moi avant pour quel motif sinon ça risque de chauffer pour ton matricule. Je te rappelle que tu as un salopard d'enfoiré d'assassin à coffrer et que tu es encore là à me casser les couilles.

— Monsieur Courtois...

— Personne n'a besoin de la volaille ici alors ferme ta putain de gueule et foutez le camp de chez moi !

J'avais envie de baffer ce connard. En d'autres circonstances, il aurait déjà goûté au bourre-pif sauce Axiandre, mais les conditions ne le permettaient pas. Je préférais passer pour une poltronne, plutôt que de rentrer dans son jeu, et je n'avais aucune envie de relever l'outrage. Pas le temps pour des broutilles et puis, je devais me faire oublier, ne pas faire de vagues.

Représentant l'ordre et la justice, il serait dommage de tomber dans ce type de traquenard. Mais parallèlement, ça confortait les imbéciles comme lui dans leur sentiment d'impunité et de toute-puissance. Audiard disait qu'il ne parlait pas aux cons parce que ça les instruisait. Diable oui ! Il avait sans aucun doute connu des Sylvain Courtois dans sa vie, parce qu'en ce moment, je partageais sa pensée.

Malgré la frustration, je m'écrasai en déplorant le côté pitoyable de cet individu, non sans me demander, une fois de plus, ce qu'une fille de bonne famille comme Laurence Hervé avait pu lui trouver. Il me vint même à l'idée que sa mort l'avait sauvée d'un affreux mariage.

Regardant Cortès, je lui annonçai notre retraite. Inutile à mon sens de perdre davantage de temps dans cet appartement.

— Allez viens, on s'en va. Messieurs dames, pardon pour le dérangement.

Et en partant, je toisai un Sylvain Courtois fier de lui.

— Un sacré numéro le fiancé ! me lança Cortès une fois assis dans la voiture.

— Ouais, et j'en ai maté des plus coriaces. Chienne de vie quand même ! Tu viens pour faire ton boulot, et comme si c'était pas assez difficile comme ça, il faut que tu tombes sur des attardés frustrés et mal élevés en plus. En tout cas, je voulais te remercier, Cortès.

— Pourquoi ?

C'était une vraie question. Je lus la surprise dans son regard.

— De ne pas être intervenu. Je trouve que tu as bien agi. Avec ce genre d'individu, la situation aurait pu dégénérer si tu avais tenté de m'aider en prenant le relais. Ça aurait mis mon autorité en défaut et ce con se serait engouffré dans la brèche.

— Rassure-toi, je ne me faisais aucune inquiétude quant à ton autorité ou ton aptitude à gérer ce genre de situation. Je ne m'étais juré d'intervenir que pour assurer deux choses : sécurité et protection.

— Merci, mais je n'aurai pas eu besoin de ta protection.

— Lui, oui !

Et pour la première fois depuis longtemps, un fou rire salubre nous détendit tous les deux. J'étais à l'aise en compagnie de Cortès, mais j'avais promis au Commissaire de me rendre à son foutu groupe de parole. Je n'avais pas envie d'y aller, mais, le connaissant, il était fort probable qu'un collègue soit chargé de me filocher.

Et puis, il était grand temps pour moi de me prendre en main...

— Au fait, Axiandre, comment s'appelle l'heureux élu ?

— Pardon ?

Cortès m'adressa un clin d'œil complice avant d'ajouter.

— Bah oui ! Tu es bien habillée, parfumée et légèrement maquillée. En plus tu as arrêté de boire. Donc...

— Donc arrête de rêver, j'ai aucun rencard ! Et puis, il vaut mieux sentir le parfum que la picole tu ne crois pas ?

— Vu comme ça...

Et notre fou rire fut alimenté de plus belle.

Les soirs d'octobre étaient plutôt frais. Je décidai donc de me couvrir. Après ma séance, il me faudrait rentrer en bus et je redoutais l'attente dans des températures polaires. Mais pour le moment, je devais m'y rendre, avec l'envie de celui qui doit s'asseoir sur la chaise électrique.

Arrivée sur place, le spectacle de ces visages défaits, marqués par les années et défigurés par l'alcool, ne me mit pas vraiment à l'aise. L'accueil qui me fut réservé me rappela alors les raisons de ma présence ici. Je n'avais que trente-deux ans, mais je me sentais déjà vieille et usée. Dans quel état serai-je dans dix ans ? Dans vingt ans ? Ces personnes n'étaient-

elles qu'un pâle reflet de mon avenir ? Dieu que la vérité était cruelle parfois ! J'eus au début l'impression de rentrer dans une secte.

La plupart avaient arrêté depuis plus de deux ans, mais la douleur de leur sevrage se lisait sur eux comme sur une brochure de lutte contre l'alcoolisme. Un petit nombre avait rechuté et j'écoutais ces gens exposer leur honte et leur faiblesse à de parfaits inconnus dont je faisais désormais partie.

Dans un laps de temps indéterminé, je me sentis complice d'un déballage abject d'intimité malsaine. Le vice y était mis en exergue, nous renvoyant l'image de notre concupiscence. Afin de masquer cette fragilité profonde, des encouragements surfaits et inutiles récités à voix forte tentaient vainement de nous faire oublier notre médiocrité.

Je sus alors, avec la clarté d'un soleil d'été, que je n'étais pas à ma place dans ce genre d'endroit. Malgré ma reconnaissance envers le patron, j'étais consciente que la guérison et le salut de mon âme ne se trouvaient pas en ces murs. Je me voyais mal prendre la parole face à ces pauvres gens en ânonnant *Bonsoir, je m'appelle Axiandre et je suis alcoolique*.

Dans mon cas, un suivi médical était vivement recommandé, et il me fallait bien l'admettre, un suivi psychologique m'aurait aussi fait le plus grand bien. Mais je préférais de loin le mensonge dans lequel Axiandre Martin était une femme à la volonté d'airain, qui pouvait arrêter de boire d'un simple claquement de doigts.

Lasse de cette complaisance, je me levai et rentrai chez moi sans m'arrêter au bistrot. Pour ce soir, j'avais eu ma dose d'émotions fortes. En glissant mes mains dans mes poches, mes doigts frôlèrent une boule de papier. Elle n'avait rien à faire là et je n'avais aucun souvenir de l'y avoir rangée.

La sortant, je la dépliai et y lus – Gabrielle Le Grangé – ainsi qu'un numéro de portable. Le sien, certainement. Mais qui était cette Gabrielle ? Et pourquoi n'avais-je aucun souvenir de notre rencontre ?

L'écriture était pourtant la mienne.

Ma mémoire était aussi fiable qu'une pile usagée. Je décidai de jeter le papier pour m'éviter des spéculations inutiles.

Tant pis, si c'est vraiment important, elle me rappellera !

27.

Jassandre 5/5

Si pour une majorité d'hommes, le fantasme le plus avoué était de faire l'amour avec deux femmes, le mien était d'essayer avec deux hommes. Après tout, pourquoi la réciprocité ne serait-elle pas en vigueur ? J'avais économisé assez d'argent pour prendre ma « retraite » et je voulais m'engager sérieusement avec Gabrielle.

Pour mon ultime rendez-vous, j'avais donc trié chacune des demandes avec soin. Je voulais un feu d'artifice, un orgasme véritable, sentir un homme contre moi pour la dernière fois. Mais en raison de la médiocrité des performances sexuelles masculines, il m'en fallait au moins deux pour compenser la faiblesse d'un homme seul. C'était une condition *sine qua non* pour atteindre mon but.

Le passé m'avait tant déçu que je ne voulais, pour rien au monde, rater ma sortie.

Il est vrai que, pour le coup, me qualifier d'escort était une insulte pour toutes les professionnelles de la branche. Je n'étais qu'un ersatz, une pâle copie nuisible et outrageante. Ce terme ne me servait, en réalité, qu'à masquer aux yeux des autres – mais surtout aux miens – ma double vie de turpitude. Prendre des vessies pour des lanternes avait bien failli me coûter la vie, mais cette fois était bel et bien la dernière.

Je me l'étais jurée.

Telle l'enfant prodigue, je retournerais en grâce auprès de Gabrielle après ce dernier épisode d'une impudicité adultérine égoïste et immature. J'aimais à croire que son amour m'avait sauvé de moi-même. Tout son être me manquait. Mon corps se languissait de ses caresses, douces et exquises. Dès notre première prise de contact, cette femme m'avait fascinée. Loin d'imaginer qu'elle m'aurait révélé à mon homosexualité, je m'étais éprise d'elle.

Ma grise vie s'était alors fait poésie pastel.

À la saison des amours, elle avait apporté le soleil dans mon cœur en hiver et je vivais depuis un merveilleux conte d'été. Ce fut la naissance de notre arc-en-ciel. Gabrielle était devenue ma tendre, mon ange au regard si doux, ma délicieuse et pure. À la fois Muse et Salut, elle était la femme tant désirée, mon rêve inaccessible. Elle, si précieuse, si fragile et pourtant si forte, mon refuge et ma perte se trouvaient entre ses cuisses.

Gabrielle était mon cœur et ma vie, ma douce si secrète. Malgré cela, le monstre que j'étais n'avait pas su comprendre sa discrétion. Bousculant sa délicatesse, je l'avais embarrassée d'un amour incomplet et d'une vie de dépravation nocturne dont elle ne voulait pas entendre parler.

Seulement, elle m'apportait tant...

Amour, écoute, compréhension, tendresse, sincérité, fidélité, tout ce qu'aucun homme ne pourrait jamais me donner. Elle était entière, attentionnée, et la question financière n'était pas un barrage entre nous.

Pour tout cela, je lui avais fait la promesse d'arrêter.

Ces douleurs vécues en silence n'étaient pas la récompense qu'elle méritait. Forte de mes erreurs passées, je désirais par-dessus tout lui offrir ce que j'avais de plus cher, un amour sincère et loyal. Mais en avais-je la volonté ? En étais-je seulement capable ? Ces interrogations m'avaient plus d'une fois hantée. Dans un couple, les deux personnes se devaient d'être complémentaires. Pour ma part, j'avais l'impression d'être supplémentaire.

Qu'avait-elle trouvé en moi que j'ignorais ? Épicurienne, égoïste et capricieuse, je n'en faisais qu'à ma tête, et dans la parfaite illusion d'une femme sûre d'elle. Mais mon inconstance révélait un profond manque de confiance en moi. Qu'importe puisqu'en définitive, j'avais réussi à satisfaire mes envies. Et puis j'avais Gabrielle maintenant.

Après tout, comme elle me l'avait si bien fait remarquer, si je n'avais pas choisi de mener cette vie, jamais nous n'aurions pu nous connaître. Il n'y avait pas eu de hasard dans notre rencontre. Nos chemins semblaient obéir à un dessein plus grand, une sorte de volonté divine. Était-ce le karma ? La Providence ? Je l'ignorais, mais cette lacune ne m'enlevait pas l'innocente gratitude qui me réchauffait le cœur.

J'avais aussi décidé d'arrêter pour la soutenir dans la dure épreuve qu'elle traversait. Laurence, l'une de ses cousines, enceinte de surcroît, était l'une des victimes du « tueur de mariées ». Elle devait être sa demoiselle d'honneur et Gabrielle s'en remettait difficilement. La famille faisait son deuil et l'enterrement avait été éprouvant pour beaucoup d'entre eux.

Elle aurait aimé ma présence, mais les siens n'en auraient pas compris la raison. Il était préférable que je reste dans l'ombre encore quelque temps. Traditionalistes, ils étaient retournés sur la côte basque pour un recueillement familial et je profitais de son absence pour honorer un ultime rendez-vous.

Avec anxiété, je me concentrais sur cette nuit décisive. Après cela, je ne serais plus la même. C'était ma dernière nuit, je le sentais. Enveloppée d'une aura mystique, l'acuité de mon intuition surdéveloppée m'indiquait la voie à suivre. Il s'agissait de ma dernière soirée de célibat avec un homme – deux, pour être exacte.

C'était comme un enterrement de vie de jeune fille. À la différence près qu'il était entendu que je percevrais six mille euros en échange d'une nuit complète avec eux. Cet accord convenu au téléphone, je pris soin d'enlever mon site du réseau internet. Je devais disparaître, m'effacer à jamais, sans laisser de trace de mon passage sur la toile.

Mon plus gros pincement au cœur fut l'idée d'abandonner mon appartement des Champs-Élysées. Mais pour connaître le bonheur avec Gabrielle, j'étais prête à ce sacrifice. Comme ce lieu lui rappelait mes frasques antérieures, j'avais accepté de le rendre afin d'emménager dans un nouvel appartement, plus petit, mais sans passé.

Ainsi, une nouvelle vie s'offrirait à nous.

Je ne l'avais pas encore trouvé, mais je ne m'inquiétais pas outre mesure. Mon propriétaire m'accordait quinze jours de délai et il me reverserait ma caution une semaine plus tard, après l'état des lieux. Autre bonne nouvelle donc, l'arrivée de quatre mille euros sur mon compte dans trois semaines. De plus, j'étais en mesure de payer cash un an de loyer, caution incluse. Je ne connaissais aucun propriétaire qui refuserait une telle garantie.

Mais pour l'instant, je préparais ma folle nuit de débauche. Mes partenaires n'arrivaient que dans deux heures et je voulais être au meilleur de ma forme. En tenue d'aérobic, je fis une heure d'exercices intenses, transpirant mon excitation par litres. Après mes étirements, la sensation de l'eau tiède sur ma peau moite de désir fut unique, indescriptible.

Cette soirée s'annonçait, en tous points, exceptionnelle.

Fraîche et parfumée, j'attendais donc leur venue avec la gourmandise d'une collégienne encore pure. Dix minutes plus tard, ils étaient tous deux sur le pas de ma porte, aussi anxieux et impatients que moi. Ils étaient timides, jeunes, plutôt beaux garçons, et leur allure me plaisait. Après Flavio, je m'étais fixé une règle. Ne jamais conclure une affaire avec un homme plus âgé que moi (à plus forte raison avec deux !).

Ils avaient vingt-et-un et vingt-deux ans. Étudiants en sciences politiques, leur vie sexuelle était aussi trépidante que celle d'un séminariste. Rougissants jusqu'aux oreilles, leur éducation bourgeoise se manifestait dans leur gêne.

Je dissipai leur embarras d'un sourire et les fis entrer.

— Bonsoir, et bienvenue chez vous.

— Bonsoir.

— 'soir.

Même leur salut était timide. Comme ils étaient mignons tous les deux ! Il était convenu que je les reçoive en bas résilles et en tenue d'infirmière. Apparemment, l'effet désiré était au rendez-vous, car ils ne pouvaient détacher leurs regards de ma blouse blanche, ouverte sur mon décolleté affriolant.

— Vous pouvez laisser vos sacs ici si vous le désirez, leur dis-je en leur indiquant le buffet.

— Merci, c'est gentil.

— Au fait, voilà l'argent.

Et sur l'initiative du second, le premier me remit aussi sa contribution. Trois mille chacun. Après vérification, je les remerciai et leur proposai un apéritif de mon minibar pour les détendre.

Leur choix se porta sur un whisky. Il ne me restait qu'une bouteille de *Red Lady*, un mélange de whisky pur malt et d'une infusion naturelle de trois variétés de griottes. Ils furent ravis. Assis sur mon canapé, leur regard tentait de percer l'exaltant mystère de mes jambes légèrement écartées devant eux.

En appui sur le dossier d'une chaise, je sirotais mon verre en souriant. L'atmosphère était encore tendue et nos échanges étaient davantage visuels qu'oraux. Ayant terminé de boire, je me cambrai devant eux afin de ramasser le stéthoscope laissé sur la table basse. À la vue de ma poitrine rehaussée par mon soutien-gorge, l'un d'eux faillit s'étouffer avec son apéritif.

— Je vois que vous êtes malade. Vous toussiez beaucoup. Laissez-moi vérifier.

Je commençai notre jeu érotique.

Aussi intimidé qu'excité, il se laissa faire. Avec délicatesse, j'ouvris sa chemise puis posai l'appareil sur son torse. Comme je faisais mine de l'ausculter, je caressais lentement sa poitrine en lui titillant les tétons.

Son rythme cardiaque s'amplifia d'un coup.

— Enlevez votre pantalon s'il vous plaît, je dois procéder à un examen approfondi.

Et tandis qu'il s'exécutait, je me tournai vers son ami.

— Vous avez l'air tout pâle, que se passe-t-il ?

— Rien, tout va très bien, je vous assure.

— Oh, le vilain menteur ! Laissez-moi vous examiner.

Notre jeu se mettait lentement en place. En dépit de leur timidité maladive et de leur gêne croissante, ils semblaient satisfaits et se déshabillèrent. Mes deux partenaires étaient maintenant en caleçon à rayures devant moi. Bien que la situation n'émoustille pas ma libido – en effet le burlesque succédant au glamour et à la sensualité du départ – j'occultai ce détail afin de me concentrer sur notre pacte.

Je devais être bonne comédienne, car leur expression changea. Peu à peu, ils prenaient de l'assurance, osant par moment quelques touchers. Tendres, mais décidés, leurs pulsions dictaient désormais leurs gestes. L'alcool aidant, une partie de leur inhibition les avait quittés.

Lentement, notre trio s'harmonisait dans son ballet sulfureux.

— D'ordinaire, c'est moi qui donne les piqûres, mais ce soir, vous serez mes infirmiers, dis-je en me caressant l'entrejambe d'une voix érotique et sensuelle.

Ma note d'humour, associée au ton choisi pour cette boutade augmenta leur désir. S'avançant vers moi, ils enlevèrent leurs dessous. Saisissant leur membre dressé devant moi, je les caressais en ajoutant.

— Je dois stériliser le matériel, on ne sait jamais.

Et tour à tour, je les pris en bouche afin de poursuivre nos préliminaires. Accroupie devant eux, j'étais en mesure de jauger leur satisfaction selon le degré de pression de leur main sur ma tête.

Et ils appréciaient ma prestation !

— Voilà, le matériel est prêt, nous pouvons commencer les rappels.

Sur mon invitation, l'un d'eux s'allongea sur le canapé. Sortant deux préservatifs de ma poche, je leur remis leur combinaison d'aventuriers, qu'ils enfilèrent avec douceur. Lorsqu'ils furent équipés, je me délestai de mon string et enfourchai mon premier étalon avec délicatesse. Dos collé à sa poitrine, je sentais ses mouvements de bassin satisfaire mon analité.

Le second attendit quelques instants avant de s'approcher. Face à moi, il déboutonna d'abord ma blouse et ôta ensuite mon soutien-gorge. Se cambrant, il me caressa les seins en humectant mes mamelons avant de pénétrer mon intimité. Le raid était lancé ! Leur double incursion était une sensation unique et merveilleuse. Je me sentais partir, chavirer, cap au Nord vers le septième ciel, en route pour mon feu d'artifice. Mon âme se noyait dans un puits de désir. Leurs mouvements coordonnés s'harmonisaient à la perfection.

Je l'aurais mon souvenir inoubliable !

Alors, il se produisit un événement que je n'avais pas prévu. Celui qui était sur moi se tendit et explosa au bout de deux minutes à peine.

— Désolé, me dit-il.

— Ce n'est pas grave, nous avons toute la nuit.

Et tandis qu'il se retira, l'autre mit fin à son mouvement.

— Que se passe-t-il ?

— Rien, je veux juste attendre qu'il reprenne des forces.

— Pas obligatoirement, tu peux continuer. Il nous rejoindra ensuite...

— D'accord, dit-il en changeant d'évasure.

Cet intermède oublié, je pensais la soirée repartie. Malgré une cassure de rythme, tout était prévu pour un feu d'artifice magique.

J'ai bien fait d'en prendre deux !

Mon explorateur s'aventurait dans les profondeurs humides de ma grotte des plaisirs. Et alors qu'il s'attelait à notre satisfaction mutuelle, un ronflement mit un terme définitif à mon rêve. Épuisé par un effort, apparemment trop violent pour lui, l'autre s'était endormi après son orgasme. Quelle injustice pour nous les femmes ! Pourrions-nous un jour obtenir un orgasme à chaque rapport ?

J'en doutais.

Voyant cela, mon second partenaire m'affirma qu'il lui était impossible de continuer dans de telles conditions. Perdant toute envie, son érection disparut en dépit de mon ardeur à relancer son excitation.

Je devais me faire une raison, je n'aurais pas de feu d'artifice ce soir, à moins d'un miracle, chose que je savais inexistante. Malgré ses excuses, je lui en voulais. Je leur en voulais à tous les deux.

De rage, je lui proposai même de les rembourser, mais il refusa. Il appela ça mon « dédommagement ». J'étais verte. Ces deux idiots venaient de faire capoter ma dernière soirée. Confus, il me demanda l'autorisation de passer la nuit

au salon, aux côtés de son copain afin qu'ils rentrent ensemble dès la reprise des transports en commun.

Parce qu'ils n'avaient pas de voiture en plus ! De mieux en mieux. J'avais commis une grave erreur de jugement. Trop axée sur ma sécurité, j'avais négligé un élément essentiel. Le potentiel sexuel de mes partenaires. Moi qui pensais la jeunesse pleine de fougue et de vigueur, j'étais désormais guérie de mes illusions.

Puis-je rester chez toi en attendant le premier métro s'il te plaît ?

Que pouvais-je répondre à cela ? Je n'allais pas le mettre dehors tout de même. Il est vrai qu'il l'avait mérité. En plus, il avait de quoi se payer un taxi ! Mais, résignée, j'acceptai en noyant ma déception dans une bonne bouteille, avant de m'allonger, ivre et furieuse, à côté d'eux.

28.

Alexandre 7/8

J'étais poursuivi par trois hommes noirs armés jusqu'aux dents. J'ignorais tout des raisons de cette traque, mais j'étais le gibier d'une véritable chasse à l'homme urbaine. Il faisait nuit et je courais à en perdre haleine à travers les rues de Paris. Jamais avant ce soir je n'avais considéré les gens comme des obstacles, mais il fallait le reconnaître, les rues grouillaient de monde.

Épuisé par cette course poursuite, je sentais mes forces m'abandonner. Il me fallait trouver une solution si je voulais rester en vie. Éviter les lignes droites me semblait être un bon début, car mes poursuivants gagnaient du terrain. Je n'étais pas une pointure en sprint, mais la peur décuplait mes facultés physiques.

À Montparnasse, c'était l'heure d'affluence des rendez-vous nocturnes. Des couples ou des amis se retrouvaient pour dîner, d'autres allaient au cinéma, certains se rendaient à la gare, bref, c'était une ville dans la ville. Et surtout un endroit bondé de personnes innocentes. En échappant à mes assaillants, j'avais déjà vu deux personnes se faire tuer à ma place.

Ces types ne reculaient devant rien. Ne craignant ni policiers, ni gendarmes, arme au poing, ils cherchaient à m'éliminer par tous les moyens disponibles dans leur arsenal de guérilla urbaine. J'étais l'ennemi public à capturer, mort ou vif. Apparemment, leurs commanditaires avaient dû payer une fortune, vu le mal qu'ils se donnaient pour m'avoir.

Mais quel était ce crime que je devais payer de ma vie ? N'ayant pas le temps de méditer sur le sujet, je quittai l'avenue du Maine en courant. Malgré les feux verts et le risque d'accident, je slalomais entre les voitures, sous les yeux apeurés des noctambules qui assistaient malgré eux à ma traque.

Je devais quitter ce quartier maudit. M'engouffrant dans la rue du départ, j'espérais rejoindre l'entrée du métro située face au cinéma

Miramar. Comme un fait exprès, un groupe de touristes étrangers en sortait, bloquant l'accès avec leurs bagages volumineux. Tournant sur ma droite, je pris ensuite le boulevard du Montparnasse.

Des coups de feu retentirent, aussitôt accompagnés de cris d'horreur. Apeuré, je bousculais maintenant les promeneurs sans même leur demander pardon. M'engageant sur la droite après le restaurant belge, je courus jusqu'à la station Edgar Quinet.

C'était mon salut, ma seule issue.

Je commençais vraiment à fatiguer et ils étaient toujours sur mes talons. Mes muscles en surchauffe commençaient à me lâcher. Le corps raidi, je crus, durant un court instant, que mes jambes refuseraient d'avancer davantage. Le cœur au bord des lèvres, ma piètre condition physique, fruit d'un évident manque d'exercice, me rappelait à l'ordre. Sans doute un effet de mon imagination, mais j'avais parfois l'impression de sentir leur souffle sur ma nuque. Pourquoi diable fallait-il que la rue du Montparnasse soit en pente ? Mais qu'importait à présent ? L'heure n'était pas aux jérémiades.

Je poussai une dernière fois sur mes jambes.

Dans un effort désespéré, je parvins à atteindre la station. J'avais la bouche et la gorge sèches. N'ayant pas de titre de transport, je profitais de mon élan pour me faufiler derrière quelqu'un, une fois arrivé au bas de l'escalier. De nouveaux coups de feu me firent savoir que mes poursuivants n'étaient pas loin et j'eus un regain de tonus.

Merde.

Ce que je redoutais le plus arriva. Dans ma direction, il n'y avait pas de métro à quai ou à l'approche. Un appel d'air important m'indiqua l'arrivée imminente d'un métro circulant dans la direction opposée à la mienne. Sans hésiter, je descendis sur la rame où je me perdis dans un champ de maïs. Je m'enfonçai dans cette mer verte et or. Les feuilles me fouettaient le visage, mais je poursuivais ma progression. Enfin, j'aperçus une issue. Au bout d'une allée, je vis une lumière et m'y précipitai. À ma grande surprise, j'étais parvenu à traverser les rails et me hissai tant bien que mal sur l'autre quai, sous l'œil ébahi des usagers.

Courant en bout de quai, ma progression fut masquée par la venue soudaine du monstre de fer. Dans un crissement assourdissant, le métro s'arrêta et ouvrit ses portes. Me réfugiant dans le dernier wagon, je vis deux de mes poursuivants pester en s'apercevant qu'ils étaient du mauvais côté

du quai. Soulagé, je m'apprêtais à souffler lorsque je vis le troisième homme à la mine patibulaire foncer vers moi.

Le nez collé à la vitre, il était dans l'avant-dernier wagon. Son air menaçant me faisait froid dans le dos. Son regard perçant me déshabillait, me mettant à nu face à mes peurs les plus enfouies. Alors, il se produisit l'impensable. Je n'avais qu'un bref sursis avant la prochaine station, mais il avait jugé ce délai trop important.

Me mettant en joue, il tira à travers la vitre. Le verre vola en éclats et les usagers se plaquèrent au sol en criant. Par réflexe, l'un d'eux tira le signal d'alarme, provoquant un arrêt brutal du métro. De rage, l'homme martelait la porte afin de rejoindre notre compartiment.

Accroupi, les mains sur les oreilles, je cherchais une issue. J'allai mourir. Il me fallait vite réagir. Regardant le sol avec attention, je vis une trappe que je n'avais pas remarquée auparavant. Je tentai de l'ouvrir, mais elle était verrouillée. Promenant mon regard autour de moi, je vis alors le cache de l'extincteur. Le volet était battant, et derrière, j'entrevois un passage.

Je ne savais pas où il me conduirait, mais mon problème était de chercher un moyen d'y accéder. La solution se présenta à moi tel un miracle. Par terre, une coupelle de porcelaine de Limoges, dorée à l'or fin, comportait un biscuit. À côté, un carton assorti présentait l'inscription suivante :

MANGE-MOI.

Étrange.

Je fus envahi par une impression de déjà-vu. Mon assaillant ayant presque réussi à passer de mon côté, je mangeai le biscuit sans me poser davantage de questions. Ma taille s'adapta alors à l'orifice et je pus m'y faufiler.

Il faisait très noir. Impossible d'obtenir des informations concernant l'endroit où je me trouvais. Cherchant une issue à tâtons, je me rendis compte que j'étais recroquevillé dans une malle. Poussant le couvercle, je me retrouvai à l'extérieur. Le décor étrange m'indiqua que je me trouvais maintenant dans la cache secrète d'un manoir hanté.

Je quittai la pièce, puis traversais les couloirs sombres et poussiéreux. Les peintures, agrémentées de toiles d'araignées, représentaient sans doute

les héritiers du domaine à travers les âges. Sur mon passage, leurs regards interrogateurs se tournaient sur mes pas, intrigués par ma présence en ces lieux. Des bruits étranges à vous glacer le sang résonnèrent dans les couloirs puis ce fut le silence.

Une autre menace planait à présent au-dessus de moi. Invisible, puissante et démoniaque, elle m'observait dans ce labyrinthe où je m'enlisais. Les couloirs du manoir s'étaient métamorphosés en un dédale torturé dont je ne trouvais pas l'issue.

Seul dans les ténèbres, j'avancais sourd-muet et aveugle dans cette atmosphère glacée. J'avais froid et je grelottais à m'en disloquer les membres. Soudain, j'aperçus une faible lueur poindre à l'horizon. Un sentier étriqué et escarpé menait à cette source de chaleur. Heureux d'avoir enfin trouvé une sortie, je m'y précipitai avec joie.

Ma course fut alors freinée par un spectacle ahurissant. À l'aplomb d'une corniche abrupte, je me trouvais au-dessus d'un gouffre, véritable bouche de l'enfer où des créatures ailées crachaient des flammes en fuyant une menace imminente. En effet, passant à toute allure sous l'Arc de Triomphe – qui n'avait rien à faire en pareil endroit – deux engins de la brigade des sapeurs-pompiers de Paris étaient venus éteindre le feu en Enfer. Il y avait un Renault Midliner S 180 équipé BEMAEX, et un Renault Midliner M280. Toutes sirènes hurlantes, ils se frayaient un passage entre les coulées de lave en fusion, projetant de la neige carbonique sur les créatures paniquées.

Durant sa fuite, l'une d'entre elles poussa un flot ininterrompu de jurons en s'adressant à un nain manchot qui se soulageait sur ma jambe gauche comme un caniche. L'insultant à mon tour, le coup de pied qu'il reçut le projeta dans les flammes. Je venais de le tuer. Aussitôt englouti par le magma en ébullition, le nain fut happé par la masse en fusion et son corps fondit comme neige au soleil.

Alors un geyser cracha deux escarboucles qui atterrirent dans mes mains. Les pierres étaient si chaudes qu'elles me brûlèrent les paumes, et c'est à ce moment que je m'éveillai en sursaut.

3 heures 57.

Réveillé. Commentaire. Encore un cauchemar. Étrange. Pas comme les autres. Pas de fille. Pas *La* fille. Trois hommes. Une menace. On m'en veut.

La police ? Non. Les *autres*. Ils sont déjà là. Ils sont revenus. Dans ma tête. Je les entends. Je crois qu'ils me cherchent. Ils sont trois. Ils m'en veulent. Je les effraie. Je les dérange.

Ils veulent me tuer. Mais ils ne peuvent pas. Ils ne doivent pas. Je n'ai pas fini. Le rituel est incomplet. J'ai peur. Leurs visages. Je ne les ai pas vus. Ils sont noirs. C'est tout ce que je sais. Je m'angoisse. Je crie.

— Au secours, aidez-moi !

« Que se passe-t-il trésor ? »

La voix !

Soulagé. Elle est venue. Pour moi. Pour nous. Elle me protégera. Ensemble nous serons plus forts. Plus forts que la Mort. Plus forts que les *autres*. Ils ne peuvent pas gagner.

— Je crois qu'ils veulent me tuer.

« Qui ? »

— Les *autres*. Ils en ont après moi. J'ai peur.

« Rassure-toi mon poussin, il ne te sera fait aucun mal. Mon cœur est tien et je n'accepterais pas de te perdre. Tu es à moi pour l'éternité. »

La voix !

Ces encouragements sont les bienvenus. Mais je traverse une mauvaise passe. Il va arriver quelque chose. Je le sais. Je le sens. Les *autres* ne sont pas loin. La Mort. Elle rôde autour de moi ! Je dois être prudent.

Je prends mon mp3. Je me cache sous mon lit. Play. Les premières notes me transpercent. M'angoissent. Elles me prennent aux tripes. La guitare me transporte. Aux enfers. Elle m'y emmène doucement. Je suis le martyr de Hadès. J'ai peur. Je veux changer de morceau. Mais je ne peux pas. *Spencer Perceval* de I Like Trains m'escorte dans l'Abîme.

29.

Axiandre 10/11

— Waouh ! T'es sexy dis donc ! Tu as un rencard ?

— Mais non, pourquoi tu dis ça ?

— Parce que le chemisier et la jupe, ça te change ! Et des chaussures à talons s'il vous plaît !

— C'est tout ce qu'il me restait.

Cortès siffla en promenant un regard expert et approbateur sur mes jambes anormalement dénudées. En fait, s'il ne m'avait pas fait cette remarque, je n'aurais sans doute pas constaté ce changement vestimentaire plutôt... inattendu.

— Et puis ce parfum... vraiment sublime ! Ce n'est pas la première fois alors, avoue. C'est qui ?

Sentant le rouge et la honte m'envahir, j'ajoutai.

— Arrête ! T'es con ou quoi ?

— Quoi ! Qu'est-ce qu'il y a ? J'ai rien fait !

— Lâche-moi avec ça !

Il ne le savait pas, mais j'étais allergique aux compliments. Et puis surtout, j'étais très préoccupée. Quelque chose allait de travers. Cette affaire devenait incompréhensible. Je tournais comme une lionne en cage. Qu'avions-nous mal fait ? Bien entendu, « rien » fut ma réponse première, mais je ne pouvais m'en contenter. Une autre jeune fille s'était fait tuer et ça, je ne pouvais l'admettre.

Notre piste était bonne. L'idée de chercher une future mariée – dont la période de naissance en ferait une Sagittaire – était la marche à suivre. Seulement, nous ne pouvions pas prévoir qu'il y en aurait autant. En effet, pour la rentrée, cinquante-deux candidates correspondaient au profil recherché. Qui aurait pu croire à une telle proportion sur un total de cent treize mariages ? Pas moi en tout cas.

Résultat des courses ? Une victime de plus. Coralie Vinnier. Vingt-cinq ans. Tuée la veille de son union. Sagittaire. Lettre E tatouée derrière l'oreille gauche. D'après l'autopsie, morte par appui nasobuccal à travers un tissu souple imbibé de chloroforme. Le taux de monoxyde de carbone dans les poumons étant lui aussi anormalement élevé, le verdict s'imposa de lui-même. Autrement dit, l'asphyxie mécanique, ainsi nommée pour souligner son origine criminelle, car provoquée par le tueur.

Une opération *post mortem* avait été réalisée. Cure bilatérale des hernies de l'aine avec pose de prothèse, par abord préperitonéal. Conséquence de ceci, deux escarboucles retrouvées dans les hanches.

Le schéma de l'anatomie ésotérique de l'homme dessiné par Mélissandre me revint en tête.

Merde !

Nous étions proches de notre objectif et nous avions pourtant raté la cible. Le temps et le manque de moyens avaient joué contre nous. En marge de la loi, nous avions parfois œuvré dans l'illégalité la plus remarquable. Mais, désormais convaincu du bien-fondé de notre théorie, le Commissaire Julien avait passé l'éponge sur nos digressions.

Le prénom *Alexandre* était entier, mais, loin de notre première hypothèse, nous savions qu'il y aurait trois autres victimes. Connaissant maintenant son mode de sélection, j'éplucherais chaque liste des mairies des vingt arrondissements de Paris afin de trouver la victime Capricorne avant lui. J'y passerais mes nuits s'il le fallait, mais il était hors de question qu'il achève sa série de meurtres rituels avant de disparaître dans la nature.

J'avais un nouveau défi à relever. Interrompre sa folie afin de traduire ce criminel en justice. Inutile de dire que j'attendais l'heure de sa capture avec impatience. Nous n'écartions toujours pas la piste de la petite amie et, en dépit de sa conduite irréprochable, Nicole Cluzal restait encore sous surveillance pour le moment.

Cela faisait un mois que je n'avais pas eu de nouvelles de Mélissandre et elle semblait avoir disparu. Elle était partie sans laisser d'adresse. Même sa carte de visite demeurait introuvable. Il n'y avait aucune trace d'elle nulle part.

C'était comme si elle n'avait jamais existé.

Repensant à notre rencontre et à mon premier accueil, je souris. Son absence m'avait laissé un vide inexpliqué. C'était la première fois que je parlais de mon travail avec une personne étrangère au service. Au fond, je crois que je l'aimais bien. Son allure soignée et toujours impeccable me manquait. Même son accent me manquait. Mais nous appartenions à deux mondes différents et il n'était pas plus mal que notre séparation se soit déroulée ainsi.

Je lui devais tout de même une fière chandelle. Aurai-je seulement remarqué l'indice des dates de naissance ? Sans elle, aurai-je fait le lien avec un rituel macabre ? Aurai-je pensé à l'astrologie ? Malgré l'évidence des pistes laissées par notre homme, il m'apparut clairement que je n'aurai jamais cherché dans cette voie sans son appui.

Grâce à elle, j'avais de plus regagné l'approbation et le soutien de mes collègues, comme de ma hiérarchie. Elle m'avait aidé dans une période de ma vie où je n'allais pas très bien, et mon seul regret était de ne pas avoir pu la remercier.

Domage, mais la vie était ainsi faite.

En creusant davantage nos pistes de réflexion, nous avons même tenté de vérifier les déplacements d'Alexandre en fonction des victimes, traçant ainsi un potentiel champ d'action. Mais ça ne correspondait à rien. Si les victimes étaient choisies selon des critères bien définis, les arrondissements, eux, semblaient tomber sous le coup du hasard.

Aucune logique géographique, mathématique ou numéraire. Alexandre nous baladait, tout simplement. Mon expression, choisie avec minutie, me fit même espérer qu'il les tuait en respectant un circuit touristique. Au point où j'en étais, tout était tellement fantasque que j'interrogeai tous les tours operators de la capitale.

En vain.

Il était même probable qu'il s'agisse du trajet parcouru durant ses leçons de conduite. Peut-être sélectionnait-il ses victimes en fonction de l'arrondissement où vivaient ses amis, sa famille. Tout scénario devenait plausible.

Mais il ne s'agissait pas d'élaborer des théories de polars au rabais.

Le duo Alexandre tuait d'innocentes jeunes femmes à la veille d'un des moments les plus importants de leur vie. Pourquoi diable un homme accepterait-il les ordres d'une...?

Putain Axiandre, t'es trop conne ma vieille, c'est évident !

Au cours de ma réflexion interne, une autre piste, négligée jusqu'à présent me sauta aux yeux. Sortant de mon bureau, je courus faire part de ma découverte à mes collègues.

— Les gars, je viens de penser à un truc. Laissez tomber la piste de Cluzal, je crois qu'elle dit la vérité ?

— Pourquoi, que se passe-t-il ? demanda Cortès qui arriva tout de suite après.

— Je crois avoir trouvé la dernière piste, celle qui nous conduira à Alexandre.

Ils me regardèrent comme si j'étais déjà bourrée – ou pas encore dessoulée de la veille. Ils avaient un regard aussi inquiet que surpris. Qu'allai-je encore leur annoncer ? Ce devait être leur question du moment, mais je n'avais pas le temps de m'inquiéter de ce qu'ils pensaient. J'avais trouvé la dernière miette de notre petit Poucet.

— Écoutez ! Au début, on avait pensé à un ex-jaloux, mais un détail ne collait pas !

— Lequel ? demanda Christian.

— Alexandre ne pouvait pas avoir eu autant d'ex-petites amies du même âge ! Et puis le mobile ? Pour quelle raison un homme s'amuserait-il à tuer de futures mariées la veille de leur mariage ? Pourquoi les coiffer et les maquiller comme des poupées alors qu'il les tuait ? Il aurait pu les achever sans se donner autant de mal ! Je crois qu'il veut nous délivrer un message.

— Où veux-tu en venir ? me demanda Louis, exaspéré.

— Les dates de naissance nous ont permis de cibler et de centrer nos recherches sur un profil défini de filles. Mais nous avons oublié le mobile qui, lui, nous permettait de chercher un certain profil d'homme. Je voudrais que deux d'entre vous se mettent en relation avec le service des mariages des mairies de chaque arrondissement afin de vérifier la liste des mariages annulés ces cinq dernières années. Vérifiez que, parmi ces listes, vous n'avez pas un dénommé...

— Alexandre... dit Cortès.

L'information avait été dite dans un murmure, comme une réflexion pensée à voix haute. Je n'étais pas déçue. Cortès était vraiment bon. Analyste et méthodique, il avait tout de suite saisi le bout de ma pensée.

Leur expression changea alors d'un coup.

Ma réflexion portait ses fruits. L'un après l'autre, chacun d'entre eux manifestait son adhésion à mon idée. Gagnant leur approbation, je me sentis soulagée. Il n'était facile pour personne d'admettre ses erreurs et les miennes étaient nombreuses. Mais de toutes, la plus grosse était d'avoir sombré dans l'alcoolisme en cachette.

Personne n'avait rien dit, mais leur silence avait été plus éloquent que n'importe quel discours moralisateur. Je m'étais détruite seule, sans un bruit ni un mot. Pas une fois je n'avais essayé d'en parler. C'était contraire à notre manière de faire. Ici, quand l'un de nous avait un problème, le reste de l'équipe était là pour l'aider.

J'avais fait le choix de taire mon mal-être. Ils en avaient sans doute conclu que je n'avais plus besoin d'eux, qu'ils m'étaient devenus indifférents. Bien au contraire, je les aimais davantage et leurs blagues cochonnes me remontaient toujours le moral, mais j'avais gardé le silence à cause de la honte qui me rongait.

Je ne me souvenais même pas du début de cet enfer intérieur. Longtemps, je voulus croire que la mort de Titi en était la cause, mais ce n'était qu'un facteur révélateur, le déclic qui révéla un mal plus ancien, plus profond, et plus dur à affronter.

J'étais au bout du rouleau. Je me traînais comme une loque. Je faisais des efforts constants pour rester sobre et lucide. D'humeur changeante, j'étais devenue capricieuse et autoritaire, passant mes nerfs sur le premier venu. La semaine dernière, Maurin eut droit à un traitement de faveur. Alors qu'il débitait ses conneries habituelles, il reçut la plus belle correction de sa vie. Mais il faut admettre qu'il l'avait mérité.

Alors que je sortais des toilettes au terme d'une terrible crise de manque, il lança à l'adresse de l'un de ses collègues que le seul moyen de me sauver était une importante perte de sang, que ce soit par hémorragie ou règles abondantes. Je suis désolée, mais quand on est aussi con, il faut apprendre à fermer sa gueule.

Et puis, blessée par ses propos en tant que femme, je devais réagir.

Cortès fut témoin de l'altercation, mais n'avoua jamais ce qu'il avait vu. Quand il sortit de l'hôpital avec dix-sept jours d'I.T.T^[25] à la clé, Maurin affirma être tombé dans l'escalier. Une chute malencontreuse dans un geste imprécis de précipitation. En réalité, il craignait surtout les représailles et n'en parla même pas à Vélasquez, bien que ce dernier ne soit pas dupe et ait juré de me le faire payer.

Je continuais ma thérapie en allant aux réunions des alcooliques anonymes trois fois par semaine, mais je ne prenais toujours pas la parole. J'arrivais, prenais un siège et me contentais d'écouter les autres, espérant que l'un des témoignages me rappelle ma vie, ma propre histoire.

Cela n'était pas encore arrivé. Au bout du compte, je doutais que cela arrive un jour. Je n'avais pas arrêté de boire, mais j'avais diminué ma consommation et je m'étais mise à courir. Je faisais aussi du renforcement musculaire afin de compenser la rage sourde qui grondait en moi lorsque je n'avais pas ma ration d'alcool.

Parfois je résistais, d'autres fois le courage me manquait.

Mes résultats aux entraînements de tir étaient décevants. Je ratais la cible d'au moins un mètre une fois sur trois. Moi qui jadis étais la championne du tir groupé, c'est à peine si j'arrivais à toucher les épaules. Malgré de nombreuses alertes de ce genre, mon déclic tardait à se manifester. L'équipe perdait un temps précieux à me surveiller au lieu d'être concentrée sur l'enquête en cours.

Mais dans des moments tels que celui-ci, profitant d'un éclair de bon sens, je parvenais à les guider, reprenant à leurs yeux ma place de chef.

— On s'en occupe ! me dit Bernard.

— Très bien, alors au boulot. On va le coincer ce fumier !

Mélessandre avait su dès le début.

Trouvez-le et vous la trouverez, elle.

J'ignorais encore ce que nous allions découvrir, mais dans le scénario qui me défilait en tête, Alexandre était un homme bon et un peu simplet. Il avait été amoureux d'une femme, la seule ayant pu l'aimer en retour, et cette dernière était morte la veille de leur mariage.

Prise de pitié pour lui, sa sœur, l'autre, lui avait fait part d'un moyen pour lui redonner son amour perdu. Sans lui faire part de détails, elle s'était donc servie de lui, le téléguident afin de trouver les douze éléments nécessaires. Un rituel de vie comme avait dit la voyante. L'anatomie ésotérique n'était alors qu'un moyen de ressusciter la fiancée.

Ça ne fonctionnerait certainement pas, mais dans sa tête, tout était possible. Cette pauvre fille avait surtout besoin d'un suivi psychologique, mais, quoi qu'il en soit, son expérience d'apprentie sorcière touchait à sa fin.

Le téléphone sonna.

— Venez tout de suite dans mon bureau ! lâcha le taulier à peine le combiné décroché.

Au pas de course, j'obéis à son injonction et frappai à sa porte une poignée de secondes plus tard. Cette dernière s'ouvrit alors sur un Commissaire apprêté, costume bleu sombre, cravate bordeaux sur chemise blanche.

La tenue des grands jours.

— Rendez-vous avec le Préfet dans dix minutes. On a du nouveau sur Alexandre ?

— Non, nous exploitons toujours la même piste et...

— C'est bien ce que je pensais. Mais le connaissant, il faudra lui donner un os ou deux à ronger. Venez !

En chemin, le Commissaire m'expliqua sa stratégie d'argumentation.

L'hôtel préfectoral était situé boulevard du Palais. Cette grande bâtisse rectangulaire regroupait entre autres les directions actives des services de police, comme les R.G.^[26] par exemple, mais aussi tous les services du Préfet.

Pour s'y rendre plus aisément, les habitués empruntaient les couloirs intérieurs du quai des Orfèvres, longeant la cour centrale qui servait aussi bien de parking pour les véhicules de police, que de place d'arme ou de place pour les cérémonies officielles. C'est d'ailleurs à cet endroit qu'avait eu lieu la cérémonie funéraire de Titi et je ressentis un léger pincement au cœur en regardant la cour à travers les vitres.

Une fois le boulevard du Palais traversé, on accédait directement au Palais de justice. Cinq minutes plus tard, nous étions dans l'antichambre du Préfet où un huissier, gants immaculés et queue-de-pie, nous conduisit à son bureau. Un épais tapis de velours empourrait la salle pouvant accueillir une dizaine de personnes autour d'une grande table de réunion.

Deux lignes directes, l'une pour le cabinet du Président de la République et l'autre pour celui du Ministre de l'Intérieur, siégeaient au milieu d'une kyrielle de téléphones, galvanisant la fonction du politicien.

En arrivant, je vis que l'homme était contrarié. Un regard discret m'apprit que le Commissaire s'était livré à une conclusion identique.

Aïe ! Mauvais pour nous.

— Je vous remercie d'avoir fait le déplacement aussi vite, dit-il en se levant pour nous accueillir.

Puis, sans nous proposer de sièges, il poursuivit. Ce qui signifiait qu'il allait nous passer un savon vite fait bien fait et que nous n'aurions pas le temps de prendre nos aises.

— J'ai eu une réunion ce matin avec le Ministre de l'Intérieur. Pourriez-vous me faire le point sur cette histoire de « tueur de mariées » je vous prie ?

En langage clair, ça voulait dire, *On me demande des comptes et à cause de vous, je suis infoutu de répondre. Qu'est-ce que vous foutez, bordel ? Autrement dit, Je risque ma place confortable de Préfet donc pas bon, mais je ne partirai pas seul, donc pas bon pour vous !*

Conformément à sa stratégie, le Commissaire Julien lui fit un topo sur l'enquête, distillant savamment et en temps voulu les avancées prodigieuses qui nous assuraient une capture de l'individu avant son prochain passage à l'acte.

Le changement fut radical.

De contrarié, le Préfet afficha sa mine réjouie. Jamais il n'avait entendu meilleure nouvelle. Noël était en avance cette année. Fichtre, si un jour je devenais numéro deux, il me faudrait apprendre deux ou trois techniques rhétoriques comme celles-ci. Il était fort le taulier ! Et comme convenu, il me céda la parole afin de prouver le bien-fondé de notre démarche et d'excuser le léger loupé avec la dernière victime.

Fin de la discussion.

Le Préfet approuva notre méthode et sonna l'huissier. Son salut fut plus cordial qu'à notre arrivée et, à peine étions-nous sortis, qu'il était déjà au téléphone, apportant de bonnes nouvelles en haut lieu.

Pour nous, c'était gagné.

La pression retombait un peu, nous offrant davantage de marge de manœuvre, et Alexandre serait bientôt dans nos locaux pour s'expliquer au cours de ses auditions.

30.

Chestier 2/2

— Chestier, transfert !

— Où allons-nous ?

— Ta gueule ! Avance.

L'aimable gardien était venu me chercher. Je savais que c'était le signe choisi par Dieu. Ouvrant la porte de ma cellule, je fus accueilli par un corps d'hommes armés et casqués. Que de précautions inutiles. Ces hommes ne devaient pas me craindre. Je repensais alors à l'arrestation du Christ.

Suis-je donc un bandit pour que vous veniez avec des bâtons et des épées ? Marc 14 : 48.

Mais en vérité je vous le dis, Justice devait être faite. Tout cela n'avait que trop duré et l'Éternel avait choisi ce jour pour me guider. La veille, j'avais vu le visage du pêché en songes. Le vice, œuvre du diable, avait de nombreux visages et malgré la beauté de celui-ci, son abomination devait être châtiée.

Menottes aux poignets, je fus conduit dans un sas de sécurité. Enfin, je quittais le gris administratif des établissements pénitentiaires. Sur mon passage, les détenus hurlaient ou juraient. Leurs débordements furent contenus par des rappels de matraque plutôt vigoureux.

Dans la cour se trouvaient trois véhicules et deux motos. Le transfert avait lieu dans une fourgonnette de police munie, à l'arrière, d'une cellule blindée en plexiglas avec une banquette en plastique lisse sur laquelle il n'était pas possible de se maintenir assis dans les virages. Nous étions six et les préposés à mon escorte semblaient en alerte. À l'avant, au volant, un policier en tenue était secondé par un homme armé.

Ouvrant et fermant notre cortège, deux utilitaires comptant cinq hommes armés chacun forçaient le passage à travers la circulation. Les motards, eux, annonçaient notre arrivée bien en amont, obligeant les voitures à nous céder le passage.

Menotté et enchaîné, je déplorais l'usage de telles pratiques dans notre société. Ces hommes n'avaient pas encore compris que leurs chaînes et leurs prisons ne pouvaient contenir la Volonté de Dieu.

Ils ne faisaient que leur travail et je ne pouvais leur en tenir rigueur.

L'ignorance de notre parcours, et du lieu de mon affectation, ne m'enlevait pas cette foi inébranlable. Le Seigneur guidait mes pas et je me mis en prière. Mains jointes, les yeux fermés, je rendais grâce en Le remerciant une fois de plus de m'avoir choisi pour cette mission de confiance et d'honneur.

— Oh ! Qu'est-ce que tu fous Chestier ?

— Permettez que je fasse au moins ma prière d'Action de grâce.

— C'est ça, là où tu vas t'en auras besoin ! Laisse bien tes mains en évidence surtout ! On t'a à l'œil, ne l'oublie pas.

Non, je ne l'oubliais pas. Mes cinq gardiens étaient à cran. L'arme vissée à l'épaule, ils ne semblaient attendre qu'un faux pas de ma part pour m'abattre. Mais nul ne pouvait contrarier l'Autorité Divine. Alors je priai. Après le traditionnel *Notre Père* d'ouverture, mon cœur chanta Hosanna.

*Veille sur mon coeur,
La porte de mes lèvres,
Si mon coeur est pur
Ma bouche sans fin bénira.
Resserre les liens qui m'unissent à Toi.
Que mes motifs soient tes motifs,
Mes désirs Tes désirs,
Mes paroles Tes paroles,
Mes pensées Tes pensées.
Viens, Esprit de Sainteté,
Viens, Esprit de lumière,
Viens, Esprit de feu,
Viens nous embraser.*

Je remerciais le Créateur pour Ses bienfaits, pour Sa gloire et pour Sa très grande miséricorde, Lui le Dieu d'Amour et de Pardon. Il rappelait à Lui Ses brebis égarées afin de les conduire sur les verts pâturages de Sa bonté.

Comme Job, j'acceptais avec joie les épreuves qu'il m'envoyait, car le salut de mon âme s'y trouvait. Né pêcheur, ma rédemption ne se trouvait que dans l'accomplissement d'actes de foi faits dans l'amour de Dieu.

Je lui avais consacré ma vie entière. Un dévouement et une foi sans faille que le Seigneur Tout Puissant avait béni. Ma gratitude était incommensurable. Pardonnez cette expression un peu cavalière, mais j'étais aux anges. Malgré le caractère cabotin de mes propos, mon âme chantait Alléluia et mon cœur était plein d'allégresse.

Certains me croyaient fou. D'autres encore me traitèrent d'assassin, de meurtrier et même de monstre. Le monde ne semblait pas encore préparé à recevoir la Vérité de Dieu. Mais cela ne m'étonnait pas. Vivre dans l'illumination divine était si inconcevable, pour la plupart des croyants, qu'ils disaient de moi que j'étais possédé par le Malin.

Selon leurs croyances, seul le Démon pouvait m'impacter de la sorte, car jamais Dieu ne demanderait une telle chose. Leur cécité et leur manque de foi avaient fait de la mort un châtiment odieux, et non la promesse d'un renouvellement, de la vie éternelle, de l'existence perpétuelle devrai-je dire.

Car en effet, la vie était telle une vague et la mort son ressac. Un mouvement continu qui rythmait l'existence depuis la nuit des temps. Il était même possible de comparer l'existence à un mouvement respiratoire dans lequel la mort serait l'inspiration, et la vie, l'expiration. Lequel d'entre vous n'a-t-il jamais entendu parler de *Souffle de vie* ? Comment ces gens pouvaient-ils réciter leur credo en continuant à considérer la mort comme la pire des punitions ?

Ils m'accusaient de tromperie, niaient le don offert ainsi que mes dialogues avec l'Éternel. Mais pouvais-je leur en vouloir ? N'aurais-je pas agi de même si j'étais à leur place ? Peut-être même aurais-je davantage condamné celui qui aurait affirmé de telles choses. Le pardon étant la plus grande forme d'amour, je continuais à les aimer, excusant leurs accusations.

Comment leur faire comprendre que la Parole de Dieu n'était pas composée que de mots ? L'Éternel se manifestait sous bien des formes, à travers des films, des chansons, des rêves, des inspirations, des signes, des émotions, des rencontres. Dieu était partout, mais plus particulièrement là où nous ne l'attendions pas.

Il vivait avec chacun d'entre nous dans notre quotidien et se laissait approcher par qui voulait le recevoir. Il ne nous demandait qu'une chose,

L'accepter tel qu'Il était et non tel que nous voulions qu'Il soit. Ayant compris cela, j'étais en paix et en harmonie avec mon âme.

Me voir ainsi heureux et serein inquiétait bien des personnes.

Elles n'étaient pas mal intentionnées, non, juste embarrassées par des préjugés antédiluviens qui bridait et obscurcissaient leur jugement. Pour éviter la guerre, elles la faisaient, se disant ainsi qu'il n'y aurait plus de guerre.

Mais dans quelle logique d'amour un tel programme s'inscrivait-il ?

Aucun bien sûr, mais les peuples croyaient tant devoir être victimes, qu'ils se martyrisaient afin de se conforter dans leur idée. Qu'ils soient politiques ou religieux, tous les moyens étaient bons pour se torturer. Le monde s'enlisait dans un conformisme malsain où il était mal vu d'être bon.

La gentillesse était perçue comme un défaut, parfois comme une tare. L'amour était la cible de maintes accusations et ceux qui le recherchaient se voyaient traités de dépravés. Le mal-être général de notre société était le syndrome avéré du malaise collectif de la Création.

S'il est vrai que Dieu nous avait offert le libre arbitre, en parent aimant et soucieux de sa progéniture, il intervenait parfois afin de nous rappeler les règles de bonne conduite. Et ces rappels n'étaient en rien inutiles au vu des erreurs commises.

Ainsi, j'avais aujourd'hui reçu un nouveau signe et je m'apprêtais, une fois de plus, à être l'instrument de Dieu.

31.

Alexandre 8/8

Nous voguions au large de l'océan Atlantique sur une galère. Côte à côte sur les bancs, les membres de l'équipage ramaient en cadence au rythme du tambour battu par ma compagne, une femme nommée Éléonore.

Une branche de houx lâchée par une colombe me frôla. Levant les yeux au ciel, bleu et dégagé, je regardais l'animal porteur d'un symbole de paix retrouvée. Sa blancheur étincelait dans le ciel sans nuage.

Resté seul sur le pont supérieur, l'arrêt des battements de tambour mit fin à ma contemplation. Regardant l'équipage, je vis avec étonnement qu'il n'était composé que de marionnettes. Les personnes de chair et de sang, vues quelques secondes plus tôt, avaient été remplacées par des pantins reliés entre eux par des tiges en hêtre et étaient actionnées par Neptune.

Éléonore, elle aussi transformée en mannequin de bois, était montée sur un socle pivotant et ses bras mécaniques tambourinaient avec frénésie sur un petit jouet en plastique.

Le propriétaire de la péniche, en contrebas sur le pont inférieur, arborait l'allure d'un capitaine de bande dessinée, comme ceux des modèles réduits vendus par correspondance. Son tricorne de la marine britannique vissé sur la tête, il avait un bel uniforme, une épée étincelante, une jambe de bois plantée dans le pont et un pastiche de perroquet sur l'épaule gauche.

Seul humain encore présent à bord, je regardais le dieu des océans manipuler les galériens en bois peint et verni. Son corps composé d'eau sortait de la masse translucide de l'océan.

Pour célébrer sa venue, un ballet de dauphins, entouré de sirènes et de tritons, exécuta un ensemble de figures acrobatiques. Les projections d'eau formaient de splendides arcs-en-ciel qui ajoutaient grandeur et magnificence à la présence de la divinité marine.

En l'observant avec attention, je vis qu'il me ressemblait. C'était une version aquatique de moi avec une barbe et des cornes. Non, en fait, lui et

moi ne faisions qu'un, mais j'étais à la fois sur le bateau, à sa place et spectateur de cette rencontre du troisième type. Mon ressenti était étrange, à l'image d'une sorte de Trinité, manifestation de cette divinité trois-en-un.

Et tandis que le Moi/Neptune dirigeait les galériens, des Langoliers^{27} apparurent au milieu du ciel azur qui laissait désormais place aux ténèbres du néant. Le contraste était sidérant. Ne pouvant faire marche arrière, je regardais le trio avancer sur nous avec impuissance.

Désespéré, je sentis une certaine angoisse m'envahir. Livré à moi-même, je ne pouvais compter sur personne et ma solitude m'oppressa jusqu'à la folie. Refusant la fatalité, je préfèrai mettre fin à mes jours plutôt que d'attendre la Mort en face. Le suicide par noyade étant ma seule option, je m'approchai du bastingage et me jetai par-dessus bord.

Mon corps plongea dans l'eau avec force et je me sentis attiré par les entrailles marines. Une ombre passa derrière moi et, faisant volte-face, je me trouvais nez à nez avec un requin blanc de dix mètres de long. Voulant pousser un cri, l'eau salée s'engouffra dans ma bouche et je me réveillai en sursaut.

3 heures 08.

Réveillé. Commentaire. Il fait nuit. Tout est calme. Je suis dans mon lit. Encore un rêve. Étrange. J'ai vu mon frère. Il est mort. Il y a longtemps déjà. À cause de moi. C'est un signe. Vais-je le rejoindre ? Peut-être. Quand je serai démiurge^{28}. Pardon. C'est ce que je lui dirai.

Prout !

J'ai des gaz. J'ai fait un pet. Gras et sonore. L'odeur est nauséabonde. Flatulence de mauvais augure. Les toilettes. Vite ! Je dois m'y rendre. Les surgelés. Ils sont mal passés. Pourtant c'était bon. Dommage. Je les ai mal préparés. Peut-être. Ou alors ils étaient périmés. Je ne sais pas. Je me lève. Je vais aux WC. Je m'installe.

Prout ! Prout !

Il était temps ! Ça coule tout seul. Je prends un journal. J'aime bien lire en même temps. C'est reposant. C'est amusant. Distrayant aussi. Ça fait passer le temps.

3 heures 46.

Commentaire. J'ai pris mon temps. Ça fait du bien. Je suis plus léger. Je dépose le journal. Je me lave les mains. Je pense à mon rêve. La fille. Je dois achever sa préparation. Je vais au salon. J'allume la veilleuse. Je reprends le travail. En musique. Je mets des gants. C'est pour les empreintes. Les accessoires. Il ne faut pas les souiller.

Assis. Sur mon canapé. Je fixe les deux parties de la commande. Je mets de la glu. La fixation doit être solide. Parfaite. Pérenne. Mon public. Je ne dois pas le décevoir. Il est exigeant. Les coudes sont assemblés. Les deux pales de bois sont fixées. Pas encore soudées. Je prends le pistolet à clous.

Stomp ! – Stomp !

Ça y est. Maintenant c'est bon. Elles ne bougeront plus. La croix est parfaite. Je prends la perceuse. *Tzzz. Tzzz. Tzzz. Tzzz.* Quatre trous. J'essuie. Je souffle. Je pose la croix sur le canapé. À genoux. Par terre. Je m'approche de la jeune fille. Je récupère les cordes. Je défais les nœuds. Je les enfle dans les trous.

Le transport. Il faut le préparer. L'opération est délicate. Je rapproche une chaise. Je prends le corps. Je le fixe dessus. Avec des tendeurs.

— Ça va aller ? Je ne vous fais pas mal ? Ce n'est pas trop serré ?

Elle ne dit rien. Donc ça va. Je continue. Le crochet. Au plafond. J'y suspends la commande. Je l'actionne. Ça fonctionne. C'est parfait. Le résultat est impeccable.

« Bravo Alexandre ! C'est du joli travail mon amour. »

La voix !

Mon œuvre lui plaît. Elle apprécie. Elle m'encourage. Plus que deux. Le rituel. Bientôt la conclusion. J'ai hâte. Je pourrai la voir. Enfin. Je m'interroge. Je ne sais pas à quoi elle ressemble. Je souris.

— Je suis soulagé de savoir que tu la trouves jolie.

« C'est normal, c'est ta création. Tu es un artiste exceptionnel mon chéri. Les générations à venir garderont de toi le souvenir de l'être le plus ingénieux de l'Histoire. Personne jamais ne t'oubliera, je te le promets, et personne ne te rejettera. »

— Si tu savais comme tes paroles me font du bien. Avant toi, je n'étais rien. Je me sentais inutile. C'est comme si je n'existais pas. Personne ne voulait de moi. Pas de femme. Pas d'enfants. Jamais je n'ai eu de petite amie. Tu es la première, la seule, mon premier et unique Grand Amour.

« Et je t'aime Alexandre. Je serais toujours à tes côtés quoi qu'il arrive. Nous traverserons l'éternité ensemble. Je t'ai fait une promesse, et je la

tiendrais. Plus que deux jeunes filles et tu seras avec moi dans le royaume de mon père. »

La voix !

C'est magnifique. Un tel bonheur. Tout cet amour. C'est trop pour moi. Je pleure. De joie bien sûr. Les émotions. Elles existent. J'en découvre une nouvelle. L'allégresse. Je crois qu'elle se définit ainsi. Et une autre arrive ! La sérénité. Mes larmes coulent. La voix me rassure. Elle calme mon esprit.

« Sois en paix mon amour. Je suis à toi pour toujours ».

Je sèche mes larmes. Pour la première fois. Je suis heureux. Je souris. Je termine mon œuvre en chantant. Je fredonne. *Mon amant de Saint-Jean*. Pour la circonstance. Je la trouve appropriée. Je plane. Je vole. Sur un nuage. Ma vie s'éclaire.

— Aidez-moi, monsieur !

4 heures 28.

Commentaire. Une voix ! Elle m'appelle à l'aide. À cette heure-ci ? Bizarre. Elle est faible. Fluette. On dirait une voix d'enfant. Un petit garçon. Où est-il ? Que se passe-t-il ? Pourquoi a-t-il besoin d'aide ? À cette heure-ci en plus ! Angoissé. Je regarde. Autour de moi. Je le cherche.

— Aidez-moi ! Il y a quelqu'un ? Monsieur, vous m'entendez ?

Le petit garçon. Il m'appelle. Encore. Il est triste. Il a des sanglots dans la voix. Il a pleuré. Il semble terrorisé. Que faire ?

« Aide le Alexandre, vite ! Ne le laisse pas mourir une deuxième fois. »

La voix !

Elle est revenue. Pour me conseiller. Mais de quoi parle-t-elle ? Que signifie sa phrase ? J'ai des doutes.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

« Va voir l'enfant et tu sauras. Fais-moi confiance ».

— D'accord, mais où est-il ?

« Cherche bien, il n'est pas loin ».

— Petit, où es-tu ? Je suis là.

— Ici, monsieur, dans le placard !

Dans le placard ? Pourquoi ? Étrange. Que fait-il là ? Enfermé. Tout seul. Depuis combien de temps ? J'approche du meuble. J'allonge le bras. J'appréhende. Je tourne la poignée. Verrouillée. À clef. Zut ! Que faire ? Je prends ma perceuse.

Tzzz.

La serrure. Fracturée. Je tourne la poignée. La porte. Elle s'ouvre. Je regarde. Le petit. Recroquevillé. Il est mort de faim. Il a froid. Il tremble. Il est en slip. Ses yeux. Remplis de larmes. Il pleure.

— Merci, monsieur.

— De rien. Mais comment tu t'appelles ?

— Sébastiandre.

C'est étrange. Je dois rêver. C'est impossible. Il ne peut pas être là. J'ai peur. Je ferme les yeux.

La voix !

Elle doit me protéger.

M'expliquer ce qui se passe.

Je ne comprends pas. Je ne comprends plus.

32.

Extrait d'un article de presse.

Édition du 14 février 2006.

Le « Purificateur » s'évade durant son transfert :

Les voies du Seigneur sont-elles vraiment impénétrables ?

Après la terrible nouvelle, Paris reste sous le choc. « *Si ma tante en avait, ce serait mon oncle !* » s'est exclamée Élisabeth Bayard, Présidente du comité de soutien des familles de victimes, au micro de RTL hier matin. Exprimant son incrédulité avec virulence, la présidente a, en effet, tenu à la radio des propos outranciers à l'égard des services pénitentiaires.

Son communiqué, vivement contesté par les autorités, ne restera pas sans conséquence, comme l'a annoncé le président de l'U.M.P. Monsieur Nicolas Sarkozy. Pourtant, malgré la violence de ses propos, force est de constater leur véracité.

Il semble difficile, voire improbable, qu'un criminel aussi dangereux ait pu échapper à la vigilance de ses gardiens. La présence d'un éventuel complice ayant été écartée, les conditions de son évasion restent floues, mais le gouvernement nous a promis de faire la lumière sur cette étrange affaire. Un important dispositif de sécurité mis en place par les services de Police et de Gendarmerie annonce sa capture pour les prochaines quarante-huit heures.

Notre rédaction recommande donc à ses lecteurs la plus grande prudence. Un numéro vert a été mis en place [...] et nous vous invitons à le composer pour toute signalisation éventuelle. C'est la première fois qu'un appel à témoins passe en vigueur pour ce genre d'affaire et, afin d'éviter les confusions, nous vous recommandons de vous référer à la photo de l'encadré. Nous signalons aussi que tout abus sera puni.

A.M

OceanofPDF.com

33.

Sébastienandre 4/4

J'ai peur dans le noir. Il fait froid et, comme d'habitude, papa a pris mes vêtements. Il m'a enfermé là et personne ne viendra me chercher. Je vais rester ici tout seul et puis je vais mourir. Je crois que le Dieu m'a puni à cause de ce que je lui ai demandé. C'est dur d'attendre comme ça. Ma sœur et ma mère me manquent beaucoup et même le monsieur bizarre est parti.

Je vous raconte comment ça s'est passé. Maman est morte à cause de papa. Il l'a tapée et du sang est sorti de sa tête. Après il a bu de l'alcool. J'ai tout entendu. Ma petite sœur pleurait. Je crois qu'elle était triste et qu'elle avait peur.

Papa a essayé de l'attraper, mais elle était plus forte. Je les ai entendus courir tous les deux dans les couloirs et puis il y a eu un grand bruit. Ensuite plus rien, c'était le silence. Quelqu'un a décroché le téléphone et j'ai entendu sa voix.

— Allô la police ? Oui, venez chez moi s'il vous plaît. Il faut faire vite. Mon papa a tué ma maman et il est tombé dans l'escalier... Non... Non... Je ne sais pas où j'habite. C'est la maison avec les grands arbres près du parc... Non... Je ne sais pas... Oui... Oui... Oui... Je crois... Je ne sais pas... Oui... Non... Mon frère... D'accord.

C'était ma petite sœur. Elle avait appelé la police pour les prévenir. C'est maman qui lui avait montré. Un jour, elle avait dit :

— *Regarde bien trésor. S'il m'arrive quelque chose un jour, tu dois prévenir la police, d'accord ma chérie ?*

— *Mais pourquoi tu veux qu'il t'arrive quelque chose, maman ?*

— *On ne sait jamais. Mais regarde bien, mon trésor. C'est ici. Tu appuies sur cette touche, là. Tu t'en souviendras ?*

— *Oui.*

— *Montre-la-moi s'il te plaît.*

— *Bravo, c'est bien !*

Et ma sœur lui avait montré la bonne touche du téléphone. Elle n'avait pas oublié. Entre nous, c'était même devenu un jeu. On s'amusait à savoir qui oublierait la bonne touche en premier. Mais elle avait de la mémoire ma sœur. Elle se rappelait de tout. Plus tard, elle voulait être bibliothécaire. Gardienne des livres elle appelait ça. Maman riait très fort quand elle le disait.

Mais c'est fini, maman ne rigolera plus. Elle est morte avant moi. C'est pas juste. À cause de mon cancer, c'est moi qui aurait dû mourir, pas elle. En plus, elle était gentille et elle ne faisait de mal à personne. Elle n'était pas comme papa. Lui il était méchant. Il ne rigolait jamais avec nous. Il criait et il nous tapait.

Des fois quand on faisait des bêtises, il nous disait qu'on méritait la punition des enfants pas sages et il mettait son zizi dans les fesses. Ça fait mal. Mais lui aussi il est mort et c'est bien fait pour lui. Personne ne va pleurer parce qu'il était trop méchant.

Après avoir raccroché, ma sœur était venue me parler.

— Ne t'inquiète pas, j'ai appelé la police. Ils vont venir. Tiens, des gâteaux en attendant. Je vais voir maman. Elle a plein de sang sur la tête et elle ne bouge plus. C'est à cause de papa. Il lui a donné des coups de poing.

— Merci. Mais reviens me chercher quand la police sera là. J'ai peur du noir.

— D'accord.

Et elle m'avait glissé des gâteaux sous la porte, comme on faisait d'habitude. Elle est gentille ma petite sœur. Ensuite elle est retournée avec maman. Je l'entendais parler, mais je ne comprenais pas ce qu'elle disait. Elle est restée longtemps avec maman.

Moi j'ai toujours eu peur du noir à cause des monstres. Quand elle était en vie, maman me protégeait, mais plus maintenant. Qu'est-ce que j'allais faire ? Et dans ma tête, je disais : « si ça se trouve, elle est pas morte pour de vrai. Je vais prier le Dieu pour qu'il la sauve. On va faire un pacte, comme dans les films du dimanche après-midi. Il y a toujours plein de héros et d'aventures. »

J'ai touché le papier pour compter les gâteaux. Grâce à la lumière sous la porte, je voyais un peu. Un, deux, trois, quatre, cinq et six ! Six, il y avait six gâteaux sur le papier. Alors j'ai fait une prière pour maman.

— Mon Dieu, toi qui es dans le ciel, s'il te plaît, je sais que je n'ai pas toujours été sage. C'est vrai, même que la dernière fois à la messe j'ai

regardé les lolos de madame Garcia et c'est pas bien. Mais c'est promis, juré, je ne recommencerai pas ! En plus, des fois j'oublie la prière le soir, mais c'est parce que je suis fatigué, et puis quand je suis puni, j'ai tellement peur que j'y pense pas. Mais je vais changer, c'est promis. Alors, mon Dieu, je te propose un marché. J'ai six gâteaux avec moi. C'est ma sœur qui me les a donnés. J'en mange trois, et je garde les autres pour les donner à un clochard et faire une bonne action. Quand je sortirai du placard, je lui donnerai. Et en échange, je te demande de sauver maman. Il ne faut pas qu'elle meure maintenant, s'il te plaît. Si tu es d'accord, envoie la police pour qu'ils nous aident. Amen.

J'ai fait le signe de la croix, comme on m'avait appris. J'ai mangé ma part et j'ai gardé le reste à côté de moi. J'avais toujours froid. C'est bientôt l'automne et le placard était déjà humide. Papa le savait, c'est pour ça qu'il a confisqué mes vêtements. Il avait trouvé ma cachette secrète. Comme il m'enfermait toujours en slip depuis ma sortie de l'hôpital, j'avais pris des affaires pour les cacher dans le placard.

Mais c'était pas pratique à mettre, parce que le placard est tout petit. Alors j'ai pris une couverture à la place. C'était bien parce qu'elle me réchauffait, et elle me protégeait des rats en même temps. Un soir, je dormais bien et papa est arrivé, mais je ne l'ai pas entendu.

Il m'a réveillé en jetant un seau d'eau glacée sur moi. J'ai crié, parce que j'ai eu peur, et je me suis cogné la tête. L'eau avait trempé la couverture et elle me collait à la peau. C'était horrible. Après il m'a tiré le bras et il m'a tapé.

Et moi je disais :

— Pas la punition des enfants pas sages ! Pas la punition des enfants pas sages !

Mais il m'a juste tapé fort. Après il m'a remouillé et il a pris la couverture. Il a fouillé le placard pour voir si j'avais caché quelque chose, mais comme il n'avait rien trouvé, il m'a remis dedans et il est parti.

J'avais des bleus partout et du sang aussi. À cause de l'eau froide, j'avais la « chair des poules » et j'ai eu du mal à me recoucher. Je n'avais plus sommeil et j'ai vu des monstres toute la nuit. J'avais peur, mais ils ne m'ont rien fait ce soir-là.

Après ça, papa me mettait dans le placard même quand j'avais rien fait. C'était devenu ma deuxième chambre. J'avais manqué l'école pendant une semaine. Quand j'y suis retourné, il m'avait interdit de parler sinon, il disait

qu'il allait s'en prendre à ma petite sœur et que ce serait de ma faute. Comme je ne voulais pas qu'il lui arrive quelque chose, je n'ai rien dit à personne.

J'étais content qu'il soit mort. Il ne pourra plus faire de mal à personne. Et je pensais que si le Dieu entendait ma prière, maman pourrait se lever et que la police nous sauverait. D'ailleurs j'entendais quelque chose. C'était la police, ils étaient arrivés !

Super, ils vont nous aider.

Il y avait beaucoup de monde chez nous. J'étais content. Je pensais que tout était fini. J'ai attendu longtemps et il ne s'est rien passé. J'ai crié fort, mais personne ne m'entendait. Alors je me suis calmé, j'ai collé l'oreille contre la porte pour écouter et j'ai entendu des adultes discuter. Je n'ai pas tout compris, mais une dame des services sociaux a emmené ma sœur parce que maman était morte. Enfin je crois.

Et puis comme tout le monde partait, j'ai crié encore plus fort pour qu'ils viennent, mais ils ne m'ont pas entendu. J'ai tapé du poing sur la porte, j'ai crié, j'ai pleuré, je me suis même arraché les ongles sur la porte, mais personne n'est venu. J'étais blessé, j'avais mal à la tête alors je me suis arrêté et je les ai entendus partir sans moi.

J'étais triste. Ma sœur était partie sans moi. Pourtant, elle avait dit qu'elle viendrait me chercher avec la police. Je ne savais pas quoi faire. J'étais tout seul et j'espérais que la police reviendrait, que ma sœur aurait dit qu'ils m'avaient oublié.

Mais personne n'est venu.

Et puis j'ai entendu du bruit. C'était les *étrangers*. Ils étaient revenus chez nous. Tant pis si ils étaient méchants, mais il fallait que je sorte du placard, j'avais mal partout et du sang sur mes ongles cassés. Il y avait deux personnes, un monsieur et une dame.

Alors j'ai appelé à l'aide.

— Aidez-moi, monsieur !

Et j'ai attendu pour voir si quelqu'un avait entendu. Et puis j'ai rappelé.

— Aidez-moi ! Il y a quelqu'un ? Monsieur, vous m'entendez ?

Et la deuxième fois, il m'a répondu.

— Petit où es-tu ? Je suis là.

— Ici, monsieur, dans le placard !

J'étais soulagé. Quelqu'un allait venir m'aider. Je pourrais sortir et retrouver ma petite sœur. Je pourrais savoir si maman était morte ou pas, et

si je devais donner les gâteaux au clochard.

Comme il avait pas la clé, le monsieur a ouvert avec une perceuse.

— Merci, monsieur.

— De rien. Mais comment tu t'appelles ?

— Sébastiandre.

— Et qu'est-ce que tu fais là ?

— C'est papa, il m'a puni et il m'a enfermé.

Je voulais lui raconter mon histoire. Mais je tremblais. J'avais faim et j'avais très froid aussi. Malgré ça je me sentais soulagé. Les *étrangers* étaient gentils et j'étais sauvé. Le monsieur me regardait avec des grands yeux. J'ai cru qu'il allait pleurer. Et puis il m'a dit quelque chose de bizarre.

— Tu n'existes pas. Tu n'es pas réel. Tu es déjà mort.

— Qu'est-ce que vous racontez, monsieur ? Arrêtez ça me fait peur.

— Non, tu es une hallucination, je ne devrais pas te parler.

Et il a refermé la porte. J'ai crié, j'ai pleuré, je lui ai demandé d'ouvrir, mais il ne m'a pas écouté.

Voilà, vous savez tout maintenant. Le monsieur bizarre est parti en refermant la porte avec des clous. Il m'a laissé dans le placard comme papa. Je le savais depuis le début que les *étrangers* étaient méchants. Je ne m'étais pas trompé. La police ne sait pas que je suis là et plus personne ne viendra pour me sauver.

Je suis condamné à rester dans le placard et le Dieu n'a pas respecté sa part du contrat. Il est méchant lui aussi. Pourquoi m'avoir fait ça à moi ? J'avais rien fait d'abord. Je n'ai que dix ans. Le Dieu n'écoute pas les prières des petits enfants. Je crois qu'il ne les aime pas. Moi non plus je n'aime pas le Dieu, voilà, bien fait pour lui !

Et je n'aime plus ma sœur aussi. Elle a menti ! Elle m'a dit qu'elle reviendrait et elle n'est pas revenue me chercher. Ils m'ont tous abandonné. Je suis seul avec les rats et je vais mourir. J'ai faim, j'ai froid, j'ai mal partout et j'ai du cancer dans la tête. Ça m'étonnerait qu'il se produise un miracle parce que c'est le Dieu qui les fait.

Je sens la colère qui monte et d'habitude, j'ai pas le droit de dire des gros mots, mais aujourd'hui c'est différent.

Aujourd'hui, j'ai le droit, alors je dis.

— Salauds ! Vous êtes qu'une bande de cons et je vous déteste !

Et comme le Dieu m'a déjà puni, je lève les yeux au ciel et je mange les trois gâteaux qui restent pour lui montrer que j'ai pas peur de lui.

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)

34.

Axiandre 11/11

Cela faisait presque deux mois que je n'avais pas bu une seule goutte d'alcool. Mon sevrage forcé était dur, mais je l'estimais nécessaire afin de préserver mon poste. Le Commissaire m'avait suffisamment mise en garde et son action avait de loin dépassé le cadre professionnel. Investi au niveau personnel, je ne voulais pas le décevoir après tous ses efforts consentis pour me sauver de moi-même.

Reconnaissante, je participais malgré moi aux réunions des alcooliques anonymes trois fois par semaine. Cortès s'était même proposé de m'accompagner pour que l'épreuve soit moins dure, mais j'avais refusé net. Je gâchais déjà ma vie, je n'allai pas encore lui pourrir la sienne. Et puis je ne voulais pas que sa femme croit qu'il ait une liaison, ou une autre connerie de ce genre. Inutile de reproduire avec lui ce qui s'était passé avec Titi.

Si, au début, j'avais jugé ces réunions inutiles, elles s'avérèrent beaucoup plus instructives et bénéfiques que je ne le pensais.

J'y appris, entre autres, que l'alcoolisme était le troisième facteur de décès en France. Pathologique, cet état de dépendance était curable et je ne devais pas le considérer comme une fatalité. Au cours des témoignages, le courage qu'il me manquait m'apparut comme un second souffle, une nouvelle vie.

De plus, la visite surprise de Magali à Noël dernier me fit beaucoup de bien. Profitant des vacances scolaires, durant lesquelles Lilianna était partie au ski, elle passa quatre jours à la maison. Plus que jamais, son soutien me fut d'un grand renfort. Lui ayant confessé ma descente aux enfers, elle m'aida à surmonter l'épreuve.

Je n'étais pas aussi seule que je voulais le croire. Mes collègues, le Commissaire, et maintenant Magali.

Ils étaient tous derrière moi et je devais m'en sortir.

Ma force de caractère reprenait le dessus et je me sentais mieux par moments. Il est vrai que la tentation se faisait plus forte chaque nuit, mais je lui résistais avec violence. Et, quand il le fallait, je me scarifiais au niveau de l'épiderme supérieur. Certains de mes collègues me mettaient en garde contre de telles pratiques, craignant que je ne sombre dans la folie, mais la bonne nouvelle, c'est que la méthode fonctionnait bien.

Cependant, depuis deux jours, une autre nouvelle, plus grave, m'inquiétait. Les médias s'étaient emparés de l'affaire comme du Graal de l'information, mais la chose avait de l'importance. Chestier était dans la nature et personne n'avait oublié ses menaces me concernant.

Voyant mal comment il pourrait me retrouver, j'avais refusé la protection policière proposée, mais les collègues en avaient décidé autrement. Après un tirage au sort, chacun d'entre eux me consacrerait deux soirs par semaine, et ils se relayeraient afin que je ne sois jamais seule. J'avais rôlé, mais le taulier avait appuyé cette cohésion et j'avais dû me résigner.

Ce matin donc, achevant sa première rotation, c'était Louis qui m'avait accompagné au bureau. Dans mon casier, le chaos habituel m'attendait. Rapports d'écoute, procès-verbaux, télégrammes des autres services... Nous étions sur le point de découvrir l'identité de notre « tueur de mariées », c'était une certitude.

Le nombre de victimes potentielles était faible. Alexandre n'avait aucune chance de nous échapper. Il n'y avait que six fiancées et notre équipe était en mesure de toutes les surveiller.

Tous les matins, au retour des planques, chacun apportait son compte-rendu, signalant au reste de l'équipe les éventuelles anomalies. Pour l'instant, tout était calme, mais j'avais une forte intuition.

Parmi les noms de la liste, celui d'Éléonore Duval me semblait étrangement familier. Il me parlait différemment des autres, et sa sonorité ne m'était pas inconnue. C'est la raison pour laquelle j'avais choisi de les suivre, son futur mari et elle.

Alors que nous comparions nos rapports matinaux autour d'un café, deux officiers nous rendirent une visite pour le moins inattendue. Le téléphone sonna et le patron me convoqua dans son bureau.

— Oui ?

— Vous pouvez venir une minute ? C'est urgent.

— J'arrive.

D'après l'intonation de sa voix, il s'agissait en réalité d'un ordre et non d'une requête. Le Commissaire paraissait tendu et tout ça ne présageait rien de bon. Informant les membres de mon équipe, je quittai mon bureau d'un pas ferme et décidé.

Je n'avais rien bu ces derniers temps et je doutais fort qu'il y ait un rapport avec mon histoire de boisson, mais je n'écarterais pas cette possibilité. En arrivant devant sa porte, je frappai, puis attendis l'invitation.

— Entrez !

En pénétrant dans la pièce, je fus surprise par la présence des deux officiers de police. Je ne les avais jamais vus, mais je savais qu'ils étaient là pour moi.

— Axiandre, je vous présente le Commandant Lionel Roux, et le Capitaine Hubert Collonge de l'I.G.S.

Après de brèves salutations et de traditionnels échanges de poignées de main, le Commissaire poursuivit son introduction à l'affaire qui les conduisait chez nous.

— Je vous en prie asseyez-vous, ces messieurs ont quelque chose à vous dire.

Redoutant la « chose » en question, je fronçai les sourcils.

Que me veulent ces emmerdeurs encore ?

Qu'avais-je fait pour mériter une telle visite ? Voyant mon air interrogateur et surpris, le plus gradé prit rapidement la parole.

— Commandant, je ne vous cache pas notre inquiétude à votre sujet.

— Pourquoi, que se passe-t-il ?

— Vous êtes au courant de l'évasion de Chestier ?

— Oui, bien sûr.

— Une enquête menée auprès des hommes assurant le transfert du prévenu nous a révélé le détail que voici. Le vendredi 10 février, Robert Chestier s'est mis en prière aux alentours de quatorze heures. Les hommes du RAID ont juré ne pas l'avoir quitté des yeux. D'après leur déposition, il était entré dans une sorte de transe et il a prononcé votre nom à plusieurs reprises. Toujours selon nos hommes, il a continué à prier en promettant de punir les coupables et de châtier le Mal de la Création du Seigneur. Ces paroles vous rappellent-elles des souvenirs ?

Oh oui !

Bien qu'ils soient vagues et flous, ces propos ne m'étaient pas inconnus. Et après réflexion, la garde à vue de Chestier me revint en mémoire. Ce «

Purificateur » nous en avait parlé. Il tuait des démons pour « rendre service » à Dieu.

Dans le même élan, son arrestation et tous les détails y afférents, se firent aussi présents que si je les vivais. Le miroir était posé sur le sol. Marine Brudeau était agenouillée, les mains liées dans le dos et face tournée vers le miroir.

Chestier était derrière elle, l'étranglant de ses mains gantées.

— *Lâche-la Chestier, les jeux sont faits !* lui avais-je dit. *Laisse-la partir, ta peine sera moins longue. Elle est innocente !*

Après avoir achevé sa victime d'une ultime pression, il avait répondu d'une voix neutre et sans colère.

— *Personne n'est innocent. Le jugement de l'Éternel est sans appel. Je dois chasser les démons.*

Puis, il avait regardé dans notre direction. En croisant mon regard, il avait eu une sorte d'électrochoc. Il m'avait alors dit :

— *Vous êtes la prochaine sur ma liste. Vous avez été désignée.*

— *Ah oui ! Et pour quelles raisons ?*

— *Lorsque votre tour me sera annoncé, je reviendrai et j'appliquerai la sentence. Vous n'avez pas à me craindre pour le moment.*

Et il avait ensuite brisé la nuque de Titi au moment de sa neutralisation. Cela faisait plus d'un an maintenant. Quinze mois, pour être précise.

Je commençais à prendre ses paroles au sérieux. Mes collègues avaient eu raison de s'inquiéter, car il ne fallait pas sous-estimer la folie de l'individu. Ayant proféré des menaces ouvertes à mon encontre devant plusieurs témoins, sa récente évasion ne présageait rien de bon. Et d'ailleurs, la présence de ces deux enquêteurs en était la preuve formelle.

Sans doute « Dieu » avait-il décidé qu'il était temps pour moi d'expier mes péchés et qu'il m'envoyait son « Purificateur » officiel pour m'aider à arrêter de picoler.

Trêve de plaisanterie.

Cette histoire n'avait aucun sens.

Chestier était rancunier et il m'en voulait de l'avoir arrêté. Point barre ! Voilà l'argument le plus plausible avancé par les membres de la brigade. Et j'étais d'accord avec eux, car je ne comptais plus les meurtriers qui m'en voulaient de les avoir coffrés. On construisait des prisons à cause de moi.

Regardant les deux officiers, je m'adressai alors au Commandant Roux.

— Oui, il s'agit des menaces de Chestier consignées par l'un de mes hommes au cours de sa garde à vue. Pourquoi ?

— Nous sommes sûrs qu'il cherchera à entrer en contact avec vous afin de terminer ce qu'il a commencé. C'est là que nous intervenons. Un périmètre de sécurité sera mis en place autour de vous sur vos trajets travail-domicile et domicile-travail. À la moindre tentative, nous le coffrons, et pour de bon cette fois !

Cet aveu énoncé, il regarda le Commissaire Julien avec insistance. Mal à l'aise, ce dernier se réajusta sur sa chaise en toussant bruyamment.

S'adressant à moi, il déposa ses lunettes et ajouta :

— D'ailleurs, afin d'assurer le bon déroulement de cette opération de récupération, je vous retire l'affaire du « tueur de mariées ». Alexandre n'est plus de votre ressort. Je suis conscient des efforts et du sacrifice fournis pour cette enquête, mais c'est nécessaire... pour assurer votre protection.

Le ciel venait de me tomber sur la tête. Nous étions à deux doigts d'arrêter ce fumier d'Alexandre et on me retirait l'enquête ? Il en était hors de question ! J'y avais consacré trop de temps pour abandonner si près du but. « Purificateur » ou pas, il n'était pas question de laisser tomber.

Furieuse, je m'exclamai.

— C'est une plaisanterie ? Vous savez ce que représente cette affaire pour moi...

— Et vous savez ce que vous représentez pour nous, Commandant !

M'arrêtant net, je sus qu'une révélation plus grave encore me serait annoncée. Le Commissaire me cachait quelque chose. Il ne m'avait pas désignée par mon grade depuis très longtemps et ce n'était pas du fait des deux enquêteurs de la Police des polices. Alors qu'avait-il de si terrible à me révéler ?

Un curieux silence s'installa dans le bureau. Nos regards se croisèrent, se frôlèrent et je consentis à me calmer. Une fois de plus, il assurait ma protection et je sentais bien que cette démarche ne l'enchantait pas plus que moi.

Alors, d'une voix sereine et détendue, je lui dis.

— Et qui reprendra l'album derrière moi ?

— Pouvez-vous nous laisser seuls un instant, s'il vous plaît ?

Sa requête aux officiers de police m'inquiéta. S'il leur demandait de sortir, c'est qu'il allait aborder un sujet personnel et je n'aimais pas du tout

ça. Après autant de mystère, j'allais enfin pénétrer au cœur du secret. Je craignais alors un refus de leur part ou un soupçon, mais ils obtempérèrent sans sourciller.

Lorsqu'ils quittèrent la pièce, le Commissaire me dit :

— C'est Vélasquez qui reprend l'affaire.

— Je vous demande pardon ?

J'avais très bien entendu, mais je ne pouvais accepter une telle situation.

En me succédant maintenant, à ce niveau de l'enquête, Vélasquez avait toutes les billes pour sortir l'affaire et il était sûr de coffrer Alexandre. Il mettait alors un terme à cette histoire de « tueur de mariées », récoltait les lauriers et c'est à lui que reviendrait la place du taulier au moment du départ du Commissaire.

C'est pas croyable !

J'étais écœurée.

N'y avait-il donc aucune justice ? L'investigation arrivait à sa conclusion, j'avais arrêté de boire et, ironie du sort, il fallait que Chestier s'évade à ce moment précis pour que Vélasquez me coiffe au poteau.

Conscient des implications de cette décision, le Commissaire posa sa main sur mon épaule en disant.

— Je suis désolé, Axiandre, mais je n'avais pas le choix ! Les ordres viennent de plus haut, je ne suis qu'un messenger. Tout le monde ici sait le travail que vous avez fourni dans cette enquête. Nous sommes tous conscients du sacrifice que nous vous demandons, mais nous ne pouvons pas prendre le risque de vous perdre. Comprenez-moi, lorsque le rapport du Commandant Roux est arrivé ici, la mort du Capitaine Jorioz est revenue sur le devant de la scène. Et à cause des menaces enregistrées contre vous, la Direction a refusé qu'un autre membre de la section se fasse tuer par Chestier. Ça risquerait de faire désordre...

— Et que suis-je censée faire maintenant ?

— Rester au 36 le temps de l'opération « Renard ». Vous serez affectée aux affaires non classées. Faire des recherches, des recoupements éventuels... tout est en préliminaire, c'est de l'administratif pur, vous serez donc ici, sous surveillance et nos hommes mettront la main sur ce « Purificateur » à la moindre alarme. Ce ne sera que pour deux jours, trois maximum.

C'était donc ça la terrible nouvelle, mon deuxième « effet *Kiss cool* ».

Je n'aurais pas craché sur une bonne bouteille.

Le souffle court, les mots me manquaient. J'avais l'impression d'avoir reçu un coup de poignard en plein cœur. Sadique, mon agresseur s'était ensuite amusé à me trancher la gorge avant de me laisser me vider de mon sang.

Le pire dans tout ça, c'est qu'il me fallait l'annoncer à l'équipe.

— Fais chier. Mais bon, j'imagine que je n'ai pas le choix ?

Compatissant, le Commissaire bascula légèrement la tête sur le côté en hochant les sourcils pour me faire comprendre que non.

— Je peux y aller, ou vous avez encore besoin de moi ?

— Je vous en prie, dit-il en m'indiquant la porte d'un geste de la main.

Vélasquez, enfoiré.

J'imaginai sans peine son sourire satisfait et son air triomphant. En quittant le bureau du patron, je le vis en grande discussion avec nos visiteurs. Le toisant, je rejoignis mes collègues après un combat de regards en règle.

En voyant mon air défait, ils surent que j'étais porteuse d'une nouvelle grave. En cercle autour de moi, je fus assaillie de mille questions sur mon passage dans le bureau du taulier. Une fois les faits relatés dans les moindres détails, ils partagèrent ma colère. Même Cortès était affecté par cette nouvelle. L'impression générale s'apparentait à un coup d'épée dans l'eau. Tant d'efforts offerts à l'ennemi et qui seraient sans récompense pour notre unité.

Nous étions anéantis.

Une demi-heure plus tard, à l'heure du déjeuner, Vélasquez, accompagné des deux visiteurs et du taulier, arriva dans mon bureau.

— Je viens pour les passations de consignes concernant la reprise de l'enquête.

Son air, satisfait et sûr de lui, me mit hors de moi. Récupérant l'album, je me levai et le lui enfonçai dans le ventre en partant.

— Tout est là. Pas besoin de consignes !

Il rattrapa le dossier de justesse avant qu'il ne tombe, puis Vélasquez me saisit le bras avec vigueur et me chuchota à l'oreille.

— Quand je serai numéro 2, je m'arrangerai pour te faire payer ce que tu as fait à Maurin et ensuite je te ferai virer. Le service se passera

volontiers d'une gamine alcoolique de ton genre.

Dégageant mon bras, je le fusillai du regard en m'éloignant. J'étais à mi-chemin entre le troisième et le deuxième étage quand Cortès me rattrapa.

— Attends-moi, Axiandre, c'est à mon tour de t'accompagner, ne pars pas sans moi !

— Je n'ai pas besoin de protection !

— Tu dis ça parce que tu es énervée. Et puis même si tu n'as pas besoin de protection, je pense qu'un peu de compagnie te fera du bien. Je n'aime pas te savoir seule dans un moment pareil. Allez viens, je t'invite à boire un coup !

— Tu te fous de ma gueule !?

Je m'étais arrêtée brutalement.

Je fis volte-face et le fixai d'un air assassin. N'ignorant pas ma situation, je me demandais comment il pouvait dire ce genre d'énormités avec enthousiasme. Si même Cortès se mettait à me chambrer, il ne me restait plus qu'à replonger.

— Boire un coup ne signifie pas forcément boire de l'alcool ! On peut boire un tas d'autres choses comme du café, un bon chocolat chaud, du thé, de l'eau, un jus de fruits fr...

— Ça va, j'ai compris !

— Alors, on y va ? C'est moi qui paye !

Faisant le pitre, il était figé dans une posture nonchalante qui lui donnait l'air si candide que c'en était presque comique. La caricature était parfaite et sa détermination forçait le respect. Par moments, il me rappelait vraiment Titi.

Cortès !

Avec son éternelle odeur de pressing...

Lui souriant, je répondis :

— On va où ?

— À toi de choisir ! Le Fénélon, le Café Rive Gauche ou le Lutèce. Viens, c'est offert... budget illimité jusqu'à quarante-trois euros vingt-sept, dit-il en faisant le compte de ce qu'il lui restait de monnaie.

Et tandis que nous mangions, Cortès me demanda ce qui n'allait pas. Je lui fis part des menaces de Vélasquez et il me rassura. D'après sa théorie du complot, à laquelle je voulais croire, si le Commissaire Julien atteignait les

hautes sphères, il veillerait sur moi, empêchant Vélasquez de mettre fin à ma carrière.

Puis, au terme d'un regard discret sur mon avant-bras lacéré, il me réitéra ses félicitations quant à ma volonté de m'en sortir. Ma victoire sur l'alcool était au bout du chemin disait-il. Je menais un dur combat, mais il était garant de mon succès. Sa confiance était inébranlable. Il affichait une foi aveugle en moi.

Malgré le réconfort de ses encouragements, je baissai la manche de mon pull. Non par pudeur, mais par fierté. Je devais sortir de cet enfer comme j'y étais entrée, c'est-à-dire seule. Je ne le connaissais que depuis peu de temps, mais il avait su se montrer digne de mes rares confidences professionnelles et même personnelles.

Assurément, Cortès était un élément vital pour la B.R.I.

— Tu sais, Axiandre, arrangée, tu serais une belle femme !

La fourchette s'immobilisa devant ma bouche figée de stupeur.

— J'ai dit quelque chose qu'il ne fallait pas ?

— Non, c'est juste que...

La similitude était trop forte. Plus d'un an après, Cortès me sortait, à quelques mots près, la même réflexion que Titi. Et pour la seconde fois de la journée, ma mémoire se montrait fidèle. J'eus envie de pleurer, mais la chose était inconcevable.

Alors, remise de mes émotions, je lui répondis dans un sursaut d'arrogance.

— C'est encore la Saint Valentin qui te travaille ? Fais gaffe, je vais appeler ta femme !

Et il me précéda dans un fou rire qui ponctua notre déjeuner.

Plus tard dans l'après-midi, nous étions occupés à trier de la paperasse au bureau. Les hommes chargés de ma protection m'avaient été présentés et je connaissais les procédures d'alerte sur le bout des doigts. Roux et Collonge s'étaient installés dans un hôtel bon marché à proximité de mon domicile d'où ils coordonnaient les opérations de surveillance.

Pour l'instant, tout était calme et il n'y avait aucune trace du prêtre.

Je commençais à en avoir marre et je délaissai mon classement au profit d'une partie de mah-jong sur internet. Lasse des traditionnels jeux de

Solitaire et autre *Démineur*, il me fallait quelque chose de plus stimulant. Absorbée par ma nouvelle occupation, je fus même contrariée lorsque Cortès m'annonça qu'il me raccompagnait chez moi.

Arrivés au bas de l'immeuble, je le remerciais pour sa ferveur et son dévouement lorsqu'un détail me glaça le sang. L'allumage intermittent des feux de détresse attira mon attention sur le véhicule.

Bras tendu, le conducteur dirigeait sa clé vers l'habitable. Je n'avais pu voir son visage, mais sa silhouette allongée disparut dans le hall, comme happée par les ténèbres du porche.

— Cortès, regarde ! À une heure sur le trottoir opposé, tu vois ce que je vois ? Il vient d'entrer dans mon immeuble.

— Oh, merde !

— Et c'est rien de le dire. Tu penses à ce que je pense ?

— Pas vraiment non ! Qu'est-ce que tu comptes faire ?

J'hésitai durant une fraction de seconde.

J'avais l'impression d'une deuxième chance, d'un secours divin. Aucune erreur d'identification n'était possible, la plaque était formelle. Garé non loin de nous, le Ford transit volé que nous cherchions semblait nous narguer. Et, bien que Cortès l'ait vu trop tard, Alexandre était entré dans le bâtiment quelques secondes plus tôt.

J'avais donc une dernière chance de le coincer avant Vélasquez ! Je devais saisir cette opportunité ; tant pis pour les conséquences. Il me fallait le talonner pour le débusquer et, peut-être, sauver sa dernière victime.

— Reste en couverture et appelle les renforts. Surtout, si tu le vois sortir, prévien-moi sur mon portable ! Je serai en mode silencieux.

— Non, je...

Trop tard. J'étais déjà hors du véhicule.

— Axiandre ? Axiandre !

Ignorant ses rappels à l'ordre, je m'engouffrais à l'intérieur à la suite du kidnappeur présumé du duo. Vérifiant les alentours, j'assurais ma progression. Le hall était calme et l'ascenseur arrêté au troisième étage.

Je fis part de l'information à Cortès par SMS.

Je montais l'escalier avec autant de souplesse et de discrétion qu'un félin, la main posée sur mon Sig Sauer. L'effet de surprise devait être total.

Qui allait-il voir dans mon immeuble ?

Poursuivant mon infiltration arme au poing, j'arrivai au troisième étage. Comment faire pour trouver le bon appartement ? Facile, je connaissais tous

les voisins, qu'ils soient seuls, en couple, retraités ou jeunes étudiants en colocation.

En fait, il n'y avait qu'un seul appartement inoccupé à cet étage pour cause d'insalubrité. Trop dangereux pour être loué, le syndicat de copropriété se déchirait depuis plus de deux ans dans une lutte de mise aux normes d'hygiène et de sécurité pour la réhabilitation de...

Bordel de merde.

Je venais de comprendre.

Avec mes horaires et mes récents problèmes d'alcool, il est clair que ce détail m'avait échappé. Et c'était si improbable que je ne pouvais m'y résoudre. Je m'approchai de la porte pour en avoir le cœur net.

Le panneau danger avait été déplacé.

Mauvais signe.

La poignée avait été bricolée et, sur le pas de la porte, des traces encore fraîches confirmaient des allées et venues récentes. Investissant les lieux, je constatais avec étonnement la tenue ordonnée du squat.

Ce type est un maniaque.

M'enfonçant davantage dans son antre plongé dans la pénombre, je vis alors, en arrivant au salon, sa dixième victime, Éléonore Duval, la fille que j'étais censée protéger.

Merde, j'arrive encore trop tard !

La malheureuse avait été démembrée, puis reconstituée comme une marionnette humaine avec des ficelles pour la manipuler. Ligotée sur une chaise, la croix de bois qui servait à son maniement avait été suspendue à un crochet planté au plafond. Je reconnus la signature de notre homme au maquillage et à la coiffure de la défunte. Inutile de vérifier son oreille au risque d'y laisser mes empreintes.

L'équipe de l'Identité Judiciaire s'en chargerait.

Ce dixième corps me confirma ce que j'avais pressenti. Alexandre et sa sœur habitaient dans mon immeuble. J'avais envie de vomir. L'assassin était si proche de moi que je ne l'avais pas vu. La vieille avait raison !

Cette pensée déclencha un nouveau vertige, puis l'une de mes nombreuses impressions de *déjà-vu*. Je me sentais presque comme chez moi. Je ne savais plus si Alexandre était dans mon cauchemar ou si j'étais plongée dans le sien.

Un flux d'adrénaline me traversa et je sentis l'acide sulfurique qui courait dans mes veines. Il me fallait un verre.

NON.

Ce n'était pas le moment de flancher ! Mes sens se mirent à bourdonner, puis ce fut à nouveau le silence.

J'arrivais à me contrôler.

Des bruits de pas en provenance de la chambre m'indiquèrent la présence de notre homme. À couvert, je m'empressai de relayer l'information à Cortes par SMS. Avec une preuve aussi évidente que le corps laissé sur place, j'étais certaine de boucler cette affaire avant Vélasquez.

Par foulées souples et légères, j'entendais des pas se diriger dans ma direction.

À nous deux Alexandre.

Canon en visée, je me mis en position de tir et attendis. L'homme était dans le couloir et arrivait au salon. Le cœur affolé, je vis sa silhouette surgir des profondeurs des ténèbres et s'arrêter dans la pièce.

En dépit de l'absence d'une lumière suffisante, je distinguais tout de même certains détails. Plutôt grand, aussi épais que large, l'homme était haut et massif. Je ne pouvais pas oublier une telle corpulence. Mais se pouvait-il que nous cherchions le même homme ? Comment avait-il su où le trouver ?

Alors, pour confirmer mes soupçons, l'homme sortit un petit objet rond de sa poche. Son éclat étincela dans l'obscurité, puis je vis les reliefs déformés de l'appartement se refléter sur sa surface lisse et polie.

Il se déplaça d'un pas sur ma gauche, posa le miroir sur le sol et dit :

— Axiandre Martin, l'heure pour vous est venue de recevoir le Pardon de l'Éternel, notre Créateur.

Surprise, je me demandais comment il avait pu deviner ma présence, tapie dans l'ombre. Après avoir allumé la lumière, Chestier se retourna vers moi et m'adressa un large sourire.

— Mains en l'air, Chestier, ne bouge pas ! Tu es en état d'arrestation.

— Croyez-vous pouvoir échapper à votre destin ? me demanda-t-il en avançant sur moi.

Son éternelle bonhomie l'accompagnait dans sa démarche. Ne se sentant nullement menacé par mon arme, il poursuivait sa progression. Une idée me traversa l'esprit. Je voulais en avoir le cœur net.

— Qu'as-tu fait du corps ? Où est Alexandre ?

— Il n'est pas loin de nous. En réalité, il est plus proche que vous ne l'imaginez !

Ces propos familiers résonnaient encore d'un curieux écho. À peu de choses près, la vieille voyante m'avait tenu le même discours. Je cherchai le corps des yeux, cependant mes regards étaient trop furtifs pour être efficaces. Ne voulant pas perdre Chestier de ma ligne de mire, je reculai afin de regarder l'appartement avec davantage de pertinence.

Il me dit alors en souriant :

— Êtes-vous prête pour l'heure de votre sentence ?

— Qu'as-tu fait de lui ? Où est-il ? Réponds !

— Mais ici, avec nous en ce moment même où je vous parle.

— Tu l'as tué ?

— Non, pas encore, mais c'est vous qui le ferez, pas moi.

— Arrête tes conneries Chestier ! Tu entends ? ... ça !

Au loin les échos des sirènes de police faisaient retentir leur hurlement strident. La cavalerie arrivait. Grâce à Cortès, les renforts ne tarderaient pas à investir l'appartement en force. Pour lui, ce son était celui de l'inéluctabilité. Il ne lui restait tout au plus que trois minutes avant d'être arrêté. L'opération Renard se refermerait sur lui comme un piège dont il ne pourrait pas s'évader cette fois.

Ramassant son miroir, il le pointa vers moi en disant :

— Il sera bien trop tard lorsque vos collègues arriveront. Regardez ! Regardez avec attention ceci ma chère Jassandre, femme impie et pécheresse.

Jassandre ? C'est quoi encore ces conneries ?

— Comment m'avez-vous appelé ?

— Préférez-vous sans doute Mélissandre ?

Surprise, je me demandais comment il avait eu connaissance de ce prénom. Et tandis qu'il me parlait, je vis mon reflet se brouiller dans le miroir tendu dans ma direction. Une fine brume s'en dégagea et, alors que je voulus réagir, je sentis une légère paralysie me contracter les membres. La vapeur s'éparpilla et un curieux scintillement remplaça mon reflet. Je me sentis alors fascinée, happée par le petit film qui s'y déroulait.

Plongée au cœur de ce court métrage fantastique, je revis les images de mon enfance. La maison familiale, bordée par le parc, m'arracha une larme de nostalgie. Le cadrage se rapprocha de la porte d'entrée et pénétra à l'intérieur. Des cris déchirants me parvenaient du premier étage.

La projection mentale s'y précipita et je vis mon père battant mon petit frère à mort.

— Oh mon dieu, non ! Sébastien, dis-je en pleurant.

Comment est-ce possible ?

Ma mère le suppliait d'arrêter, me protégeant moi, petite fille alors âgée de huit ans. Ne supportant pas ses supplices, mon père s'approcha de ma mère et lui décocha une violente droite à la mâchoire.

Puis, me caressant la tête, il me dit :

— Viens, Axiandre, tu sais que papa ne te fera jamais de mal. Tu le sais n'est-ce pas ?

Et tandis que la petite fille que j'étais le regardait d'un air terrorisé, il m'emmena vers la porte verte, dans la chambre où il abusait de ma faiblesse selon son humeur.

Comme dans mes souvenirs, mon père était ce géant d'ébène à la peau de cuir qui sentait l'alcool.

La même lueur de démence habitait son regard. Le sourire qui m'avait hanté de longues nuits durant dévoilait son architecture carnassière face à la proie facile que j'étais jadis.

J'étais horrifiée de revivre ces moments de douleur. Je voulais que le diaporama s'arrête, mais cette action était indépendante de ma volonté.

Que se passe-t-il ? Arrêtez ça, je vous en prie. Pitié !

Poursuivant le rappel de ces souvenirs, la vision me dévoila une autre journée clé de ma jeunesse. Ce jour-là, mon père avait frappé notre mère une fois de trop. Décédée des suites d'une hémorragie interne, je me trouvais près d'elle lorsqu'il tenta de mettre la main sur moi. Agenouillée près d'elle, je regardais sa peau laiteuse perdre sa teinte hâlée à mesure que le sang quittait son corps.

Je fixais ses hématomes et la fracture ouverte par laquelle la vie la fuyait. Sa teinte cireuse me paralysait dans une macabre contemplation. Folie, souffrance, désespoir, horreur, espoir, puis enfin courage d'agir, furent les étapes qui jalonnèrent ma prise de conscience larmoyante.

Sébastien, mon grand frère, était enfermé dans le placard pour le seul plaisir sadique de notre père alcoolique et violent. Comme il ne pouvait m'aider, j'avais décidé qu'il était temps que toute cette souffrance et cette crainte prennent fin.

Ma mère m'avait mise en garde et depuis, j'étais en alerte. Elle m'avait montré le moyen d'appeler au secours ; il me fallait prévenir la police.

Comme à chaque fois, le colosse d'airain essaya de m'attraper afin de soulager son désir incestueux. M'y refusant, j'avais couru plus vite que d'habitude. Munie d'un marteau, j'étais partie me réfugier à l'étage, l'attendant en haut de l'escalier. Fébrile, mais déterminée, il fallait que je le fasse.

Pour maman.

Pour Sébastien.

Pour moi !

Lorsqu'il arriva, je lançai mes bras vers lui de toutes mes forces. Je ne savais pas s'il était proche ou si je l'avais manqué, mais je gardais les yeux fermés sur mes larmes. Puis j'entendis le bruit de craquement qui suivit le choc qui me renvoyait ses ondes vibrantes.

Mon père trébucha et finit sa course au bas de l'escalier. C'était le combat de David contre Goliath. Mais par chance, un rien avait fait basculer la chance en ma faveur et le petit pot de terre avait vaincu le pot de fer.

J'étais terrifiée par ce que je venais de faire, mais je ne pouvais m'empêcher de sourire. Je venais de tuer mon père et cet acte, impensable pour une fillette de mon âge, ne m'enlevait pas la fierté d'avoir mis fin au règne du bourreau familial. J'avais grandi trop vite. Cette maturité précoce, née des circonstances relatives à notre enfance, avait fait de moi une adulte solitaire, froide et vivant dans la peur, abritant en son sein une gamine de huit ans traumatisée.

Il se passa un laps de temps indéterminé avant que je ne sorte de ma paralysie. Mais je devais en avoir le cœur net. Empruntant l'escalier à pas mesurés, je le retrouvai en bas, figé dans la posture idiote que la Mort avait choisi pour l'emporter. Après avoir vérifié qu'il était hors d'état de nuire en lui assénant une série de coups de pieds, j'appelai la police. Non pour mon père, mais pour signaler la mort de ma mère.

Je retournai ensuite auprès de mon frère et lui apportais les gâteaux mis de côté pour lui.

— Ne t'inquiète pas, j'ai appelé la police. Ils vont venir. Tiens ! Des gâteaux en attendant. Je vais voir maman. Elle a plein de sang sur la tête et elle ne bouge plus. C'est à cause de papa. Il lui a donné des coups de poing.

— Merci. Mais reviens me chercher quand la police sera là. J'ai peur du noir.

— D'accord, c'est promis.

De retour auprès de ma mère, je pleurais à chaudes larmes sur son corps roide. J'étais couverte de son sang lorsque la police et les services sociaux arrivèrent. Tremblante et en état de choc, j'étais incapable de parler.

Pourquoi dois-je revivre ça ?

Les larmes aux yeux, je me revoyais alors enfant, même prostrée durant le trajet en voiture, regardant avec mollesse l'image de la maison qui disparaissait peu à peu sous les hurlements des sirènes de police.

Je n'oublierais jamais le soulagement ressenti à ce moment-là. Mais une profonde tristesse s'empara de moi. Cloîtrée dans mon mutisme, il me semblait avoir oublié quelque chose. J'avais dans la poche une photo de Sébastien que je serrais contre mon cœur et je m'endormis durant le trajet.

À mon réveil, le premier nom que je hurlai fut celui de mon grand frère que j'aimais par-dessus tout.

— Sébastien ! Il faut le sauver, vite, il est dans le placard ! Sébastien ! Sébastien ! SÉBASTIEN!!!!!!

Ce n'était pas quelque chose que j'avais oublié, mais quelqu'un. Affolés, les psychologues étaient venus me voir en essayant de me calmer, mais je hurlais de plus belle. Je voulais sauver mon frère. Un policier accepta de me reconduire sur les lieux du drame afin de lui montrer l'endroit où était Sébastien.

Je revivais cette attente interminable. Le trajet inverse me sembla sans fin et beaucoup plus long qu'au départ de la maison. Il y eut alors le parc, mon seul et unique repère topographique, puis le spectre de notre maison maudite se profila à travers la vitre.

Lorsque la voiture s'arrêta, je me ruai hors du véhicule, escortée par l'officier de police judiciaire chargé de l'enquête.

Vite ! Dépêche-toi, Axiandre, tu vas le sauver !

L'escalier ne m'avait encore jamais paru si long et difficile à monter. Ça y est ! J'étais enfin à l'étage.

J'apercevais le placard dans lequel m'attendait mon frère.

— Il est là-dedans ! Ouvrez-lui la porte s'il vous plaît, monsieur, vite ! On est là, Sébastien ! Je suis revenue te chercher.

À mon grand regret, il était mort lorsque l'homme ouvrit la porte. J'avais tenu ma promesse. J'étais revenue avec la police pour le sauver, mais il était mort. Sébastien gisait dans cette posture fœtale de marbre et le policier me cacha les yeux pour me préserver, mais j'en avais suffisamment vu pour me sentir coupable. Il avait succombé au froid et à ses blessures. Il

était mort par ma faute dans cette maison qui m'avait privée de deux êtres chers.

Pourquoi ?

On me posa beaucoup de questions. On me fit subir une batterie de tests qui révéla les abus dont j'avais été victime. Mais personne ne semblait savoir ce que j'avais réellement fait. Plus tard, la peur d'être attrapée pour le meurtre de mon père me quitta, remplacée par ma responsabilité dans la mort de Sébastien.

Grandissant avec cette culpabilité, le film me montra ma croissance et mon adolescence difficile dans diverses familles d'accueil. Je n'en voulais aucune. Adolescente rebelle, dure et froide, je fus placée en foyer où je fis la connaissance de Magali. Sa gentillesse et son empathie démesurées en firent la personne que je haïs le plus dès mon arrivée.

Elle filait le parfait amour avec Philippe, ami proche de l'un des médiateurs du foyer et attendait un enfant de lui. Elle me tapait sur le système et je connaissais sa vie en détail. Sa sensibilité m'exaspérait. L'amour lui donnait un côté cruche que je ne supportais pas.

Malgré cela, je lui vins un jour en aide et cette décision scella notre amitié. Un week-end où nous étions consignées en chambre à cause d'une bagarre générale, l'un des pensionnaires tenta de la prendre de force. Pour avoir vécu cette situation, je ne pouvais concevoir qu'une fille, pas même Magali, puisse connaître pareille torture.

Dissuadant le malheureux à coups de batte de base-ball, je fus renvoyée de l'établissement, mais Philippe me vint en aide et me trouva un petit studio non loin de leur nouvel appartement parisien. Magali avait quitté le foyer pour son accouchement et n'y avait jamais remis les pieds. Ayant gardé contact, nous nous voyions souvent et je devins la marraine de sa fille Lilianna, qui me considérait également comme sa tante.

Toute cette violence, ce goût du sang et ces souvenirs de membres éclatés me poussèrent à étudier le corps humain. Mais mes études de médecine ne me comblaient pas. Désireuse de lutter contre l'injustice qui me dévorait et décidée à m'en sortir, je fis de brillantes études de droit et m'engageai dans la police. Malgré cela, mes démons me hantaient toujours, car j'avais deux morts sur ma conscience tourmentée. Ma vie sociale était quasi inexistante, et je ne vivais que pour mon travail, jusqu'à ma rencontre accidentelle avec Jérémy Joubert, mon premier et unique amour auquel j'offris ma virginité affective.

Cet homme changea ma vie. Je connus grâce à lui des années de répit, et sa demande en mariage me combla de joie. Comme Magali avant moi, j'étais enceinte. Je voulais un garçon – sans doute pour compenser la mort de mon frère, qui sait ? La vie semblait enfin me sourire jusqu'au jour où il me quitta, la veille de notre mariage. Abandonnée et déboussolée, la perte tragique de notre enfant détruisit ce qui restait de bonté et de pitié en moi.

Véritable spectre, je n'avais d'humain que l'apparence. Une rage sourde grondait en moi tel un volcan prêt à exploser. Ma raison ne tenait qu'à un fil, lien qui fut rompu par Jérémy au cours de l'enquête sur le « Purificateur » dont se délectaient les médias.

Les raisons avouées de notre rupture créèrent d'importants dommages psychiques collatéraux dont je n'eus conscience qu'aujourd'hui.

Le déclic ! Je comprends maintenant...

Chaque argument fourni par Jérémy libéra une part enfouie de moi. Son premier reproche était basé sur ma réserve vénérienne.

Oh mon dieu, non ! Se pourrait-il que... ?

Je vis alors la blonde plantureuse, mais en réalité alter manifesté de ma frustration libidineuse. Ce personnage avait été sous l'influence des confidences de Babette concernant le vice, l'humiliation, les perversions et les récits sordides de ses nuits de tapin où les clients se trouvaient en droit de tout exiger sous prétexte de payer une prestation.

Alors, j'avais créé Jassandre.

Puis, les éléments qui me manquaient vinrent me trouver les uns après les autres. Vélasquez n'y était pour rien !

L'apparition des sept mille euros sur mon compte chèque... Les photos prises à la banque, que je pensais trafiquées ou mal interprétées... Le choix de la bijouterie de Flavio Benedetti... Les remarques répétées de Cortès sur mes tenues. Tout me revenait en mémoire. Le nom sur le bout de papier. Oh mon dieu, Gabrielle Le Grangé ! Le meurtre de Laurence Hervé ! Qu'avais-je fait à sa famille ?

Jassandre comprenait mieux ses allusions à la cuisine créole, son surnom de « petite vanille des îles », le souvenir de son premier client qui comparait sa peau à de la crème, la soirée de *Hieros Gamos* à laquelle elle n'était pas la seule blanche au milieu de tous ces noirs.

— *Votre travail est terminé. Merci d'être venue, vous avez été une esclave parfaite. Nous avons très peur, mais vous avez été à la hauteur. Tout s'est parfaitement déroulé.*

— *Ravie que ma prestation vous ait plût.*

— *Mais il n'est pas impossible que je fasse de nouveau appel à vous. Et qui sait, peut-être aimeriez-vous être initiée au Hieros Gamos ? Les filles de votre « condition » sont si difficiles à trouver...*

Je me rappelais de tout avec une rare précision. « Les filles de ma condition », bel euphémisme pour désigner, en réalité, ma couleur de peau, car Jassandre, c'était moi !

Mais comment était-ce possible ?

N'ayant pas le temps de me remettre de mes émotions, je vis ensuite le visage d'Alexandre, celui que nous cherchions depuis plus d'un an. Ce trentenaire aux allures de monsieur tout le monde avait un regard aussi noir et profond que la nuit. Cheveux courts, barbe de trois jours, il avait l'air d'un animal aux abois. La colère masquait ses traits en dépit d'un certain charisme qui virait parfois à la laideur.

Tenant de le définir avec davantage de précision, je vis l'image s'estomper, puis se colorer afin de laisser place à mon reflet. Le film me montra alors telle que je l'étais, dans la peau d'Alexandre.

Non, c'est impossible !

Je n'avais pas réagi jusqu'à maintenant, mais après la découverte de Jassandre, tout devenait logique. À cause de mon prénom qu'ils avaient du mal à prononcer, mais aussi de mon attitude, les garçons du foyer m'avaient surnommée Alexandre. Pour eux, je n'étais pas une fille, mais « un gars bizarre ».

Je n'avais rien de féminin et je me bagarrais mieux que la plupart d'entre eux.

Alexandre était donc un trait de caractère que j'avais développé au cours des années. Il était... une autre part de moi. Il était ma colère, ma haine, ma vengeance et aussi ma peur d'être attrapée pour le meurtre de mon père. Personnage énigmatique, il était l'essence de ma folie, ma démence à l'état pur.

La voix qu'il entendait n'était qu'un désir inconscient de destruction et de jalousie envers ces jeunes filles qui auraient droit au bonheur qui m'avait été refusé.

Un à un, appuyés par la projection du miroir, les dix meurtres me revinrent alors à l'esprit, comblant ainsi les absences et autres trous de mémoire dont je souffrais de façon chronique. Voilà pourquoi j'avais ces impressions de *déjà-vu*. Voilà pourquoi cette affaire avait mis du temps. En

réalité, nous n'avions fait que marcher dans mon sillon, suivant les traces que j'avais daigné m'accorder.

Ponctuant cette phase de révélations, le souvenir d'un article de presse de 2004 me revint à l'esprit. Il s'agissait du procès de Jacques Plumain, baptisé le « fantôme de Kehl » par les journalistes. Condamné pour meurtres, cet ancien cuisinier avait affirmé être sous l'emprise d'un double maléfique, une entité nommée Maïve. « Le côté diable ». C'est ainsi que l'avaient titré les canards de Strasbourg.

Encore vivant au moment des faits, Titi avait dénoncé l'aspect cinématographique de cette ligne de défense. Il avait même ajouté : « *Et pourquoi pas le côté obscur de la Force tant qu'on y est ? Enfin...un de moins dans la nature !* ». Mais en y réfléchissant bien, cet article avait peut-être changé ma vie. Alexandre était mon côté diabolique et je devais maintenant assumer le poids de mon péché.

J'étais en larmes. Malgré mon déni, l'accablante vérité de ma souffrance me terrassait. Je m'étais rendue coupable de ces atrocités.

Je ne voulais pas ! Pardon... je vous demande pardon !

Au milieu de mes méfaits, le corps d'Aurélié Ledru m'apparut avec mon empreinte partielle. Il n'avait jamais été question de gant troué, solution si improbable que j'avais honte d'y avoir seulement pensé.

Je voulais détourner mon regard de ce miroir qui me mettait face à ma réalité, mais je ne pouvais pas. La vérité me frappait de plein fouet. L'autre, c'était moi. Il y avait bien un duo, mais pas celui auquel je m'étais attendue. J'étais une criminelle. Une meurtrière en série dont l'état mental ne valait que la peine de mort, sans autre forme de procès. Je me dégoûtais. Je méritais la mort. J'étais coupable d'assassinats. Et dire que mes collègues avaient confiance en moi.

Quelle imposture !

Tout cela devait cesser. Mais *quelqu'un* en avait décidé autrement. Poursuivant ma mise à l'épreuve, le miroir me montra Sébastiandre, culpabilité incarnée de mon frère Sébastien. J'avais rouvert son dossier quelques années plus tard et appris qu'il était porteur d'un cancer. Si seulement j'étais revenue plus tôt, il aurait pu être traité et guéri de sa tumeur. Mais lui aussi était mort par ma faute.

Je l'avais abandonné.

Sébastien m'avait donné un échantillon, une vague idée de ce qu'avait pu ressentir mon frère durant ces instants de cauchemar sans nom.

Mais il n'avait pas enlevé le poids de ma responsabilité pour sa mort.

Je suis revenue Sébastien, je te le jure. J'ai appelé la police et je suis revenue te chercher !

Mes larmes ne s'arrêtaient plus.

J'étais un monstre !

Implacable, le miroir poursuivit le jugement de mon âme, dévoilant ma quête de justice et de vérité qui créa alors Mélissandre pour m'aider dans mes recherches. Mais j'étais seule. Personne n'était venu dans mon bureau.

Il n'y avait jamais eu de profiler du FBI ni de carte de visite et, le premier soir de ma faiblesse, j'avais dîné seule. Cortès n'avait pas vu Mélissandre parce qu'elle n'avait jamais existé, pas plus que Madame Cassandre, médium surnaturelle habitant la pièce vide d'un appartement imaginaire. Je comprenais mieux pourquoi cette vieille folle connaissait autant de choses sur mon enquête, et sur moi. Et je sus où je l'avais vu auparavant. Ce n'était qu'une projection d'une vieille institutrice que j'avais profondément haïe.

Axiandre, t'es bonne à enfermer ma vieille, tu le sais ça ?

Je devinais désormais les raisons de mon obscure fatigue. Mener de front toutes ces existences parallèles n'était pas une sinécure. De même, Alexandre n'avait jamais franchi la porte d'entrée de mon immeuble. Seule mon imagination était responsable de cette constatation, et c'est la raison pour laquelle Cortès ne l'avait pas vu pénétrer dans le bâtiment.

Fixant le miroir, les sonorités similaires se matérialisèrent en même temps que les apparitions des différents visages. Les uns après les autres, mes alters se manifestèrent et, dans une implacable logique, je pris conscience de ma véritable nature, de mon Moi dans son ensemble.

J'étais Sébastiandre.

J'étais Jassandre.

J'étais madame Cassandre.

J'étais Mélissandre.

J'étais Alexandre.

Tous ces visages fusionnèrent en un seul, le mien.

JE SUIS AXIANDRE.

À cet instant, l'inéluctabilité de la fatalité m'éclaira comme un soleil d'août. L'évidence s'abattit sur moi comme un piano lâché du dixième

étage. Ne nous faisons qu'un. Chestier avait dit vrai, Alexandre était beaucoup plus proche de moi que je ne le pensais.

Il n'était pas fou.

De nous deux, le cinglé n'était pas celui qui en avait l'apparence. Je commençais même à croire en lui. S'il disait vrai, Dieu lui avait donné ce pouvoir et personne ne l'avait cru ! C'était certes farfelu, mais il ne fallait pas écarter cette hypothèse. Et puis ce n'était pas moins improbable qu'une femme flic aux personnalités multiples ! Schizophrène, polyphrène, psyché fragmentée, appelez ça comme bon vous semble, pour moi le résultat restait le même.

J'étais dingue et bonne à enfermer.

L'alcool et la drogue ne m'avaient pas aidée à y voir plus clair non plus. Au contraire, ils n'avaient fait qu'envenimer une situation déjà critique. Mais la divine justice me rattrapait en ce jour que je ne pouvais qualifier ni de béni, ni de maudit.

Une autre larme coula de mon œil ouvert et crispé sur l'horreur de la réalité. Ma vie avait défilé sous mes yeux, reflétant l'enchaînement des événements qui avaient fait de moi une égarée, une bête sauvage.

Le miroir n'avait servi qu'à révéler mes angoisses et mes phobies les plus refoulées, me montrant avec clarté les cibles de ma haine vengeresse. Mais tous ces meurtres n'avaient en rien apaisé mon désarroi. Au contraire, ils m'avaient plongée dans cet univers de démente et d'horreur duquel je ressortais transformée.

Lorsque le film s'arrêta, tout était calme et je pris conscience des mains gantées posées sur mon cou. À cet instant, j'aurais tant voulu qu'il se passe quelque chose d'extraordinaire : mon réveil me tirant d'un tel cauchemar, l'apparition du Diable ou de Dieu en personne dans la nuée ; même une attaque d'extraterrestres m'aurait rassurée en pareille circonstance.

Mais rien de tel n'arriva.

La réalité objective de mon trouble ne cédait pas un iota à quelque événement surnaturel ou fantastique. Debout derrière moi, Chestier s'apprêtait à rendre Justice. Repensant à Marine Brudeau, en larmes avant la fatalité, je réalisai que ce n'était pas la peur de mourir qui l'avait effrayée, mais la révélation faite par le miroir. Pour en avoir été témoin,

j'étais désormais certaine qu'il en allait de même pour les autres victimes de l'album à l'exception de Titi. Chacun d'entre eux y avait vu son péché.

Le miroir. Bien sûr !

Pourquoi n'y avais-je pas songé plus tôt ?

Autrement connu sous le nom de psyché, je compris l'objet véritable de l'instrument. Personnage mythologique, Psyché symbolisait l'âme humaine, et ce terme permettait aussi de personnifier une notion de pouvoir sur ce qui ne se dit pas, mais s'exprime, l'inconscient. D'ailleurs, en grec, la psyché définissait l'ensemble des phénomènes psychologiques constituant l'individualité.

Ainsi se manifestait le don de Robert Chestier à travers ces miroirs.

— Acceptez-vous le jugement de Dieu, Axiandre ?

La douce voix de mon libérateur me sortit de ma réflexion. Les yeux rivés sur la surface polie qui renvoyait mon image, je réfléchissais aux solutions qui s'offraient à moi. Choix numéro un : la mort par strangulation. Même s'il est vrai que je ne m'attendais pas à un tel coup de théâtre, j'avais enfin coincé Alexandre, et la capitale était libérée de ce monstre. L'enquête était terminée et l'âme de ses victimes, de *mes* victimes, pourrait reposer en paix.

Choix numéro deux : je bouclais Chestier après m'être libérée de son emprise. Mais alors, comment expliquer l'arrestation d'Alexandre ? Comment justifier tous les moyens mis en place ? Quel regard pourrais-je ensuite porter sur moi-même avec tous ces meurtres sur la conscience ? Que faire de Gabrielle ? Et surtout, qu'est-ce qui me retenait encore ? La peine de mort avait été abolie, mais j'étais sûre de finir ma vie dans une chambre capitonnée sous camisole chimique.

Ma décision était prise.

— Faites ce que vous avez à faire et purifiez mon âme de ses péchés.

— Axiandre Martin, en vertu des pouvoirs qui me sont conférés par l'Éternel, et pour avoir enfreint l'un des Commandements du Décalogue, je vous déclare coupable des meurtres de votre père, Joseph Martin, de mesdemoiselles Josiane Fauchard, Adeline Vuibert, Édith Constantine, Marion Dumell, Géraldine Thomas, Aurélie Ledru, Angélique Rousset, Laurence Hervé, Coralie Vinnier et Éléonore Duval. De plus, vous vous êtes rendue coupable de pratiques sexuelles désapprouvées par le Créateur, pratiques dénoncées dans le Lévitique.

Il marqua une pause à la fin de l'énumération de mes fautes, puis inspira bruyamment en levant les yeux au ciel.

— Sum Deus Ex Machina. Nemo auditur propriam turpitudinem allegans. Nil sine numini. Abyssus abyssum invocat^{29}.

Au moment où il s'apprêtait à appliquer la sentence, Cortès arriva avec les renforts.

En tournant la tête vers la porte d'entrée, je vis les membres de mon équipe, Vélasquez et ses hommes, le Commandant Roux et le Capitaine Collonge. Même le Commissaire Julien avait fait le déplacement.

Surpris, ils dévisageaient la situation avec effroi.

S'attendant à trouver Alexandre, ils me voyaient à genoux, prisonnière de Chestier. L'équipe tactique de l'opération Renard était en place, prête à intercepter le prêtre sur ordre du Commandant Roux.

Utilisant sa qualité d'ex-négociateur de la B.R.I, ce fut Cortès qui prit la parole en premier. Mettant son arme en évidence, il la posa au sol et s'adressa au « Purificateur » d'une voix douce.

— Écoutez monsieur Chestier, n'aggravez pas votre cas s'il vous plaît. Connaissant personnellement le Commandant Martin, je suis sûr qu'elle ne portera pas plainte contre vous pour cet intermède. Relâchez-la en douceur et ne faites rien de fâcheux. Elle est innocente.

— Non, Commandant, je doute que vous la connaissiez aussi bien que vous le prétendez. Nul n'est innocent. L'Éternel m'a chargé d'une dernière mission.

La réponse de Chestier m'interpella. Pourquoi avait-il désigné Cortès par le grade de Commandant alors qu'il n'était que Lieutenant ? Encore sous le choc de la révélation du miroir, l'explication m'importait peu en réalité. J'avais hâte d'en finir. Mes collègues perdaient leur temps à essayer de sauver un monstre, persuadés de mon innocence, mais, couverte de honte, je fuyais leurs regards.

Coupable, j'avais déjà pris une décision que je ne pourrais jamais leur expliquer. Ma mort était la seule vraie justice pour tous.

— Je sais que vous lui gardez rancune pour des erreurs passées, mais il est inutile d'en arriver à de telles extrémités. Que faites-vous du Pardon de Dieu et de la miséricorde ?

— Commandant Moreau, avec tout le respect que je vous dois, votre manœuvre est habile et vous êtes un homme bon, mais vous êtes loin d'imaginer ce qui est à l'œuvre ici. Le Commandant Martin a mis fin aux

agissements de celui que vous appeliez Alexandre. Cette enquête est désormais terminée. Le dernier corps laissé par ce criminel est la marionnette humaine ligotée sur cette chaise. Mais il faut que justice soit rendue.

— De quelle justice parlez-vous ? Aidez-nous à comprendre s'il vous plaît.

Le regardant avec son habituel sourire, il lui dit :

— J'ai à maintes reprises répondu à cette question et vous ne m'avez jamais écouté. Il est temps que le dessein de Dieu s'accomplisse.

— Ne faites pas ça. Ils vont vous tuer !

— Si telle est la volonté de notre Seigneur, alors je l'accepte. Commandant Martin, auriez-vous une dernière parole à adresser à vos collègues ?

— Je... je vous demande pardon... dis-je en les regardant pour la dernière fois.

La scène semblait être freinée, comme un ralenti de cinéma. Cortès m'adressa un regard interrogateur. Les collègues commençaient à manœuvrer autour de nous afin de me sauver. Mais il n'y avait rien à sauver.

Le prêtre avait eu la délicatesse d'éluder la question. Gardant comme un trésor les fautes absoutes lors de ma confession, il n'avait pas sali ma mémoire. Grâce à lui, je pouvais partir en toute sérénité, la tête haute, en dépit des remords et de la honte qui me submergeaient, car je me sentais sale.

La vue brouillée par un flot continu de larmes, je ruminais mes torts en espérant le pardon divin promis par le Purificateur. Je sentis alors ses doigts se resserrer autour de ma gorge. Le souffle me faisait défaut. L'air ne parvenait plus à mon cerveau en manque d'oxygène. La pression s'accroissait sur ma gorge, proportionnelle à la carence d'air dont avait soif mon encéphale déjà en proie à des visions psychédéliques et au vertige.

Je suffoquais.

Agrippée aux mains de Chestier, mon corps refusait le sort qui lui était réservé. J'étouffais. Mes mains griffaient le vide. Mes pieds lançaient des frappes stériles. Je luttais, mais Chestier avait une force hors norme. J'étais prise de convulsions et je sentais mes yeux enfler et sortir de leurs orbites. Dans la pièce sombre de l'appartement, des points blancs de plus en plus gros tachetaient ma vision en éclatant devant moi.

Perdue dans un écho lointain, j’entendais la litanie de mon exorciste.
Chestier pria pour nous.

*Notre Père qui est aux Cieux,
Que ton Nom soit sanctifié
Que ton règne vienne,
Que ta Volonté soit faite
Sur la terre comme au ciel...*

Je voulus tousser, mais l’absence d’air dans mes bronches déclencha une douleur aiguë. Alors, je sentis l’étau se desserrer. Le relâchement de l’étreinte m’autorisa une goulée d’oxygène qui brûla mes poumons arides dans une douleur à peine supportable. Puis, dans une tentative désespérée – manifestation instinctive de mon besoin fondamental de survie – j’inspirai et déglutis en même temps. Mais le néant se substitua à l’air tant réclamé.

La contraction fut soudaine et brutale.

Accompagnant la constriction qui m’étouffait, la puissance d’inspiration me brisa le larynx et je sus que mon secret s’en irait avec moi. Autour de nous, les balles en caoutchouc fusaient. Malgré les trois impacts de Flash Ball reçus, Chestier, cette force de la nature n’avait pas bougé d’un pouce. Il tenait encore debout, achevant son œuvre avec une foi inébranlable.

— Mais c’est quoi ce type ? s’interrogea à haute voix l’un des membres du groupe d’intervention.

— Légitime défense les gars, faites usage de votre arme de service afin de neutraliser l’agresseur ! ordonna Roux.

Le dernier mot que j’entendis avant de mourir fut le cri de Cortès qui hurlait, couvrant le bruit de la balle qui atteignit Chestier en pleine tête.

C’était à peine concevable, mais je le considérai désormais comme un ami, car il fut le seul à avoir compris.

Je songeai alors à notre première rencontre, lors de son arrestation.

— *Vous êtes la prochaine sur ma liste. Vous avez été désignée.*

— *Ah oui ! Et pour quelles raisons ?*

— *Lorsque votre tour me sera annoncé, je reviendrai et j’appliquerai la sentence. Vous n’avez pas à me craindre pour le moment.*

Il avait toujours su.

Et dans son dernier souffle, mon confesseur et confident apporta le salut de mon âme vers Celui qui réclamait justice pour mes pêchés.

Curieusement, la dernière pensée qui me traversa l'esprit fut tournée vers Alexandre. À cet instant précis, je m'interrogeais sur la chanson qu'il aurait choisie pour souligner la tragédie. Chacune de mes personnalités y alla de son avis. Dans le désordre, j'eus droit à *Vinegar And Salt* de Hooverphonic, *Decline And Fall* de Virgin Prunes, *Sens Of Doubt* de David Bowie et *Janitor Of Lunacy* de Soap And Skin.

Mais il n'y eut aucune musique, juste le silence écrasant de la vérité. Une lucidité sourde et lumineuse dont le vide ne me renvoyait que l'écho de ma folie. Ainsi fut classée l'affaire du « tueur de mariées » et, liés dans l'éternité, Chestier et moi disparaissions avec cette vérité que nous étions les seuls à connaître.

35.

Extrait d'un article de presse

Édition du jeudi 16 février 2006

Fin d'un cauchemar.

Après deux jours de traque, le meurtrier Robert Chestier, qui s'était évadé lors de son transfert, a été abattu au moment de son arrestation. Le Commandant Roux, de l'Inspection Générale des Services, dirigeait cette opération avec l'appui du R.A.I.D et de la brigade criminelle de Paris.

Interrogé sur les motivations du « Purificateur », le Commandant Roux n'a pas désiré faire de commentaires sur la mort du fugitif. Mais ayant appris le décès du Commandant Axiandre Martin (voir photo de l'encadré), responsable de son arrestation en décembre 2004, nous émettons l'hypothèse d'un règlement de comptes.

Disparue dans sa trente-deuxième année, le Commandant Martin était promise à un bel avenir au sein de la police. Officier exceptionnel, cette belle jeune femme était très appréciée par ses supérieurs et ses collègues qui lui rendront hommage en l'accompagnant, vendredi prochain, dans sa dernière demeure.

Ne laissant aucune famille derrière elle, c'est dans la plus stricte intimité que le 36, *quai des Orfèvres* honorera sa mémoire. En effet, ces hommes et ces femmes d'exception se réuniront pour saluer une dernière fois celle qui aura arrêté le « Purificateur » et mis fin aux horribles crimes de l'illustre inconnu baptisé « tueur de mariées », Alexandre K. dont le corps reste introuvable.

Quoi qu'il en soit, nos pensées les plus sincères seront adressées au Commandant Martin au cours de cette cérémonie.

Jérémy Joubert.

36.

Delmiro Cortès 1/1

Pour commencer, je ne m'appelle pas Delmiro Cortès.

Mon nom est Damien Moreau. Je suis Commandant au sein de l'Inspection Générale des Services et j'ai menti. Je suis marié et père de deux filles, mais je n'ai pas d'enfant traumatisé par la découverte d'un camarade mort. Romain ne fut qu'une invention, une couverture et un prétexte pour m'assurer l'empathie de l'équipe. Je n'ai jamais travaillé à la B.R.I et j'ai infiltré la Crime dans le seul but de rendre des comptes.

Hier, j'ai assisté à l'exécution de deux personnes. La première était un criminel notoire, un tueur en série connu sous le nom de Robert Chestier. La seconde était l'officier de police que j'étais chargé de surveiller, le Commandant Axiandre Martin. Ma période d'investigation est arrivée à son terme et pourtant, je repense à tout cela en détail...

Lorsque je fus convoqué ce vendredi 10 décembre 2004, on me remit le dossier Martin avec des pincettes.

Le cas de cette femme semblait délicat. Excellent officier, tenace, froide, incorruptible et intuitive, elle devinait la psychologie criminelle comme personne. Pourtant, deux ombres venaient gâcher ce beau tableau : une enfance difficile et une histoire d'amour ratée avec perte d'enfant.

Biographie succincte.

Axiandre Martin, née le 5 juin 1976 à Paris. En 1984, elle assiste à la dernière dispute conjugale qui la privera de ses deux parents. Elle est ensuite ballottée entre orphelinats, instituts religieux et foyers sous tutelle de la Ddass.

Malgré ses errances, et un goût prononcé pour la violence, elle obtient son baccalauréat à 17 ans et s'inscrit dans un club d'aïkido. Elle débute alors une brillante carrière médicale qu'elle abandonnera plus tard au profit du droit. Sa maîtrise en poche, direction Cannes-Écluse. Championne de tir,

notes remarquables dans tous les domaines, elle gagne une citation pour fait de bravoure durant son stage, mention dont les commentaires dithyrambiques la placent sous les projecteurs.

C'est à cette occasion qu'elle rencontre Jérémy Joubert, pigiste avec lequel elle connaîtra six années de bonheur.

Major de sa promo, elle choisit la Brigade Criminelle à la sortie d'école, en juin 1999. À chaque fin d'année, ses notations et appréciations culminent. Septembre 2001, elle passe donc au grade de Capitaine suite à l'affaire Vélasquez.

Printemps 2002, alors qu'elle est enceinte, Jérémy Joubert la quitte le jour de leur mariage sans explication. Au terme d'un mois de dépression, elle perd l'enfant, mais reprend le boulot. Naissance du surnom *Cyborg*. Impliquée corps et âme dans son travail, elle ne manifeste cependant aucune séquelle apparente de ces traumatismes.

Hiver 2002, elle passe le concours de Commissaire qu'elle réussit haut la main. Aucun poste n'étant disponible, elle reste au grade de Capitaine.

Septembre 2003, début de la tuerie ésotérique de Chestier. Décembre 2004, arrestation du *Purificateur* par le groupe d'enquête dirigé par Axiandre Martin qui se voit promue Commandant. Décès de l'officier Joriot au cours de l'interpellation et violences volontaires sur le prévenu durant sa garde à vue.

Au début de notre collaboration, cette femme fut pour moi un exemple, un modèle de droiture. Dotée d'une grande force de caractère, elle avait su faire face à une situation devant laquelle beaucoup d'hommes auraient craqué.

Je l'admire encore.

Elle aura eu son lot d'épreuves, mais elle s'en était sortie... enfin, juste avant de disparaître. Bien sûr, elle a commis certains écarts, mais je les tairai, afin de ne pas la salir. Je préfère garder d'elle le souvenir élogieux d'une femme forte et solitaire. Par-dessus tout, je déplore le fait de l'avoir laissé partir sans lui dire la vérité à mon sujet. Elle la méritait. Je la lui devais, elle qui a toujours été franche et honnête avec moi.

Mais elle s'en est allée avec une zone d'ombre que je ne pourrai jamais expliquer. Il y avait un je-ne-sais-quoi indéfinissable chez elle. Et puis j'aurais voulu qu'elle se confie davantage à moi, qu'elle soit moins secrète, moins réservée. C'était sans doute dû à l'alcool et aux stupéfiants, mais elle

avait un comportement étrange dont j'aurais aimé discuter avec elle. Par moments, je ne la reconnaissais pas. Elle devenait pour moi une parfaite étrangère, une inconnue, et parfois, je dois avouer qu'elle me faisait peur.

L'idée saugrenue qu'elle soit responsable des crimes d'Alexandre, et que ce dernier ne soit qu'une couverture, m'a même traversé l'esprit. Pourquoi ? D'abord une intuition ténue, une peur sourde que l'on voudrait faire taire. Puis, la similitude de leurs prénoms, ses prédispositions à la chirurgie, sa colère enfouie, son passé, son comportement et aussi, sa parfaite connaissance des méthodes policières. Le doute m'a envahi après la découverte de son empreinte sur le corps d'une des victimes d'Alexandre.

Autre fait saisissant, ses changements vestimentaires inexplicables. Sans parler de ses "*absences*" et de ses nombreux trous de mémoire. L'idée d'un trouble schizophrénique m'a alors semblé logique en raison de ses consommations illicites de stupéfiants et de son alcoolisme. Et puis, il y avait cette remarque de Robert Chestier.

— *Non, Commandant Moreau, je doute que vous la connaissiez aussi bien que vous le prétendez. Vous êtes loin d'imaginer ce qui est à l'œuvre ici.*

Comment avait-il su mes véritables nom et grade ? Cette révélation m'a longtemps hanté, mais je me suis vite ressaisi, préoccupé par un détail concernant Axiandre. Aucun de nos collègues ne semblait avoir remarqué quoi que ce soit, hormis la descente aux enfers silencieuse de leur chef de groupe.

Pourtant, cette hypothèse ne me quittait plus.

Il me fallait juste une preuve, un indice, ne serait-ce qu'un début de piste pour infirmer ou confirmer ma théorie. Mais, nous n'étions pas dans un mauvais polar à sensations, Axiandre était juste comme ça, et ses sautes d'humeur n'ont rien gâché de notre collaboration. Enfin, c'est ce que je me disais... pour me rassurer.

Il faut cependant reconnaître qu'elle était très professionnelle, consciencieuse et investie dans son travail. Certains disent qu'elle avait une trop grande fragilité émotionnelle et qu'elle avait craqué. D'autres prétendent que son manque de recul l'avait amené à sa perte. Qu'importe. Elle avait fait un choix, et cette décision l'avait conduite à l'inéluctable.

Bien sûr, une expertise psychiatrique déterminera sa part de responsabilité dans l'affaire Chestier, mais sans elle, il ne s'agira que d'une simple interprétation. J'ai transmis mon rapport à ma hiérarchie, validant

ainsi mon investigation au sein de la section criminelle, et je regrette qu'elle ne soit plus des nôtres aujourd'hui.

Enfin, ce sont les risques du métier comme ils disent...

La parole d'un criminel ne pouvant être reçue comme fiable à cent pour cent, une équipe chapeautée par Vélasquez recherche toujours Alexandre. S'il est vrai que nous avons eu les preuves de son squat dans l'appartement, son cadavre, lui, semble s'être évanoui dans la nuit. Mais, les crimes ont cessé et ce n'est plus la priorité du moment, pourtant tôt ou tard, *quelqu'un* devra rendre des comptes.

Pour ma part, j'ai déjà paraphé ma déposition et voici la conclusion de cette affaire. Cet officier aura suivi son instinct jusqu'au bout, et reste la preuve que les femmes ont leur place au sein de notre Institution. Alors, quoi qu'aient pu dire ou penser certains de ses collègues, j'aurais aimé garder d'elle l'image d'une personne intègre et honnête.

— Damien !

— Oui ?

On venait de frapper à ma porte. C'était Duclos, mon adjoint.

— Une certaine Gabrielle Le Grangé pour toi.

— Je ne suis là pour personne.

— Je sais, mais c'est au sujet du Commandant Martin. Elle dit que c'est important et elle ne souhaite parler qu'à *Delmiro Cortès* !

— Une minute. J'arrive...

En compulsant rapidement la copie de mon rapport de mission, je fus à nouveau saisi d'un doute à son sujet. Le pire revenait me hanter. Je n'aurai sans doute pas dû le remettre.

Tu t'es fait avoir mon vieux !

Bien trop élogieux, ce compte-rendu masquait la réalité sur les troubles dont elle était victime.

Je repensais à Franck Cazeneuve dit Franky. Ce soir-là, Axiandre avait franchi la limite. Elle avait tiré sur l'informateur. Le cri avait été si rauque, si masculin que j'avais cru qu'il avait hurlé de terreur. Ce n'est qu'après que je compris que c'était elle qui avait poussé ce hurlement dont l'écho me tourmentait encore.

Décidé à reprendre toute l'affaire « Alexandre K » depuis le début afin de révéler la vérité, je mènerais l'enquête à titre personnel. Au risque d'y laisser une part de moi, il me faudrait passer de l'autre côté du miroir, mais il s'agissait d'un danger que j'étais prêt à affronter.

C'était frustrant, car, en l'espace d'une seconde, j'avais eu l'impression de disposer de cette vérité, d'en être habité. Je possédais plus d'éléments que nécessaire. J'avais presque toutes les cartes en mains. C'était là, tout près, je le sentais. Il ne me fallait que l'élément de jonction, juste un détail, un tout petit indice.

Mais pour l'instant, voyons un peu ce que cette Gabrielle avait de si important à me dire...

III

ÉPILOGUE :

LE REFLET DU MIROIR

Commission disciplinaire.
Office Central – Annexe de Paris

Le lundi 20 février, soit deux jours après la remise de son compte-rendu d'enquête, Moreau fut convoqué par sa hiérarchie. Le motif était simple. D'une part, il attaquait Vélasquez, futur Directeur de la Crime, et d'autre part, il demandait une faveur afin d'honorer la mémoire d'un officier disparu.

L'une des deux requêtes était de trop...

Cela faisait deux heures et demie qu'il était auditionné par un collégial de trois personnes. Deux Commissaires – un Divisionnaire assisté d'un Principal – et un psychiatre à l'air aussi pompeux que son nom.

Gonzague de Montessieu faisait partie de cette catégorie des gens fiers et sûrs de leurs choix. La quarantaine grisonnante, visage émacié au bronzage entretenu par des séances d'U.V régulières, son regard azur était mis en exergue par des lunettes à monture carrée.

Sa silhouette élancée étant valorisée par des costumes sur mesure, il ne s'autorisait le port du polo que pour les brunchs du vendredi ou ses séances de tennis. Dandy et précieux, son souci de l'apparence virait presque à l'obsession. Né sous une bonne étoile, à l'abri du besoin, il avait mis à profit tous les avantages de sa condition, retirant aujourd'hui le bénéfice de ses efforts entêtés.

Élevé dans la plus stricte éducation catholique, il avait très tôt été attiré par une vague notion de contrôle absolu qu'il appelait le Pouvoir. Celui des prêtres surtout. Obligé de se rendre à confesse une fois par semaine, il s'était un jour surpris à calculer le nombre de secrets en possession de la Sainte Église. 871 fidèles plus les occasionnels, à raison de deux confessions par personne, on obtenait une moyenne de 1 742 aveux hebdomadaires.

Il imaginait le nombre de dépravations, de fautes, de pêchés et de vices ainsi avoués en toute impunité par d'honnêtes et braves gens. Du moins en apparence, car, durant la confession, ils se révélaient faibles, moins braves et surtout moins honnêtes qu'il n'y paraissait.

Alors, qui étaient vraiment toutes ces personnes se livrant à la plus honteuse mascarade de tous les temps ?

Pouvait-on seulement commettre un pêché, le confesser en jurant de ne jamais recommencer et revenir la semaine suivante le confesser à nouveau ? Où était la valeur de la parole donnée ? Où était le châtement divin ? Existait-il un moyen de sauver définitivement l'Homme de son pêché, ou resterait-il pêcheur à vie ?

Pouvait-on ainsi se moquer de Dieu, l'offenser de nos bravades sans craindre de représailles ? Que faisait-on alors du fardeau de nos fautes ? Si les prêtres ne possédaient pas un tel pouvoir, qui donc le détenait ? Qui était réellement capable de guérir l'Homme ? Et surtout, comment satisfaire sa curiosité grandissante et malsaine pour ces confessions ?

Toutes ces interrogations l'orientèrent naturellement vers la psychiatrie.

Et en effet, il trouva cette voie adaptée à son problème, car s'y trouvaient le pouvoir, les confessions et l'impunité. Aucun compte à rendre, un jugement quasi incontestable, l'éventualité de faire enfermer les plus dangereux, l'opportunité de vivre des expériences par procuration, et la jouissance d'une activité très lucrative en conservant la possibilité de connaître la chair et ses délices.

Et le cerveau... quel instrument, quel objet fascinant !

Oui, vraiment, la psychiatrie moderne avait remplacé la religion sur tous les tableaux. Et il en voulait pour preuve ses nombreux ouvrages qui servaient aujourd'hui de référence aux étudiants. Le dernier, encensé par ses confrères et vivement acclamé par le public, lui assurait encore la perspective de longues et belles années dans la profession.

Mais, las de confessions devenues anodines, routinières, il s'était depuis peu intéressé à un autre genre de public plus intéressant, plus complexe et plus sombre encore.

Il travaillait de concert avec la Police.

Les fonctionnaires de cette administration étaient tout simplement fascinants. Usant du prétexte du conflit permanent, le praticien avait réussi à imposer la présence médicale auprès des policiers. Et sa demande avait fait mouche, car, non seulement on faisait appel à lui pour le suivi du personnel actif, mais aussi pour son recrutement.

Et en cela, c'était une victoire au-delà de toute attente.

Aujourd'hui, requis pour l'affaire Moreau, il s'en réjouissait d'avance, car le cas de cet homme s'annonçait intéressant.

Le Commandant Damien Moreau était né en avril 67. Le 15 ou le 17, il ne savait plus avec exactitude. Enfance normale, scolarité exemplaire, cadet

d'une fratrie de quatre garçons, il s'était distingué en droit, ressources humaines et psychologie. Maîtrise pour le premier domaine, licence pour les deux autres, il avait intégré les rangs d'officier de la police avec succès.

Intelligent, sensible et cultivé, il avait consacré une grande partie de sa carrière aux R.G où il avait fait la connaissance du Commissaire Parneuil. Lorsque ce dernier était parti, appelé à prendre la Direction de l'I.G.S, il avait emmené son poulain avec lui.

Son aspect caméléon avait tout de suite séduit.

Il se dégageait de lui une empathie et une naïveté si attendrissante qu'il en paraissait inoffensif. Pourtant, tapie sous la surface, une menace latente reposait, lui conférant un air dangereux. Et son rapport à l'affaire Martin se voulait plein de promesses. Sans doute le dossier de trop avant un pétage de plombs.

Les deux Commissaires étaient assis de part et d'autre du praticien et leurs questions croisées fusaient à un rythme infernal. Seul face à eux, l'éclairage de la pièce les divisait dans un contraste étudié où il se trouvait en pleine lumière tandis que leurs voix surgissaient de l'ombre devant lui.

— Mais résumons-nous. Ainsi donc, Commandant Moreau, au terme de vos investigations, vous nous déclarez, si je me fie au présent rapport, n'avoir décelé aucun comportement violent chez l'officier Martin ; officier pour lequel vous demandez l'effacement des accusations portées ainsi qu'une distinction, dit celui de droite.

— C'est exact.

— De plus, vous, et je vous cite *in extenso*, « dénoncez l'acharnement des officiers Vélasquez et Maurin à son encontre ».

— C'est ce que j'ai écrit, oui.

— Commandant Moreau, pouvez-vous nous préciser la nature exacte de vos relations avec le Commandant Martin avant sa mort ? demanda le psychiatre.

— Je vous demande pardon ?

— Au vu de vos déclarations, et eu égard à vos précédents rapports de mission, je dirais que vous nous aviez habitués à davantage d'impartialité. Dans cette affaire, vous faites preuve d'un manque de discernement évident ! ajouta celui de gauche.

— Commissaire, je...

— De plus, Commandant, vous nous soumettez les faits sous forme de souhait et non d'une suite logique d'évidences. L'aspect affectif se dégage

clairement de votre compte-rendu, ce qui prouve l'existence de sentiments et non de raisonnement, précisa de Montessieu.

Abasourdi, il conserva le silence.

Il songea un instant à fermer les yeux, mais y renonça. En dépit de la lumière forte, de l'épuisement moral et de la pression, il devait tenir. Il connaissait ce genre de méthodes. Fermer les yeux serait perçu comme un signe de capitulation.

Ses cours sur l'évolution de la torture morale durant les interrogatoires lui revenaient par bribes. Ne pas céder. Ne pas craquer sous la pression. Un innocent restait ferme et serein jusqu'à sa rupture, effondrement qui se traduisait par une colère, la rage d'être remis en question pour rien et la fatigue morale de devoir toujours répéter la même chose.

À contrario, un individu coupable niait, fermait les yeux, devenait imprécis dans ses déclarations, se faisait avoir par le système des questions croisées et finissait par fondre en larmes, brisé et vaincu avec la déception d'avoir cédé, de n'avoir pu masquer sa duperie.

Mais il appartenait à la première catégorie. Sa relation avec Axiandre était restée professionnelle. Jamais il n'avait eu ne serait-ce que le début d'une attirance pour elle. Malgré leurs plaisanteries, il n'y avait jamais eu de geste maladroit ou tendancieux.

Il cilla et dit :

— Écoutez, j'ignore depuis combien de temps dure cet entretien, mais je reste définitif sur mes termes. L'officier Martin a honoré ses droits et ses devoirs avec une grande moralité. Elle a certes eu un geste déplacé durant la garde à vue de Robert Chestier, mais ce n'était pas un cas de violences volontaires illégitimes. J'ai pu la seconder durant l'affaire « Alexandre K » et je peux vous garantir son exemplarité.

— Vous parlez sans doute de ses problèmes d'alcoolémie ? demanda celui de gauche.

— Je parle de sa manière de servir, je parle de ses compétences et de son implication dues à l'amour de son métier. Elle a certes connu des difficultés d'ordre personnel, et l'alcool a été une béquille durant ses moments sombres...

— Faites-nous grâce de votre sentimentalisme, Commandant, et répondez à la question ! ordonna celui de droite.

Moreau souffla d'exaspération.

— Nous n'avons eu aucune liaison de nature sexuelle ou amoureuse. Mon rapport insiste sur le harcèlement moral, car il me semble peu judicieux et puéril de la part de ces deux officiers d'enfoncer un collègue au lieu de le soutenir durant l'épreuve.

Profondément offensé par ces allégations, il jugea préférable de ne pas citer sa situation personnelle. Par expérience, il savait parfaitement que les auteurs d'adultère se cachaient derrière leur femme et leurs enfants, prêts à jurer devant Dieu et tous les Saints de la Création de leur grande probité.

— Et... je trouve dommage d'être ainsi mis en accusation.

— Nous ne sommes pas dans un tribunal, Commandant Moreau, et cet entretien est maintenant terminé. Merci pour votre temps et votre patience. Toutefois, comprenez qu'il nous sera impossible de satisfaire vos deux requêtes. Ayant été au cœur de cette investigation, à vous de nous définir la priorité. La mémoire de l'officier mort en service ou la poursuite du futur chef de la section criminelle de Paris, avec toutes les conséquences corollaires à cette décision ?

Enfoirés !

Les sous-entendus étaient clairs. Il était coincé. Piégé par le système. Ne pouvant se résigner à abandonner Axiandre, sa décision était prise, toutefois, un sentiment de frustration le rongait.

Refusant de laisser transpirer son amertume, il dit d'une voix claire :

— Il me semble important d'honorer la mémoire du Commandant Martin.

— Entendu. Ainsi donc notre conseil se rallie à votre décision, dit celui de gauche.

— La procédure exige un suivi psychologique de dix jours minimum, ajouta de Montessieu. Pour ce faire, je vous attends en début d'après-midi dans mon bureau.

— Veuillez disposer, Commandant.

— À vos ordres, dit-il en se levant.

Il exécuta un salut parfait, et quitta la pièce du pied gauche au terme d'un demi-tour réglementaire en fulminant intérieurement.

Tran l'attendait à l'extérieur.

— C'était long ! Ça s'est bien passé ?

Tran Quôc Bao était un ami, mais aussi le délégué syndical du service. D'origine vietnamienne, ce fils d'immigré avait réussi une brillante carrière dans la police et ses conseils étaient aussi précieux que son amitié. Clin d'œil amusant, son prénom, Quôc Bao, signifiait *Objet précieux de la Nation* et les deux hommes en avaient souvent ri, car, en cas de litige, il valait mieux être de son côté que contre lui.

Cependant, afin de garantir la confidentialité de l'entretien, l'accès en salle lui avait été refusé et il avait patienté presque trois heures à l'extérieur.

— Ces connards me l'ont mis bien profond !

— Raconte, dit-il en levant un sourcil inquiet.

Moreau lui détailla alors l'audition, lui faisant part de la décision forcée suite aux allusions et aux menaces voilées.

— Je ne vais pas en rester là, crois-moi, Quôc !

Tran réfléchit et ajouta :

— Écoute, je sais qu'il est difficile d'être remis en cause quand on a le cul propre, mais ne t'aventures pas là-dedans...

— Quoi ?

— Vélasquez va devenir le numéro deux à la Crime et il a les syndicats majoritaires dans la poche. Cette commission même était constituée d'amis à lui. Ce type a de puissantes relations, ne va pas lui chier dans les bottes.

— Je croyais que nous étions amis ! Tu es de son côté, toi aussi ? Tu penses honnêtement que je vais me laisser faire sans réagir ?

— C'est parce que je suis ton ami que je me permets d'insister. Je n'ai pas envie de te voir muté dans la Creuse pour faire des audits bidon. Pense à Béa et aux filles. Ne leur impose pas ça. Je sais ce que tu ressens, mais pour gagner, il faut savoir perdre parfois.

Moreau étouffa un juron.

Ce n'était pas avec ce genre de dicton qu'il réglerait les choses. Non, une idée germait en lui. Il repensait à son entretien avec Gabrielle Le Grangé. Un peu de sommeil et un soupçon de réflexion devraient la faire grandir. Lui aussi avait des amis et un bon réseau. Mais il pensait à une tout autre manière de faire trembler le système et devait faire profil bas pour le moment.

— Tu as raison, je deviens sentimental avec l'âge. De toute façon, c'était joué d'avance. On va manger ?

— Ouais, mais vite fait, j'ai un métier moi.

Et les deux hommes s'engouffrèrent dans l'Audi A5 de l'Asiatique en souriant.

La vidéo s'était achevée sur les investigations menées par Moreau à l'issue de sa convocation et la preuve irréfutable qu'Axiandre et Alexandre K n'étaient qu'une seule et même personne.

Tous les éléments rassemblés en trois mois étaient annexés à la vidéo.

Jérémy et Judith échangèrent un regard livide. Le dossier était brûlant et elle le connaissait suffisamment pour savoir qu'une lueur s'était allumée en lui. Le souffle court, elle posa sa main sur sa cuisse d'un geste tendre et prit la parole.

— Trop de carrières sont en jeu, à commencer par la tienne ! Que comptes-tu faire ?

Le journaliste se frictionna le visage.

Cette confession venait de bouleverser son univers. Tant de souvenirs avaient refait surface. À commencer par sa liaison avec Axiandre. Il avait ignoré sa détresse silencieuse, ce lourd passé qu'elle avait tenté d'oublier dans ses bras, cette chance de rédemption qu'il avait simplement remisé aux encombrants par caprice.

Comment aurait-il pu deviner le corollaire d'une telle rupture ? Mais il était trop tard pour les regrets. Désormais détenteur de la vérité, il devait la faire éclater.

Oui, mais comment ?

Encore sous le choc, il avait du mal à croire à cette histoire de personnalités multiples. Pour lui, cette notion n'avait toujours été qu'un fantasme de thérapeutes exaltés, une déviance inventée et poétisée par de nombreux films ainsi que les...

— Tu as raison, tel quel, ce sujet est une bombe à retardement.

Il regarda le désordre ambiant, souffla exagérément afin d'évacuer un vertige et l'idée s'imposa à lui dans une étincelle.

— Je ne vois qu'une solution.

— Laquelle ?

C'était la seule option.

Il promena son regard une dernière fois sur les étagères de sa bibliothèque, s'attarda sur les volumineuses reliures en cuir et soupira.

L'idée germait déjà en lui, pleine des promesses de reconnaissance, de gloire et de richesses qui en découleraient.

Avec ça il sortirait de l'ombre. Son nom serait enfin reconnu et il frémissait d'avance à l'idée de son entrée dans le beau monde.

— On ne dit rien à Wascator. Je garde cette histoire pour moi, je change quelques noms, les dates et j'en fais un roman...

Copie du rapport de mission du Commandant Moreau.

Fait à Paris, le vendredi 17 février 2006.

Monsieur le Procureur,

J'ai l'honneur de vous rendre compte des résultats de l'enquête judiciaire diligentée conformément à vos instructions et relative à l'affaire Chestier.

Cette enquête était menée dans le but de faire la lumière sur le comportement du Commandant Martin, notamment au sujet de dérives éventuelles dénoncées par ses pairs dans les actes de garde à vue du mis en cause, dérives dénoncées comme la conséquence de ses problèmes d'alcoolisme, semble-t-il.

À cette fin, j'ai obtenu des éléments en infiltrant son unité.

Ainsi, au cours de l'enquête en question, d'une durée de quatorze mois, j'ai pu constater à la lumière des éléments recueillis par l'avocat de la défense, sur les lieux de l'interrogatoire, qu'il fallait profondément infléchir la position prise à l'encontre de ce fonctionnaire.

J'ai pu établir que le Commandant Martin a collaboré d'une manière efficace à l'arrestation du mis en cause, et au cours de cette opération, je vous le rappelle, le Capitaine Jorioz a trouvé la mort dans des conditions tragiques.

Par ailleurs, en interrogeant le mis en cause, sur ses motivations, les réponses de ce dernier ont eu l'incidence que vous avez pu remarquer.

Il est à noter dans cette affaire, la complicité des deux officiers, Martin et Jorioz.

Il apparaît ainsi que la provocation manifestée par le mis en cause n'a pas été supportable pour le Commandant Martin et plus précisément à l'adresse de l'officier disparu.

Aveuglée par cette provocation le Commandant Martin, a commis une erreur de jugement, selon toute vraisemblance.

Ayant pu évoquer à cet officier les obligations contenues dans notre code de déontologie, mon interrogatoire, voilé, a pu mettre en évidence les raisons de son bouleversement.

Au terme de cette investigation, j'ai pu être amené à la conclusion qu'il n'y avait jamais eu de violences illégitimes, à fortiori gratuites, puisque le comportement dénoncé s'est en fait limité à une réaction coercitive certes brutale, mais répondant à un acte de provocation particulièrement offensant.

Par la suite, l'ayant secondé dans l'affaire « Alexandre K », j'ai pu, discrètement, me rendre compte réellement de ses méthodes de travail. Aussi, étant certes animé d'un caractère affirmé, cet officier n'est toutefois pas l'officier brutal selon ce que l'on vous a rapporté.

Pour infléchir le jugement préalable qui vous a été rendu à son propos, je tiens aussi à apporter une rectification sur la manière de servir de ce fonctionnaire qui a toujours fait preuve d'une maîtrise de soi, malgré les circonstances difficiles évoquées supra et quotidiennes dans son unité.

À l'inverse, je dénonce l'acharnement des officiers Vélasquez et Maurin à son encontre. En effet, ce harcèlement ayant pour origine un contentieux futile et personnel, et en rapport avec l'affaire « Vélasquez » de juin 2001, a eu pour effet progressif de plonger le Commandant Martin dans l'alcoolisme, d'autant plus que cette dernière était déjà atteinte à titre personnel par la disparition de son partenaire, disparition pour laquelle elle a ressenti une profonde culpabilité.

Malgré ces écueils, et soutenue par sa hiérarchie, le Commandant a su faire aboutir jusqu'à son terme l'affaire « Alexandre K », à l'issue de laquelle elle fut assassinée par le sieur Robert Chestier.

Pour toutes ces raisons, et aussi dans le but d'honorer sa mémoire, je souhaiterais que les éléments à charge évoqués antérieurement soient définitivement écartés de son dossier administratif et qu'en plus, elle bénéficie à titre posthume d'une distinction récompensant ses états de service.

Le Commandant Damien Moreau.

Fin.

REMERCIEMENTS

J'adresse ici une pensée à celles et ceux qui ont contribué à l'écriture de ce roman. Merci donc à Gwennaël Ancèle, Éva Weigel pour ses traductions, Gabrielle Rigaud, Sylvia Macaire et Érika Quimbert sans laquelle Lili n'existerait pas.

Une pensée toute particulière pour maître Valéry M. (que je salue « cordiachaleureusement » et qui se reconnaîtra) pour son aide juridique. Un grand MERCI au Commandant Alain Vasquez de la brigade criminelle du 36 quai des Orfèvres de Paris pour ses nombreuses corrections et la préciosité de ses notes. Merci au Commandant Fonctionnel Binet (C.S.P 94) pour ses anecdotes, ses synthèses et son rapport. Je remercie également Monsieur Stéphane Bourgoin pour sa gentillesse, sa disponibilité et son accord pour les nombreuses références issues de son travail de profiler citées dans ce roman.

Merci également à mon éditrice, Astrid Lafleur, qui a eu foi en ce projet et l'a concrétisé.

En conclusion, j'ai gardé une petite place pour toi..... qui vient d'achever la lecture de ce roman qui, j'espère, t'aura plu.

Et à bientôt pour un nouveau rendez-vous littéraire.

Amicalement,

Alick.



Connectez-vous sur www.alick.fr ou scannez le flashcode pour de nouvelles aventures.

OceanofPDF.com

- ^{11} La Société civile des auteurs multimédia (SCAM) est une société française de gestion des droits d'auteur.
- ^{12} Créé en 1932, le prix Albert Londres couronne chaque année le meilleur « Grand Reporter de la presse écrite ».
- ^{13} Terme générique donné au dossier d'enquête.
- ^{14} Dans le jargon policier, signifie connaître l'adresse d'un individu.
- ^{15} Diminutif de sous-marin, nom donné aux véhicules spécialisés et aménagés pour les planques de longue durée.
- ^{16} Dans le jargon policier, signifie arrêter le suspect.
- ^{17} L'Infirmerie Psychiatrique de la Préfecture de Police (IPPP ou I3P dans le jargon parisien) reçoit les personnes interpellées et présentant des troubles psychiatriques. Cet établissement médical est propre à Paris.
- ^{18} Inspection Générale des Services.
- ^{19} Diminutif de réquisition. Il s'agit de la carte professionnelle remise à chaque fonctionnaire de police attestant son grade et sa fonction.
- ^{10} Brigade de Recherche et d'Intervention.
- ^{11} Voie d'Accès Professionnelle, il s'agit d'un avancement interne proposé selon l'ancienneté et les états de service.
- ^{12} Identité Judiciaire.
- ^{13} Région Ile-de-France.
- ^{14} Cthulhu est une créature imaginée par l'écrivain américain H. P. Lovecraft dans la nouvelle L'Appel de Cthulhu (1926). Il est présenté comme un Grand Ancien, ce qui en fait l'équivalent d'un dieu extraterrestre millénaire. Mélange de mythologies européennes (le Kraken des Scandinaves) et du Proche-Orient (Dagon, le dieu-poisson des Philistins), Cthulhu est l'archétype du dieu monstrueux et cosmique : il a une apparence humanoïde avec une tête de poulpe et de grandes ailes filandreuses et est vénéré par des créatures dégénérées, thème récurrent dans l'œuvre de Lovecraft. Cthulhu insuffle également les rêves aux hommes, agrandissant ainsi le cercle de ses adorateurs.
- ^{15} Créés par Georges Lucas pour sa saga *Star Wars*, les Ewoks sont des extra-terrestres vivants sur la lune forestière de la planète Endor. Mesurant environ un mètre, ils ressemblent à de grosses peluches.
- ^{16} Nom donné aux informateurs dans le jargon policier.
- ^{17} Dans le jargon policier, cela signifie mettre les menottes.
- ^{18} Légitime Défense.
- ^{19} Destinée à convaincre la justesse de quelqu'un ou quelque chose, à en faire l'éloge.
- ^{20} Pompes Funèbres Générales.

[{21}](#) Zone d'Enseignement Prioritaire.

[{22}](#) Centre de Semi-Liberté.

[{23}](#) Expression populaire, synonyme de vomir.

[{24}](#) Le Château du Courbat est un lieu où les policiers soignent leur mal-être (dépression, alcoolisme ou autre addiction).

[{25}](#) Incapacité Totale de Travail. Il s'agit de la période nécessaire à la rémission des blessures, période qui diffère toutefois de l'arrêt maladie ou du congé de convalescence. L'I.T.T sert également à classer l'infraction en contravention ou en délit.

[{26}](#) Renseignements Généraux.

[{27}](#) Créatures inventées par Stephen King, auteur américain à succès. Tiré d'une nouvelle du romancier, un téléfilm nommé "Les Langoliers" fut diffusé pour la première fois en France en 1995.

[{28}](#) Personne qui manifeste une puissance créatrice à l'instar de Dieu.

[{29}](#) Je suis la Main de Dieu. Nul ne peut se prévaloir de sa propre turpitude. Il n'y a rien sans la volonté des dieux. L'abîme appelle l'abîme.